

**COURS D'ÉTUDE  
POUR  
L'INSTRUCTION  
DU PRINCE DE  
PARME, ...**

---

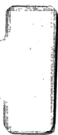


**B. 23**

1

216

BIBLIOTECA NAZIONALE  
CENTRALE - FIRENZE







**B 23**

**1**

**216**

**BIBLIOTECA NAZIONALE  
CENTRALE - FIRENZE**





C  
COURS D'ÉTUDE  
POUR L'INSTRUCTION  
DU PRINCE DE PARME.

TOME ONZIÈME.



**COURS D'ÉTUDE**  
*POUR L'INSTRUCTION*  
**DU PRINCE DE PARME,**  
*AUJOURD'HUI*  
**S. A. R. L'INFANT**  
**D. FERDINAND,**

**DUC DE PARME, PLAISANCE,**  
**GUASTALLE, &c. &c. &c.**

*Par M. l'Abbé de CONDILLAC, de l'Académie  
Françoise & de celles de Berlin, de Parme & de  
Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

---

**TOME ONZIÈME.**

---



**G E N È V E,**  
**Chez DUVILLARD Fils & NOUFFER,**  
**Imprimeurs-Libraires.**

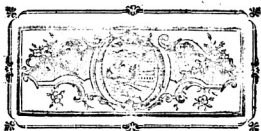
---

**M. DCC. LXXX.**

---

B<sup>o</sup>23.1.216





# HISTOIRE MODERNE.

---

## LIVRE QUINZIEME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Des intérêts & des vues des principales puissances.*

LA France occupoit les villes forestières, presque toute la haute & basse Alsace, plusieurs places dans les électors de Cologne & de Treves, & dans le Luxembourg. La Suede, qui étoit maîtresse de la Poméranie, avoit encore des garnisons en Bohême, en Silésie, en Moravie, en Westphalie & dans la haute & basse Saxe. L'empereur, malgré la paix de Prague qui avoit paru lui donner des alliés, pouvoit difficilement réparer tant de pertes. Il tiroit peu de secours du duc de Lorraine, que la France avoit depouillé. Le

*Tome XI. Hist. Mod.*

A

duc de Bavière étoit son unique appui. Les Polonois persifloient à n'être que les spectateurs de la guerre. Le roi de Danemarck, qui avoit pris les armes contre la Suede, étoit à la veille de faire sa paix. Les électeurs de Saxe & de Brandebourg, contents de garantir leurs états, croyoient faire assez, s'ils restoit neutres; & les princes d'Italie observoient la même neutralité. Abandonné des états de l'empire, Ferdinand avoit encore contre lui le Landgrave de Hesse-Cassel & l'électeur de Trèves; & Ragotski faisoit de tems en tems des diversions qui lui donnoient au moins de l'inquiétude.

Pressé de toutes parts, il n'avoit de ressources que dans l'espérance de diviser les deux couronnes alliées, & dans l'attente des troubles, que la minorité de Louis XIV pouvoit produire. Une pareille révolution le sauvoit: car dès que la France seroit déchirée par une guerre civile, elle ne pourroit plus agir au-dehors; & les Suédois, abandonnés à eux-mêmes, seroient trop foibles pour se maintenir en Allemagne. Alors les princes de l'empire ne les jugeant plus capables de protéger la liberté, & ne voyant en eux que des étrangers dont les succès leur donnoient de la jalousie, devoient naturellement traiter avec l'empereur, & s'unir à lui pour les chasser.

Mais plus l'empereur faisoit d'efforts pour diviser les deux couronnes, plus il resserroit les nœuds de leur alliance. Cet artifice étoit trop usé. Plusieurs années de succès prouvoient à la France & à la Suede, que si elles persifloient dans leur union, elles deviendroient les arbitres de la paix. D'un autre côté les troubles ne menaçoient pas

encore la France. La guerre même paroissoit l'en garantir, parce que c'étoit une occasion d'éloigner ceux qui pourroient en causer. Cependant l'empereur comptant toujours sur l'un & l'autre de ces événemens, ou sur tous deux ensemble, s'opiniâtroit à ne pas vouloir la paix; & la France, qui ne pouvoit pas encore obtenir tout ce qu'elle desiroit, ne la vouloit pas davantage. Elle songeoit à faire de nouvelles conquêtes, afin de mettre son ennemi dans la nécessité de subir les conditions qu'elle lui imposeroit.

Après la perte du Portugal, de la Catalogne, du Roussillon & de plusieurs places conquises dans les Pays-Bas par les François & par le prince d'Orange, l'Espagne, à qui l'alliance de la France avec la régente de Savoie, sœur de Louis XIII, ne permettoit pas de faire des progrès en Italie, ne pouvoit acheter la paix qu'en sacrifiant des provinces entières. Don Louis de Haro, qui avoit succédé au comte duc d'Olivarès, alors disgracié, aimoit mieux, comme l'empereur, attendre quelque révolution, que de faire de si grands sacrifices. Il faut convenir qu'il étoit beaucoup mieux fondé. Par les intelligences que les Espagnols entretenoient en France depuis si long-tems, il leur étoit plus permis de se flatter d'y causer des troubles; & ils pouvoient encore plus se promettre de détacher les Provinces-Unies de l'alliance de Louis XIV.

Il étoit vraisemblable qu'après que la Suede auroit traité séparément, l'empereur, s'il venoit à bout de chasser de l'Allemagne les François, tourneroit toutes ses forces contre les Suédois pour leur enlever ce qu'il leur auroit cédé. Il

A ij

étoit donc de leur intérêt de traiter conjointement avec la France, & avec les princes de l'empire, afin de trouver une garantie sûre dans une ligue puissante, dont les membres devoient toujours se réunir, pour défendre les acquisitions que chacun auroit faites.

La Hollande n'avoit pas le même besoin d'une garantie. Si on lui offroit de la reconnoître pour une puissance indépendante, & de lui abandonner toutes les places qu'elle demandoit, elle pouvoit conclure sans rien appréhender pour l'avenir. Il y avoit plus de vingt ans que la guerre avoit recommencé : chaque année l'Espagne s'étoit épuisée, autant par ses efforts que par ses pertes ; & la manière dont elle étoit gouvernée, ne permettoit pas de présumer qu'elle pût jamais se rétablir. Par conséquent, quelques avantages qu'on lui supposât, lorsqu'elle feroit sa paix avec la France, il étoit naturel de juger qu'elle feroit long-tems hors d'état de former de grandes entreprises. Il lui étoit plus difficile de porter la guerre dans la Hollande, qu'à l'empereur dans la Poméranie ; & il n'étoit pas aussi facile à la Suede de défendre cette province, dont elle étoit séparée par la mer, qu'il étoit facile à la Hollande de défendre ses propres frontieres. Si l'Espagne reprenoit donc jamais les armes, pour recouvrer ses anciens droits sur tous les Pays-Bas, elle devoit échouer, puisque Philippe II, avec toute sa puissance, avoit échoué lui-même.

Il est vrai que les Provinces-Unies ne s'étoient soutenues jusqu'alors que par les secours de leurs alliés. Mais il est vrai aussi, qu'elles pouvoient compter d'être secourues, toutes les fois que

L'Espagne les menaceroit. Il n'auroit pas été de l'intérêt de la France de les laisser succomber ; & cette couronne, oubliant leur infidélité, auroit armé pour les défendre. La Hollande n'avoit donc pas besoin d'une garantie, comme la Suede : ou plutôt l'intérêt de la France, joint à l'impuissance de l'Espagne, étoit pour elle une garantie plus sûre qu'un traité.

Bien plus. Si les Etats-Généraux, fidèles à leurs engagements, se faisoient un point d'honneur de traiter conjointement avec la France, ils s'exposeroient à rendre la maison de Bourbon aussi redoutable, que l'avoit été la maison d'Autriche. Or, pour abaisser l'une, ils ne devoient pas trop élever l'autre : ils ne devoient pas rester unis à la France, jusqu'à ce qu'elle eût satisfait son ambition, & s'exposer à devenir les voisins d'une monarchie, qui paroïssoit alors devoir bientôt dominer dans l'Europe. Les provinces, que les Espagnols conservoient dans les Pays-Bas, étoient une barrière qu'il falloit laisser subsister. Il étoit donc de l'intérêt des Etats-Généraux de traiter séparément ; & bien loin d'avoir besoin de la garantie de la France contre l'Espagne, l'Espagne devenoit une garantie pour eux contre la France même.

Nous ne devons compter sur nos alliés, qu'autant qu'ils ont avec nous des intérêts communs : nous serons abandonnés, si ces intérêts cessent. Nous le serons, à plus forte raison, s'ils s'en font de contraires, & s'ils commencent à nous craindre. Par conséquent, si le cardinal Mazarin a cru s'assurer des Provinces-Unies par le traité de 1644, il s'est trompé : il a eu raison, s'il a cru

seulement mettre un obstacle aux négociations de la cour de Madrid, & en retarder l'effet. Il a pu penser avec fondement que les Etats-Généraux seroient arrêtés quelque tems par la crainte de s'exposer aux reproches d'infidélité.

Dans une pareille conjoncture, l'Espagne doit tout accorder aux Provinces-Unies pour les séparer de la France; & la France doit faire valoir la foi des traités, sans oublier de rappeler les secours qu'elle n'a cessé de donner à cette république, & d'en exiger la reconnoissance qu'elle est en droit d'en attendre. Mais la Hollande, de son côté, doit chercher les moyens de concilier ses intérêts avec les circonstances délicates où elle se trouve, & cependant se mettre à l'abri de tout reproche. Voilà ce qui se fera, & ce seul exposé me dispensera d'entrer dans de grands détails à ce sujet.

Le cardinal Mazarin fera bien de se récrier d'avance sur l'infidélité & sur l'ingratitude des Provinces-Unies, si elles paroissent déterminées à traiter séparément. Ces cris pourront au moins suspendre leurs résolutions. Mais de pareilles plaintes ne sont pas aussi fondées, qu'on le juge au premier coup d'œil.

En s'engageant à ne traiter que conjointement, la France & la Hollande supposoient sans-doute, qu'elles vouloient l'une & l'autre sincèrement la paix, & qu'elles agiroient avec la même sincérité pour en conclure une avantageuse à toutes deux. Si les François eussent exigé qu'on ne traitât pas sans eux, & que cependant ils eussent déclaré qu'ils mettroient tous les jours de nouveaux obstacles à la paix, les Etats-Généraux, à qui elle

étoit nécessaire, auroient fans-doute rejeté cette proposition. Le cardinal Mazarin n'eut garde de laisser découvrir ses desseins secrets. Je ne fais comment sa dissimulation pourroit en pareil cas se concilier avec la bonne foi. Il est au moins certain qu'il arracha aux Provinces-Unies un consentement qu'elles auroient refusé, si ce ministre eût été moins dissimulé. Il leur tendit un piège, & elles y donnerent. Mais lorsqu'elles s'en apercevront, ne leur sera-t-il pas permis de chercher à se dégager ? & si on leur reproche leur infidélité, ne pourroient-elles pas se plaindre d'avoir été trompées les premières ? Je ne trouve pas plus de fondement dans l'accusation d'ingratitude.

La reconnoissance & l'ingratitude ont lieu entre des particuliers, parce qu'il arrive tous les jours qu'on rend service, sans songer à d'autre avantage qu'au plaisir de servir : mais de nation à nation, ce cas est extrêmement rare. J'en vois des exemples dans l'histoire ancienne, & je ne fais pas si la moderne en fournit. Il est moins certain que si la France a donné long-tems des secours aux Provinces-Unies, c'est qu'il étoit de son intérêt d'affoiblir l'Espagne & d'en consumer les forces dans les Pays-Bas. Le reproche d'ingratitude étoit donc plus spécieux que solide. Vous nous avez secourus, pouvoient dire les Etats-Généraux, parce qu'en bonne politique vous le deviez pour votre avantage. Devons nous donc par reconnoissance continuer une guerre, que nous ne pouvons plus soutenir ? & lorsqu'on nous accorde tout ce que nous demandons, faudra-t-il, pour satisfaire votre ambition,

A iv

& sans espérance d'aucune utilité, nous exposer à tout perdre? Quand même les choses réussiroient pour vous & pour nous, comme vous le présumez, ne pourrions-nous pas nous repentir un jour d'avoir contribué à des succès que nous partagerions aujourd'hui? La reconnaissance oblige-t-elle donc à de si grands sacrifices? Si vous voulez que nous traitions ensemble, hâtez-vous, comme nous, de faire la paix. L'occasion est favorable. Elle peut vous échapper: il ne faut qu'une maladie dans vos armées, une bataille perdue, une guerre civile.

Ces raisons étoient bonnes, & on n'oisoit pas les dire. Les Provinces-Unies cherchoient donc d'autres excuses, & le cardinal s'en prévaloit pour les accuser d'ingratitude & d'infidélité. Regardant ses premiers succès comme un augure de ceux qu'il se promettoit encore, il ne feignoit de désirer la paix, que parce qu'il y étoit forcé; & il tentoit tout pour engager ses alliés à continuer la guerre qu'il affectoit de vouloir finir. Mais si les Hollandois ne sont pas trompés par ses artifices, ils ne mériteront que des éloges. Telle est la différence qui se trouvoit entre les intérêts de la France & ceux des Provinces-Unies.

La Suede devoit pour son intérêt traiter conjointement avec la France, & la Hollande devoit traiter séparément, si on lui accordoit ce qu'elle demandoit. Il n'étoit pas si facile à Maximilien duc de Baviere, de décider lequel étoit pour lui plus avantageux, de se détacher de Ferdinand ou de lui rester uni. Le haut Palatinat & la dignité électoral, que l'empereur lui avoit donnée, & qu'il lui garantissoit, étoit une raison



pour ne pas l'abandonner. Cependant pouvoit-il ne pas craindre d'être enveloppé dans la ruine d'un prince auquel il donnoit plus de secours qu'il n'en recevoit ? & devoit-il embrasser le parti des deux couronnes qui s'intéressoient au rétablissement du prince Palatin ?

Ce dernier parti paroissoit le plus sûr. Car s'il s'opiniâtroit à courir jusqu'au bout la même fortune avec l'empereur, il s'exposoit à tout le ressentiment de la France & de la Suede, qui le regardoient avec raison comme l'auteur, & comme le plus grand obstacle à leurs projets. Si au contraire, il traitoit avec ces puissances, lorsqu'il méritoit encore d'être recherché, il pouvoit compter sur des conditions avantageuses, parce que sa défection les rendoit arbitres de la paix. Mais c'étoit manquer à la reconnoissance ; c'étoit démentir toute la conduite qu'il avoit tenue jusqu'alors. Se voyant donc encore en état de soutenir la guerre, il résolut de demeurer fidèle à ses engagements, d'attendre quelque révolution, de retarder la paix, de regarder comme une dernière ressource, l'alliance que la France lui offroit, & de se justifier au moins par la nécessité où il se trouveroit réduit. Vous voyez que Maximilien est dans une position à faire durer la guerre ou à la faire finir, suivant la conduite qu'il tiendra.

Les autres alliés de la maison d'Autriche avoient par eux-mêmes peu d'influence. Les électeurs de Cologne, de Mayence, & le duc de Neubourg paroissoient disposés à suivre les impressions du duc de Baviere. Les électeurs de Saxe & de Brandebourg, & les ducs de Lunebourg avoient pris le parti de la neutralité. Les autres, trop foibles

pour balancer les grandes puissances, étoient entraînés malgré eux. Las d'une longue guerre, qui ruinoit leurs états, ils ne demandoient que la paix; & si la France & la Suede l'offroient, ils étoient prêts à se déclarer contre l'empereur pour le forcer à l'accepter. Ainsi Ferdinand avoit mis sa ressource dans l'espérance de diviser ses ennemis, & il voyoit son parti se détruire insensiblement par les divisions.

Sans m'arrêter sur les divers intérêts qu'un si grand nombre de princes avoit à discuter, je saisis cette occasion pour vous donner une idée du gouvernement de l'empire. La suite demande que vous en ayez au moins une connoissance générale.

Il seroit impossible de suivre le gouvernement de l'empire dans toutes les variations qu'il a souffertes. Il étoit de nature à varier continuellement, & ce sera assez pour nous d'observer les changemens principaux, sous les différentes périodes.

L'année 911 que mourut Louis IV, fils d'Arnoul & le dernier des descendans de Louis le Germanique, est l'époque où l'Allemagne se sépara pour toujours de l'empire que Charlemagne avoit gouverné. La couronne de Germanie devint élective, & le droit d'élire appartint aux états, où le peuple étoit appelé: mais les évêques, les ducs & les comtes y avoient plus d'autorité, parce qu'ils étoient plus puissans.

Cette révolution eut des suites. On les remarque dans le cours de la première période, qui finit en 1024, à la mort de Henri II, dernier prince de la maison de Saxe. Les grands com-

mencerent à dépendre moins du souverain qu'ils avoient élu , & qui étoit obligé de les ménager pour conserver la couronne dans sa famille. Les duchés devinrent des chefs héréditaires : les empereurs eurent des vassaux dans les provinces , au lieu de gouverneurs ; & pour balancer la puissance de ces princes , les Ottons imaginèrent d'élever le clergé , & d'ériger en principautés des évêchés & des abbayes ; mauvaise politique , qui fut la source de bien des défordres.

Les rois d'Allemagne , dans l'usage de visiter leurs provinces , ont été long-tems sans avoir de résidence fixe. C'est pourquoi on donna le titre de comtes aux magistrats , qui rendoient la justice , & qui les accompagnoient par tout où ils transportoient leur cour. Le premier comte fut par cette raison nommé comte du palais ou palatin.

Il falloit donc , pour attendre le jugement d'un procès , voyager avec la cour , & passer souvent d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre. Cet inconvénient fut sans-doute cause , qu'on établit des comtes dans les provinces. Or , ces comtes devinrent de juges , gouverneurs , & de gouverneurs , vassaux.

Ces magistrats dans l'origine étoient choisis parmi les hommes à qui l'âge donnoit ou supposoit de l'expérience. En conséquence on les nomma *graves* , mot qui signifie gris. De-là viennent les margraves , les landgraves , les burgraves , &c. qui ne sont que des especes de comtes. Les margraves commandoient sur les frontieres ; les landgraves dans des provinces , & les burgraves dans des villes , & dans des châteaux. Pendant la pre-

mière période, on pouvoit déjà prévoir que les comtés seroient bientôt héréditaires.

Les dietes étoient l'assemblée des évêques, des abbés, des ducs, des comtes, de la noblesse & des députés du peuple. Elles éliſoient les rois, qui n'oſoient prendre le titre d'empereur, qu'après avoir été ſacrés par le pape. Elles faiſoient les loix, déciſoient de la guerre & de la paix, & jugeoient les membres de l'empire.

Les rois de Germanie jouiſſoient de toutes les autres prérogatives de la ſouveraineté, comme de nommer aux principaux bénéfices, de convoquer les conciles & les dietes, de confirmer ou d'annuller l'élection des papes, de conférer les fiefs vacans, de faire rendre la juſtice en leur nom dans toute l'étendue de l'empire, &c. Ils diſpoſoient ſur-tout de l'Italie.

Toute cette puiſſance s'évanouit preſque pendant la ſeconde période, qui finit en 1137, à la mort de Lothaire II, & qui comprend les princes de la maiſon de Franconie. Les évêques qui voulurent ſe rendre indépendans, les ducs qui les favorisèrent par leurs révoltes fréquentes, Grégoire VII qui les enhardit par ſes entrepriſes, les Normands qui prirent les intérêts du ſaint ſiège, & les comtes qui, pendant les troubles, devinrent abſolument héréditaires, ont été les cauſes de cette révolution.

Sous les princes de la maiſon de Souabe, qui rempliſſent la troiſième période, les querelles entre le ſacerdoce & l'empire, les factions des Guelfes & des Gibelins, & les ſchiſmes dans l'empire & dans l'églife portèrent les défordres juſqu'aux derniers excès. L'autorité des papes s'ac-

crut en Italie par la ruine de celle des empereurs : ils commencerent à former des prétentions sur la souveraineté de Rome : ils regarderent l'empire comme un fief du saint siege : & si leurs succès ne répondirent pas à toute leur ambition, ils se rendirent au moins redoutables à deux grands hommes, Frédéric I, surnommé Barbe-rousse, & Frédéric II.

Il arriva bien des changemens dans cet intervalle. Les empereurs créèrent dans les duchés plusieurs principautés, qui ne releverent que d'eux seuls. Plusieurs villes, sous leur protection, commencerent à se soustraire aux ducs & aux évêques. Les états formèrent des ligues pour veiller à leur sûreté ; & des peuples, en Allemagne & en Italie, tentèrent de se gouverner en républiques.

Mais dans la quatrième période, qui commence en 1524, à la mort de Conrad IV, fils de Frédéric II, il se fit encore de plus grandes révolutions. Ce fut un tems d'anarchie jusqu'en 1273, que Rodolphe de Habsbourg fut élevé à l'empire.

Guillaume, comte de Hollande, qu'une faction avoit élu roi des Romains en 1247, du vivant même de Frédéric, fut reconnu en 1244 & mourut en 1256. Il y avoit déjà long-tems que les évêques & les ducs, qui exerçoient les grandes charges de la couronne, s'étoient arrogé le droit de première élection, en sorte que les diètes ne faisoient que confirmer le choix qu'ils avoient fait. Dès le commencement de cette quatrième période, ils donnerent l'exclusion à tous les autres princes, & leur choix n'eut plus be-

soin d'être confirmé. Ils acquirent insensiblement ce droit pendant les troubles ; parce que la difficulté de se rendre aux diètes , fit regarder comme un avantage de ne pas s'y trouver : en effet , les brigands , qui infestoient tous les chemins , faisoient une nécessité de marcher avec une armée. Il n'y avoit déjà dans ce tems-là que sept électeurs , qui étoient les archevêques de Mayence , de Cologne & de Treves , le roi de Bohême , le duc de Bavière , comte palatin , le duc de Saxe , & le margrave de Brandebourg.

Ces électeurs acheverent de ruiner l'autorité impériale. Comme ils s'étoient agrandis par des usurpations , ils s'accorderent tous à la mort de Conrad , pour chercher parmi les princes étrangers , un chef qui fût dénué de forces en Allemagne : mais ils se partagèrent sur le choix. Les uns élurent Richard de Cornouailles , second fils de Jean Sans-terre & frere de Henri III , & les autres élurent Alphonse le Sage , roi de Castille.

La guerre des Maures & la révolte des Castillans ne permirent pas à celui-ci de s'éloigner de son royaume. Richard , sans concurrent , fit trois voyages en Allemagne , où il répandit des trésors. Il fut reconnu , tant qu'il eut de quoi donner : il perdit ses partisans , lorsqu'il n'eut plus rien ; & il mourut en Angleterre en 1271. Ce n'est pas sans fondement que plusieurs écrivains font commencer à la mort de Conrad , l'interregne qui finit à l'élection de Rodolphe : car Guillaume & Richard n'ont eu qu'une ombre de souveraineté.

Cet intervalle est un tems d'anarchie , où le

besoin de veiller à la sûreté publique, fut l'occasion de plusieurs établissemens nouveaux. Sur l'une & l'autre rive du Rhin, depuis Zurich jusqu'aux dessous de Cologne, les princes & les villes se liguerent pour leur défense commune. Les villes commerçantes conclurent une alliance, qui devint célèbre sous le nom de ligue Hanseatique. En Franconie, en Souabe & sur le Rhin, les seigneurs ayant fait des confédérations particulières, se rendirent indépendans des ducs, de l'empereur, & releverent immédiatement de l'empire. Cette noblesse se distingue par son *immédiateté*, de la noblesse soumise à quelques princes particuliers. Elle est antérieure à la quatrième période : mais il paroît au moins qu'elle dût alors se multiplier davantage. Elle est souveraine dans ses terres : cependant elle n'a point de part au gouvernement de l'empire, & elle n'est jamais appelée aux dietes.

Si ces seigneurs devinrent indépendans, les princes les plus puissans de l'Allemagne acheverent de s'arroger toutes les prérogatives de la souveraineté. Les électeurs firent plus, car ils se partagerent presque tous les domaines de la couronne. Les gouverneurs d'Italie se firent des principautés de leurs gouvernemens : & les Danois, les Polonois & les Hongrois se séparèrent de l'empire, & cessèrent d'en être tributaires.

C'est à ces tems de troubles qu'il faut remonter, pour appercevoir dans l'origine les divers droits des membres du corps germanique. Les abus qui s'introduisirent alors, devinrent des droits incontestables pendant le cours de la cinquième période, que Rodolphe de Habsbourg

commença. Ce prince fut trop foible pour recouvrer les terres & les prérogatives de la couronne. Il y eut ensuite des interregnes, des guerres civiles, des empereurs qui ne s'occupèrent que de l'agrandissement de leur famille. Les querelles entre le sacerdoce & l'empire recommencerent sous Louis V & Charles IV : Wenceslas & Robert I acheverent de dissiper les domaines de l'empire ; & Sigismond, qui finit la cinquieme période, en 1337, se vit engagé dans la guerre des Hussites, après avoir donné tous ses soins à faire cesser le grand schisme. Pendant cet intervalle, les empereurs furent dans l'impuissance de recouvrer ce que leurs prédécesseurs avoient perdu, ou même ils ne parurent pas en avoir le dessein. Les électeurs formèrent un college particulier, auquel la bulle d'or confirma le droit d'élire le roi des Romains, & on distingua deux autres classes : celle des princes & celle des villes libres. Cependant ces trois états ne formerent qu'un seul corps dans les assemblées générales ; & c'est dans la diete de Nuremberg, tenue en 1466, 1467, &c. qu'on les voit distribués pour la premiere fois en trois colleges différens.

La sixieme & derniere période commence avec le regnè d'Albert II en 1437. La couronne impériale n'est plus sortie de la maison d'Autriche : mais, jusqu'à Charles-Quint, l'empereur n'étoit proprement que le chef d'un corps de souverains. Les électeurs avoient alors la principale autorité : ils s'étoient arrogé presque tous les droits, que les princes & les villes partageoient auparavant dans les dietes : ils parurent



rent même se les assurer, lorsqu'ils prescrivirent des capitulations à Charles - Quint & à ses successeurs. Cependant ils furent au moment de se voir enlever ce qu'ils avoient eux-mêmes usurpé sur les deux autres colleges. Ainsi la souveraineté, qui avoit appartenu à la nation entière, se renfermoit peu-à-peu dans un petit nombre de membres, & paroissoit devoir un jour se trouver uniquement dans le chef.

Après tant de révolutions, le gouvernement étoit dans un vrai cahos. On réclamoit de toutes parts pour recouvrer des droits perdus, ou pour conserver des droits usurpés. D'un côté, les électeurs s'élevoient contre l'empereur, auquel ils reprochoient d'avoir violé sa capitulation : de l'autre, exposés aux plaintes des princes & des villes libres, qu'on n'appelloit presque plus aux dietes que pour contribuer aux charges, ils s'unissoient à l'empereur, afin de disposer avec lui de l'empire. Le luthéranisme refusoit de rendre ce qu'il avoit usurpé : le calvinisme, auparavant exclus de l'Allemagne, s'y étoit établi, & vouloit s'y maintenir. Enfin chaque prince, chaque ville libre avoit à se plaindre, & formoit des prétentions. L'objet du corps germanique étoit donc de concilier, dans le traité de paix, les intérêts des trois religions; ceux de tous les princes & ceux de toutes les villes impériales.

Après cet exposé, il est facile de saisir le plan que la France & la Suede se sont fait, pour attirer peu-à-peu dans leur parti tous les états de l'empire.

Elles déclarerent n'avoir pris les armes que

*Tome XI. Hist. Mod.*

B

pour défendre la liberté germanique. Si les électeurs vouloient donc forcer Ferdinand à remplir les engagements de sa capitulation, ils devoient s'unir à ces deux puissances; & les deux autres colleges devoient s'y unir encore, s'ils vouloient recouvrer les droits usurpés sur eux par les électeurs. Le corps de l'empire se divisoit donc naturellement, & tous les membres devoient se détacher les uns après les autres.

Mais, dira-t-on, comme la France songeoit à conserver la meilleure partie de ses conquêtes, le dessein de la Suede étoit de se faire un établissement dans l'Allemagne, en acquérant la Poméranie, l'archevêché de Bremen, les évêchés de Verden, d'Halberstadt, d'Osnabruck & de Minden. Voilà le vrai motif pour lequel elles avoient pris les armes l'une & l'autre; & la liberté de l'empire n'étoit qu'un prétexte, qui ne pouvoit tromper personne. Il est vrai : mais comme ce prétexte étoit l'unique moyen de remplir leur objet, il devenoit partie de l'objet même, & par conséquent, le corps germanique trouvoit son intérêt à traiter avec elles. Il devoit appuyer leurs prétentions pour soutenir les siennes, & former une ligue où toutes les puissances se garantiroient mutuellement ce qu'elles auroient acquis ou recouvré. D'un côté, la Suede offroit sa protection aux Protestans; de l'autre, la France offroit la sienne aux Catholiques qui se déclaroient neutres. Ni les uns ni les autres ne s'intéressoient à Ferdinand : les électeurs, les princes, les villes, tous vouloient s'enrichir de ses dépouilles. Ils n'attendoient pour l'abandonner, que le moment où ils cesseroient de le craindre. Il ne falloit donc

qu'achever d'épuiser ses forces , pour lui faire perdre les alliés qui lui restoit ; & le succès de la négociation dépendoit du succès des armes.

La France , qui s'étoit contentée jusqu'alors de faire des conquêtes sur ses frontieres , adopta le projet de la Suede , qui vouloit qu'on établit le théâtre de la guerre dans les provinces , d'où l'empereur tiroit tous ses secours ; c'est-à-dire , dans les états héréditaires & dans la Baviere. Elle se proposoit sur-tout d'attaquer vigoureusement Maximilien , & d'offrir en même tems de lui conserver le haut Palatinat & la dignité électorale. Elle vouloit le faire entrer dans ses vues , en lui faisant une nécessité d'accepter les avantages qu'elle lui offroit. L'habileté des généraux paroissoit répondre du succès de cette négociation. Il ne falloit pas de foibles efforts pour dépouiller l'empereur de l'autorité qu'il s'arrogeoit , pour le réduire à n'être plus que le chef de l'empire , & pour forcer la maison d'Autriche à renoncer à tant de provinces qu'on prétendoit lui enlever. Tels étoient les intérêts & les vues des principales puissances. Vous voyez qu'on étoit loin de conclure encore , quoique les plénipotentiaires eussent ouvert le congrès.



## CHAPITRE II.

*Du traité de Westphalie ou des négociations faites  
à Munster & à Osnabruck.*

LA Suede voulut traiter sans l'entremise d'aucun médiateur : les autres puissances acceptèrent la médiation du pape, qui se bornoit à la réconciliation des princes catholiques, & celle de la république de Venise, qui se propoisoit de réconcilier toutes les puissances. Ces deux médiateurs n'étoient pas tout-à-fait sans partialité : car l'un & l'autre ne pouvoient voir sans indifférence les arrangemens qu'on prendroit par rapport à l'Italie ; & le pape devoit sur-tout favoriser les Catholiques d'Allemagne. D'ailleurs, de quelle utilité étoit une médiation, qui se bornoit aux Catholiques ? Etoit-il possible de donner la paix à l'Europe, sans s'occuper des intérêts des Protestans ? Aussi ces deux médiateurs finirent-ils par être les simples spectateurs de la négociation.

Il y avoit déjà plusieurs mois que le nonce Fabio Chigi & Louis Contarini, noble vénitien, s'étoient rendus au lieu du congrès, avec les plénipotentiaires de France, de Suede, de Vienne & de Madrid. Les envoyés de Portugal & de Catalogne s'y trouvoient aussi : mais comme Philippe & Ferdinand n'avoient pas voulu leur accorder des sauf-conduits, ils y étoient venus sans titre, & ils n'y paroissoient qu'à la suite des

ministres de France & de Suede. Les députés des Provinces-Unies n'étoient pas encore arrivés.

Les plénipotentiaires étoient , pour la France , les comtes d'Avaux & de Servien ; pour la Suede , le baron Oxenstiern , fils du chancelier , & Salvius ; pour l'empereur , le comte de Nassau-Hedamar , & Isaac Volmar , jurisconsultes ; pour l'Espagne , le comte de Diego de Saavedra & Antoine Brun.

Je ne parlerai point des difficultés que le cérémonial fit naître : de pareils détails seroient une perte de tems pour nous , comme pour les négociateurs. Il me suffira de dire un mot des principaux obstacles , qui retarderent pendant plusieurs mois l'ouverture du congrès.

Le premier s'offrit , lorsqu'il fut question d'échanger les pleins pouvoirs. Ils se trouverent tous défectueux , c'est-à-dire , que de part & d'autre on voulut les trouver tels , parce qu'on ne songeoit point encore à traiter de bonne foi. On contesta donc comme sur les sauf-conduits , on gagna du tems , & chacun crut gagner beaucoup.

Le second obstacle vint des artifices de la maison d'Autriche pour diviser ses ennemis : artifices employés tant de fois si inutilement , & qui furent encore sans effet.

Le troisieme enfin avoit pour cause la lenteur des états de l'empire à députer au congrès. La diete de Francfort duroit encore , & le college des villes paroissoit disposé à se séparer de l'empereur , pour traiter de ses intérêts à Munster ou à Osnabruck. Le comte d'Avaux , les plénipotentiaires de Suede , & le landgrave de Hesse ,

voulant affermir les villes dans cette résolution, adressèrent à tous les membres de la diete, des lettres circulaires, par lesquelles ils leur représentoient leurs droits, & les invitoient à se rendre au congrès. Cette invitation tendoit à réunir tous les états de l'empire, & à les faire juges des différens qu'ils avoient avec Ferdinand. Quelques-uns, retenus par la crainte, n'osèrent encore se déclarer; mais le grand nombre résolut de forcer l'empereur à consentir que les trois colleges, chaque prince & chaque ville libres envoient leurs députés. Il n'y eut que les électeurs qui s'y opposèrent ouvertement, parce qu'ils vouloient se réserver le droit de décider seuls de la guerre & de la paix.

Ferdinand auroit voulu parer le coup qu'on lui portoit. Cependant il ne pouvoit pas contester aux princes & aux villes le droit d'assister au congrès. Il n'osoit donc pas se plaindre de l'invitation qu'on leur avoit faite: il se plaignit seulement de quelques termes peu ménagés de la lettre du comte d'Avaux. Il excita la jalousie des électeurs contre les deux autres colleges: il essaya de prouver que les différens de l'empire ne pouvoient être traités que dans une diete; & il publia qu'il se proposoit d'en convoquer une pour les régler. Cependant plus il faisoit d'efforts, plus il persuadoit aux états, combien il leur étoit avantageux de se rendre aux invitations des plénipotentiaires. En effet, ils n'auroient pas trouvé dans une diete la protection qu'on leur offroit à Munster & à Osnabruck. Cette vérité étoit sensible; & comme ils paroissoient ébranlés, la France & la Suede acheverent de les déter-

miner par de nouvelles lettres , dans lesquelles ces deux couronnes affectèrent de montrer beaucoup de zele pour la paix , & de se plaindre des obstacles que la maison d'Autriche y faisoit naître.

Cependant la contestation sur les pleins pouvoirs duroit encore : on ne pensoit pas que la négociation dût commencer si tôt : & les députés des états de l'empire ne se pressoient pas de se rendre à Munster & à Osnabruck , lorsque le succès des armes de la France & de la Suede força l'empereur à montrer plus de disposition pour la paix. Les pleins pouvoirs ne souffrirent plus de difficultés : on convint des changemens qu'on y feroit ; on publia que la négociation alloit commencer : & , du consentement des plénipotentiaires , les médiateurs assignèrent le 4 décembre 1644 , pour faire , de part & d'autre , les premières propositions.

Au jour marqué , les plénipotentiaires remirent leurs propositions aux médiateurs. Les Impériaux & les Espagnols offrirent la paix , à condition qu'on restitueroit toutes les conquêtes ; & on faisoit observer , au nom de Philippe , que c'étoit en considération de ce que la reine régente sa sœur , & Louis XIV son neveu , n'avoient eu aucune part aux commencemens de la guerre.

Cet égard & cette restitution parurent également ridicules aux François , qui ne jugeoient pas devoir tout abandonner , après avoir soutenu une guerre aussi dispendieuse. Ils rappelloient les usurpations que l'Espagne , dans ses tems de prospérité , avoit faites sur la France ; & ils do-

mandoient qu'avant d'exiger qu'on lui rendit quelque chose, elle restituât tout ce qu'elle retenoit injustement.

En même tems les Impériaux & les Espagnols éclaterent, lorsqu'ils apprirent que les François & les Suédois, au lieu d'entrer en matière, n'avoient proposé qu'un préliminaire. Ils crurent avoir trouvé l'occasion de les convaincre de ne chercher qu'à retarder la paix. Ce reproche ne paroissoit pas sans fondement : car les deux couronnes s'étoient bornées à demander ensemble, qu'on attendit les états de l'empire, & qu'on fit de part & d'autre des instances pour les presser de se rendre au congrès. La France demandoit même encore que l'empereur rendit la liberté à l'électeur de Treves, afin que ce prince pût se trouver à l'assemblée par lui-même ou par ses députés.

Le parti de la maison d'Autriche répondoit, que si les états refusoient de se hâter, ou même de venir, ce n'étoit pas une raison pour retarder la négociation, ou pour la rompre. A quoi on reploquoit, que puisqu'on avoit pris les armes pour soutenir les droits des états, on ne pouvoit rien conclure sans eux ; & que leur consentement étoit nécessaire pour assurer l'exécution du traité. Il est vrai qu'on pouvoit d'abord le conclure, & exiger ensuite qu'il fût ratifié dans une diète générale. C'est ce qu'on proposoit : mais cette proposition n'agréoit ni à la Suede ni à la France. Dans une diète, les états auroient agi séparément, après coup, & avec moins de liberté. Dans le congrès, au contraire, ils seroient d'autant plus libres qu'ils dépendroient moins de



l'empereur ; ils traiteroient conjointement avec les deux couronnes ; ils auroient avec elles un même intérêt ; & ils leur feroient favorables, afin d'en être protégés. Pendant qu'on agitoit avec de bonnes & mauvaises raisons , si on les attendroit , on les attendoit en effet. Il en étoit déjà venu un grand nombre : & on auroit pu commencer , si le cérémonial, qu'il falloit régler , n'avoit pas donné le tems d'en attendre d'autres encore.

Plus les deux couronnes invitoient les états, plus l'empereur faisoit d'efforts pour les exclure de la négociation. Il eût au moins voulu n'y admettre que les électeurs : mais il fut encore obligé de céder aux deux autres colleges , qui se voyoient trop bien soutenus pour abandonner leurs droits.

Il ne lui restoit plus qu'à régler la forme des délibérations , de maniere que toute l'autorité des états fut confiée aux électeurs, qui avoient des intérêts communs avec lui. C'est ce qu'on ne lui permit pas de faire. Les princes & les villes libres , résolus de jouir de tous les droits du college électoral, ne jugerent pas à propos de se conformer à ce que Ferdinand voulut leur prescrire. Il fut arrêté que l'assemblée auroit la même autorité qu'une diete générale ; & que tous les états , qui avoient droit de suffrage, y délibéreroient en la matiere accoutumée. On contesta long-tems avant de décider , si les trois colleges s'assembleroient à Munster ou à Osnabruck, s'ils se partageroient entre ces deux villes, ou s'ils se transporteroient dans quelque autre ville voisine. Les députés ne convenoient point entr'eux sur

ce sujet, & comme les Suédois auroient voulu entraîner tous les états à Osnabruck, les François vouloient les attirer à Munster. Enfin l'avis du comte d'Avaux prévalut. Il fut réglé, comme il le propoisoit, que chacun des trois collèges seroit partagé dans les deux villes; que les Catholiques & les Protestans s'établissent en égal nombre dans Munster & dans Osnabruck; & qu'ils auroient cependant la liberté de passer quelquefois de l'une à l'autre ville, afin de se concerter sur l'objet des délibérations.

Si tous les Catholiques s'étoient rangés d'un côté, & tous les Protestans de l'autre, disoit ce ministre, il auroit été difficile d'éviter les contrariétés qui devoient naître des intérêts opposés des deux religions. Il avoit demandé que les députés protestans vinssent en plus grand nombre à Munster, afin qu'ils y pussent soutenir avec plus de force leurs intérêts, que les Suédois seuls pouvoient suffisamment défendre à Osnabruck; & il ajoutoit que la France seroit bien aise de les avoir pour témoins de la droiture de ses intentions, & du zèle avec lequel elle se propoisoit de ménager leurs avantages. Des motifs aussi honnêtes concilierent tous les partis; & tout ayant été arrêté, le congrès fut regardé comme une diète générale de l'empire. C'est ce que les deux couronnes desiroient depuis long-tems, & ce que l'empereur avoit toujours craint.

L'empereur avoit rendu la liberté à l'électeur de Treves, & il étoit arrivé un grand nombre de députés à Munster & à Osnabruck. Il n'y avoit donc plus de prétexte pour différer la

négociation. Les Suédois paroissoient eux-mêmes fort empressés de l'entamer. Ils se trouvoient dans une conjoncture avantageuse. Les succès de leurs généraux, Wrangel & Konismarck, avoient forcé le roi de Danemarck à la paix ; & Torstenfon, ayant ensuite tourné ses armes contre les Impériaux, étoit entré en Bohême, & avoit remporté à Janowitz une victoire, qui lui ouvroit tous les pays héréditaires.

Mais la France craignoit de donner trop d'avantages à la Suede, si l'on se hâtoit de traiter dans de pareilles circonstances. Quoique l'objet des deux couronnes fût également de rétablir la liberté du corps germanique, en diminuant la puissance de la maison d'Autriche ; elles avoient néanmoins chacune des vues particulieres, qui pouvoient difficilement se concilier. Si les François soutenoient qu'on pouvoit assurer la liberté de l'empire, sans sacrifier aucune des deux religions, les Suédois se propoient au contraire, d'abaisser les Catholiques pour élever les Protestans, persuadés que les Catholiques seroient toujours attachés aux Autrichiens. Il étoit donc à craindre que, secondés de tous les princes protestans, comme ils devoient l'être, ils ne se prévalussent de la supériorité que leur donnoit la victoire de Janowitz, & qu'ils n'obtinsent, par le traité, de trop grands avantages au préjudice de la France. C'est pourquoi les François jugeoient devoir suspendre, jusqu'à ce qu'ils pussent balancer les succès de leurs alliés.

Ces deux puissances avoient même des raisons communes pour retarder encore. Les avantages qu'elles se propoient d'obtenir, étoient de

nature à ne pouvoir être demandés qu'avec beaucoup de ménagement : car leurs prétentions sur tant de provinces devoient soulever le corps germanique , qui ne pouvoit pas consentir volontiers au démembrement de l'empire. Il s'agissoit donc de fonder les esprits, de les préparer adroitement, de les conduire par de longs détours. Tout cela demandoit du tems & un grand concert. Cependant comme elles vouloient paroître répondre à l'impatience de l'Europe , leurs plénipotentiaires promirent de donner , & donnerent en effet, leurs propositions le jour de la Trinité , qui tomboit cette année le 11 juin 1641. Alors la France étoit humiliée par la défaite de Turenne , que Merci avoit surpris à Mariendal. C'étoit la première faute de ce grand capitaine. Il la répara bien dans la suite , & ce fut la dernière de cette espece.

Les principales conditions que les deux couronnes mirent à la paix ; étoient : 1°. Que toutes choses seroient rétablies dans l'empire au même état , où elles étoient en 1618 , avant le commencement de la guerre. C'étoit demander que l'empereur rendit le royaume de Bohême électif , & que le duc de Bavière restituât le haut Palatinat & la dignité électoral.

2°. Que tous les princes & états de l'empire seroient rétablis dans leurs anciens droits , prérogatives , libertés & privilèges ; que par conséquent ils jouiroient de tous les droits de souveraineté , du droit de suffrage dans les dietes , & du droit de faire des confédérations pour leur sûreté , tant entr'eux qu'avec les princes voisins.

3°. Qu'on ne pourroit ni porter de nouvelles loix, ni interpréter les anciennes; ni faire la guerre, la paix ou des alliances; ni imposer des tributs aux états, ni priver un prince de sa dignité ou de ses biens, &c. que par le suffrage libre & le consentement de tous les états dans une assemblée générale.

4°. Que toutes les anciennes constitutions de l'empire, & particulièrement la bulle d'or, seroient observées religieusement, sur-tout, dans l'élection du roi des Romains, & qu'on ne procéderoit jamais à cette élection pendant la vie des empereurs, parce que cet abus perpétue la dignité impériale dans une seule famille, en exclut tous les autres princes, & anéantit le droit des électeurs.

5°. Qu'outre les précautions générales qu'on prendroit pour la sûreté du traité, on ordonneroit aux deux couronnes & à leurs alliés une satisfaction, & une récompense aux milices étrangères qui ont servi dans leurs armées; & que la satisfaction devoit être telle, qu'elle fût un dédommagement pour le passé, & une sûreté pour l'avenir.

Les états de l'empire ne pouvoient qu'applaudir à des propositions, qui faisoient de leurs intérêts le premier objet du traité. Ils auroient pu avoir quelque inquiétude sur ce que les deux couronnes entendoient par leur satisfaction. Mais puisqu'elles paroissoient ne vouloir rien obtenir pour elles, qu'après qu'ils auroient eux-mêmes été rétablis dans leurs droits, il étoit naturel qu'ils s'occupassent des avantages qu'on lui offroit, & qu'ils se sentissent même portés à favo-

rifer dans la fuite les prétentions de la France & de la Suede. Lorsqu'ils se feront familiarisés avec des idées qui les flattent, il sera difficile qu'ils y renoncent. Ils aimeront mieux sacrifier des provinces aux dépens de Ferdinand; & cōtera le moment que les François & les Suédois pourront prendre pour s'expliquer. Il faut néanmoins remarquer que ces deux puissances ne paroissent embrasser, & n'embrasseront en effet, les intérêts du corps germanique, que parce qu'elles les regardent comme un moyen d'obtenir ce qu'elles desirent, & comme l'unique garantie qui peut leur en assurer la possession. Jusques là, elles soutiendront leurs premières demandes; mais au delà, elles se relâcheront à proportion que leurs ennemis se rendront plus faciles à leur égard : elles en sont même venues.

Il est aisé d'imaginer combien l'empereur & ses partisans furent offensés du projet d'anéantir l'autorité impériale. Aussi releverent-ils, dans les propositions, tout ce qui pouvoit donner lieu à la critique. Les médiateurs eux-mêmes y trouverent à redire. En effet, ce n'étoit pas avancer le traité que de parler vaguement d'une satisfaction, sans s'expliquer sur ce qu'on demandoit. Si l'Europe s'étoit flattée d'une paix prochaine, en apprenant que les deux couronnes avoient donné leurs propositions, cette espérance s'évanouit bientôt; &, comme le disoit le chancelier Oxenstiern, il restoit encore bien des nœuds qu'on ne pourroit couper qu'avec l'épée.

La France eut sur l'Espagne des avantages qui firent oublier la perte de la bataille de Mariendal.

En Flandre, les maréchaux de Gassion & de Rantzau, sous le commandement du duc d'Orléans, enleverent plusieurs places, & le prince d'Orange se rendit maître de Hulst. En Catalogne, le comte du Plessis Praslin avoit fait le siège de Rosès, qui capitula après quarante-neuf jours de tranchée ouverte, & qui rendit la communication libre entre la Catalogne & le Roussillon. Le comte d'Harcourt, qui tenoit la campagne, prit ensuite Agrammont & St. Annaïs, gagna la bataille de Liorens & s'empara de Balaguer. Enfin les Espagnols furent battus par les Portugais, & contraints de lever le siège d'Elvas.

D'un autre côté, le duc d'Enguien passa le Rhin auprès de Spire, & se joignit au vicomte de Turenne, dont l'armée avoit été renforcée par les Hessois & par les Suédois, sous les ordres du général Geis & de Konigsmarck. Ce prince s'approcha du Danube, en se rendant maître de Wimpfen & de Rotenbourg. Il se proposoit d'entrer dans la Bavière, ou de revenir sur Hailbron, lorsqu'il fut abandonné des Suédois, qui craignoient vraisemblablement qu'une victoire en Allemagne ne donnât trop d'avantage aux plénipotentiaires françois. Malgré la défection de Konigsmarck, le duc gagna la bataille de Nordlingen, dans laquelle le général Merci perdit la vie. Peu après, le vicomte de Turenne prit Treves, & rétablit l'électeur, que les Espagnols avoient dépouillé.

Ces succès ne hâtoient pas la négociation : les comtes d'Avaux & de Servien avoient refusé d'expliquer l'article de la satisfaction, sous prétexte qu'ils étoient obligés d'attendre l'arrivée de Henri

d'Orléans, duc de Longueville. Le cardinal envoyoit ce prince à Munster, pour donner plus d'éclat à l'ambassade, & pour éloigner en même tems de la cour un esprit capable d'y former des intrigues. A l'arrivée du duc de Longueville, les plénipotentiaires ne s'expliquerent pas davantage, & on vit naître seulement de nouvelles contestations sur le cérémonial. Peu de jours après, arriva le premier ambassadeur d'Espagne, Don Galpard Bracamonte, comte de Pegnaranda; & on attendoit de Vienne, Maximilien comte de Trautmansdorff, ministre qui avoit toute la confiance de l'empereur. Ces mouvemens faisoient présumer qu'on songeoit sérieusement à la paix.

Il ne restoit plus qu'un prétexte aux François & aux Suédois pour différer l'explication qu'on leur demandoit: c'est qu'on n'avoit pas encore répondu à leurs propositions. Or les Impériaux leur enleverent cette dernière ressource. Le 25 septembre ils assemblerent avec beaucoup d'appareil tous les députés des trois colleges; & ils leur communiquèrent leur réponse, en les invitant à donner leur avis sur chaque article. C'étoit reconnoître également dans tous les états le droit d'opiner sur les affaires les plus importantes de l'empire, & les déclarer juges dans leur propre cause. Si par conséquent les princes & les villes avoient été jusqu'alors opprimés par les empereurs & par les électeurs, ils parurent ce jour-là avoir recouvré leur ancienne liberté. Ces états se crurent déjà libres; & pleins de cette idée, ils se regarderent comme les maîtres de la négociation: car après avoir délibéré s'ils donneroient leurs avis, avant que la réponse fût communiquée



communiquée aux François & aux Suédois, ils jugerent devoir permettre de la communiquer sur le champ; déclarant néanmoins qu'ils ne prenoient ce parti que pour avancer la négociation, & que les choses demeureroient indécises jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur avis.

La réponse de l'empereur ne faisoit pas espérer de pouvoir si-tôt conclure. Bien loin d'accorder une satisfaction aux deux couronnes & à leurs alliés, ce prince en demandoit une pour lui-même. Il paroissoit disposé à faire des sacrifices aux Protestans, ce qui déplaisoit aux médiateurs, & ce que les François vouloient au moins paroître désapprouver. Enfin il ne refusoit rien aux états de l'empire. Mais il ajoutoit des clauses, dont il pouvoit se prévaloir un jour.

Les députés des états avoient à traiter des intérêts politiques, soit généraux, soit particuliers, & des intérêts de religion. Ils ne s'accorderent que sur les choses générales; & il resta des articles sur lesquels il étoit difficile ou même impossible qu'ils eussent un avis commun. La religion fit, sur-tout, naître de grand sujets de contestation, les Protestans se plaignant d'avoir été toujours opprimés par les Catholiques, & les Catholiques se plaignant des usurpations que les Protestans avoient faites.

Cependant au milieu de ces contestations, les états s'applaudissoient d'avoir été pris pour juges; l'empereur se savoit gré d'avoir eu cette condescendance pour eux, parce qu'il prévoyoit qu'il ne seroit pas si-tôt jugé; & les deux couronnes n'étoient pas fâchées de voir naître des incidens

qui retardoient la négociation, sans qu'on pût leur faire aucun reproche.

Chacun se voyoit donc dans des conjonctures favorables & tout le monde étoit content. Les états se flattoient de tout obtenir, parce qu'ils voyoient l'empereur dans la nécessité de les ménager; & l'empereur comptoit sur les états, qui se bornant à disputer sur leurs propres intérêts, ne parloient de la satisfaction des François & des Suédois, que comme d'une chose, à laquelle ils prenoient fort peu de part. Mais cette indifférence ne donnoit pas d'inquiétude aux deux couronnes : car elles jugeoient avec raison, que les états ne trouveroient de sûreté, qu'autant qu'ils traiteroient conjointement avec elles; & elles attendoient le moment où se joignant à elles, ils seroient favorables à la satisfaction qu'elles voudroient obtenir.

Il s'agissoit enfin de s'expliquer sur cette satisfaction, & c'est un point sur lequel les deux couronnes commençoient à se faire des intérêts différens. Comme les prétentions de l'une pouvoient nuire aux prétentions de l'autre; plus chacune des deux vouloit obtenir, plus elle craignoit de trouver d'obstacles dans son alliée. C'est pourquoi de part & d'autre les plénipotentiaires s'observoient, & ne s'ouvroient pas encore; les Suédois étoient sur-tout plus circonspects, parce qu'ils avoient de plus grandes difficultés à vaincre.

A la fin cependant on se devina; on connut même les dispositions du public, qui, jugeant que la satisfaction se feroit aux dépens de la maison d'Autriche, sacrifioit volontiers à la paix les intérêts de cette maison. On ne fut donc plus.

dans le cas de faire un mystere de ses desseins, & au commencement de 1646 les deux couronnes de concert, déclarerent aux Impériaux ce qu'elles exigeoient chacune pour leur satisfaction. La France demandoit la haute & basse Alsace, y compris le Sundgaw, Brisach & le Brisgaw, les villes forestieres, Philisbourg, & les lieux nécessaires pour assurer la communication de cette place avec la France. La Suede demandoit la Poméranie entiere, ou la moitié avec la Silésie; & de plus Cammin, Wismar, Poel, le château de Walfisch, ou de la Baleine, Warnemonde, Bremen & Verden. Je passe pour le présent sous silence les autres articles, & je n'en parlerai dans la suite, qu'autant que j'y serai obligé pour donner une idée générale de cette négociation. En effet il nous suffit de considérer l'objet, qui faisoit le principal ou même l'unique obstacle au traité. Or, si la France & la Suede avoient obtenu une satisfaction telle qu'elles la vouloient, elles se seroient volontiers relâchées sur-tout le reste.

C'est sur les domaines de la maison d'Autriche qu'il s'agissoit de prendre la satisfaction de la France. Ainsi ce démembrement, sans rien coûter aux princes de l'empire, affoiblissoit l'unique puissance qu'ils redoutoient. Ils pouvoient même regarder comme un avantage pour eux, que la France, s'étendant jusques sur le Rhin, pût au besoin les défendre contre les entreprises des empereurs. Ferdinand paroissoit enfin disposé à tout sacrifier pour la paix : & quoique l'Espagne, qui ne pouvoit le secourir, l'en détournât; le duc de Ba-

viere, qui l'avoit toujours si bien défendu, l'invitoit à céder.

La satisfaction de la Suede souffroit de grandes difficultés. Car la Pologne & le Danemarck ne devoient pas souffrir que les Suédois eussent en Allemagne un établissement aussi considérable; & l'électeur de Brandebourg s'y oppoioit encore davantage, parce qu'il avoit sur la Poméranie des droits qu'on ne pouvoit lui contester. Pour avoir son consentement, il falloit le dédommager aux dépens de l'empereur ou de l'église. Le second moyen étoit seul au gré de Ferdinand : mais la France ne l'approuvoit pas, les médiateurs s'y oppoioient, & tous les Catholiques le rejetoient avec scandale. C'est par cette raison même que les Suédois le préféroient : car ce démembrement des biens de l'église entroit dans le plan qu'ils s'étoient fait, de mettre au moins une égalité parfaite entre les Protestans & les Catholiques. Par ce plan ils entretenoient en Allemagne les guerres de religion. Les François au contraire assuroient la paix, parce que, sans distinction de Catholiques & de Protestans, ils se propoioient de faire une ligue générale de tous les membres du corps germanique.

Les députés, à qui les Impériaux communiquèrent la réplique des deux couronnes, décidèrent qu'il n'étoit dû aucune satisfaction, & prononcèrent en général contre elles sur tous les articles. Le grand nombre étoit donc favorable à l'empereur, soit qu'ils le craignissent encore ou qu'ils fussent gagnés par des promesses; soit qu'ils se crussent désormais en état de défendre eux-mêmes.

mes leur liberté ; soit qu'ils eussent quelque honte à souffrir que des puissances étrangères donnassent la loi dans l'empire ; soit enfin que les Catholiques prévissent combien la paix coûteroit à l'église, si on l'achetoit des Suédois. Cela fait voir que l'empereur auroit pu se ménager un parti puissant.

Les François & les Suédois ne regarderent pas cette décision comme un jugement : ils se flatterent de ramener les uns par les avantages qu'ils leur offriroient dans le cours de la négociation, & de laisser les autres en continuant la guerre avec vigueur.

Le comte de Trautmansdorff, d'un esprit ferme & solide, avoit encore une réputation de probité, qu'il soutenoit par un caractère franc & honnête. Peut-être cet habile ministre eut-il raccommo dé les affaires de l'empereur, s'il en eût été chargé plutôt : mais alors elles étoient désespérées. Le premier objet de son instruction, & sur lequel il ne se flattoit pas de réussir, étoit de réconcilier Ferdinand avec tout le corps germanique, & de réunir toute l'Allemagne pour chasser les François & les Suédois. Afin de préparer l'exécution de ce projet, on répandit, à son départ de Vienne, qu'il alloit au congrès avec des pleins pouvoirs pour satisfaire entièrement tous les états de l'empire. Mais plus ces promesses étoient grandes, plus elles parurent suspectes, & les états n'eurent garde de donner dans le piège, jugeant bien qu'ils ne seroient plus ménagés, lorsque les puissances qui les protégeoient, cesseroient d'être redoutables.

Ce premier projet ayant échoué, il se propo-

foit de tout sacrifier jusqu'aux intérêts de la religion , pour gagner les Protestans , & détacher la Suede de la France. Ce second projet n'eut plus de succès. Les Suédois demeurèrent fermes dans leur ancienne alliance , & se montrèrent plus difficiles , à mesure que l'empereur parut se relâcher davantage avec eux. Cependant la France & la Suede faisoient de nouveaux préparatifs pour la campagne de 1646; Ferdinand craignoit la continuation de la guerre; & il ne restoit plus d'autre ressource que de négocier avec les François pour essayer de conclure une paix générale.

Avant de faire cette démarche , Trautmanndorff assembla les députés des états , & leur demanda s'il étoit dû une satisfaction à la France. Il comptoit se prévaloir de l'empire , pour porter au moins les François à se relâcher. Ses espérances furent trompées : car excepté les députés d'Autriche , de Bourgogne & de l'archiduc Léopold , tous opinèrent en faveur de la France.

Alors il fit faire des offres par les médiateurs , & la négociation commença : cependant comme il n'offroit pas encore tout ce qu'il se proposoit de céder , la France insistoit sur-tout ce qu'elle avoit d'abord demandé , & quoiqu'elle se fût aisément contentée de l'Alsace & de Brisach , elle appuyoit avec la même chaleur sur les articles qui étoient le plus indifférens , & paroissoit n'en vouloir abandonner aucun.

L'année précédente 1645 , le cardinal avoit commencé une négociation avec le duc de Bavière , dans le dessein de le détacher de l'empereur. Il offrit de lui conserver le haut Palatinat

avec la dignité électorale , & il propoſoit de créer un huitieme électorat pour le Palatin , auquel on reſtitueroit le bas Palatinat. Cet expédient concilioit , autant qu'il étoit poſſible , les intérêts de ces deux princes. En rétabliffant l'un , la France affermiſſoit la paix dans l'empire ; & elle ſ'attachoit l'autre , en lui conſervant ce qu'il avoit acquis.

Dès-lors la cour de France & la cour de Baviere commencerent à ſe ménager. Si Maximilien ne pouvoit prendre ſur lui d'abandonner l'empereur , il ſe propoſoit au moins d'uſer de ſon autorité pour le porter à la paix , & le déterminer à donner une ſatiſfaction à la France. Il entra donc dans les vues du cardinal , ſans néanmoins ſ'engager trop avant. On ne ſavoit donc ſur quoi compter. En effet ſes diſpoſitions varioient comme la fortune. Après la défaite de ſes troupes à Nordlingen , il fit à la France les diſpoſitions les plus avantageuſes : & il commença bientôt à changer de langage , parce qu'il eut à ſon tour quelques ſuccès.

Cependant ſon âge avancé lui faiſoit deſirer la paix : parce que ſi la mort le ſurprenoit pendant la guerre , il ne ſavoit plus ce qu'il laiſſoit à ſes enfans. Il entra donc dans la négociation que Trautmanſdorff avoit entamée , & pour la hâter il menaça d'abandonner les Impériaux , ſi avec l'Alſace qu'ils offroient , ils ne cédoient pas encore Briſach : il ſavoit que c'étoit-là le nœud qu'il falloit trancher. Ferdinand y conſentit : mais avec des conditions que les François ne pouvoient accepter , ſans offenſer leurs alliés. Quoiqu'on parût donc ſe rapprocher , tout étoit encore ſuspendu.

C iv

Puisqu'on vouloit assurer la paix , il falloit qu'elle fût générale ; & par conséquent il ne suffisoit pas que la France obtint ce qu'elle désiroit.

Pendant qu'on négocioit , les armées entroient en campagne. Charles-Gustave Wrangel , ayant succédé à Torstenson , à qui la goutte avoit fait quitter le commandement à la fin de l'année précédente 1645 , s'avança jusques dans la haute Silésie , afin de se joindre aux François conformément au projet du vicomte de Turenne. En effet , il semble que la jonction des deux armées eût pu rendre l'empereur plus facile , mais on avoit des raisons pour temporiser. Comme le duc de Baviere se prêtoit alors aux vues de la France , elle croyoit le devoir ménager. Ce prince étoit le plus puissant de l'empire : & si elle pouvoit le gagner , elle se rendoit maîtresse de la négociation. C'est ce que les Suédois craignoient. Aussi reprochoient-ils à la France les démarches qu'elle faisoit auprès de Maximilien. Ils pressoient la jonction des armées , & ils auroient voulu porter le fer & le feu dans la Baviere ; persuadés que s'ils ruinoient cette puissance , ils deviendroient les arbitres de la guerre & de la paix. Les intérêts étant aussi contraires , les François craignoient une victoire presque autant qu'une défaite. Si les Impériaux ont l'avantage , disoient les plénipotentiaires , ils ne voudront plus traiter aux mêmes conditions ; & si notre parti demeure victorieux , il y a lieu d'appréhender que la Suede ne veuille nous donner la loi.

Cependant les Suédois s'approchoient du Rhin , avec la confiance que les François s'uniroient à



eux. La France devoit-elle donc manquer à ses engagements, rompre avec un allié, & l'exposer à un échec qu'elle auroit senti par contrecoup ? Déjà les Impériaux & les Bava-rois s'avançoient pour combattre l'armée suédoise : bien supérieurs en nombre, ils se flattoient d'une victoire : & Trautmansdorf, qui en attendoit la nouvelle, suspendoit la négociation, & paroissoit mépriser les prétentions des deux couronnes. Il étoit donc tems de voler au secours des Suédois. Turenne eut ordre de les joindre, lorsque la jonction étoit devenue fort difficile. Elle se fit néanmoins sur les frontieres de la Hesse.

La négociation recommença : mais il survenoit de nouvelles difficultés. D'un côté, l'empereur déclaroit ne vouloir rien conclure sans l'Espagne, & demandoit que le duc de Lorraine fût compris dans le traité : d'un autre côté, quoique le duc de Baviere eût fait entendre que la France se contenteroit de l'Alsace & de Brisach, elle insistoit encore pour obtenir Philisbourg & les droits souverains sur les dix villes impériales de l'Alsace, & faisoit valoir la facilité avec laquelle elle avoit renoncé aux villes forestieres & au Brisgaw.

Cependant l'Espagne ne songeoient point à traiter sérieusement : elle n'avoit d'autre dessein, que de détacher les Provinces-Unies, & de retarder la paix de l'empire. Le cardinal pensoit avec raison que les Impériaux ne sacrifieroient pas leurs intérêts aux vues de cette couronne ; & comme ils s'intéressoient encore moins au duc de Lorraine, il persista dans la résolution de ne pas comprendre ce prince dans le traité.

Quant aux villes impériales de l'Alsace, il falloit bien qu'elles obéissent aux dispositions des principales puissances de l'Europe. La plus grande difficulté consistoit donc dans la demande que les François faisoient de Philisbourg. L'empereur répondoit qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'accorder cette place; qu'il falloit le consentement des états de l'empire & surtout de l'électeur de Treves à qui elle appartenoit, & que si la France pouvoit obtenir ce consentement, il ne s'y opposeroit pas. Il n'avoit pas connoissance d'un traité secret, par lequel l'électeur avoit consenti à céder Philisbourg.

Le progrès des armées en Allemagne acheva de lever les difficultés. Les états du duc de Bavière étoient menacés. Il fallut prendre une résolution, sans délibérer davantage; & les Impériaux souscrivirent aux principales demandes de la France. Ils ajoutèrent, à la vérité, une clause en faveur de la paix d'Espagne & du rétablissement du duc de Lorraine: mais cette clause ne parut de leur part qu'un reste de bienveillance.

Ces arrangemens particuliers, quoique convenus, n'étoient que conditionnels; l'exécution en étoit renvoyée à la paix générale: la France qui ne vouloit pas se séparer de ses alliés, ne pouvoit pas traiter définitivement sans la Suede; elle avoit seulement désiré qu'on arrêtât d'abord les articles qui la concernoient; & pour trouver moins de difficulté, elle avoit offert d'agir auprès des Suédois, & fait espérer qu'elle les porteroit à se relâcher.

Les plénipotentiaires françois devinrent donc médiateurs entre l'empereur & la Suede. Cette

négociation étoit on ne peut pas plus délicate. Jaloux de la supériorité que prenoit la France, les Suédois se montraient plus difficiles que jamais. Ils ne se défistoient sur rien, ni sur les articles qui les regardoient, ni sur ceux des Protestans, ni sur ceux des états de l'empire : ils ne cherchoient même qu'à faire naître de nouvelles difficultés, en paroissant ne s'occuper que des intérêts de la cause commune.

Nous sommes convenus, disoient les François, que nous nous relâcherions sur les affaires générales, à mesure que les Impériaux nous satisferoient sur nos intérêts particuliers. Mais les Suédois sentoient que le vrai moyen d'obtenir tout pour eux, étoit de demander beaucoup pour les autres ; & ils s'obstinoient dans cette conduite, afin que ; si la paix étoit retardée, on l'attribuât moins à leurs prétentions qu'à leur zèle pour la cause commune. Enfin ils se plaignoient de la France, qui avoit si fort avancé son traité, lorsque le leur n'étoit pas encore commencé : & si on leur répondoit que cette démarche ne leur faisoit aucun tort, puisque tout ce dont on étoit convenu, seroit sans effet jusqu'à ce qu'ils eussent eux-mêmes conclu avec les Impériaux ; ils n'étoient pas satisfaits de cette réponse, parce qu'ils voyoient les avantages que la France prenoit sur eux dans la négociation.

Comme ils refusoient de s'expliquer, parce qu'ils disoient ne pas savoir les intentions de l'empereur, auquel ils reprochoient de ne leur avoir jamais fait de propositions expressees, les plénipotentiaires françois agirent auprès des Im-

périaux, pour les engager à faire des offres, sur lesquelles on pût compter. Ceux-ci offrirent la Poméranie citérieure, la coseigneurie de Wifmar & le duché de Mecklembourg, avec la disposition à perpétuité de l'archevêché de Brème & l'évêché de Verden.

Christine, alors majeure, desiroit la paix : mais on prétend que le chancelier Oxenstiern ne la voulut pas, & c'est en effet son fils qui mettoit les plus grands obstacles à la négociation. Salvius au contraire, qui avoit la confiance de la reine, s'ouvrit avec les plénipotentiaires françois, & leur conseilla de négocier immédiatement avec la cour de Suède ; leur avouant que s'il ne recevoit de nouveaux ordres, il n'étoit pas en son pouvoir de conclure. Ils suivirent ce conseil, & ils écrivirent à la reine.

Pendant que la négociation trainoit, les Impériaux & les Bavares s'uyoient devant l'armée des alliés, qui étoit bien inférieure. Avec dix-huit mille hommes au plus, Wrangel & Turenne prenoient des villes, se rendoient maîtres de la campagne, mettoient à contribution la Franconie & la Souabe, & portoient le ravage dans la Bavière. L'archiduc Léopold, hors d'état de faire subsister son armée, renvoya les Bavares chez eux, & ramena les Impériaux en Autriche. Les alliés prirent leurs quartiers dans la Souabe. Turenne se saisissant des places situées le long du Danube, & Wrangel occupant le pays qui s'étend vers le lac de Constance, leurs partis faisoient des courses jusqu'aux portes de Munich. Ainsi finit la campagne. Ces succès rendoient les

Suédois plus difficiles , & mettoient Maximilien dans la nécessité de traiter avec la France.

Dans les Pays-Bas, les François prirent Courtrai, Mardick & Dunkerque ; & en Italie, Piombino & Porto-Longone. Il est vrai qu'en Catalogne le comte d'Harcourt fut obligé de lever le siège de Lérida ; mais ce n'étoit qu'une conquête de moins. Après tant de pertes, l'Espagne, menacée d'en faire encore, paroissoit devoir desirer la fin la guerre. Cependant sa négociation avec la France n'avançoit point. Elle persistoit toujours dans le dessein de conclure promptement un traité particulier avec les Etats-Généraux, & de faire en même tems tous ses efforts pour retarder le traité de l'empire ; persuadée qu'elle pourroit alors reprendre l'avantage sur la France, ou recouvrer au moins une partie de ce qu'elle avoit perdu. Ce plan étoit sage : mais afin de pouvoir juger s'il a été conduit sagement, il faut connoître l'état des choses au commencement de la négociation ; c'est-à-dire, pendant l'hiver qui a précédé la campagne de 1646.

Outre la Catalogne & le Roussillon, la France, depuis la guerre déclarée, avoit acquis dans l'Artois, Arras, Bapaume, l'Ecluse, Béthune, St. Venant, Lillers, Hédin, Lens & plusieurs autres petites places, dans la Flandre, Gravelines, Bourbourg, Linck, Cassel, Armentieres, le Quesnoi ; dans le Hainaut & le Luxembourg, Landrecy, Maubeuge, Damvilliers, Thionville, & beaucoup de châteaux ; enfin Casal en Italie. La France déclaroit ne vouloir rendre aucune de ces conquêtes, afin d'en conserver la plus

grandé partie : l'Espagne marchandoit , & n'offroit que quelques places , afin de céder le moins qu'il seroit possible. Enfin le Portugal , la Catalogne & la Lorraine faisoient naître encore de grandes difficultés.

Le cardinal Mazarin avoit formé le projet d'échanger la Catalogne pour les Pays - Bas. Il se flattoit même d'y réussir par l'entremise du prince d'Orange ; & il s'imaginait trouver des moyens pour ne donner d'ombrage ni aux Catalans , ni aux Provinces - Unies. Philippe IV , qui feignit de se prêter à ce dessein , proposa le mariage de l'infante avec Louis XIV , & offrit en dot les Pays - Bas. Il est vrai que les plénipotentiaires françois affectèrent d'écouter cette proposition avec indifférence : mais les Espagnols se hâtèrent de répandre , que le traité alloit être conclu , & on ajouta que la cession que faisoit l'Espagne , comprenoit les droits de cette couronne sur les Provinces - Unies. En faisant courir ces bruits , le conseil de Madrid vouloit allarmer les Hollandois , afin de les engager à prévenir la France par un traité particulier. La négociation étoit déjà bien avancée avec eux , puisque l'Espagne abandonnoit tout ce que la république avoit conquis. Il ne restoit plus que de légères difficultés ; & les Etats - Généraux comptant les vaincre , faisoient les préparatifs de la campagne avec une lenteur , qui dérangoit tous les projets du cardinal. Cependant la France osoit à peine se plaindre. Plus elle craignoit de perdre son allié , plus elle le ménageoit ; & les députés , que la république avoit envoyés à Munster , ne répondoient que par des promesses vagues de remplir

tous les engagements. Il est vrai néanmoins qu'ils continuoient de déclarer à l'Espagne qu'ils ne concluroient rien sans la France ; & ils parloient ainsi , soit pour assurer l'une , soit pour engager l'autre à leur offrir davantage.

Cette conduite incertaine sembloit devoir avancer la paix : car , d'un côté , les François se relâchoient parce qu'ils craignoient d'être abandonnés : & de l'autre , les Espagnols faisoient des offres plus considérables , parce qu'ils espéroient moins de détacher les Provinces-Unies. Peut-être encore jugeoient-ils que , s'ils paroissoient disposés à conclure avec la France , les Etats-Généraux se hâteroient de faire leur traité particulier.

Les deux partis parurent donc se rapprocher : mais l'Espagne ne faisoit pas encore assez au gré des François , ni même au jugement des députés de Hollande , qui l'inviterent à faire davantage. Ils déclarerent même , conformément à de nouveaux ordres des Etats-Généraux , que la république ne feroit point de traité particulier , & que l'unique moyen de conclure étoit de traiter en même tems avec la France. Les Espagnols feignirent de n'avoir pas d'autre dessein ; & voulant écarter tout soupçon ; ils prirent les députés pour arbitres. Les François acceptèrent avec joie cette médiation.

La Catalogne fut le premier article qu'on traita. Quoique la France se crût en droit de la retenir pour toujours , elle proposa de ne faire pour cette province qu'une treve , qui dureroit autant que celle que les Etats-Généraux obtiendroient pour eux : car alors cette république pré-

féroit une treve à la paix. Que si Philippe aïmoit mieux prévenir une nouvelle guerre, il pouvoit abandonner à perpétuité toute la Catalogne, avec les villes qu'il y possédoit encore; & que Louis XIV le dédommageroit, en lui restituant quelques places dans les Pays-Bas. Mais quelque parti que prit l'Espagne, la France déclaroit qu'elle n'abandonneroit point un peuple qui s'étoit mis sous sa protection, que ce seroit une infidélité, une infamie, une lâcheté, dont elle n'étoit pas capable.

Elle étoit cependant résolue à l'abandonner, si on lui cédoit en échange tous les Pays-Bas. Bien persuadée que Philippe ne pourroit pas se résoudre à voir les François établis dans le sein de ses états, elle n'offroit les Pays-Bas pour la Catalogne, qu'afin de faire naître aux députés la pensée d'un échange contraire, c'est-à-dire, de rendre la Catalogne à l'Espagne pour en obtenir les Pays-Bas.

Tel étoit le caractère du cardinal Mazarin. Il alloit volontiers par des voies détournées insistant sur les choses qu'il ne vouloit pas, & paroissant indifférent sur celles qu'il désiroit davantage. Comme il craignoit de donner de l'ombrage aux députés, il n'osoit leur déclarer ses vues sur les Pays-Bas, & il dissimuloit. Il me semble qu'il eût mieux fait de renoncer aux Pays-Bas. En effet, il étoit difficile de comprendre, comment il pouvoit se flatter d'amener les Hollandois à former eux-mêmes un projet, qu'il savoit leur être odieux. Il falloit supposer que les députés, assez aveugles pour ne pas juger des desseins du cardinal par les intérêts de la France, seroient encore



encore aveugles sur leurs propres intérêts. Or, c'est ce que Mazarin ne pouvoit supposer. Si jamais l'art de négocier est porté à la perfection, tous ces petits artifices, qui ne peuvent réussir que lorsqu'on traite avec des hommes tout-à-fait stupides, seront si usés, que la bonne foi sera la première qualité d'un habile négociateur.

Le duc de Lorraine dont l'Espagne demandoit le rétablissement, & le roi de Portugal que la France avoit pris sous sa protection, étoient deux articles, auxquels les deux couronnes vouloient paroître s'intéresser, & sur lesquels elles étoient bien disposées à se faire des sacrifices. En effet, après plusieurs conférences, & peu avant la prise de Dunkerque, qui se rendit le 7 Octobre 1646, les députés & les médiateurs assurèrent que les Espagnols consentiroient à tout, pourvu qu'il ne fût plus question du Portugal; c'est-à-dire, qu'abandonnant le Roussillon & toutes les conquêtes faites sur eux dans les Pays-Bas, ils consentoient à une trêve de trente ans pour la Catalogne. Alors on parut s'accorder, ou du moins il ne restoit plus que des difficultés assez légères.

Il en survint une nouvelle par la prise de Piombino & Porto-Longone : car la France résolut de conserver encore ces deux places. Il semble que les conjonctures étoient assez belles, pour ne pas retarder la paix par de nouveaux incidens : mais le cardinal aimoit à former des projets ; son esprit, fécond en raisons, les lui rendoit toujours plausibles ; & son intérêt personnel lui faisoit craindre la fin de la guerre.

L'Espagne n'avoit pris les Hollandois pour

*Tome XI. Hist. Mod.*

D

arbitres, qu'afin de leur perfuader de traiter féparément, fi les François, comme elle l'avoit prévu, fe rendoient trop difficiles. Elle affecta même encore de penfer férieufement au mariage de l'infante avec Louis XIV; & cette nouvelle pouvoit donner d'autant plus d'inquiétude aux Provinces-Unies; que l'infant, unique fils du roi d'Efpagne, étant mort fur ces entrefaites; le mariage de fa fœur portoit dans la maifon de Bourbon toute la fuccellion & toutes les prétentions de Philippe IV.

Ce mariage étoit hors de vraifemblance : mais le peuple croit volontiers aux bruits qui fe répandent, & les députés des Etats-Généraux feignoient d'y croire, afin d'avoir un prétexte pour conclure promptement avec l'Efpagne. Tout étoit arrêté. Ils avoient obtenu ce qu'ils demandoient, & au lieu d'une treve, on leur accordoit une paix qui affuroit pour toujours l'état de la république. De nouvelles conquêtes pouvoient, comme Piombino & Porto-Longone, retarder encore le traité de la France; & les Hollandois craignoient de perdre le moment favorable, s'ils laiffoient au fort des armes les avantages qu'on leur offroit. Leurs intérêts d'ailleurs ne fe concilioient pas avec ceux du roi de Portugal, que la France protégeoit. Ils vouloient conferver les conquêtes qu'ils avoient faites fur les Portugais dans le Brefil & aux Indes orientales, ou même en faire de nouvelles; & par conféquent, ils devoient fe liguier avec l'Efpagne contre le Portugal.

Les François ne ceffoient de rappeler l'article du traité d'alliance, par lequel il étoit dé-

claré que la France & la Hollande n'avanceroient pas leur négociation l'une plus que l'autre. Toutes ces représentations furent inutiles, & les députés conclurent leur traité particulier avec l'Espagne. Ils consentirent seulement à différer la signature, afin que le comte de Servien eût le tems de se rendre à la Haye pour conférer avec les Etats-Généraux.

Il avoit été prudent aux puissances alliées de se proposer de conduire leurs négociations toutes ensemble & d'un même mouvement, mais ce projet étoit impossible dans l'exécution : car si elles avoient un intérêt commun à traiter de concert, elles commençoient à se faire des intérêts différens, dès qu'elles en venoient chacune au détail de leurs prétentions ; & les ennemis bien loin de vouloir négocier du même mouvement avec toutes ensemble, ne songeoient au contraire qu'à déranger ce concert. Il falloit donc nécessairement que l'une convint avec eux sur quelques articles, lorsque l'autre ne savoit pas encore sur quoi compter. Delà naissoient des jalousies, des défiances & des variations continuelles. Chacune auroit voulu avancer sa négociation séparément, & retarder celle de ses alliés ; parce que chacune craignoit de rester seule chargée du poids de la guerre, ou d'être forcée par ses alliés mêmes à faire une paix moins avantageuse.

Telles étoient les dispositions de la France même, qui reprochoit trop de précipitation à la Hollande & qui étoit exposée au même reproche de la part de la Suede. Il falloit qu'elle prouvât qu'elle n'étoit pas trop précipitée, & que les

D ij

Suédois étoient trop lents ; & en même tems qu'elle n'étoit pas trop lente , & que les Etats-Généraux étoient trop précipités. Elle avoit donc à faire valoir contre l'un de ses alliés les raisons qu'elle avoit à combattre dans la bouche de l'autre. Cette situation auroit été embarrassante , si les politiques se piquoient toujours de parler de bonne foi & de raisonner exactement : mais en général ils se contentent de donner des raisons.

Pourquoi la France avoit-elle si fort avancé son traité avec les Impériaux ? C'est parce qu'elle vouloit prévenir les Suédois , & avoir sur eux tout l'avantage. Comment donc peut-elle se plaindre , si les Etats - Généraux tiennent avec elle la même conduite ? On répondra sans doute que , quoiqu'elle eût arrêté les articles qui la concernoient , tout étoit encore suspendu jusqu'à ce que la Suede eût fait son traité. Mais les Etats-Généraux repliqueront qu'ils sont dans le même cas , puisqu'ils n'ont pas encore signé. Si la France , qui retarde la paix en formant toujours de nouvelles prétentions , craint que les Provinces-Unies ne se prévalent du traité qu'elles ont fait , & ne la forcent à se désister d'une partie des choses qu'elle demande ; ne donne-t-elle pas les mêmes craintes aux Suédois , & n'a-t-elle pas résolu de les forcer à se relâcher ?

Je fais bien qu'on dira qu'elle est déterminée à ne pas abandonner la Suede , & qu'au contraire elle appréhende avec raison , l'infidélité des Hollandois. Mais cette infidélité n'est peut-être qu'un reproche spécieux , & ce n'est pas la vraie cause de ses inquiétudes. Elle voit plutôt qu'elle exige trop des Hollandois. Comme ils ne

lui sont pas attachés par un intérêt aussi pressant que celui qui la lie aux Suédois, elle craint qu'ils ne veuillent pas se prêter à toutes ses vues & retarder la paix à chaque incident qu'il lui plaira de faire naître. Il me semble que la franchise de Henri IV & de Sully auroit mieux réussi, que les artifices du cardinal, & que pour être en droit de faire aux Provinces-Unies le reproche d'infidélité, il auroit fallu avoir avec elles moins de dissimulation. Henri & Sully n'auroient pas eu besoin de cette dissimulation, parce qu'ils n'auroient pas formé des projets évidemment contraires aux intérêts des Provinces-Unies.

A la fin de 1646, la négociation entre la Hollande, l'Espagne & la France, étoit dans l'état que je viens de représenter. Vous verrez dans le pere Bougeant les efforts des François pour empêcher la Hollande de faire la paix séparément; & comment cette république suspendit la signature de son traité pendant le cours de l'année 1647. Ses députés continuèrent d'employer leur médiation : ils avancèrent même les choses au point, que tout étoit d'accord entre les plénipotentiaires espagnols & françois; & on n'attendoit plus pour conclure que les ordres de la cour de France.

Alors les Napolitains s'étoient soulevés, & le cardinal formoit déjà de nouveaux projets. Quoiqu'il suivit en général le plan de Richelieu, il n'étoit pas en lui de se proposer un objet bien déterminé. A peine se croyoit il arrivé à un but, qu'il vouloit tendre à un autre, & chaque événement produisoit quelque révolution dans son

esprit. Il vouloir profiter de la situation des Espagnols, pour leur imposer des conditions plus dures ; ou même il étoit fâché de voir la paix se conclure dans une conjoncture, où il se flattoit d'enlever le royaume de Naples à l'Espagne. Cependant il n'osoit prendre sur lui de continuer la guerre, parce qu'il eût rendu la France odieuse à l'Europe, & qu'il se fût rendu lui-même odieux à la France. Dans l'embarras où il se trouvoit, il fut mauvais gré au duc de Longueville & au comte d'Avaux de l'y avoir mis, & il en sortit avec sa dissimulation ordinaire. Après avoir réfuté, avec une humeur pleine de mépris, les raisons que ces deux plénipotentiaires apportoit pour la paix, il consentit néanmoins d'accepter les propositions qui avoient été faites : mais il y mit tant de réserves, que son consentement étoit un vrai refus. Les plénipotentiaires furent donc obligés de rompre la négociation. Heureusement pour eux les Espagnols, qui ne connoissoient pas les dispositions du cardinal, leur fournirent un prétexte plausible, en élevant quelques nouvelles difficultés. Ils les saisirent, & cachant les ordres qu'ils avoient reçus, ils firent croire que si la paix ne se faisoit pas, c'étoit uniquement la faute de l'Espagne. Ce fut alors que les députés, las de tant de longueurs, conclurent conformément aux vœux des Provinces-Unies. Ils signèrent leur traité le 30 Janvier 1648, & les ratifications furent échangées deux mois après.

Les Espagnols eurent lieu de s'applaudir. Ils avoient enfin brisé les liens qui unissoient contre eux la France & la Hollande. Voilà où ils avoient

dirigé toutes leurs démarches : depuis le commencement des négociations ils n'avoient jamais perdu de vue cet objet principal; ils ne s'en étoient jamais écarté. Cette conduite uniforme & constante ne pouvoit manquer de réussir mieux que les artifices du cardinal, qui, changeant toujours quelque chose à son plan, se rendoit suspect aux Etats - Généraux, n'en tiroit souvent que de foibles secours, & les dégoûtoit de la France. Il fut certainement la principale cause de la défection qu'il leur reprochoit.

„ Il faut être exactement vrai, dit le pere  
 „ Bougeant, & je fais profession de l'être. Si  
 „ les Provinces-Unies avoient eu connoissance  
 „ de la dépêche de la cour de France du 17  
 „ Janvier, qui mettoit tant de clauses & de ré-  
 „ serves aux accommodemens proposés; si elle  
 „ avoit été bien informée des véritables disposi-  
 „ tions du cardinal Mazarin; ... je ne dis pas  
 „ que cette connoissance eût absolument dispensé  
 „ la république de tous les engagements solem-  
 „ nels, qu'elle avoit pris avec la France. ....  
 „ Il faut pourtant avouer qu'elle auroit eu droit  
 „ de se prévaloir de cette connoissance, pour  
 „ justifier sa conduite & pallier sa défection par  
 „ la nécessité réelle ou supposée de l'état, & le  
 „ besoin pressant de la paix. Mais ce n'étoit pas  
 „ là le cas où se trouvoit la république. Elle  
 „ n'avoit sur l'éloignement de la cour de France  
 „ pour la paix, que des soupçons & des con-  
 „ jectures, dont une partie étoit évidemment  
 „ fausse, & l'autre n'étoit appuyée sur aucune  
 „ preuve solide. Les plénipotentiaires françois  
 „ à Munster, & Mr. de la Thuillerie à la Haye

„ ne cessioient de protester qu'ils vouloient sincèrement la paix. „

Cette maniere d'accuser la république de Hollande me paroît bien étrange. C'est conclure qu'elle avoit tort de ce qu'elle ignoroit que la France avoit tort elle-même. Mais encore ne l'ignoroit-elle pas, car toute la conduite du cardinal déceloit assez ses dispositions. Or, pour se déterminer en politique, on n'est pas obligé d'attendre d'avoir vu les dépêches secrètes d'une cour. De fortes conjectures sont une preuve suffisante; & quand l'événement les confirme, on a lieu de s'applaudir de son discernement.

Quant aux protestations des plénipotentiaires, elles ne pouvoient pas assurer la république; parce qu'ils ne tenoient pas tous le même langage. Le pere Bougeant remarque lui-même que le comte de Servien détruisoit l'ouvrage de ses collègues par des discours tout opposés, & qu'il ne dissimuloit pas même en public qu'il étoit d'un sentiment contraire. En effet, ce ministre adoptoit en courtisan les vues qu'il prévoyoit devoir être agréables au cardinal, & il ne travailloit qu'à perdre le comte d'Avaux.

Enfin si après avoir reçu les dépêches de la cour; les plénipotentiaires n'ont pas cessé de protester qu'ils vouloient sincèrement la paix, ils n'ont continué de tenir ce langage, que parce qu'ils ont vu qu'en paroissant ne la pas vouloir, ils mettroient tous les torts de leur côté. Mais ils ont parlé contre ce qu'ils pensoient. Or, il est mal adroit de prouver la mauvaise foi des plénipotentiaires, pour prouver l'infidélité des Hollandois.



Voyons si l'état où se trouvoit la France justifiera l'éloignement du cardinal pour la paix.

En 1643 ; la régente avoit trouvé les fonds de 1644 , 1645 & 1646 entièrement consumés. Il fallut donc chaque année avoir recours à des expédiens ruineux. Ceux qu'on avoit connus jusqu'alors , ne suffisoient pas , quoiqu'on les multipliât continuellement. On en imagina de nouveaux. Les besoins pressans de l'état ne permirent pas de choisir les moins à charge. On ne connut aucune règle dans la levée des impôts : les finances furent dissipées par l'ignorance ou par les rapines de ceux à qui elles furent confiées : le cardinal lui-même avoit peu de connoissance de cette partie de l'administration ; & les abus vinrent au point que pour avoir un million , il en abandonnoit quatre ou cinq aux partisans. Vous pouvez juger par là combien le peuple étoit foulé , & de l'état misérable où se trouvoient l'agriculture & le commerce. En un mot , au dedans la France étoit aussi mal qu'elle paroissoit bien au dehors.

Les peuples se plaignoient ; les murmures se répandoient , & croissoient tous les jours davantage ; les corps commençoient à montrer leur mécontentement ; le parlement refusoit d'enregistrer les édits ; les impôts les moins à charge , les plus raisonnables , trouvoient le plus d'opposition , parce qu'ils étoient nouveaux ; on voyoit enfin dans les esprits des dispositions prochaines à un soulèvement général. C'est donc dans un tems , où l'état épuisé étoit menacé d'une révolte , que le cardinal s'obstinoit à ne vouloir pas la paix. Mais ce ministre , circon-

peût & presque timide quand il voyoit le danger de près, étoit hardi quand il le croyoit loin; & nous le verrons plein de ressources, quand il y fera enveloppé.

Après vous avoir fait connoître le commencement & la fin de la négociation entre l'Espagne & les Provinces-Unies, je vais reprendre celle de l'empire où nous l'avons laissée, c'est-à-dire, au commencement de 1647.

Pendant que le comte de Servien étoit à la Haye pour retarder la négociation des États-Généraux, le comte d'Avaux étoit à Osnabruck, pour avancer celle des Suédois; & les deux couronnes négocioient encore à Ulm avec le duc de Bavière qui voyant l'ennemi dans ses états, songeoient à se détacher de l'empereur.

La négociation que le comte d'Avaux suivoit à Osnabruck, étoit exposée à mille difficultés qui naissoient les unes des autres. Il s'agissoit d'abord de faire expliquer les Suédois sur ce qu'ils demandoient pour leur satisfaction, & comme ils ne le savoient pas trop eux-mêmes, il n'étoit pas facile de fixer leur esprit irrésolu. A peine avoient-ils donné une parole, qu'ils la retractoient; ou ils ajoutaient de nouvelles clauses qui changeoient tout.

On leur offroit la Poméranie citérieure, Stetin & quelques autres villes dans la Poméranie ultérieure, avec le consentement de l'électeur de Brandebourg; ou les deux Poméranies entières, sans le consentement de l'électeur, & seulement avec la garantie de l'empereur & de l'empire. Les Impériaux auroient volontiers préféré ce dernier parti, parce que l'électeur se refusant à

l'accommodement , ils se feroient crus dispensés de l'obligation de le dédommager. Les François au contraire le désapprouvoient comme trop violent , & comme propre à fusciter tôt ou tard une nouvelle guerre. Enfin les Suédois n'y trouvoient pas assez de sûreté. Ils s'arrêterent donc sur la première proposition : mais ce ne fut qu'après avoir varié beaucoup ; encore demanderent-ils un dédommagement pour la Poméranie ultérieure , à laquelle ils renonçoient.

Il restoit à s'assurer du consentement de l'électeur de Brandebourg. Cependant puisque la défense de la religion protestante avoit été un des motifs de la guerre , étoit-ce sur un prince protestant qu'il en falloit prendre les frais , & sur-tout sur un prince dont le pere avoit donné des secours à la Suede ? Ou plutôt n'étoit-ce pas sur l'empereur , sur ses alliés & sur-tout le corps de l'empire ? Ces raisons céderent à la force des circonstances. On faisoit d'ailleurs espérer un dédommagement à l'électeur de Brandebourg. Il abandonna donc la moitié de la Poméranie.

Il restoit encore bien des intérêts à concilier. Rien n'étoit encore fait , si on ne dédommageoit l'électeur de la moitié de la Poméranie qu'on lui ôtoit , & les Suédois de l'autre moitié qu'on ne leur donnoit pas. Or , ce dédommagement pouvoit se faire aux dépens de l'église , ou aux dépens des pays héréditaires. L'empereur ne balança pas , & l'église fut chargée de tout. Alors tous les princes d'Allemagne prirent part à cette négociation , & la multitude des intérêts contraires fuscita des contestations sans nombre.

L'église protestante soutenoit qu'il n'étoit pas

juste de lui faire payer les frais de la guerre, puisqu'on avoit pris les armes pour empêcher qu'elle ne fût dépouillée. L'église catholique, qui continuoit de protester contre les anciennes usurpations, protestoit encore davantage, lorsqu'elle considéroit qu'on alloit lui enlever de nouveaux domaines pour les donner à des Protestans. Est-ce donc là le fruit qu'elle devoit se promettre du zèle des empereurs, & sur-tout du fameux édit de restitution, publié par Ferdinand II ? Cependant les Suédois & l'électeur de Brandebourg, sans distinction d'église protestante & d'église catholique, demandoient indifféremment ce qui leur convenoit davantage ; & ils auroient voulu envahir les biens des deux églises. Enfin le comte d'Avaux s'intéressoit tout-à la fois à la satisfaction des Suédois, au dédommagement de l'électeur de Brandebourg, & à la conservation des biens des catholiques. Il n'étoit pas facile de concilier toutes ces choses : il falloit persuader aux uns de faire des sacrifices, & aux autres de mettre des bornes à leurs prétentions.

Quand on vint au détail des domaines, qu'on vouloit arracher au clergé, de nouveaux intérêts éleverent de nouvelles disputes. Il fallut composer avec ceux qui les possédoient, & avec leurs successeurs désignés. Devoit-on les dédommager ? Quels seroient ces dédommagemens, & où les prendroit-on ? Voilà les questions qu'il falloit résoudre, & elles en faisoient naître d'autres encore. Enfin la Suede & l'électeur de Brandebourg demandoient l'un & l'autre douze cent

mille rixdalers à l'empereur : somme qu'il pouvoit difficilement trouver.

Le comte d'Avaux se démêla de cette négociation compliquée , avec l'applaudissement des Impériaux , des Suédois , de l'électeur de Brandebourg & de toute l'Europe. Tout fut conclu avant la fin de Février 1647 ; en sorte que le traité de la Suede se trouvant alors aussi avancé que celui de la France , la paix paroissoit devoir être prochaine. Le mois suivant parut encore la devoir hâter , par le traité de neutralité qui fut fait entre la France , la Suede & le landgrave de Hesse d'une part , & de l'autre le duc de Baviere & l'électeur de Cologne , son frere. Autant la France se promettoit d'avantages de cette dernière négociation , autant les Impériaux en craignirent les suites , se trouvant réduits par la défection des Bavaois à dix ou douze mille hommes. Aussi Maximilien fut-il exposé aux reproches les plus odieux de la part des partisans de la maison d'Autriche.

On étoit d'accord sur les principaux articles : mais le traité de paix n'étoit pas fait encore , & il restoit bien des sujets de contestations sur lesquels les armes devoient venir au secours de la politique. Mais cette campagne ne fut pas brillante pour la France. Quoique les succès fussent variés en Flandre , l'archiduc Léopold , frere de l'empereur , y remporta de plus grands avantages. Cependant après la conclusion du traité d'Ulm , il ne restoit plus à Ferdinand d'autres alliés , que l'électeur de Mayence & le landgrave de Darmstadt. Encore ne les conserva-t-il pas longtems , parce que le vicomte de Turenne les

contraignit à prendre le parti de la neutralité. Ce général vouloit ensuite porter ses armes dans les Pays-Bas : mais à peine eut-il passé le Rhin que ses troupes se mutinerent , & il ne put exécuter aucun de ses projets. En Catalogne le duc d'Enguien , qu'on nommoit le prince de Condé depuis la mort de son pere , fut obligé de lever le siege de Lérída. En Italie la révolte des Napolitains est ce qui se passa de plus remarquable : événement qui avoit fait former de nouveaux projets au cardinal , & dont cependant il ne tira aucun parti.

Les Suédois se rendirent maîtres de Schweinfurt , qui facilitoit la communication entre la Westphalie & la Souabe supérieure , provinces où ils occupoient plusieurs places. Wrangel , ayant ensuite mis le siege devant Égra , força cette place après une vigoureuse résistance , & fut au moment d'enlever l'empereur , qui s'étoit approché pour la secourir.

Cependant les négociations continuoient. On avoit pourvu à la satisfaction des deux couronnes : ou du moins il ne restoit plus que des difficultés qu'on se flattoit de lever facilement. On avoit même déjà beaucoup fait pour l'empire : car l'empereur avoit accordé les principaux articles , lorsque demandant le conseil des députés , il les prit en quelque sorte pour juges. La France & la Suede avoient donc rempli les engagements de leur alliance ; & puisqu'elles étoient convenues de se relâcher sur les choses générales , lorsqu'elles seroient satisfaites sur ce qui les concernoit , il n'étoit pas naturel de continuer la guerre pour des intérêts étrangers à leur traité.

Mais les Suédois , qui vouloient se rendre puissans en Allemagne , en y fortifiant leur parti , épousoient les intérêts des Protestans avec autant de chaleur que les leurs propres , & la France devenoit l'unique appui des Catholiques , que l'empereur ne pouvoit plus soutenir. Tel est l'état où l'empire avoit été réduit par le despotisme de la maison d'Autriche : les deux couronnes y donnoient la loi , & chaque prince étoit dans la nécessité de mendier la protection de l'une ou de l'autre. Le comte d'Avaux se trouvoit dans une situation assez embarrassante ; puisque d'un côté il avoit à ménager des alliés , & à défendre de l'autre les intérêts de l'église. Quelque conduite qu'il tint , il se voyoit exposé aux reproches des deux partis : les Catholiques l'accusoient de les sacrifier aux Protestans , & les Protestans de les sacrifier aux Catholiques.

L'affaire palatine fut une des principales qu'on agita. Après bien des contestations de la part des Suédois , favorables au prince Palatin , elle fut décidée comme le cardinal l'avoit projeté. C'est-à-dire , qu'on arrêta de créer pour ce prince un huitieme électorat , & de lui restituer le bas-Palatinat.

Les griefs de religion paroissoient encore plus difficiles à juger. Il semble que le fanatisme des deux partis ne permettoit pas un accommodement : mais le fanatisme étoit bien diminué , après des dissensions si longues & si sanglantes. Les uns étoient las de la guerre , & les autres commençoient à la regarder d'un œil politique. Il s'agissoit de fixer les droits des Catholiques & des Protestans : droits que le tems , les révo-

lutions, la mauvaife foi, les ufurpations, les violences & les traités mêmes avoient rendus obscurs. Il falloit rechercher l'état où les deux partis s'étoient trouvés dans des tems différens, & rétablir les choses comme elles l'étoient dans l'année qu'on auroit choisie. Comme ce choix n'étoit pas indifférent, les Protestans & les Catholiques voulurent chacun prendre l'année, qui leur donnoit plus d'avantages. On convint cependant de l'année 1624 : mais les Protestans y firent quelques exceptions. Quoiqu'alors Osnabruck, par exemple, eût été possédé par un évêque catholique, les Suédois, qui l'avoient depuis donné à un Protestant, ne vouloient plus le rendre ; & pour terminer ce débat, il fallut décider que cet évêché seroit possédé alternativement par un Catholique & par un Protestant. La liberté de conscience souffrit aussi de grandes difficultés : car les Suédois prétendoient régler la religion jusques dans les pays héréditaires.

Le landgrave de Hesse-Cassel avoit toujours été fidèlement attaché à l'alliance de la France & de la Suede. Les deux couronnes s'accordoient donc à lui procurer une satisfaction. Cependant il la demandoit si considérable, qu'il fallut la modérer, d'autant plus qu'on la prenoit sur l'église.

Ce à quoi on ne se seroit pas attendu, c'est que l'armée suédoise demanda aussi une satisfaction à l'empereur, & menaça de la prendre, si ne la lui donnoit pas. On prévoit bien qu'on la donnera, & qu'il ne s'agira que du plus ou du moins. Puisque la Suede fait faire cette proposition



tion par ses troupes plutôt que par ses plénipotentiaires, elle ne veut pas éluyer un refus.

Enfin la France insistoit sur deux articles qu'elle n'avoit pas encore obtenus. L'un que le duc de Lorraine ne seroit pas compris dans le traité, l'autre que l'empereur s'engageroit à ne donner aucun secours à Philippe IV, si la guerre d'Espagne continuoit, après que la paix auroit été faite avec l'empire. On contestoit sur ces dernières demandes, lorsque la négociation se ralentit encore.

Nous avons vu que pendant quelque tems les Espagnols pensoient à la paix, au moins en apparence. Alors les François, qui vouloient faire tout-à-la fois les deux traités, hâtoient la négociation de l'empire; & ce fut la raison du voyage du comte d'Avaux à Osnabruck. Quand au contraire ils virent que la cour de Madrid ne cherchoit qu'à gagner du tems, ils se ralentirent aussi; parce qu'ils se flatterent que les Impériaux, impatiens d'avoir la paix, presseroient eux-mêmes l'Espagne de conclure. Sur ces entrefaites l'empereur eut quelque lieu de croire, qu'il débaucheroit les troupes bavauroises, il jugea devoir suspendre la négociation. Comme dans ce tems-là les troupes françoises avoient été retirées d'Allemagne, & qu'elles s'étoient soulevées, il comptoit sur de grands préparatifs qu'il avoit faits, & il croyoit pouvoir attaquer avec avantage Wrangel, qui faisoit alors le siège d'Égra. Toutes ces espérances devoient bientôt s'évanouir: mais deux autres raisons causerent de nouveaux retards.

La première fut le départ du comte de Traut-

*Tome XI. Hist. Mod.*

E

mansdorff. Ce ministre n'aimoit pas les Espagnols, parce qu'il les regardoit comme la cause de la situation où se trouvoit l'empereur : les Espagnols ne l'aimoient pas davantage, parce qu'ils le faisoient favorable à la paix. Après avoir inutilement tenté de le perdre dans l'esprit de Ferdinand, ils vinrent à bout à force d'intrigues de le faire retourner à Vienne. Alors maîtres de la négociation de l'empire, ils ne s'appliquèrent qu'à la retarder.

Sur ces entrefaites le duc de Bavière rompit la neutralité, & se rejoignit à l'empereur. C'est le second incident qui suspendit d'abord la négociation, & qui bientôt la hâta, comme Maximilien le desiroit. Il la suspendit par les espérances qu'il donnoit à l'empereur. Ces espérances furent même suivies de succès : car il reprit plusieurs places sur les Suédois ; & Wrangel, forcé de sortir de la Bohême, se retira dans la Saxe, après avoir néanmoins pourvu à la conservation de toutes les conquêtes.

Le changement du duc de Bavière hâta la négociation, parce que les François trouvoient de l'avantage à traiter dans une conjoncture où la Suède avoit besoin de leurs secours ; parce que les Suédois ayant fini la campagne par des revers, devoient se relâcher, plutôt que d'en hasarder une nouvelle, ne sachant pas les efforts que la France feroit pour eux, & parce qu'enfin Maximilien s'étoit joint à l'empereur, moins pour l'engager à continuer la guerre que pour le porter à la paix. Ses instances ne furent pas vaines : car Ferdinand dépêcha ses ordres à ses plénipotentiaires, & la France obtint tout ce qu'elle de-

mandoit, excepté deux articles, dont l'un regardoit le duc de Lorraine qu'elle vouloit exclure du traité, & l'autre le roi d'Espagne, auquel elle ne vouloit pas que l'empereur pût donner des secours. Au reste ces deux articles étoient dans le fond si étrangers à l'empire, qu'elle se flattoit de vaincre encore à cet égard la résistance des Impériaux. La négociation de la Suede avançoit plus lentement; parce que cette couronne voulant protéger les Luthériens & les Calvinistes, un plus grand nombre d'articles à terminer faisoit naître un plus grand nombre de contestations. C'est ainsi que finit l'année 1647.

Au commencement de l'année suivante, les choses changerent encore de face: car la défection des Hollandois fit reprendre à l'empereur le projet abandonné de diviser ses ennemis. C'est en se rendant faciles d'un côté & difficiles de l'autre, que les Espagnols détacherent enfin les Provinces-Unies de l'alliance des François; parce qu'en tenant cette conduite, ils ôterent à la république toute espérance de conclure conjointement. Or, l'empereur se flatta que s'il suivoit ce même plan, il auroit le même succès. Il se proposa donc de faciliter l'accommodement des états de l'empire, espérant que lorsqu'ils n'auroient plus rien à demander pour eux, ils pourroient abandonner la Suede & la France. Si cependant les Suédois conservoient encore un parti trop puissant en Allemagne, il vouloit montrer la même facilité à terminer avec eux; toujours dans l'espérance que lorsqu'ils seroient satisfaits, ils se mettroient peu en peine de satisfaire les François.

Ferdinand voyoit mal. Sa situation étoit toute différente de celle des Espagnols, parce que les Hollandois, comme je l'ai remarqué, n'avoient pas besoin de la garantie de la France; & qu'au contraire, les états de l'empire, les Suédois & les François ne pouvoient s'assurer de rien, que par un traité général qu'ils se garantiroient mutuellement. Il étoit donc aisé de juger qu'après avoir tout accordé aux états, l'empereur seroit obligé d'accorder tout encore à la Suede, dont les états soutiendroient les prétentions; & qu'en suite il ne pourroit rien refuser à la France, puisque les états & la Suede en appuyeroient toutes les demandes. C'est ce qui arrivera. Nous commençons donc à prévoir le dénouement.

Après le traité des Provinces-Unies, le duc de Longueville avoit obtenu la permission de retourner en France. Le comte d'Avaux, disgracié par les intrigues du comte de Servien, ne tarda pas à être rappelé. Il étoit protégé par la régente, son ennemi étoit dévoué au cardinal: il falloit donc qu'il fût sacrifié. Ces deux ministres n'avoient jamais pu s'accorder. Il n'y avoit pas plus d'intelligence entre le baron Oxenstiern & Salvius, & il en étoit à-peu-près de même des plénipotentiaires des autres puissances.

Servien resta donc seul chargé de la négociation. Il ne s'agissoit plus que de rompre les mesures de l'empereur, & elles se rompoient toutes seules. D'ailleurs le duc de Baviere pouvoit beaucoup par lui-même, soit pour déterminer l'empereur à la paix, soit pour rendre les députés de l'empire favorables aux deux couronnes. Or, il n'est pas douteux qu'il ne désirât de voir

la fin de la guerre ; & s'il étoit opposé à la Suede , la situation de ses états lui faisoit une loi de ménager au moins la France. Il continuoit même de négocier avec elle.

Le comte de Pegnaranda , premier plénipotentiaire d'Espagne , se retira à Bruxelles ; ne jugeant pas de sa dignité de rester à Munster , depuis que le comte de Trautmansdorff & le duc de Longueville n'y étoient plus. Le départ des principaux ministres fit d'abord languir la négociation ; & les médiateurs avoient entendu tant de fois des propositions inutiles , qu'ils ne daignoient presque plus rien écouter. En effet , il n'y avoit pas d'apparence de terminer les différens entre la France & l'Espagne : mais tout faisoit espérer que ceux de l'empire alloient être réglés.

Les députés d'Osnabruck attirèrent à eux toute la négociation. Les Protestans trouvoient un avantage à s'éloigner de Munster , où la présence du nonce pouvoit nuire à leurs intérêts ; & les plus considérables des députés catholiques étoient eux-mêmes obligés de les suivre à Osnabruck , puisque c'étoit le lieu où l'on alloit traiter de leurs prétentions & de leurs droits. Il ne resta guere à Munster que ceux qui étoient dévoués à la maison d'Autriche , & qui protestèrent inutilement contre tout ce qui se feroit à Osnabruck.

Il paroissoit être de la gloire de la France , que le traité se fit dans le lieu où résidoient ses ministres : mais il étoit bien plus de son intérêt que ce fût où ses ministres auroient plus de crédit. Le comte de Servien auroit voulu sauver

cette gloire de la France, si c'en est là une : il chercha des expédiens, qui ne lui réussirent pas ; & il prit sagement le parti de se rendre à Ofna-bruck , comme les autres.

Il n'y avoit plus que la maison d'Autriche qui se refusoit à la paix. Dans l'attente de quelque révolution , il eût voulu tout hasarder pour retarder le moment qui devoit la dépouiller d'une partie de ses domaines , & mettre encore des bornes à sa puissance. Mais l'assemblée d'Ofna-bruck devient l'arbitre des longues querelles de l'Europe : elle a pour elle les armées des deux couronnes ; armées qui auront bientôt de nouveaux succès. Si, par conséquent, le roi d'Espagne persiste encore dans son obstination à la guerre, l'empereur au moins sera forcé à subir la loi.

Il étoit impossible de terminer à la fois tous les différens, que l'assemblée se proposoit de régler : il importoit même peu de commencer par les François, par les Suédois ou par les états de l'empire, pourvu qu'on ne conclût le traité qu'après que tout le monde auroit été satisfait. Cependant parce qu'on craignoit d'être moins ménagé, si on restoit en arriere, chaque parti demandoit que ses intérêts fussent réglés les premiers. Le comte de Servien ne cessoit de rappeler l'article par lequel on étoit convenu d'avancer d'un pas égal le traité de la France & celui de la Suède : il avoit autant à se plaindre de la précipitation des Suédois que le comte d'Avaux s'étoit plaint de leur lenteur, & les Suédois avoient les mêmes reproches à faire aux états de l'empire. On eût dit que chaque parti ne pensoit

qu'à foi ; & qu'après avoir obtenu ce qu'il demandoit, il seroit indifférent sur tout le reste. Mais parce que tous avoient le même besoin d'une garantie, ils se trouvoient tous également dans la nécessité de se soutenir ; & ils voyoient qu'aucun d'eux ne pourroit s'assurer les avantages qu'il obtiendrait, qu'autant qu'il procureroit ceux des autres. Ainsi, quoique d'abord chacun s'occupât séparément de ses intérêts, ils devoient ensuite se réunir ; parce que l'intérêt général demandoit que tous fussent également satisfaits. Il arriva donc que malgré l'opposition de la plupart des négociateurs, on suivit dans la négociation l'ordre qu'il convenoit le mieux de suivre.

En effet, les députés de l'empire voulurent commencer, & commencèrent par les articles qui les concernoient. C'étoit avec raison : car l'empereur devoit leur être plus favorable lorsqu'ils traiteroient séparément ; & les couronnés pouvoient s'intéresser moins à eux, lorsqu'une fois elles auroient été satisfaites. Cette conduite leur réussit : non seulement les François & les Suédois les seconderent, dans l'espérance d'en être ensuite secondés ; mais les impériaux se montrèrent encore très-faciles, conformément au système que Ferdinand s'étoit fait. Cependant après avoir satisfait les états de l'empire, il n'étoit plus possible de refuser une satisfaction à la Suede, dont les états appuyoient les prétentions ; & il falloit bien en accorder encore une à la France, parce que les états & les Suédois la demandoient.

C'est dans cet ordre que s'acheva cette célèbre négociation : l'assemblée discuta de nouveau les

articles dont on étoit convenu; elle régla ceux qui jusqu'alors étoient demeurés indécis; elle assura les intérêts particuliers de chaque puissance, en s'occupant des intérêts communs à toutes; enfin elle arrêta jusqu'à la forme qu'on donneroit aux articles du traité. Elle accorda une satisfaction aux troupes suédoises: le duc de Lorraine fut exclus du traité de paix, & l'empereur n'eut pas la liberté de donner des secours au roi d'Espagne. Mais dans le cours des conférences, il survint bien des difficultés où la France eut besoin de toute l'habileté du comte de Servien. Ce que j'ai dit jusqu'ici, vous fait connoître les principaux articles qui furent arrêtés: vous trouverez un précis du traité même dans le *droit public de l'Europe fondé sur les traités*.

Le traité de paix étoit donc achevé: mais les Impériaux ne cherchoient que des prétextes pour retarder la signature, & ils eussent affecté délai sur délai, si les succès des armées confédérées n'eussent enfin arraché le consentement de l'empereur.

Turenne & Wrangel, s'étant joints, avoient battu les Impériaux & les Bavares à Summerhausen près d'Augsbourg le 27 Mai 1648. Pendant qu'ils ravageoient la Bavière, que Maximilien avoit été contraint de leur abandonner, Kœnigsmarck surprit la petite Prague, où le butin fut si grand, que la seule part de la reine de Suède fut estimée sept millions d'écus. Enfin Charles-Gustave, comte palatin des Deux-Ponts, arriva de Suède avec une nouvelle armée, & assiégea la vieille Prague. La guerre, plus allumée que ja-



mais, parut donc préparer de nouvelles calamités à l'Allemagne épuisée ; & cependant après tant de revers, Ferdinand & Maximilien se voyoient sans ressources & dans l'impuissance de faire face à leurs ennemis. Alors l'empire se souleva contre l'opiniâtreté des Impériaux. Les députés bava-rois proposèrent aux états de signer, & de for-cer ensuite l'empereur à consentir à la paix. Déjà la plupart des autres députés suivoient cet avis, & tous paroissoient indignés de se voir au hasard de perdre le fruit d'une négociation qui duroit depuis si long-tems. Il n'étoit, par con-séquent, pas possible de résister davantage. Il fallut céder, & le traité fut signé le 14 Octobre 1648. L'échange des ratifications se fit le 18 Fé-vrier de l'année suivante.



## LIVRE SEIZIEME.

## CHAPITRE PREMIER.

*Depuis la paix de Westphalie jusqu'à la paix des Pyrénées.*

LE traité de Westphalie fut conclu à propos pour la France, où la guerre civile venoit de s'allumer. L'administration du cardinal avoit fait des mécontents; la jalousie les avoit multipliés, & en se multipliant, ils s'étoient enhardis. L'un côté, étoient les Frondeurs, qui, sous prétexte du bien public, prenoient les armes contre le roi; & de l'autre, les Mazarins, c'est-à-dire, le roi, la régente & les grands qui croyoient pouvoir établir leur fortune sur la puissance du cardinal.

Avec de l'ordre dans les finances, on auroit pu soutenir la guerre sans trop fouler le peuple. Mais Richelieu étoit ignorant dans cette partie de l'administration: Mazarin la connoissoit encore moins: & le gouvernement, qui n'avoit que des ressources momentanées, s'épuisait tous les jours davantage. Sully avoit détruit presque tous les abus: ils se reproduisirent, & ils se multiplièrent depuis ce ministre, plus grand que Mazarin & que Richelieu même.

¶ Cependant le parlement crioit contre les abus, souvent avec peu de discernement, puisqu'il favorisoit les impôts les plus onéreux, & qu'il s'opposoit à ceux qui l'étoient moins. Mais il crioit, & quoique d'ordinaire il consultât moins l'intérêt public que le sien propre, il gagnoit la confiance du peuple, assez simple pour croire qu'on se déclaroit pour lui, lorsqu'on se déclaroit contre le ministre. Ce n'est pas que les impôts fussent plus grands qu'ils le sont aujourd'hui. Ils l'étoient moins : le mal venoit du vice général de l'administration dans cette partie.

Il parut plusieurs édits burlesques, pour créer plusieurs offices; entr'autre douze charges de maîtres des requêtes, pour suspendre le payement des quartiers des rentes, & pour supprimer pendant quatre ans les gages des compagnies supérieures.

A la lecture de ces édits, le cri fut général. Les compagnies souveraines s'ameutent, comme la populace : on s'assemble contre les loix : on forme des associations : & les différens corps présentent des requêtes au parlement, qui est le premier à se soulever. Au reste, l'intérêt personnel est la unique cause de ces mouvemens; on ne songe point au bien public, on ne le veut pas, ou même on n'est pas capable de le connoître.

Il y avoit au parlement de Paris un conseiller clerc, nommé Brûssel, dont tout le mérite étoit de fronder le ministère. Le cardinal le fit arrêter le 20 Août, avec Potier de Blancmenil, président aux requêtes, & dès le soir le peuple prit les armes. Jean-François-Paul de Gondî, coadjuteur de Paris, & depuis cardinal de Retz,

alla dans les rues en rochet & en camail pour appaiser la sédition ; mais la nuit seule la fit cesser.

Mécontent de la cour qu'il trouvoit trop peu reconnoissante , le coadjuteur médita lui-même une nouvelle sédition. Il en forma le plan pendant la nuit. Le lendemain matin on tendit les chaînes dans les rues : on fit derrière les chaînes des retranchemens avec des barriques remplies de terre ; de pierres ou de fumier ; & les bourgeois à couvert tirèrent sur les troupes du roi , commandées par le maréchal de la Meillerie. Cette journée est ce qu'on appelle la journée des Barricades. La régente fut obligée de rendre les deux prisonniers. L'impuissance du gouvernement parut donc justifier les entreprises du parlement & du coadjuteur , & le peuple ne pouvoit manquer d'être séduit.

Comme le parlement & les autres compagnies continuoient de tenir des assemblées , malgré les défenses , la cour , craignant quelque nouvelle émeute , s'enfuit de Paris , pour se transporter à St. Germain en Laye. Elle y manqua de tout , au point que les seigneurs & les dames couchèrent sur la paille. Il n'y eut de lit que pour Louis XIV & pour la régente. Ils manquèrent souvent l'un & l'autre du nécessaire , & ils congédièrent les pages de la chambre , faute d'avoir de quoi les nourrir. Il est bon que les grands éprouvent quelquefois la misère , pour se rappeler qu'ils sont hommes. Je souhaite , Monseigneur , que vous n'ayez pas besoin de cette leçon : mais Louis XIV , à qui elle étoit nécessaire , en perdra bientôt tout le fruit.

Pour rentrer dans Paris, il en falloit former le siège : & toute l'espérance étoit dans le prince de Condé, qui avoit suivi la cour. Cependant cette capitale levoit des troupes pour sa défense. Le coadjuteur leva lui-même à ses frais un régiment, qu'on nomma le régiment des Corinthiens, parce que ce prélat étoit archevêque titulaire de Corinthe. Les compagnies & les communautés se cotisèrent, afin de faire des fonds suffisans pour la guerre, & en se soulevant contre les impositions du cardinal, elles se mirent dans la nécessité d'en payer de bien plus considérables. Enfin le prince de Conti, jaloux du grand Condé, son frere, vint offrir ses services au parlement, & d'autres suivirent son exemple. Tels furent les ducs de Longueville, de Beaufort & de Vendôme, le prince de Marillac, le duc de Bouillon & le maréchal de Turenne, son frere.

Nous avons vu que les guerres civiles sous Louis XIII étoient bien différentes des guerres de la ligue. Celles de la Fronde en différencore davantage, en sorte qu'on voit l'esprit de faction s'éteindre peu-à-peu. Non seulement ils ne savoient pas ce qu'ils se proposoient : ils passoient continuellement d'un parti dans un autre, changeant pour changer, & n'ayant jamais d'objet fixe. Des gens de robe entreprenoient de réformer le gouvernement, & ils n'étoient capables de connoître ni les causes des abus, ni les remèdes. Ils fouloient les peuples, qu'ils se proposoient de soulager; ils leur donnoient des armes dont ils ne connoissoient pas l'usage; ils troubloient l'état pour le bien public. Les soldats

n'étoient pas des citoyens que le fanatisme armoit ; c'étoient des bourgeois ornés de plumes & de rubans , qui devenoient la risée des deux partis. Le régiment du coadjuteur ayant été battu , on ne fit qu'en rire dans la ville , & on appella cet échec , *la première aux Corinthiens*. De graves magistrats , de grands capitaines , des prêtres brouillons , des seigneurs galans & de jolies femmes , voilà quels étoient les acteurs. Aucun d'eux n'avoit les qualités nécessaires à un chef de parti : c'étoit même une place presque toujours vacante que celle du chef. Les femmes s'en faisoient ordinairement , on la leur abandonnoit par galanterie : & leurs petites intrigues gouvernoient les magistrats , les capitaines , les seigneurs & les prêtres. Le duc de la Rochefoucault avoit embrassé le parti de la Fronde pour plaire à la duchesse de Longueville , sœur du prince de Condé. Il fut blessé , & il fit ces vers :

Pour mériter son cœur , pour plaire à ses beaux yeux ,  
J'ai fait la guerre aux rois , je l'aurois faite aux dieux.

Quand les guerres civiles dégénèrent à ce point , elles deviennent ridicules ; & c'est un symptôme auquel on peut juger que l'esprit de faction va finir.

Le parlement eut à peine commencé la guerre , qu'éprouvant combien il étoit peu propre à la conduire , il se hâta de faire des propositions. Elles furent acceptées , & la paix fut conclue par une amnistie générale. Mais les deux partis , également timides , ne quitterent les armes que parce qu'ils se craignoient ; & comme l'un & l'autre

compta sur la timidité du parti contraire, ils s'opiniâtrèrent à ne pas céder, & le traité ne fatist aucun des deux. Le parlement continua de s'assembler malgré la cour, & la cour conserva son ministre malgré le parlement.

Condé, élevé parmi les armes, avoit tous les talens d'un grand capitaine : mais il avoit aussi les défauts que les succès donnent à une ame fiere, haute & impérieuse. Persuadé que ses services devoient lui donner la plus grande part à la faveur, il ne se trouvoit jamais assez récompensé ; & il regardoit comme un affront, si on refusoit une grace qu'il demandoit pour quelqu'une de ses créatures. Il ne considéroit pas que s'il eût été régent ou roi même, il n'auroit pas été en son pouvoir de rassasier leur avidité. Ses valets ne manquoient pas de l'entretenir dans cet esprit : ils faisoient un crime au cardinal de tout ce qu'ils n'obtenoient pas par le crédit de leur maître : & Condé menaçoit, persuadé qu'en intimidant, il ne seroit pas exposé à de nouveaux refus. C'est ainsi qu'il se mettoit insensiblement à la tête des séditieux, & que se croyant fait pour réformer le gouvernement, il se préparoit à prendre les armes pour ses valets & pour ses créatures.

Il ne tarda pas à se déclarer ouvertement contre le cardinal, dont il venoit de prendre la défense. Il se joignit au prince de Conti & au duc de Longueville, il devint frondeur. Alors on ne trouva plus en lui le grand homme. Tout-à-fait déplacé à la tête d'un parti, il donna dans tous les pièges que Mazarin lui tendit. Il indispôsa toute la Fronde, accusant le coadjuteur &

le duc de Beaufort de l'avoir voulu faire assassiner. Lui-même il disposa tout pour se faire conduire sûrement en prison. En un mot, le grand Condé fut joué comme un enfant. Il fut arrêté le 18 Janvier avec les princes de Conti & le duc de Longueville; & on les conduisit d'abord à Vincennes, ensuite à Marcouffi, enfin au Havre-de-Grace.

Ceux qui étoient attachés à ces princes s'étant déclarés contre la cour, Turenne fit un traité avec l'Espagne & arma pour les délivrer. Les rebelles néanmoins eurent peu de succès.

Pour arrêter le prince de Condé, la régente & Mazarin avoient recherché le parti de la Fronde; & le coadjuteur avoit été gagné par l'espérance du chapeau de cardinal. Des femmes avoient conduit toute cette intrigue. Mais le coadjuteur voyant qu'on ne se pressoit pas de tenir ce qui lui avoit été promis, engagea le duc d'Orléans qu'il gouvernoit, le parlement où il avoit un grand crédit, & le parti de la Fronde, dont il étoit le chef, à se déclarer hautement pour la liberté des princes, & pour l'éloignement du cardinal. La régente fut obligée de les délivrer & d'éloigner son ministre, qui sortit du royaume. Le peuple fit des feux de joie pour la liberté des princes, comme il en avoit fait pour leur prison; & ils rentrèrent dans Paris au milieu des acclamations, le 16 Février de la même année.

Le parlement rendit plusieurs arrêts contre le cardinal & le bannit à perpétuité du royaume. Mazarin continuoit cependant de gouverner la régente, qui feignit d'être raccommodée avec le prince de Condé pour le perdre plus sûrement



ment. Ce grand capitaine ne combattoit pas à armes égales. Trompé par la dissimulation de la reine , il fut la victime des petites intrigues qu'elle trama. Il ne reconnut son erreur , que lorsqu'il se fut rendu odieux à la Fronde. Alors pour se venger de la cour , il fut contraint de former un troisieme parti. Il fit un traité avec l'Espagne, & on se prépara de part & d'autre à la guerre. Dans cette conjoncture la cour acquit le maréchal de Turenne, qui revint sur une lettre que le roi lui écrivit.

Louis, alors majeur , rappella le cardinal au commencement de l'année suivante. Le parlement se déclara tout-à-la fois contre Condé & contre Mazarin. Il rendit de nouveaux arrêts contre ce ministre, il mit sa tête à prix ; & le duc d'Orléans qui flottoit toujours entre les partis , leva des troupes pour forcer Louis XIV à le renvoyer : mais ce prince , toujours le même , n'avoit qu'un grand nom sans talens.

La guerre commença, & finit presque aussitôt. L'arrière-garde de Condé ayant été défaite près de la porte St. Martin, ce prince n'eut que le tems de se jeter dans le fauxbourg St. Antoine. Il alloit être forcé par le maréchal de Turenne, qui commandoit l'armée royale ; lorsque les Parisiens, qui jusqu'alors n'avoient été que spectateurs du combat , ouvrirent les portes à la sollicitation de mademoiselle , fille de Gaston d'Orléans. Cette princesse fit même tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi. Ce combat qui se donna le 2 Juillet 1652, est remarquable par l'habileté des deux généraux, qui se couvrirent d'une gloire égale.

*Tome XI. Hist. Mod.*

*F*

Condé dans Paris paroissoit redoutable. Mais la retraite du cardinal, qui consentit à sortir une seconde fois du royaume, ayant fait cesser tout prétexte de révolte, les Parisiens abandonnerent ce prince, & implorèrent la clémence du roi. Condé sans crédit se retira dans les Pays-Bas, où il alla servir les Espagnols. Le duc d'Orléans eut ordre de se rendre à Blois : Mademoiselle fut exilée dans ses terres ; & le coadjuteur, que la régente avoit fait cardinal, fut enfermé d'abord à Vincennes, & ensuite au château de Nantes, d'où il se sauva en 1654. Ce fut la fin de ces guerres civiles, qu'un esprit de vertige sembloit avoir allumées & conduites. Le cardinal qui fut rappelé au commencement de 1653, reprit toute son autorité, & il la conserva jusqu'à sa mort.

L'Espagne avoit profité des troubles de la France : mais elle n'avoit pas eu tous les succès, que le ministère de Madrid s'étoit promis, lorsqu'il refusa d'accéder au traité de Westphalie. Pour reconquérir tout ce qu'elle avoit perdu, il auroit fallu faire des efforts que son épuisement ne permettoit pas ; & elle continuoit, comme à son ordinaire, à compter plus sur les événemens que sur ses propres forces. La France reprit l'avantage, lorsqu'elle fut délivrée de ses troubles domestiques ; & elle acquit une plus grande supériorité en 1655, par l'alliance qu'elle fit avec Cromwel, protecteur du royaume d'Angleterre.

L'Angleterre n'avoit plus de roi. Cette révolution avoit eu pour cause le fanatisme que nous

avons vu commencer dans ce royaume, & la conduite inconfidérée de Charles I.

Depuis l'année 1629, que ce prince fit la paix avec la France & l'Espagne, & qu'il forma la résolution de ne plus convoquer de parlement, il continua d'aigrir les Anglois, en imposant des droits & des taxes arbitraires, en autorisant les entreprises odieuses de la chambre étoilée & de la cour de haute-commiffion, & en permettant à Laud, évêque de Londres, d'employer jusqu'à la violence pour faire adopter de nouvelles cérémonies, que les Puritains sur-tout regardoient comme un reste d'idolâtrie. Charles, en un mot, se conduisoit comme un monarque convaincu que toute l'autorité réside en lui, & que les privilèges de la nation ne sont que des grâces qu'il a accordées lui-même, & qu'il peut toujours retirer. Il étoit entretenu dans cette façon de penser par les évêques, qui affectoient une sorte d'horreur pour tous ces privilèges, qui l'invitoient à les supprimer, & qui cependant ne le revêtoient de toute la puissance, que pour se rendre eux-mêmes indépendans. La faveur dont ils jouissoient auprès de lui, étoit une des choses qui déplaifoient le plus au peuple.

Malgré le mécontentement général, le roi ne vit que des marques d'empressement & de respect, lorsqu'en 1633 il fit un voyage en Ecosse. C'est que dans le fond le gouvernement étoit doux. Favorable à l'industrie & au commerce, il faisoit régner l'opulence avec la paix; & on étoit moins choqué de l'usage que ce prince faisoit de son pouvoir, que du pouvoir même qu'il

s'arrogeoit. On ne pouvoit pas lui reprocher de fouler le peuple : mais quelque modérés que fussent les impôts, il les mettoit de sa seule autorité, & la nation se trouvoit plus libre. Les Anglois auroient pu souffrir encore longtems de pareilles entreprises, lorsque les Ecoissois, plus féroces, se souleverent, & donnerent naissance aux plus grands troubles.

Dans le dessein d'établir les mêmes rites & la même hiérarchie dans ces deux royaumes, Jacques I avoit fait recevoir l'épiscopat en Ecosse; & il avoit obtenu, ou plutôt extorqué les suffrages des assemblées ecclésiastiques. Charles voulant achever l'ouvrage commencé par son pere, dédaigna de convoquer des assemblées, où il pouvoit trouver des oppositions, & résolut de réformer l'église d'Ecosse par des voies d'autorité. En conséquence il fit publier en 1635 des canons sur la juridiction ecclésiastique, & une liturgie conforme, à peu de chose près, à celle de l'église anglicane.

Quoique les Anglois fussent séparés de Rome, les Ecoissois les regardoient encore comme idolâtres, & croyoient seuls avoir reçu du ciel la religion avec toute sa pureté. La nouvelle liturgie ralluma donc leur fanatisme; & la populace ayant commencé le tumulte, les Presbytériens se rendirent de toutes parts à Edimbourg. La noblesse, jalouse des évêques, que Charles affectoit d'élever aux premières dignités de l'état, se joignit aux Presbytériens; & insensiblement tout le peuple se réunit pour s'opposer aux innovations qu'on vouloit introduire.

Charles au lieu de se désister, a l'imprudence

de soutenir son entreprise. Le soulèvement qui croît par degré, éclate enfin ; & il se forme quatre conseils, qui s'arrogent toute l'autorité souveraine : le premier étoit composé de la haute noblesse ; le second, de la noblesse inférieure ; le troisième, des ministres ecclésiastiques ; & le quatrième des bourgeois.

Le *covenant* fut un des premiers actes de ces quatre conseils. Cet acte étoit un engagement par lequel les Ecoissois, renonçant à la religion romaine, s'engageoient avec serment à rejeter toute innovation, & à s'unir pour leur défense mutuelle contre toute autorité, sans excepter le roi même.

Charles, qui sentit trop tard les conséquences de sa démarche, recula lorsqu'il n'étoit plus tems, & par sa foiblesse il enhardit les rebelles. Ils acceptèrent l'offre qu'il fit de convoquer successivement une assemblée ecclésiastique, & un parlement pour remédier aux maux dont on se plaignoit, bien assurés de dominer dans l'une & l'autre assemblée, & de se rendre maîtres des délibérations.

En effet l'assemblée ecclésiastique tenue à Glasgow en 1638, abolit l'épiscopat, la haute commission, les canons, la liturgie, & tous les réglemens que Jacques & Charles avoient faits, pour étendre leur autorité. Tout le monde eut ordre de signer le *covenant* sous peine d'excommunication.

Tout parut alors décidé, & on ne jugea plus nécessaire de convoquer le parlement. Quel est le supérieur : de Jésus-Christ ou du roi, demandoit-on ? Jésus-Christ sans doute. Donc,

lorsque l'assemblée ecclésiastique, qui est le conseil de J. C., a jugé, le parlement, qui est le conseil du prince, n'a plus à délibérer, & doit obéir aveuglément. Il falloit armer pour donner de la force à ce raisonnement, & on arma. Le cardinal de Richelieu, qui avoit fomenté ces troubles, envoya de l'argent & des armes aux covenantaires. Il vouloit occuper Charles en Ecosse, parce que ce prince menaçoit de s'opposer aux projets de conquête, que la France & la Hollande formoient alors sur les Pays-Bas.

Contre un peuple fanatique, qui combattoit pour sa religion, Charles ne pouvoit opposer que des soldats mercénaires. Il n'arma que pour épuiser ses finances, & pour contracter des dettes; & il fallut convoquer le parlement d'Angleterre.

Cette assemblée s'ouvrit au mois d'avril 1640. Le roi demandoit des subsides, & les communes répondoient par des plaintes. Elles vouloient avant tout réformer le gouvernement, remédier aux abus, rétablir la liberté. La conjoncture étoit favorable. Le parlement convoqué après onze ans, interruption dont les annales n'offroient point d'exemple, déceloit l'impuissance du roi. Il étoit manifeste que la nécessité seule l'avoit forcé à cette démarche : toute sa conduite démontroit qu'il avoit voulu supprimer ces assemblées. On auroit donc cru se forger des chaînes, si on eût contribué à soumettre les Ecossois, dont la révolte étoit favorable à la liberté angloise; & on jugeoit que moins on secourroit le roi dans ses besoins pressans, plus il seroit facile de ruiner les prérogatives de la cou-

ronne, & de rétablir les privilèges de la nation. Charles cassa le parlement.

L'armée royale n'étoit pas encore en marche, & déjà les Ecoffois s'étoient avancés sur les frontières d'Angleterre. Ils avancèrent encore, ils se rendirent maîtres de Newcastle, & ils eurent la précaution de déclarer qu'ils ne vouloient pas faire la guerre aux Anglois, & qu'ils ne cherchoient le roi que pour mettre leurs très-humbles remontrances à ses pieds. Peu après ils lui adressèrent une requête, par laquelle ils le prioient d'écouter leurs plaintes, & l'invitoient à prendre l'avis du parlement d'Angleterre sur les moyens de remédier à leurs maux. Par cette conduite ils tendoient à n'avoir qu'un même intérêt avec les Anglois; & pour montrer la sincérité de leur langage, ils observerent une exacte discipline, ils ne prirent rien sans payer, & ils eurent soin de ne point troubler le commerce.

Cette conduite des Ecoffois mettoit Charles dans une étrange situation. Il connoissoit le mécontentement général des Anglois. Ses trésors étoient épuisés : il ne lui restoit qu'une armée mal disciplinée, qui marchoit à regret, & qui ne pouvoit regarder les Ecoffois comme un peuple ennemi. Il fallut céder. Pressé par la ville de Londres, par les instances de quelques seigneurs, & par les vœux de toute la nation, Charles convoqua le parlement pour le 3 novembre 1640.

Entre le parlement d'Angleterre & l'armée ecoffoise, le roi reste sans puissance. La situation où il se trouvoit, ne lui permettoit pas de

casser ce parlement comme les autres ; & il venoit de se donner un juge.

La chambre des communes, se proposant de réformer le gouvernement dans toutes les parties, reçut les plaintes des particuliers, des villes, des provinces, & commença par faire arrêter le comte Strafford, principal ministre de Charles. Peu de jours après Laud fut aussi conduit à la Tour, & deux autres ministres, menacés du même sort, ne s'y déroberent que par la fuite.

Bientôt le roi se vit sans troupes, & hors d'état d'en lever : les communes lui en ôtèrent les moyens, en recherchant les gouverneurs & leurs lieutenans sur la conduite qu'ils avoient tenue dans les comtés ; & en enveloppant dans diverses accusations un grand nombre d'officiers de la haute & de la petite noblesse.

En même tems pour avoir elles-mêmes une armée, elles donnerent une paye réglée aux Ecoislois ; & elles déclarerent qu'elles les retiendroient, tant qu'elles croiroient en avoir besoin. Elles se trouverent donc tout-à-coup saisies du pouvoir souverain.

En conséquence elles abolirent la chambre étoilée, la cour de la haute commission ; les droits, les taxes, & tous les établissemens qu'elles jugerent contraires à la liberté de la nation. Il fut déclaré que l'approbation des deux chambres seroit nécessaire pour donner force de loi aux canons ecclésiastiques ; que le parlement ne pourroit pas être dissous sans leur consentement, & qu'il seroit convoqué de trois en trois ans. Charles ratifia tout. Malgré ses complai-



fances il ne put pas empêcher qu'on ne fit le procès au comte Strafford ; & ce ministre perdit la tête sur un échafaud.

Charles, dépouillé d'une grande partie de son autorité en Angleterre, fit en 1641 un voyage en Écosse, où il abdiqua la couronne, au titre de roi près. Il reçut la loi du parlement, jusquelà qu'il se conforma au culte établi par les covenantaires.

A l'occasion de ce voyage, les communes licentierent les troupes écossaises & les troupes angloises, parce qu'elles craignoient que le roi, qui devoit traverser ces deux armées, ne les fit déclarer pour lui. En effet, le bruit avoit déjà couru, qu'il avoit fait des tentatives pour les engager à le servir contre le parlement : on ajoutoit même qu'il proposoit de faire venir des troupes étrangères. Ces accusations aigriroient ses anciens ennemis, & lui en suscitoient de nouveaux.

Charles étoit en Écosse lorsqu'il apprit la nouvelle d'un soulèvement en Irlande. La vieille haine des peuples de cette île contre les Anglois n'étoit pas éteinte. Ils portoient le joug avec impatience : l'exemple de l'Écosse les encourageoit : les troubles de l'Angleterre leur assuroient des succès : d'ailleurs ils craignoient pour la religion catholique, s'ils devenoient sujets d'un parlement où les Puritains dominoient. La conspiration conduite avec un grand secret, fut exécutée avec une barbarie, qui ne peut se trouver que dans une nation tout-à-la fois sauvage & fanatique. Dans le massacre qui se fit des Anglois, il périt plus de quarante mille hommes : encore ne se contentoient-on pas d'égorger, on imaginoit les

tortures les plus cruelles ; & le nom de religion retentissoit de toutes parts. Tel étoit le sort de Charles : tous ses peuples se soulevoient , & on l'accusoit d'avoir été l'auteur de la conspiration d'Irlande , & d'en méditer une semblable en Angleterre pour faire périr tous les Protestans par la main des Catholiques.

La puissance royale étoit comme anéantie. Il paroît donc que c'étoit le moment d'en fixer les bornes , d'assurer les privilèges de la nation , & de rétablir l'ordre & la tranquillité. Mais les chefs , qui animoient le peuple , vouloient les troubles , soit par l'espérance de s'élever , soit par l'apprehension de n'être plus rien lorsque tout seroit réglé , soit par la crainte d'être alors recherchés & punis. La disposition des esprits leur étoit favorable. Depuis l'union de l'Angleterre avec l'Écosse , le peuple se déclaroit avec enthousiasme pour la discipline presbytérienne : il s'élevoit contre les évêques , il en demandoit la ruine ; & le parlement , qui leur avoit déjà porté plusieurs coups , allumoit encore ce fanatisme. Or , la puissance des évêques & la puissance royale étant unies par des intérêts communs , la passion pour le presbytérianisme , qui rendoit tous les jours la religion anglicane plus odieuse , faisoit aussi tous les jours haïr davantage la royauté.

Dans cette disposition générale des esprits , plus les embarras & les besoins du roi croissoient , plus le parlement osoit entreprendre. Il répandoit des terreurs paniques , il supposoit des conspirations tramées par les évêques & par le roi , il montrait le papisme prêt à s'établir de nouveau sur la ruine de toutes les sectes. Par cet artifice il animoit

les peuples, il s'en faisoit un appui, & les intéressoit à toutes ses démarches. Il acheva de soulever les esprits par une remontrance, qui fut adressée à la nation. C'étoit une satire de tout le regne de Charles. Remplie d'exagérations & de mensonges grossiers, elle étoit tracée avec les couleurs les plus noires. Il sembloit qu'on n'y eût répandu des vérités, que pour donner plus de poids aux impostures.

C'est avec cette pièce odieuse, qu'on reçut le roi à son retour d'Écosse. Il put juger par-là des nouvelles entreprises qu'on projetait. Il étoit facile de prévoir que le parlement ne mettroit plus de bornes à ses prétentions, & que tous ses pas tendroient à la ruine entière de la monarchie. En effet, les choses en vinrent au point que le roi fut contraint de sortir de Londres, où il n'étoit plus en sûreté. Il est vrai que la chambre des pairs défendoit encore les restes de la prérogative royale. Mais les communes qui s'étoient saisies de toute l'autorité, déclarèrent qu'elles représentoient seules tout le corps de la nation. Cet enthousiasme pour la démocratie gaignoit même insensiblement tout le peuple, & l'on se voyoit au moment d'une confusion générale & d'un bouleversement total. Les habitans du comté de Buckingham présentèrent aux communes une requête signée de six mille personnes, qui promettoient de vivre & de mourir pour la défense des privilèges du parlement. La ville de Londres, les comtés d'Essex, de Herford, de Surrey & de Bercks suivirent cet exemple. Tous les ordres, jusqu'aux plus vils, crurent devoir offrir leurs services. Les apprentifs se présentèrent avec leur

requête, les porte-faix, les mendiants mêmes, enfin les femmes. Dans la terreur qu'elles avoient des papistes & des évêques, elles disoient avoir le même droit que les hommes à déclarer leur sensibilité pour les maux publics, puisque le Christ les avoit rachetées au même prix, & que le bonheur des deux sexes consistoit également dans la jouissance libre du Christ. Les communes requèrent toutes ces requêtes avec applaudissement.

Les moyens qu'on employoit contre l'autorité royale, devenoient donc tout-à-la fois odieux & ridicules, &, par conséquent, ils devoient soulever les honnêtes gens, à qui il restoit encore quelques lumières. Aussi Charles avoit-il dans le parlement un parti considérable, qui auroit pu devenir le plus nombreux, si ce prince se fût conduit avec plus de prudence. Mais les chefs des communes profitoient de ses fautes : en entretenant la fureur d'un peuple aveugle, ils intimidoient tous ceux qui auroient voulu s'opposer à leurs entreprises, & le parti du roi étoit forcé au silence.

Le calme étoit seul à craindre pour les communes. Des esprits rassis pouvoient ouvrir les yeux, & revenir au gouvernement monarchique, auquel on étoit accoutumé depuis tant de siècles. Le moment du plus grand fanatisme étoit donc une conjoncture favorable pour porter les derniers coups, & la guerre civile commença.

Le roi s'étoit retiré dans les provinces du nord, où il avoit trouvé des sujets fidèles, parce qu'elles étoient plus éloignées de la contagion. Son parti, fortifié de la principale noblesse, se grossissoit de tous ceux qui commençoient à mieux ju-

ger des vues des communes , & qui voyoient une nouvelle tyrannie s'élever au milieu de l'anarchie. Quoiqu'il fut encore plus foible que le parlement, il se sentit assez de forces pour montrer de la fermeté; & il avoit préféré la guerre aux conditions honteuses, que les communes avoient voulu lui imposer.

La guerre se faisoit depuis un an avec des succès variés, lorsqu'en 1643 le parlement demanda des secours aux Ecoissois. Il étoit assuré de ne pas essuyer un refus : car si le roi recouvroit son autorité en Angleterre, il devenoit assez puissant pour pouvoir rétracter toutes les concessions que l'Ecosse lui avoit arrachées. Les covenantaires trouvoient d'ailleurs dans leur fanatisme un motif pour répondre favorablement. Fiers d'avoir établi le presbytérianisme dans leur nation, ils n'ambitionnoient plus que la gloire de le répandre au-dehors. Or, une nouvelle alliance avec le parlement d'Angleterre sembloit hâter ce moment désiré. Les circonstances ne permettoient pas de douter du succès : car le peuple anglois avoit en général les évêques en horreur; & les communes, qui ne cessoient de les humilier, déclaroient vouloir réformer l'église à l'exemple de leurs freres du nord.

Cependant c'étoit au parlement d'Ecosse à ordonner des levées de troupes & d'argent, & Charles ne pouvoit consentir à rassembler un corps qui devoit s'armer contre lui. On y suppléa. Des officiers publics, à l'instigation du clergé, le convoquerent, & enleverent au roi la seule prérogative qui lui restoit. Les deux parlemens firent alliance : les Ecoissois armerent. L'année 1644 se

passa en marches, en combats, en négociations ; & rien ne fut encore décidé.

Outre les Puritains, anciens ennemis du gouvernement, & les Presbytériens qui faisoient tous les jours des progrès, il étoit sorti du sein du fanatisme une nouvelle secte, qui enchérissoit sur toutes les autres : c'est celle des Indépendans.

Non-seulement les Indépendans proscrivoient l'épiscopat, ainsi que les Presbytériens ; ils ne vouloient pas même de prêtres. Ils prétendoient que tout homme a droit d'exercer les fonctions du sacerdoce ; ils rejetoient comme frivoles les cérémonies de l'église pour donner un caractère à ses ministres ; ils condamnoient tous les établissemens ecclésiastiques ; ils abolissoient tout gouvernement spirituel. Leur système politique portoit sur les mêmes principes. Ce n'étoit pas assez d'abolir la monarchie & l'aristocratie : ils se déclaroient encore contre toute distinction d'ordre & de rang : ils vouloient une égalité parfaite dans une république absolument libre & indépendante.

Dans un tems où le fanatisme regne, la secte qui le porte plus loin, doit nécessairement dominer. Les Presbytériens étoient néanmoins en plus grand nombre dans le parlement ; & les Indépendans, n'osant encore se déclarer, se confondoient avec eux. Mais sous le manteau du presbytérianisme, ils parvenoient aux emplois, ils se fortifioient insensiblement, & ils vinrent à bout de leurs desseins par l'adresse de leurs chefs, Vane & Cromwel.

Ils répandirent dans le public que les généraux songeoient plus à prolonger la guerre qu'à la finir ; & que tant que les membres du parlement exer-

ceroient les emplois civils & militaires, ils n'auroient garde de travailler pour la paix, qui devoit leur enlever toute leur considération. De semblables discours furent répétés en chaire par des prédicateurs, dans un jour de jeûne qu'on avoit ordonné pour implorer l'assistance du ciel.

Le lendemain Vane harangua les communes sur les plaintes des prédicateurs : il remarqua que tous avoient tenu en même tems le même langage : il conclut que cet accord étoit une inspiration du St. Esprit : & il conjura l'assemblée, pour la gloire de Dieu & de la patrie, de mettre à part tout intérêt personnel, & de renoncer à tout emploi civil & militaire : ajoutant que l'absence des membres, occupés à les remplir, rendoit la chambre déserte, & diminueoit l'autorité de ses résolutions. Il donna lui-même l'exemple en remettant la charge de trésorier de la marine, qu'il possédoit depuis long-temps. Cromwel applaudit à ce discours, & entreprit de faire voir combien il seroit avantageux de suivre les conseils de Vane.

Cette proposition souffrit bien des difficultés de la part des Presbytériens. Mais enfin après de grands débats les Indépendans l'emportèrent ; & les membres qui avoient des emplois s'en demirent.

Pendant que ces choses se passaient, Cromwel avoit été chargé de conduire un corps de cavalerie. Son absence ayant été remarquée, on dépêcha pour son retour, & Fairfax, à qui on avoit donné le commandement de l'armée, eut ordre de le remplacer. Mais ce général écrivit au parlement, pour obtenir qu'on lui laissât pendant

quelques jours le lieutenant général Cromwel , dont il aïluroit que les lumieres lui étoient utiles pour le choix des nouveaux officiers ; & peu après il demanda qu'on le lui accordât pour toute la campagne. C'est par ces artifices que les Indépendans exécuterent leurs desseins , & firent passer toute la puissance militaire entre les mains de Cromwel. Car le chevalier Fairfax , quoique bon capitaine , étoit un homme simple , facile à gouverner.

La campagne de 1645 fut funeste à Charles. Défait par les Anglois , il n'eut d'autre ressource que de se jeter entre les bras des Ecossois , qui le livrerent & même le vendirent au parlement d'Angleterre , à la fin de 1646.

La captivité de ce prince fut le terme de l'autorité du parlement. L'armée se révolta , enleva le roi , se rendit maitresse de Londres , chassa du parlement tous ceux qui étoient contraires au parti des Indépendans ; & il n'y resta plus que quelques factieux fanatiques , qui firent périr Charles sur un échafaud , le 30 Janvier , 1649. Toute la nation frémit du coup , qui trancha les jours de ce malheureux monarque , & chacun se reprocha de ne l'avoir pas servi , ou d'avoir eu part aux troubles.

Cette mort tragique arriva précisément la même année & le même mois , que Louis XIV , fuyant de sa capitale , se réfugia à St. Germain , où ce monarque , qui venoit d'humilier la maison d'Autriche , manquoit du nécessaire. Alors Henriette , sa tante , veuve de Charles , & fille de Henri IV , étoit retirée à Paris , où elle vivoit dans la plus grande pauvreté : sa fille , qui épousa depuis



depuis le frere de Louis XIV , étoit obligée de garder le lit, n'ayant pas de bois pour se chauffer. Voilà l'état où une longue guerre, de grands capitaines, d'habiles ministres, de grands négociateurs & une pacification qu'on admire, laissoient les puissances qui donnoient la loi à l'Europe. Vous le voyez, Monseigneur; les Bourbons sont hommes, & quelquefois misérables, & ils le sont dans le moment où ils paroissent couverts de gloire. L'exemple est récent.

L'ordre que j'ai suivi, a rapproché deux guerres civiles d'un caractère bien différent; & il vous sera facile de comprendre que, si la France fut tout-à-coup tranquille, l'Angleterre devoit être encore bien agitée.

Tout étoit dans une confusion qu'il seroit difficile de représenter. Jamais peuple n'avoit été divisé par tant de factions; & toutes ces factions plus ou moins fanatiques, formoient, dans leur délire, des systèmes de religion & de gouvernement, & prenoient leurs rêves pour des inspirations. Il ne restoit plus de loix: tout étoit soumis aux passions, auxquelles une imagination déréglée lâchoit la bride: chacun se faisoit des principes à son gré; & l'impunité du passé enhardissoit pour l'avenir.

Le seul avantage que la nation angloise retira de sa situation, c'est qu'elle étoit devenue propre aux plus vigoureuses entreprises. Le génie militaire s'étoit réveillé pendant les guerres civiles; quantité de gens obscurs s'étoient élevés par leurs talens: ils conservoient le courage actif auquel ils devoient leur fortune: ils pouvoient, s'ils s'étoient bien conduits, assurer au moins la tran-

quillité de l'état sur le despotisme : il ne leur falloit qu'un chef.

Cromwel fut ce chef. Il avoit toutes les qualités pour réussir dans le tems où il vivoit, de l'hypocrisie, de l'audace & de la fermeté. Je doute que dans un autre siècle il eût eu occasion de faire connoître ses talens ou seulement de les connoître lui-même. Il acquit du crédit dans le parlement & dans l'armée par son fanatisme. Il parvint à la puissance souveraine par des crimes ; il gouverna en grand homme. Mais pendant qu'il faisoit trembler ses concitoyens sous son despotisme, & qu'il rendoit l'Angleterre redoutable aux nations étrangères, il redoutoit tout lui-même ; toujours entouré d'amis faux & d'ennemis irréconciliables, toujours exposé aux complots des différens partis, toujours menacé par le fanatisme prêt à s'armer d'un poignard.

Chargé de porter la guerre en Irlande & en Ecosse, il soumit ces deux royaumes. Aussitôt après une autre guerre commença contre la Hollande. L'amiral Blake s'y distingua, & le parlement affecta de relever les avantages qu'il remportoit sur mer. Il se plaignit des dépenses que coutoit l'armée de terre, il insista sur la nécessité d'en licentier une partie. Il vouloit abattre la puissance de Cromwel qui lui faisoit ombrage : mais il n'étoit plus tems : ce général, maitre des troupes, cassa le parlement sans trouver d'opposition. Accompagné des soldats, il parut au milieu de l'assemblée comme un homme inspiré : *retirez-vous*, leur dit-il, *vous n'êtes plus le parlement ; le Seigneur vous a rejetés ; il en a choisi d'autres pour achever son ouvrage.*

Il créa ensuite un nouveau parlement , en faisant venir des différentes parties des trois royaumes ceux que le ciel avoit choisis. *Jamais* , leur dit-il , *je n'aurois osé me promettre de voir le Christ si hautement reconnu*. Il parloit en fanatique à des fanatiques , qui croyant avoir reçu le St. Esprit dans toute sa plénitude , extravaguoient , & croyoient former un plan de république. Les ambassadeurs de Hollande , qui vouloient négocier avec ce parlement , furent fort étonnés de trouver des saints , qui prétendoient devoir d'abord les épurer pour les rendre utiles au grand œuvre de subjuguier l'Antechrist. Cromwel , honteux de son ouvrage , cassa ce parlement ridicule , & fut déclaré protecteur par l'armée , qui régla la forme du gouvernement.

Pendant que l'Angleterre offroit au dedans de pareilles scènes , elle étoit formidable au dehors. Elle paroissoit acquérir l'empire de la mer. Elle n'avoit jamais joué un plus beau rôle avec les nations étrangères. Elle accorda la paix aux Etats-Généraux ; & tout-à-la fois recherchée par les deux couronnes qui se faisoient la guerre , elle fit un traité avec la France. Cromwel dicta les conditions avec hauteur , & le cardinal Mazarin les accepta.

On reproche au protecteur de n'avoir pas connu les vrais intérêts de sa nation. Il devoit , dit-on , soutenir l'Espagne dans sa décadence , & maintenir la balance entre les deux couronnes. On ne remarque pas que dans l'état où cette monarchie étoit réduite , ce projet eût été chimérique ; qu'il ne suffisoit pas de la soutenir , qu'il auroit fallu la relever malgré les vices de sa cons-

titution, & qu'il étoit plus raisonnable à l'Angleterre de se préparer à devenir un jour elle-même la rivale de la France. Mais il s'agissoit d'abord de s'agrandir. Or, Cromwel en étoit bien plus sûr avec l'alliance de Louis XIV, qu'avec celle de Philippe IV; car il pouvoit se promettre des conquêtes en Amérique & en Flandre. En effet il enleva la Jamaïque, que l'Angleterre a conservée, & en 1658 il acquit Dunkerque qui lui ouvroit les Pays-Bas. La flotte angloise bloquoit le port, & Turenne, qui conduisoit le siege, remporta la fameuse bataille des Dunes sur le prince de Condé. La place capitula le 23 juin, & fut livrée aux Anglois comme on en étoit convenu. Cromwel mourut le 3 septembre de la même année, âgé de cinquante-huit ans. Ce fut à propos: car le mécontentement gagnoit l'armée. Les conspirations se renouvelloient sans cesse; & jusqu'à ses enfans, tout le monde s'éloignoit de lui, & lui reprochoit ses crimes. Richard son fils, qui lui succéda dans le protectorat, abdiqua bientôt une puissance, que Cromwel auroit eu bien de la peine à conserver.

La guerre entre la France & l'Espagne finit en 1659. Le traité fut conclu le 7 Novembre par le cardinal Mazarin & Don Louis de Haro, dans l'isle des Faïsans, sur la riviere de Bidassoa. On céda plusieurs places de part & d'autre; le duc de Lorraine fut rétabli; le prince de Condé revint & rentra dans ses gouvernemens & dans tous ses biens; la France promit de ne point donner de secours au roi de Portugal; & le mariage de l'infante Marie-Therese avec Louis XIV fut arrêté, sous la condition de la renonciation à la

succession d'Espagne. Léopold, qui avoit succédé à Ferdinand III ; son pere, & qui souhaitoit d'épouser l'infante, n'omit rien pour traverser ce mariage.

Les troubles continuoient en Angleterre. Il n'étoit pas possible aux factions de s'accorder sur la forme du gouvernement. Monck, un des généraux de l'armée, profita de ces divisions pour rétablir les Stuarts. Il affecta un zèle républicain, & il prépara si bien les choses, que Charles II fils aîné de Charles I, fut reçu parmi les acclamations du peuple, & rétabli sur le trône de ses peres en 1660. La même année les royaumes de Suede, de Pologne & de Danemarck, firent la paix sous la médiation de la France. Il semble qu'on respire enfin, quand on voit le calme se répandre dans presque toute l'Europe.

## CHAPITRE II.

*Depuis la paix des Pyrénées jusqu'à la paix de Nimégue.*

DANS l'espérance de seconner le joug d'un parlement qui s'étoit rendu odieux, les différens partis oublioient leurs animosités, & attendoient avec impatience la fin des désordres ; lorsque Monck, qui s'étoit déclaré pour la liberté, & qui par-là avoit gagné la confiance du peuple, prit sur lui de rappeler les membres qui avoient été exclus avant qu'on fit le procès à Charles.

G iiij

Comme ces membres étoient le plus grand nombre, la plupart des Indépendans prirent le parti de se retirer, & le parlement fut en quelque sorte renouvelé. Les membres rétablis commencerent par faire quelques réglemens, & après avoir ordonné eux-mêmes leur propre dissolution, ils convoquerent un nouveau parlement.

L'amour de la liberté n'étoit plus le même : on se reprochoit un aveuglement qui avoit causé tant de maux ; on ne voyoit pas qu'il fût possible d'établir quelque forme de gouvernement, sans soulever encore les factions les unes contre les autres. Parmi tant de divisions, il paroissoit qu'on ne pouvoit retrouver la paix que sous un monarque : les Presbytériens, qui avoient été victimes des Indépendans, formoient à cet égard les mêmes vœux que les Royalistes, & comme ces sentimens étoient généralement répandus, il arriva que dans toutes les provinces, les suffrages du peuple tomberent sur ceux qu'on savoit être favorables à la monarchie. Tel fut le parlement qui rétablit Charles. Il ne mit point de conditions à son rappel ; parce que dans l'impatience de jouir du repos, il eût été effrayé du retardement que pouvoit apporter la lenteur d'une négociation. En cela il ne fit que se conformer aux vœux des peuples.

Charles II avoit les qualités qui séduisent : une figure mâle, un air engageant, de l'esprit, de la pénétration, du jugement, un caractère doux & une affabilité singulière. Il paroissoit avoir oublié, dans ses malheurs, qu'il étoit prince, & sur le trône il ne paroissoit plus s'en ressouvenir. Mais il avoit des défauts, qui ne se mon-

troient pas d'abord. Sa paresse, qui lui donnoit de l'éloignement pour toute sorte de travail, rendoit inutiles les qualités de son esprit. Sa bonté n'étoit pas un sentiment de l'ame ; ce n'étoit que l'effet de sa nonchalance. Son affabilité dégénéroit en familiarité & paroissoit peu décente. Il étoit le même pour tous ceux qui l'approchoient : les accueillant également, n'en aimant aucun, & se méfiant de tous. On lui reproche encore d'avoir été ingrat envers ceux qui l'avoient servi avec zèle, & d'avoir été livré aux plaisirs, jusqu'à dissiper ses revenus. Il est doux pour un prince lâche, qui aime à dissiper, d'être absolu. C'étoit aussi tout ce que Charles ambitionnoit : mais cette ambition lui suscita des affaires, qui contrarièrent sa nonchalance.

Le contraste de ses adversités & de la révolution subite, qui venoit de le rétablir intéressoit en sa faveur, & ne permit de remarquer d'abord que ses qualités aimables. Le parlement, soumis & respectueux, lui accorda des subsides, fixa ses revenus à douze cent mille livres sterling ; c'étoit plus qu'aucun autre roi d'Angleterre n'avoit eu : enfin il fit périr par les supplices dix de ceux qui avoient condamné Charles I. Il donna cependant avec beaucoup d'économie : les fonds même qu'il assigna pour les revenus de la couronne, ne faisoient pas les deux tiers de douze cent mille livres ; & en se réservant de remplir dans la suite ses engagemens, il parut vouloir tenir le roi dans la dépendance. Néanmoins Charles, qui n'avoit pas en général lieu d'en être mécontent, le congédia en lui témoignant combien il étoit satisfait.

Ce parlement avoit été principalement composé des Presbytériens : celui qui s'assembla l'année suivante fut encore plus favorable, parce que les Royalistes & les Anglicans y dominoient. Non seulement il condamna toutes les maximes qui tendent à la révolte : il déclara même qu'aucune des deux chambres, ni les deux ensemble n'ont pas le droit des armes ; & il porta la soumission jusqu'à renoncer au droit de se défendre contre le souverain. C'étoit donner à la couronne une prérogative sans bornes. Mais le plus grand nombre des membres étoit encore si frappé des derniers désordres, qu'il étoit plus porté à prendre des précautions contre la révolte des sujets, que contre l'ambition du roi. Ils firent encore un acte fort avantageux à la monarchie : ce fut de rétablir l'église anglicane dans le même état où elle étoit avant les guerres civiles ; & dans cette vue, ils ordonnerent à tous les ecclésiastiques de suivre cette communion, sous peine de perdre leurs bénéfices. Les Presbytériens, qui ne voulurent pas se soumettre, furent appelés Non-conformistes. Mais ce parlement, si pénétré des principes de la monarchie, la rendoit impuissante par l'économie avec laquelle il donnoit des subsides : s'il vouloit qu'on ne lui portât pas des coups, il paroissoit vouloir qu'elle fût assez foible pour qu'elle n'en pût pas porter elle-même.

Les revenus de la couronne, trop bornés pour les charges de l'état, étoient encore dissipés par les prodigalités du monarque. Il ne restoit à Charles que des dettes. Dans cette situation, il résolut de vendre Dunkerque dont la garnison



lui coûtoit chaque année cent mille livres sterling; & il la livra pour quatre cent mille à la France.

Il fut généralement blâmé, parce que Dunkerque, entre les mains des François, pouvoit faire beaucoup de tort au commerce de l'Angleterre. Il l'eût été encore plus, si l'on eût connu dès-lors l'ambition de Louis XIV; car l'acquisition de cette place donnoit à la France de grands avantages pour s'étendre du côté des Pays-Bas.

Les communes offrirent enfin à Charles une occasion d'obtenir des subsides. Jalouses du commerce florissant des Provinces-Unies, elles cherchèrent des prétextes pour faire la guerre à cette république: & quoiqu'elles n'en trouvassent que de bien frivoles, elles promirent au roi de lui donner toutes sortes de secours, s'il vouloit entrer dans leurs vues. Elles s'imaginoient qu'après avoir abattu la puissance des Hollandois, l'Angleterre seroit en possession de tout le commerce; & la guerre fut déclarée.

Les combats sur mer ne sont pas décisifs comme sur terre: souvent on se ruine pour ruiner son ennemi, sans rien acquérir; & la nation qui a le plus de ressources, reprend bientôt tous ses avantages. Les Anglois eurent lieu de connoître la supériorité que la Hollande avoit à cet égard; & ils commencèrent à se lasser de la guerre: les Hollandois, qui l'avoient entreprise malgré eux, & dont le commerce souffroit beaucoup, desiroient la paix: Charles, plus nonchalant qu'ambitieux, n'étoit pas capable de persister dans des projets, où il trouvoit de grands obstacles: Le Danemarck venoit d'ailleurs d'armer

pour les Provinces-Unies , ainsi que la France ; alliée de cette république. Il est vrai que cette dernière puissance agissoit foiblement , & qu'elle paroissoit plutôt montrer ses forces que donner des secours. Louis XIV , qui ne vouloit ni la prospérité ni la ruine de la Hollande , formoit alors un projet , qui le mettoit dans la nécessité de ménager le roi d'Angleterre.

La paix se négocioit à Bréda. On étoit d'accord sur les principaux articles ; & les difficultés qui restoient , paroissoient si légères , qu'elles n'auroient dû apporter aucun retardement. Mais de Wit , pensionnaire de Hollande , prolongeoit la négociation , dans l'espérance d'humilier les Anglois , & de venger sa patrie de l'injuste guerre qu'ils lui avoient faite. Il jugea que Charles , dans l'espérance d'une paix prochaine , songeroit plus à ménager ses finances , qu'à prendre des mesures contre l'ennemi. Il ne se trompa point. L'Angleterre étoit dans la plus profonde tranquillité , lorsque le pensionnaire avoit fait tous ses préparatifs. La flotte hollandoise entra dans la Tamise , où elle brûla plusieurs vaisseaux ; elle menaça toutes les côtes d'Angleterre , & elle eût pu faire une descente , si elle eût été soutenue par les François. Mais Louis XIV , qui vouloit maintenir la balance entre ces deux puissances maritimes , n'avoit garde de contribuer à la supériorité de l'une ou de l'autre. La paix fut signée à Bréda le 10 juillet 1667. Une nouvelle scène va s'ouvrir.

Philippe IV , roi d'Espagne , mort au mois de septembre 1665 , laissoit la couronne à son fils Charles II. Or , parce que dans quelques pro-

vinces des Pays-Bas l'ordre de succession exclut les enfans d'un second mariage pour donner la préférence à ceux du premier, Louis réclama les Pays-Bas pour Marie-Thérèse sa femme, née d'un premier lit. Il est vrai qu'il avoit renoncé à tous les droits de cette princesse : mais il regardoit cette renonciation comme nulle, sur ce principe qu'un père ne sauroit, par aucun acte, frustrer ses enfans de leurs droits. On répondit qu'il avoit donc traité de mauvaise foi ; que l'Espagne ayant accepté la renonciation, comme une sûreté réelle, la France étoit censée l'avoir donnée comme telle ; qu'il n'y avoit point eu de violence, qu'on avoit contracté librement ; & que, par conséquent, on devoit de part & d'autre remplir également les conditions du traité. Mais les rois n'ont point de juge, & leurs querelles se décident par les armes.

Louis XIV<sup>e</sup> avoit été fort mal élevé. Né avec des dispositions heureuses, qu'on ne voulut pas cultiver, il n'eut aucun goût pour la lecture, aucune connoissance de l'histoire, aucune notion même des beaux arts : en un mot, on rendit stériles les dispositions que la nature avoit mises en lui, parce qu'en ne l'accoutumant pas à s'appliquer, on le rendit peu capable d'application. Comme ses maîtres ne savoient pas lui faire goûter l'étude, & qu'ils n'osoient le contrarier, Louis se livroit à ses caprices, ne faisoit que changer d'objets, & ne contractoit pas l'habitude d'une attention soutenue.

Il retenoit les faits parce qu'il avoit de la mémoire, il les racontoit même avec grace : mais il paroissoit avoir de la peine à saisir une suite

de raisonnemens ; & ce qu'il ne comprenoit pas du premier coup , il lui arrivoit rarement de le comprendre.

Quoiqu'il eût été déclaré majeur à treize ans & un jour , en 1651 , la régente & Mazarin ne songeoient pas assez à le former peu à peu dans l'art de gouverner. Jaloux de l'autorité , ils vouloient l'un & l'autre faire durer l'enfance du roi. Louis , abandonné , obéissoit aux penchans de son âge & se dégoûtoit de toute application , pour se livrer à des amusemens frivoles. Il avoit vingt ans , & il ne s'occupoit encore que de ballets , de mascarades , de tournois , de comédies , de chasses , de jeux & d'intrigues d'amour.

Bien loin d'avoir de l'autorité , à peine avoit-il du crédit. Il ne dispofoit d'aucune grace : il n'avoit que la voie de la recommandation & des prières auprès du cardinal & de la régente. Ses courtisans ne manquèrent pas de lui en faire quelque honte , & de l'inviter à prendre les rênes du gouvernement. La confiance qu'il avoit donnée à Mazarin , & la méfiance qu'il avoit de lui-même , ou peut-être encore le dégoût du travail l'en empêchèrent. Cependant quoiqu'affermi dans le dessein de laisser l'administration à ce ministre , il parut désirer de prendre quelques connoissances de ses affaires. Le cardinal ne se refusa pas à un desir aussi louable : mais il mourut peu de tems après , en 1651.

Le roi n'ayant plus de premier ministre , gouverna par lui-même , tenant conseil tous les jours , & travaillant séparément avec les secrétaires d'état. Il prit d'autant plus de goût à ce travail , que ses ministres ne cherchoient qu'à le

lui rendre agréable, & le flattoient continuellement pour gagner sa confiance. Ils l'accoutumèrent si fort à s'entendre louer, que, quoique convaincu de son ignorance, dont il faisoit quelquefois des sujets de plaisanterie, il commença à croire qu'il avoit naturellement tous les talens de son état; & bientôt il se crut capable de former lui-même ses ministres. Le Tellier, qui avoit le département de la guerre, excelloit surtout dans l'art de flatter. Il fut toujours persuader au roi, qu'il étoit le seul auteur des projets qui réussissoient; & pour l'intéresser à la fortune de Louvois son fils, qu'il avoit instruit dans le même art, il lui fit croire que Louvois étoit son élève, & qu'il tenoit de lui toutes ses lumières. Vous pouvez prévoir qu'une trop grande confiance fera faire des fautes à Louis XIV.

Il ne faut pas confondre avec de tels ministres, Colbert, qui eut dans son département les finances & le commerce. Il avoit été l'homme de confiance de Mazarin, & ce cardinal, qui l'avoit recommandé à Louis XIV comme propre à l'administration des finances, avoit donné une preuve de son discernement, & fait un présent au roi & à l'état. Mais trop grand pour flatter son maître, comme le Tellier & Louvois, Colbert en fut aussi beaucoup moins écouté; & lorsqu'il mourut, en 1683, il étoit hors de la faveur. Ce fut à lui néanmoins que Louis XIV dut toute sa puissance. Sans Colbert, jamais il n'eût été capable de soutenir les grandes entreprises, dans lesquelles il s'engagea par de mauvais conseils; & sans ces malheureuses entreprises, qui mettoient dans la nécessité de fouler les peuples,

Colbert eût enrichi le prince & les sujets. Etant donc forcé par les circonstances à mettre des bornes à ses grands desseins, il n'en exécuta qu'une partie. Cependant dès l'année 1606, il avoit mis un si grand ordre dans les finances, & rendu le commerce si florissant, que la France se trouvoit des forces, dont elle ne s'étoit pas doutée avant l'administration de ce sage ministre. En voici la preuve. En 1660, le peuple payoit quatre-vingt-dix millions d'impôts : les charges de l'état montoient à cinquante-cinq millions ; & le roi, à qui il n'en restoit que trente-cinq, n'étoit pas même au courant : deux années de son revenu étoient consumées d'avance. En 1666, les impositions produisoient quatre-vingt-treize millions : les charges de l'état étoient réduites à trente-quatre, & il en restoit au roi cinquante-neuf. Les revenus de la couronne étoient donc considérablement augmentés, & cependant Colbert avoit soulagé les peuples. Vous pouvez lire à ce sujet les *Recherches & considérations sur les finances de France*.

Il auroit fallu une longue paix, pour réparer les pertes que la France avoit faites depuis François II. Certainement la population devoit être fort diminuée, & le royaume, par conséquent, étoit encore foible par lui-même. S'il paroissoit donc puissant, c'est que Colbert fa-voit donner du ressort à toutes ses parties. Il étoit puissant, sur-tout, par rapport aux autres états de l'Europe, qui avoient fait de pareilles pertes, & qui n'avoient point de Colbert. La population ne s'étoit accrue que dans les Provinces-Unies ; c'étoit une raison pour qu'elle fût moindre ail-

leurs, puisque cette république avoit été l'asyle des familles persécutées.

Si Louis XIV eût été plus éclairé, il eût mis toute sa gloire à faire le bonheur de ses peuples, & il ne se fût servi de sa puissance que pour entretenir la paix en Europe. Il ne falloit qu'écouter Colbert, étudier avec lui, & le laisser faire. Mais ses courtisans ne l'entretenoient que de sa puissance, & chaque instant l'étaloit à ses yeux. Elle se montrait sur-tout dans ces fêtes magnifiques qu'il donnoit souvent à sa cour, & il paroissoit avec un air majestueux, tel qu'on peindroit le maître du monde. C'est au milieu d'une de ces fêtes, qu'en 1662 un légat vint s'humilier devant lui, pour faire satisfaction d'une insulte que les gardes du pape avoient faite à l'ambassadeur de France, & la même année le roi d'Espagne avoit essuyé une humiliation à peu près semblable. Le baron de Watteville, son ambassadeur à Londres, ayant insulté le comte d'Estrades, ambassadeur de France, sur lequel il vouloit prendre le pas, Philippe IV fut obligé d'envoyer un ambassadeur extraordinaire pour déclarer à Louis XIV, en présence de tous les ministres étrangers, que ses ambassadeurs céderoient partout la préséance aux ambassadeurs de France. Comment dans de pareilles circonstances, Louis, jeune encore, n'auroit-il pas été ébloui lui-même d'un éclat, qui éblouissoit ses courtisans, & qui portoit la terreur jusques dans une monarchie, auparavant redoutable à la France & à l'Europe ? Pouvoit-il se ressouvenir de ces tems malheureux où il n'avoit pas un page pour le servir, & où

il n'étoit pas en état de tirer de la misère Henriette sa tante , veuve de Charles I ? Il les oublia donc , & il ne vit plus que sa grandeur.

Il fut toujours entretenu dans cette illusion par Louvois , qui voulant se rendre nécessaire , & tout-à-la fois flatter la foiblesse de son maître , lui présenta la Flandre comme un pays sur lequel il avoit des droits , & dont il devoit se saisir par les armes. La guerre fut aussitôt décidée. En une seule campagne quarante mille hommes , commandés par les plus habiles généraux , envahirent sous les yeux de Louis , en 1667 , Charleroi , Ath , Binche , Menin , Comines , Deinse , Tiel , Tournai , Bergues , Furnes , Armentieres , Courtrai , Douai , Oudenarde , Alorst , Lille. Ces villes , sans magasins , sans fortifications , sans munitions , ne firent presque point de résistance ; car quoique cette invasion eût été prévue , les Espagnols ne s'y étoient pas préparés. Au commencement de l'année suivante , & pendant l'hiver , Louis conquit encore la Franche - Comté en moins d'un mois. Condé commandoit sous lui.

A ces premiers succès , obtenus sans obstacles , le roi , qui dans le vrai avoit servi sous Condé , s'imagina être un conquérant : il se crut puissant , parce que l'Espagne étoit faible : & il n'eut plus d'autre ambition , que de reculer ses frontieres & de se rendre redoutable , sans considérer qu'il répandoit l'alarme chez ses voisins , & qu'il pouvoit armer contre lui toute l'Europe. Son principal avantage étoit dans ses généraux & dans ses ministres , bien supérieurs à ceux des autres puissances : avantage qu'il connoissoit



connoissoit peut-être trop peu , car il croyoit déjà être tout par lui-même.

L'invasion de la Flandre faisoit connoître que si Charles II , roi d'Espagne, dont la santé étoit languissante, mouroit sans enfans , Louis formeroit des prétentions sur la couronne de ce prince. Il semble donc que les puissances de l'Europe auroient dû prévenir la réunion de ces deux royaumes ; c'est ce dont elles ne parurent pas s'occuper.

L'empereur Léopold , qui avoit eu pendant quelques années la guerre avec les Turcs , faisoit alors tous ses efforts pour soumettre la Hongrie , ou plutôt pour y établir son despotisme. Dans le dessein d'usurper sur les privileges de la nation , il traita de rebelle un peuple qui ne vouloit pas être esclave. Il saisit par surprise quelques chefs du patriotisme ; il leur fit trancher la tête sous prétexte d'une prétendue conspiration ; & il répandit dans tout le royaume des troupes qui, vivant à discrétion comme en pays ennemi , forcèrent enfin les Hongrois à se révolter véritablement. Pendant qu'il donnoit tous ses soins à dépeupler la Hongrie pour y régner en despote, il ne pouvoit pas porter son attention sur ce qui se passoit ailleurs.

Malgré le traité de Westphalie , il y avoit peu d'union entre les membres de l'empire. L'empereur , les électeurs & les autres princes formoient trois partis ; & la diète étoit au moins troublée par des contestations qu'on ne terminoit pas. Les Allemands , accoutumés à se précautionner contre l'ambition de la maison d'Autriche , ne s'appercevoient pas encore que la

maison de Bourbon devenoit de jour en jour beaucoup plus formidable. Ils continuoient de la regarder comme une puissance qui devoit les protéger contre l'empereur. C'est pourquoi en 1658, Louis XIV fut reçu dans une alliance que les électeurs ecclésiastiques & d'autres princes avoient faite pour leur défense commune & qu'on nomme la ligue du Rhin, & en 1668 plusieurs persistoient encore dans leurs engagements avec la France. Il est difficile que tout un corps tel que celui de l'empire sache changer à propos de vues & de politique. Les princes d'Allemagne ne pensoient donc point à s'opposer aux progrès de Louis XIV, ou ceux qui y pensoient, ne savoient encore quelles mesures prendre. Les républiques & les princes d'Italie étoient encore plus favorables au roi de France, parce qu'ils croyoient voir leur élévation dans l'abaissement d'une puissance qui occupoit le royaume de Naples & la Lombardie.

Les Hollandois jugeoient mieux du danger parce qu'ils en étoient plus près : mais cette république étoit trop foible contre toutes les forces de la France, & d'ailleurs elle étoit troublée par deux factions.

Frédéric Henri étoit mort en 1647, & avoit laissé le Stadthoudérat à Guillaume II, son fils. Guillaume ne parut pas aussi bon républicain que ses ayeux : il se rendit suspect par son ambition ; & peut-être eût-il causé une guerre civile, s'il eût gouverné longtems. Après sa mort, qui arriva en 1650, les partisans de la liberté, effrayés du danger qu'ils avoient couru, songèrent à mettre des bornes au Stadthoudérat, ou

même à exclure de cette dignité le fils posthume de Guillaume II.

De Wit, pensionnaire de Hollande, & qui gouvernoit alors la république, donna tous les soins à l'éducation de Guillaume III, qui étoit né huit jours après la mort de son pere. Il ne négligeoit rien pour le former aux affaires, voulant, disoit-il, le rendre capable de servir la patrie, s'il arrivoit jamais que des circonstances lui missent l'administration entre les mains. En même tems il tâchoit de prévenir ces circonstances, & en 1667 il avoit fait rendre un édit, par lequel Guillaume & ses descendans étoient exclus à perpétuité du Stadthoudérat.

Guillaume avoit alors dix-sept ans. On voyoit déjà le fruit de l'éducation qu'il avoit reçue : les vertus & les talens se développoient en lui. Il paroissoit aimer la république : il paroissoit dans la résolution d'en vouloir dépendre entièrement ; & les peuples regardoient comme une injustice l'exclusion qu'on venoit de donner à un prince auquel ils s'intéressoient. L'édit avoit augmenté le nombre de ses partisans. On le comparoit à ses ancêtres, dont on se rappelloit les services : on le jugeoit digne, à toute sorte de titres, de la même confiance & des mêmes honneurs.

Ce jeune prince étoit fils d'une sœur du roi d'Angleterre. Il étoit donc à craindre que Charles, qui ne demandoit qu'à troubler la Hollande, ne donnât des secours à la faction de Guillaume. C'est pour cette raison que de Wit étoit resté jusqu'alors dans l'alliance de la France. Mais un danger plus pressant ayant changé toutes ses vues,

H ij

il ne voyoit plus que l'Angleterre , qui pût arrêter les progrès de Louis XIV.

Les Anglois ne pouvoient voir sans jalousie la supériorité que prenoient les François. Charles, voulant donc faire une chose agréable à la nation , chargea le chevalier Temple, son ministre à Bruxelles, de se concerter avec le pensionnaire. Ces deux habiles négociateurs conclurent en quatre ou cinq jours un traité, auquel la Suède accéda, & par lequel ces trois puissances se proposoient d'offrir leur médiation, & de forcer la France & l'Espagne à la paix. Aucune d'elles néanmoins ne s'étoit encore préparée à la guerre. La Suède étoit bien loin, pour être redoutable, & pour s'intéresser vivement aux Pays-Bas. Les Hollandois n'avoient point de troupes de terre : & Charles étoit toujours indolent, irrésolu & sans argent. Cependant le ministère françois ayant pris l'alarme, la triple alliance, qui ne pouvoit que menacer, eut tout le succès qu'on s'étoit promis. La négociation ne fut même pas longue, car le traité fut conclu & signé trois mois après, à Aix-la-Chapelle. Louis rendit la Franche-Comté, & conserva toutes les conquêtes faites dans les Pays-Bas.

Louis XIV avoit fait une paix assez glorieuse, pour se promettre de nouveaux succès. Il s'en promit, & dans sa confiance, il songea sur-tout à se venger de la Hollande, qui avoit eu la plus grande part à la triple alliance. Pour y réussir, il se proposa de déterminer l'Angleterre à rompre les engagemens qu'elle avoit contractés avec cette république.

Sous prétexte de visiter ses conquêtes, le roi

se transporta dans les Pays-Bas avec toute sa cour, & fournit à la duchesse d'Orléans l'occasion de passer en Angleterre pour voir son frere, Charles II, ou plutôt pour négocier un traité avec ce prince.

Charles donnoit alors toute sa confiance à Clifford, Ashley, Buckingham, Harlington & Lauderdale; & le public nommoit Cabale le conseil composé de ces ministres, parce que les lettres initiales de ces cinq noms forment les mot de *cabal*. Les vues de la cabale, autant qu'on en peut juger par la conduite de ces cinq ministres, étoit de rendre le roi tout-à-fait indépendant du parlement. Pour y réussir, on proposoit une alliance avec la France contre la Hollande; parce que sous le prétexte de la guerre, il seroit facile de lever & d'entretenir un corps de troupes dans le royaume, & que Charles pourroit encore obtenir de Louis XIV des secours pour soumettre ses sujets rebelles. Ce projet étoit assez mal concerté; on devoit juger que si le roi de France s'y prêtoit, ce seroit moins pour rendre Charles absolu, que pour faire naître des troubles en Angleterre. De pareilles vues s'accordoient néanmoins avec le caractère de Charles, que l'économie des communes laissoit dans l'indigence, & qui ne pouvoit pas prendre sur lui d'avoir une confiance entière pour ses peuples. Telles étoient les dispositions où la duchesse d'Orléans trouva son frere. Il lui fut donc aisé de sortir de sa négociation avec succès. Elle lui laissa, pour maintenir l'alliance entre les deux couronnes, une demoiselle de sa suite, dont il devint amoureux, & qui a été connue sous le titre de duchesse de Portsmouth.

Les deux rois déclarèrent la guerre aux Provinces-Unies. Comme ils n'avoient pas de raisons solides, ils employèrent les prétextes les plus frivoles : il se plaignirent de quelques médailles & de quelques peintures injurieuses à leurs majestés. Ils auroient mieux fait de ne pas publier des déclarations, qui ne faisoient que dévoiler davantage leur injustice. Charles eut en particulier la mortification de perdre toute la confiance de son peuple. Car dans la vue de trouver plus de facilité dans son parlement, il avoit feint de vouloir rester fidelle au traité de la triple alliance, & ce motif lui avoit fait obtenir des subsides considérables. Mais les Anglois, qui voyoient avec chagrin que ces subsides étoient destinés à remplir les vues de la France, ne lui pardonnoient pas d'avoir employé la mauvaise foi, pour sacrifier plus sûrement les intérêts de la nation.

Les Provinces-Unies cultivoient le commerce & la marine, & dans la sécurité où les laissoient la paix avec l'Espagne & leur alliance avec la France, elles avoient licencié la plus grande partie des troupes de terre & négligé d'entretenir la discipline dans celles qui leur restoit. Jalouses de leur liberté, elles avoient sur-tout congédié un grand nombre d'officiers expérimentés, qui paroissent trop attachés à la maison d'Orange. Elles n'eurent donc pour toute défense que quelques troupes levées à la hâte, avec lesquelles on ne pouvoit ni tenir la campagne, ni mettre des garnisons suffisantes dans les places.

Contre un pays si mal défendu, Louis XIV, qui avoit engagé dans son alliance l'évêque de Munster, & l'électeur de Cologne, marcha à

la tête de cent soixante dix-sept mille hommes. Il prit dans peu de mois plus de quarante villes fortifiées, & envahit les provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Over-Issel. Guillaume III, que la république avoit mis à la tête des troupes, se retira dans la province de Hollande, mettant toute sa ressource dans la force naturelle du pays. Cependant le peuple tourna sa rage contre le pensionnaire. Regardant comme l'auteur de ses maux, celui dont il avoit admiré jusqu'alors la prudence & l'intégrité, il le massacra avec son frere, & il se souleva contre les magistrats, qu'il força à reconnoître le prince d'Orange pour stadhouder.

Ce jeune prince, car il n'avoit encore que vingt-deux ans, se montra digne d'être le chef de la république. Il rendit le courage aux plus consternés. Les factions cessèrent. Tout se réunit sous lui, & le désespoir fit prendre un nouvel essor à l'amour de la liberté. Les écluses étoient ouvertes : le pays étoit inondé. La mer formoit une barrière à l'ennemi,

L'empereur avoit d'abord vu sans inquiétude les préparatifs de Louis XIV contre les Provinces-Unies. Il avoit promis de ne leur point donner de secours : il desiroit même l'humiliation de cette république ; & plusieurs autres puissances d'Allemagne adoptoient cette politique aveugle. Il ouvrit enfin les yeux, lorsqu'il considéra qu'après la conquête de la Hollande, les Pays-Bas espagnols seroient menacés ; & il fit une ligue avec le roi d'Espagne, l'électeur de Brandebourg & les Etats-Généraux. Louis fut obligé d'évacuer plusieurs des places conquises.

Mais le parlement d'Angleterre étoit l'allié, sur lequel les Hollandois pouvoient le plus compter : il commençoit à soupçonner les desseins de la cabale. Charles connut qu'il n'obtiendrait rien pour une guerre que les communes désapprouvoient. Il frémit, en prévoyant les suites d'un mécontentement qui se montrait déjà, & il fit sa paix avec les États-Généraux.

L'électeur de Cologne & l'évêque de Munster furent aussi contraints de prendre le même parti, & les princes d'Allemagne, qui avoient été neutres jusqu'alors, se déclarèrent encore pour l'empereur. C'est ainsi que la France perdoit ses alliés, se faisoit des ennemis, & se voyoit réduite à faire face de tous côtés. Le roi de Suède, qui avoit abandonné les vues de la triple alliance, restoit seul à Louis XIV : mais il ne pouvoit lui donner aucun secours, parce qu'il entra en guerre avec le Danemarck.

Dans cette conjoncture les François furent obligés de changer d'objet. Ils abandonnerent les Provinces-Unies; & de tant de conquêtes, ils ne purent conserver que Grave & Maastricht : leurs efforts se portèrent sur les Pays-Bas, & sur le Rhin : ils conquièrent la Franche-Comté & plusieurs places en Flandre : & ils pénétrèrent dans le Palatinat. Cependant la guerre se faisoit aussi en Danemarck, en Suede, sur la mer Baltique, sur l'Océan, sur la Méditerranée, sur les frontieres d'Espagne, & en Sicile, où la France donna des secours aux Messinois, qui s'étoient révoltés contre les Espagnols. C'est ainsi que la république de Hollande vit tout-à coup le danger s'éloigner d'elle. Les autres puissances



avoient armé pour la secourir , & elle continuoit la guerre pour les secourir elle-même.

Cette guerre finit en 1678 , par le traité de Nimegue , dont Louis XIV dicta les conditions. Elle fut donc glorieuse par les succès des généraux , si elle ne le fut pas par les motifs qui la firent entreprendre. Le ministère françois fut diviser les ennemis , ou plutôt profiter de leur peu de concert. Les États- Généraux , auxquels on rendoit Mastricht , la seule place qu'ils n'avoient pas recouvrée , déclarerent à leurs alliés que , s'ils n'acceptoient pas les conditions que Louis XIV leur offroit , ils feroient leur paix séparément ; & en effet , ils la signèrent le 10 août 1679. Le traité assuroit à la France la Franche-Comté , Cambrai , Aire , St. Omer , Valenciennes , Tournai , Ypre , Bouchain , Cassel , &c. Il ne restituoit à l'Espagne que Charleroi , Courtrai , Oudenarde , Ath , Gand , le pays de Limbourg , qui avoient été donné à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle. Enfin il obligeoit le roi de Danemarck & l'électeur de Brandebourg à rendre tout ce qu'ils avoient enlevé à la Suede. Les puissances intéressées se plaignirent de la Hollande , qui en les abandonnant , s'unissoit encore à Louis XIV pour leur faire la loi. Toutes cependant , les unes après les autres , acceptèrent les conditions qu'on leur prescrivait : l'Espagne , le 17 septembre 1678 , & dans l'année suivante , l'empereur , le 5 février ; l'électeur de Brandebourg , le 29 juin ; & le roi de Danemarck , le 2 septembre.

Il faut attribuer les succès de la France , dans cette guerre & dans cette négociation , à la supé-

riorité de ses généraux, à la foiblesse de chacun de ses ennemis en particulier, & au peu de concert de toutes les puissances confédérées.

L'Espagne, aussi foible par l'usage qu'elle faisoit de ses forces, que parce qu'elle en avoit peu, étoit dans l'impuissance de défendre tout-à-la fois les Pays-Bas, & sa frontiere du côté des Pyrénées; & cependant elle avoit encore à rétablir son autorité dans la Sicile, où les Messinois s'étoient révoltés.

Les Hongrois, toujours opprimés, faisoient une diversion, & mettoit l'empereur hors d'état d'agir vigoureusement contre la France. Les princes de l'empire s'embarraffoient mutuellement : les uns ne s'étoient pas déclarés encore; les autres avoient pris un parti sans avoir de plan arrêté. Or, la force d'une confédération ne consiste pas dans le nombre des alliés : il faut un chef qui ait assez de talens pour en diriger les mouvemens, & qui paroisse avoir assez d'expérience pour mériter la confiance de tous les membres. Guillaume III étoit le seul qui eût des talens nécessaires : mais trop jeune encore, il ne pouvoit pas prendre assez d'autorité. Il essuya des contradictions de la part de la république : les gouverneurs des Pays-Bas n'entrèrent pas dans ses vues, les princes d'Allemagne rompirent souvent ses mesures, & il paroît même avoir été quelquefois trahi. Il levoit des sieges, il perdoit des batailles : néanmoins les contradictions, les trahisons, les revers, rien ne pouvoit l'abattre. Son courage lui restoit, & ce courage fuscitera bien des affaires à la France.

L'Angleterre auroit balancé la puissance de la

maison de Bourbon , si Charles n'eût pas eu d'autres vues que celles de son parlement. Mais pour avoir abandonné la France , il ne s'étoit pas joint aux confédérés. Il pouvoit être au moins l'arbitre de l'Europe , il pouvoit prescrire les conditions de paix : sa médiation avoit même été acceptée. Cependant il ne voulut jamais tirer aucun avantage d'une conjoncture aussi favorable ; quoique les communes , inquiètes des progrès de Louis XIV , l'invitassent à prendre les armes , & lui fissent quelquefois des remontrances d'un ton à lui donner de l'inquiétude. Il ne voyoit de toutes parts que des sujets de crainte. Il se méfioit des communes , comme elles se méfioient de lui. Il n'osoit les contredire ouvertement ; & il n'osoit pas non plus se rendre à leurs instances , parce qu'il appréhendoit qu'après l'avoir engagé dans une grande guerre , elles ne profitassent de ses besoins pour l'obliger au sacrifice de quelque partie de sa prérogative. C'est ainsi qu'après avoir perdu la confiance de ses peuples , il ne croyoit plus leur pouvoir donner la sienne : & dans cette position il étoit incapable de prendre un parti. D'ailleurs s'il se déclaroit ouvertement pour les confédérés , il renonçoit aux secours qu'il attendoit de la France pour assurer son autorité ; & s'il se déclaroit pour Louis XIV , il soulevoit le parlement & la nation. Cette incertitude parut dans la conduite qu'il tint comme médiateur. Toujours flottant entre la crainte & la fermeté , il agit avec une lenteur qui servit la France peut-être plus utilement que s'il eût pris les armes pour elle. Car dans ce cas , il n'eût donc pu donner aucun se-

cours , & il eût été fans doute bien embarrassé.

L'état de l'Angleterre étant auffi favorable à l'agrandissement de la France , les Provinces-Unies , qui voyoient la foiblesse de la maison d'Autriche , & le peu de concert des confédérés ne furent plus sensibles qu'aux dépenses que la guerre entraînoit , & aux pertes qu'elles faisoient tous les jours par la ruine de leur commerce. Elles abandonnerent donc leurs alliés , sur lesquels elles ne pouvoient plus compter , & elles firent la paix.

Vous voyez que Louis XIV réussit moins par ses propres forces , que parce que ses ennemis ne furent pas se réunir. Il eût pu succomber , si un chef habile eût été l'ame de la confédération.



### CHAPITRE III.

*Depuis la pacification de Nimègue jusqu'à celle de Ryswick.*

LA grandeur de Louis XIV paroissoit à son plus haut période. Il avoit fait des conquêtes : il avoit donné la loi à toutes les puissances confédérées : il ne devoit pas naturellement craindre qu'une nouvelle ligue se formât contre lui. Tous ses ennemis , divisés & mécontents les uns des autres , se reprochoient mutuellement des fautes ou des trahisons , & l'expérience de leur dernière confédération ne leur promettoit pas plus

de succès, s'ils se réunissoient de nouveau contre la France.

En usant de ses avantages avec modération, le roi eût dissipé les alarmes qu'il avoit données à l'Europe; il eût répandu la sécurité parmi des puissances, qui, ne pouvant compter les unes sur les autres, ne cherchoient que des prétextes pour se persuader qu'elles n'avoient rien à craindre de lui; & s'il ne les eût pas forcées à se faire un système contraire aux vues qu'elles avoient eues jusqu'alors, il ne les eût pas mises dans la nécessité de recourir à l'empereur, & d'abandonner le système pour lequel elles avoient combattu & négocié si long-tems. Mais Louis ne voyoit hors de ses frontieres que des ennemis qu'il avoit vaincus, & qu'il se flattoit de vaincre encore. Déjà les François se croyoient un peuple conquérant, & demandoient à être conduits à de nouvelles conquêtes. Ils célébroient à l'envi la gloire du vainqueur qui les gouvernoit. Des poètes, qui se faisoient lire malheureusement, lui promettoient le plus vaste empire. Il étoit le héros de la nation dans les monumens publics, dans les spectacles, dans les fetes, dans les conseils de ses ministres. Toujours l'objet de la flatterie de ses sujets, il paroissoit encore la terreur de ses voisins. Le prince d'Orange affectoit de le craindre: il l'accusoit d'aspirer à la monarchie universelle: il répandoit l'alarme dans les cours, & cette terreur panique, qui suscitoit des ennemis à Louis, le confirmoit dans l'idée que lui donnoient de sa puissance, ses derniers succès & ses courtisans. C'est ainsi qu'au dehors, comme au dedans du royaume

me, tout concouroit à lui faire illusion. Cependant il eût été effrayé lui-même, s'il eût mieux apprécié la fausse gloire, dont il s'enivroit. Ce qu'il avoit acquis par le traité de Nimegue, valoit à peine, dit l'abbé de St. Pierre, vingt millions une fois payés; & dans le cours de six ans, la guerre lui avoit coûté plus de quatre-vingt mille hommes, & plus de trois cent cinquante millions. Quand les conquêtes se font à ce prix, une monarchie est bientôt épuisée pour peu qu'elle recule ses frontieres. Mais Louis ne songeoit pas à faire ces calculs; & Louvois, qui n'avoit garde de les lui mettre sous les yeux, entretenoit le prestige qui l'égaroit.

La gloriole de Louis XIV, pour parler comme l'abbé de St. Pierre, n'étoit donc qu'un épouvantail; mais cet épouvantail pouvoit réunir encore les ennemis de la France, & leur apprendre à se mieux concerter. Il falloit donc ne rien négliger pour dissiper les alarmes, que le prince d'Orange s'étudioit à répandre. Louvois les accrut au contraire & leur donna quelque fondement par les démarches dans lesquelles il engagea son maître.

Louis érigea deux chambres, l'une à Metz, l'autre à Brisach. Il cita devant les tribunaux plusieurs princes allemands. Il les somma de lui rendre des terres, sur lesquelles il formoit des prétentions; & sur les décisions de ses propres sujets, il se faisoit de tout ce qui étoit à sa bienfaisance. Quelques-unes de ses prétentions pouvoient être fondées: mais après que le traité de Nimegue paroissoit avoir terminé tous les

différens , il faut convenir que cette maniere de faire justice étoit odieuse ; & elle le devenoit encore davantage par l'insolence des magistrats , qui composoient ces tribunaux.

Mais Louis se croyoit plus puissant , à proportion qu'il étoit plus craint ; & sa passion étoit de montrer sa puissance. Louvois songeoit donc à le faire craindre ; il rapportoit là toutes ses entreprises. Pendant qu'il achetoit du duc de Mantoue , Casal capitale du Montferrat , il se rendoit maître de Strasbourg par surprise. Il faisoit toutes les occasions de vexer les puissances voisines. Si elles se plaignoient , il leur faisoit un crime de leurs plaintes : on menaçoit de les punir , comme on eût menacé des peuples rebelles. L'alarme se répandit donc. Louvois plaisoit à son maître , parce qu'il le faisoit redouter ; & la guerre qui se préparoit , rendoit Louvois nécessaire.

On avoit cru que les projets de Louis XIV se borneroient à la conquête des Pays-Bas , & les Allemands auroient volontiers sacrifié l'Espagne à l'ambition de ce prince. Mais les arrêts des chambres de Metz & de Brisach , & la prise de Strasbourg avoient déjà décélé d'autres vues ; lorsque trois camps , que Louvois forma du côté de l'Allemagne , donnerent de nouvelles inquiétudes. L'un étoit en Bourgogne , l'autre sur la Sare , & le troisieme sur la Saône. Le roi les alla visiter. Il jouit de sa puissance , il jouit du plaisir de l'étaler presque aux yeux de ses voisins , & bientôt après il commença les hostilités.

Graces à Louvois , Louis se faisoit craindre sur terre. Seignelai , fils de Colbert , étoit secré-

taire d'état, & avoit le département de la marine. Jaloux du crédit du ministre de la guerre, il voulut plaire par les mêmes moyens ; & il chercha l'occasion de rendre le roi redoutable sur mer.

Lorsqu'il s'élève une guerre entre deux puissances, tout peuple voisin est certainement en droit de se déclarer pour l'une ou l'autre, suivant ses intérêts ; & la puissance contre laquelle il se déclare, est en droit de le traiter en ennemi, tant que la guerre dure. Mais lorsque la paix est faite, il seroit absurde de lui faire un crime de ses engagements, comme il seroit peu glorieux de se venger, parce qu'on est plus fort. Or, en plusieurs occasions, la république de Genes avoit préféré l'alliance de l'Espagne ; parce que les Espagnols l'avoient toujours ménagée, qu'ils n'avoient jamais rien entrepris sur elle ; & les principales familles de cette république avoient de grandes terres dans le royaume de Naples, & des rentes considérables sur le Milanès. Louis, conseillé par Seignelai, crut qu'il étoit de sa gloire de punir des républicains, qui osoient se mettre sous la protection d'un autre prince ; & comme on ne pouvoit pas même leur reprocher d'avoir commis aucune hostilité, on les accusa d'avoir formé le dessein de brûler les vaisseaux françois dans les ports de Marseille & de Toulon. Du Quesne, le premier homme de mer que la France eut alors, fut commandé avec une escadre considérable, pour forcer la république de Genes à faire satisfaction, & il fit voile sous les ordres de Seignelai : ce ministre voulut paroître conduire une entreprise dont le succès étoit facile,



cile, & qu'il croyoit devoir lui mériter le bâton de maréchal. Les François commencèrent par jeter dix mille bombes, qui brûlerent une partie de la ville ; ils firent ensuite une descente dans le fauxbourg de St. Pierre d'Arena, qui fut entièrement consumé. Les Gênois eurent alors de quoi s'excuser auprès du roi d'Espagne : ils étoient certainement à l'abri de tout reproche. Ils consentirent donc à la satisfaction que Seignelai exigea d'eux. Les conditions du traité furent que le doge se rendroit à la cour avec quatre sénateurs ; que contre les loix de la république, que il conserveroit sa dignité pendant son absence ; & que s'humiliant devant le roi, il témoigneroit, avec les expressions les plus soumises, combien la république avoit de regret d'avoir déplu à sa majesté, & combien elle desiroit d'en mériter à l'avenir la bienveillance. Le doge, Francesco Maria Imperiali, remplit toutes ces conditions avec l'approbation de tous les courtisans. On eut soin de publier le discours qu'il avoit prononcé ; & le roi jouit dans toute l'Europe du plaisir qu'il avoit eu de voir le chef d'une république à ses pieds. Il est vrai que ce spectacle coûtoit cher aux François : car le bombardement de Gènes avoit mis dans la nécessité de lever sur les peuples cinq à six millions d'extraordinaire.

Louis XIV habitoit alors Versailles, qui fut achevé peu après. C'étoit le moment où l'on parloit avec plus d'enthousiasme de ce monument qu'il élevoit à sa grandeur. Parce que d'un vilain lieu, d'un repaire de bêtes, il avoit fait un château, digne d'être le séjour de la cour la

plus brillante & la plus magnifique ; on disoit qu'il avoit fait quelque chose de rien ; c'étoit l'expression familiere. On ne comptoit pas un milliard que ce quelque chose pouvoit avoir coûté. On s'attendoit qu'un républicain loueroit comme un courtisan, & on lui demanda ce qu'il trouvoit de plus singulier à Versailles : *c'est de m'y voir*, répondit le doge..

Si Seignelai capoit si bien Louvois, Louvois ne restoit pas en arriere. Pendant qu'on bombardoit Gènes, le maréchal de Créquy faisoit le siege de Luxembourg ; & cette place se rendit après vingt-quatre jours de tranchée ouverte. La guerre avoit recommencé l'année précédente, au sujet du comté d'Alost, que la France prétendoit lui avoir été cédé par l'Espagne. Vous demanderez ce que faisoient les ennemis.

Les réunions que les chambres de Metz & de Brisach faisoient à la couronne de France, avoient excité dans l'Allemagne des mouvemens grands & vagues, qui aboutirent à un congrès, tenu à Francfort en 1681, pour discuter les droits de Louis XIV. Mais on oublia l'objet pour lequel on s'étoit assemblé. Tout le tems fut consommé en débats entre les princes de l'empire & en contestations sur le cérémonial.

L'année suivante les cercles du haut Rhin, de Souabe & de Franconie conclurent à Luxembourg une alliance avec l'empereur pour la défense de l'empire contre les réunions. Le roi de Suede, les électeurs de Saxe & de Baviere, le duc de Lunebourg & le landgrave de Hesse-Cassel accéderent à ce traité, ainsi que l'Espagne ; & tous ces confédérés convinrent de rassembler trois

armées sur le Rhin. Comme il n'est pas raisonnable de se faire des ennemis dans ses états, quand on a un ennemi redoutable au dehors, Léopold, dans cette conjoncture, auroit dû suspendre au moins le projet d'opprimer les Hongrois, & tourner toutes ses forces contre Louis. Mais, tout occupé d'établir son despotisme sur ce peuple, il médita la guerre contre la France, & se mit hors d'état de la faire. Les Turcs, appelés par Teckeli, qui étoit à la tête des révoltés, fondirent sur l'Autriche, & mirent le siège devant Vienne, en 1683. Il fallut donc employer contre eux les forces qu'on avoit destinées contre la France.

L'empereur se sauva à Passau, pendant que Jean Sobieski, roi de Pologne, marche contre les Turcs, les met en déroute, se rend maître de leur camp, de leurs bagages, & délivre Vienne. Il vouloit, après sa victoire, saluer Léopold; & Léopold vouloit l'assujettir à un cérémonial, qu'il n'eût pas exigé sans doute, lorsqu'il fuioit à Passau. Il se relâcha cependant, mais il étoit trop humilié pour témoigner de la reconnaissance au vainqueur, qui venoit de sauver l'Autriche & l'empire. Il le reçut froidement. Le roi de Pologne néanmoins lui donna des conseils, il lui montra ses vrais intérêts, il tenta de lui faire accepter les propositions raisonnables que faisoit Teckeli. L'empereur, toujours aveugle & obstiné, voulut continuer la guerre contre les Hongrois & contre les Turcs. La frontière d'Allemagne restoit donc sans défense du côté du Rhin; l'Espagne étoit trop foible pour agir sans le secours de l'empire; les Provinces-Unies étoient épuisées;

& la France soutenoit ses entreprises sans craindre la ligue de Luxembourg. Les Etats-Généraux, voulant rétablir la paix, ne trouverent d'autre moyen, que de proposer une treve de vingt ans, pendant laquelle Louis XIV conserveroit tout ce qu'il avoit acquis depuis la pacification de Nimegue, en 1684. Elle fut acceptée.

Les Anglois ne se mêloient point alors du reste de l'Europe. Ils étoient occupés d'une prétendue conspiration, dont on accusoit les Jésuites. Le pape, dit-on, ayant déclaré que l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande lui étoient dévolues par l'hérésie du prince & des peuples, avoit transporté tous ses droits à la société des Jésuites, qui se proposoit d'assassiner le roi, & de prendre possession de ces trois royaumes. Toutes les circonstances de ce complot étoient presque autant d'absurdités; & les délateurs, qui n'en donnoient aucune preuve, étoient des hommes perdus & sans aveu. Ils ne vouloient qu'acquérir de la considération auprès du peuple, que l'ombre du papisme effrayoit toujours. En effet, ils se virent bientôt sous la protection du parlement, ils en obtinrent des gratifications: leurs dépositions en eurent plus de poids, & la terreur devint si générale, que douter c'eût été se rendre suspect soi-même. Le roi fut obligé de paroître approuver les mesures qu'on vouloit prendre contre une conspiration à laquelle il ne croyoit pas. Cependant depuis quelques années les Protestans d'Angleterre avoient de l'inquiétude, & ce n'étoit pas sans fondement.

Le frere de Charles II, le duc d'York, qui s'étoit converti pendant son exil, se déclara pu-

bliquement catholique en 1671. Or, comme la conversion de l'héritier présomptif de la couronne flattoit les catholiques de l'espérance de détruire un jour les hérésies, elle ne pouvoit de moins que de répandre l'alarme parmi les Protestans. Ils voyoient avec frayeur que le papisme menaçoit de reparoitre sous un nouveau regne. Ils craignoient même qu'il ne se hâtât de faire des progrès sous Charles, qu'ils soupçonnoient d'être dans les mêmes sentimens que son frere. Ils fondonoient leurs soupçons sur les liaisons que ce prince avoit avec la France, & sur les tentatives qu'il avoit faites pour introduire une tolérance générale: car ils l'accusoient de ne vouloir tolérer les Non-conformistes, qu'afin de procurer aux Catholiques le libre exercice de leur religion.

Telles étoient les frayeurs des Protestans, quand on crut découvrir la conspiration des Jésuites. Plusieurs circonstances avoient accru l'épouvante; ceux qui vouloient troubler, fomentoient les craintes du peuple; le duc d'York devenoit tous les jours plus odieux, & l'esprit des communes paroissoit se préparer à la révolte, lorsque le roi cassa le parlement. C'étoit néanmoins le même parlement qu'il avoit assemblé au mois de Mai 1661. Après avoir tenu des sessions à diverses reprises, il finit avec l'année 1678. Charles se flattoit que la dissolution de ce corps, qui entretenoit les préventions du public, rétabliroit une sorte de calme, & qu'il pourroit former un nouveau parlement, dont les membres seroient plus modérés. Cependant celui qu'il venoit de congédier, presque entièrement composé de Royalistes, lui avoit d'abord été très favora-

ble. Il en avoit ensuite perdu la confiance par sa faute. La conversion du duc d'York avoit donné de nouvelles inquiétudes : la conspiration , attribuée aux Catholiques , avoit achevé d'aliéner les esprits ; parce qu'on jugeoit que le gouvernement ne leur feroit que trop favorable. Enfin l'Ecosse , tout-à-fait subjuguée , gémissoit sous l'oppression des ministres de Charles , & faisoit craindre un pareil sort aux Anglois.

A la maniere dont se firent les élections , le roi prévint quel seroit l'esprit du nouveau parlement. Les peuples persuadés que la religion , la liberté & la vie des citoyens étoient dans un danger manifeste , avoient fait tomber leur choix sur les sujets qui montroient le plus d'audace. Le desir général de la nation étoit sur-tout d'exclure le duc d'York des couronnes d'Angleterre & d'Irlande. Or , un peuple qui menace de changer la succession , n'est pas loin de menacer le souverain même. Une conjoncture aussi critique demandoit de la vigilance , de la prudence , de la fermeté. Charles se sentit , il fit un effort ; & trouvant des ressources dans son esprit , il se montra tel qu'il devoit être.

On avoit exécuté quelques-uns des prétendus conspirateurs. On continuoit de faire le procès à d'autres. Le peuple demandoit le sang de ces malheureux. Sa fureur se fût irritée davantage , si elle eût trouvé des obstacles. Charles laissa donc un libre cours à ces procédures. Mais parce que la présence de son frere entretenoit la haine & les soupçons , il engagea ce prince à se retirer à Bruxelles. Voulant ensuite lui assurer la couronne , il proposa au parlement de mettre à l'autorité

royale toutes les limitations, qu'on jugeroit nécessaires pour assurer la religion & la liberté sous un prince catholique. Celles qu'il proposoit lui-même, dépouilloient le souverain des principales prérogatives ; & si on ne les trouvoit pas suffisantes, il offroit d'en accepter d'autres. Le duc d'York eût mieux aimé être exclus ; parce qu'une entreprise injuste lui laissoit tous ses droits, & lui formoit un parti ; & Charles qui prévoyoit que les communes se refuseroient à tout accommodement, vouloit faire retomber tous les torts sur elles. En effet, non-seulement elles exclurent le duc d'York du trône, elles le bannirent encore du royaume. Charles cassa ce parlement, lorsqu'il méditoit de nouvelles entreprises ; & l'ordre fût donné pour de nouvelles élections.

Cependant comme il ne se pressoit pas d'assembler le nouveau parlement, il fut vivement sollicité ; & il lui vint de toutes parts des suppliques à ce sujet. Afin de se refuser à ces instances, il se fit adresser d'autres suppliques, dans lesquelles on montrait beaucoup de respect pour sa personne, une grande soumission à son autorité, & une vraie horreur contre ceux qui prétendoient lui prescrire un tems pour l'assemblée du parlement. Il y eut donc deux partis, qui se distinguèrent par les noms de *Pétitionnaires* & d'*Abhorrans* : ils se donnerent encore ceux de *Whigs* & de *Torys* ; parce que les Abhorrans ou Royalistes comparoient les Pétitionnaires aux fanatiques d'Ecosse, qu'on nommoit Whigs ; & que les Pétitionnaires comparoient les Abhorrans aux brigands d'Irlande, qu'on nommoit Torys. Cependant quelque animés que fussent ces deux par-

tis, on n'en devoit pas appréhender les mêmes excès, qu'on avoit vus sous le dernier regne. Car depuis que l'ambition avoit démasqué l'hypocrisie, on jetoit des ridicules sur le jargon des enthousiastes; le fanatisme avoit cessé, ou n'osoit plus se montrer; & la religion entroit moins dans la haine du papisme, que la crainte de perdre la liberté.

Le parlement s'assembla le 12 Octobre 1680. Les communes renouvelèrent le bill d'exclusion: elles sèverent contre les Abhorrans: la liberté des citoyens fut violée chaque jour par leurs jugemens arbitraires: & il n'y eut bientôt qu'un cri contre leurs violences. Le despotisme, qu'elles s'arrogeoient, devenoit d'autant plus odieux, que Charles affectoit beaucoup de modération, & offroit toujours de limiter la puissance royale.

Sur ces entrefaites le vicomte de Stafford, condamné par le parlement comme un des conspirateurs, fut exécuté. C'étoit un homme respectable par son âge, & dont toute la vie assuroit l'innocence. Tout le peuple fondit en larmes à la vue du courage de ce vertueux vieillard. Malgré ses préventions, il ne put se persuader que Stafford fût coupable. Il eut honte de sa crédulité, il ouvrit les yeux, & rejeta comme autant d'impostures tous les bruits qu'on avoit fait courir. Le sang de Stafford est le dernier qui fut versé pour cette prétendue conspiration.

Pendant que les communes accumuloient sur elles les reproches de tous les citoyens, elles pro curoient à Charles de nouveaux partisans. Ce prince, dont les qualités aimables faisoient oublier les torts, s'attachoit encore tous ceux qui



se souvenoient des dernières guerres civiles. L'horreur, qui en étoit encore présente, soulevoit contre les communes, qui violaient la liberté des citoyens sous prétexte de la défendre. On étoit donc bien éloigné de vouloir approuver & soutenir leurs violences. Le roi, qui avoit prévu ce moment, le fit : il cassa le parlement, & il en convoqua un autre à Oxford. Il pensoit qu'il pourroit peut-être se réconcilier avec les communes, lorsqu'elles seroient éloignées de Londres, où elles trouvoient des factieux qui les soutenoient ; & que si au contraire elles persistoient dans leurs violences, il seroit autorisé à rompre tout-à-fait avec elles, & à ne plus convoquer de parlement.

Le nouveau parlement s'assembla au mois de Mai 1681. Le roi jugea qu'il étoit tems de parler aux communes avec plus de fermeté. Il leur offrit encore d'agréer tous les moyens de pourvoir à la sûreté publique : mais il leur déclara que, comme il ne prétendoit point au gouvernement arbitraire, il ne le souffriroit jamais dans les autres. Cependant les communes, qui étoient à peu-près composées des mêmes membres, se portèrent à de nouvelles violences ; & le roi saisissant le moment où elles étoient désavouées par la nation, à qui elles se rendoient de plus en plus odieuses, se hâta de casser le parlement.

Cette dissolution subite & imprévue étourdit les communes. Leur parti dispersé resta sans forces : de toutes parts on félicita le roi d'avoir échappé à la tyrannie des parlemens. Les maximes les plus favorables à la monarchie retentirent dans tout le royaume ; & la nation parut courir d'el-

le-même à la servitude. C'est ainsi que le peuple passe subitement d'une extrémité à l'autre.

Les communes avoient toujours cru que le besoin des subsides tiendrait le roi dans leur dépendance. Mais Charles devint économe. Il fit des retranchemens considérables dans sa maison. Il put agir & il agit en monarque absolu. Londres se ressentit bientôt de cette révolution. Cette ville perdit une partie de ses privilèges, & l'exemple de la capitale fut une loi aux autres de se soumettre. Il est vrai que Charles, qui s'étoit occupé jusqu'alors à éteindre l'esprit de faction, se vit dans la nécessité d'agir lui-même en chef de parti ; situation fâcheuse pour un prince. Ce fut une source d'injustices & d'oppression.

C'est l'effet des conspirations, lorsqu'elles sont découvertes & punies, d'affermir l'autorité par la terreur qui se répand. Il y en eut une en 1683. Les coupables furent recherchés & punis avec tant de rigueur que le gouvernement en devint odieux. Mais on n'osoit pas se révolter, & d'ailleurs toute la haine retomboit sur le duc d'York, à qui Charles avoit confié l'administration. Le roi en reprenant l'autorité, avoit repris son indolence. Cependant il n'approuvoit point le gouvernement dur de son frere, parce qu'il paroissoit en prévoir les suites : il songeoit au contraire à gagner l'affection de tous ses sujets. Dans cette vue, il méditoit un nouveau plan : il se proposoit d'écarter tous les ministres qui déplaisoient au peuple ; & il projetoit même de convoquer un parlement, lorsqu'il mourut le 6 Février 1685.

Jacques II, qui se trouvoit saisi de l'autorité, monta sur le trône. Personne ne lui contesta ses

droits. Les Whigs, subjugués comme les Torys, oublièrent les motifs qu'ils avoient eus de l'exclure, lorsqu'il n'étoit que duc d'York : il se hâta de promettre qu'il n'entreprendroit rien contre la religion anglicane ni contre la liberté ; & le peuple, comptant sur cette parole, ne conçut aucune inquiétude. Effrayé, quand il se rappeloit le passé, il préféroit une confiance aveugle à tous les avantages d'une révolution qu'il n'avoit pas le courage d'entreprendre. Les villes & les corps s'empressèrent de donner des marques de respect & de soumission à leur nouveau souverain : mais ce fut avec des expressions serviles, qui faisoient connoître qu'il étoit plus craint qu'aimé.

Les Anglois avoient appris par leur expérience, qu'un peuple ne doit jamais se révolter contre son roi légitime. Les maux qu'ils avoient soufferts, les avoient convaincus de leur devoir ; & cette démonstration étoit à la portée des esprits les plus grossiers. Jaques II va bientôt démontrer aux rois, qu'en abusant d'un pouvoir légitime, on met dans l'ame du peuple le plus soumis, le désespoir à la place du devoir.

Charles II avoit joui pendant sa vie d'un revenu que le premier parlement de son regne lui avoit accordé. Ce revenu étoit expiré avec lui. Jacques II se l'attribua de sa seule autorité. C'étoit se faire une idée bien étrange de sa prérogative, ou respecter bien peu les droits de la nation. Cependant comme il eût été imprudent de ne pas mieux assurer ses revenus, le parlement fut convoqué bientôt après. Il étoit presque tout composé de Torys : car depuis que les commu-

nautés avoient perdu leurs privilèges, le roi s'étoit rendu maître des élections.

Au lieu d'accorder à Jacques un revenu fixe, comme à Charles II, il étoit de l'intérêt de la nation de lui fournir seulement des subsides par intervalles. C'étoit le seul moyen de tenir dans la dépendance un prince, qui se trouvoit d'ailleurs revêtu de toute l'autorité. Cependant les communes lui accorderent pour sa vie les revenus dont Charles avoit joui. Elles y ajoutèrent même encore, de sorte que Jacques, en y comprenant son apanage en qualité de duc d'York, eut deux millions sterlings de rente. Elles étoient si intimidées que le roi ne crut pas devoir les ménager. C'est en menaçant qu'il obtint des revenus aussi considérables : car il fit entendre qu'en vertu de sa prérogative, il se les procureroit sans l'aveu du parlement.

Pendant que ces choses se passaient, le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, & qui avoit trempé dans la conspiration de 1683, fit une descente en Angleterre, comptant sur l'affection que les peuples lui avoient toujours témoignée. Mais si on étoit mécontent, on n'osoit encore le déclarer. Monmouth fut vaincu, fait prisonnier, décapité, & il parut n'avoir pris les armes, que pour augmenter l'autorité de Jacques. Cependant cet événement fut suivi de tant de cruautés & de tant d'imprudences, qu'il devint funeste au roi même.

Perfuadé que tout devoit désormais plier sous le joug, Jacques ne parla plus qu'en maître absolu. Il auroit pu protéger les Catholiques, sans le déclarer ouvertement ; le parlement n'étoit pas

osé paroître vouloir pénétrer les desseins. Mais il déclara qu'il les dispensoit des loix qui avoient été faites contre eux, & il ne permit pas d'ignorer que la religion anglicane étoit menacée. Les deux chambres commencerent donc à lui résister. On demanda dans l'une & dans l'autre, si le roi en vertu de sa prérogative pouvoit disposer des loix. Cette question occupa le public : il se répandit plusieurs écrits à ce sujet : la haine du papisme se ralluma, & les chaires entretenirent la frayeur du peuple. Jacques ayant alors cassé le parlement, on jugea qu'il n'en vouloit plus convoquer : car il n'étoit pas possible d'en former un plus dévoué à la monarchie.

Un événement étranger accrut l'incendie, qui venoit de naître. Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, donné par Henri IV en 1598, & tous les autres édits rendus depuis en faveur de la religion prétendue réformée. Cette révocation fut dans la suite suivie de déclarations, d'arrêts du conseil & de différens ordres qui dégénérèrent en une véritable persécution. Les temples des Huguenots furent démolis, & l'exercice du calvinisme fut absolument défendu.

Le roi vouloit détruire l'hérésie : on ne peut qu'applaudir à son zèle : mais il faut reconnoître que les moyens n'étoient pas prudents. Nous voyons aujourd'hui ce qu'il auroit pu prévoir, lui-même : c'est qu'il n'a servi ni l'église ni l'état. Défendre aux Huguenots l'exercice de leur religion, & envoyer contre eux des dragons, c'étoit les persécuter pour en faire des hypocrites, ou pour les chasser du royaume. Cependant on fit croire à ce prince qu'il avoit extirpé l'hérésie ;

c'est-à-dire, que tous les Huguenots étoient convertis, ce qui étoit une imposture; ou qu'ils avoient tous abandonné la France, ce qui étoit heureusement un mensonge. Il eût perdu plus de trois millions de sujets.

Plus de cinq cent mille néanmoins sortirent du royaume. C'étoit sur-tout ceux à qui l'industrie assuroit de quoi vivre par-tout. Ils portèrent chez l'étranger les arts & les manufactures, qui enrichissoient la France. Ils y portèrent encore l'horreur des persécutions; & les Anglois qui avoient donné asyle à plus de cinquante mille, crurent voir Jacques marcher déjà sur les traces de Louis.

Les démarches de ce prince ne confirmoient que trop les soupçons de ses sujets. Comme il étoit plus absolu en Ecosse, il y dissimuloit moins ses desseins; & il les montrait ouvertement en Irlande, où les Catholiques dominoient. Les Anglois prévoyoiént donc le danger, dont leur religion étoit menacée. L'église anglicane s'opposoit à la tolérance générale que le roi vouloit introduire; parce qu'elle jugeoit qu'il n'affectoit de tolérer toutes les sectes, que dans la vue de favoriser ensuite la religion romaine à l'exclusion de toutes les autres. Les Non-conformistes, qui auroient profité de cette tolérance, ne se laissoient pas prendre à cet appât. Envain Jacques tentoit tout pour les attirer dans son parti. Ils pensoient qu'après s'être servi d'eux pour ruiner les Anglicans, il voudroit ensuite les ruiner eux-mêmes; & dans cette prévention ils étoient disposés à se réunir à l'église anglicane contre l'église romaine.

Les Catholiques ne faisoient pas alors la centième partie du peuple: cependant le roi parloit

& agissoit déjà comme si la religion eût été dominante. Le comte de Castelmagne fut envoyé à Rome avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire pour obtenir du pape qu'il réconciliât l'Angleterre avec la communion romaine. On eût dit que tout le royaume étoit converti, & qu'il ne restoit plus à faire que la cérémonie d'une réconciliation. Si cette démarche déplut aux Anglois, qui se souvenoient qu'un acte du parlement déclaroit haute trahison toute communication avec le pape; elle ne déplut pas moins au pape même, qui la trouva de la plus haute imprudence. L'ambassadeur fut fort mal reçu. Innocent XI, qui étoit sur le saint siege, avoit toujours conseillé au roi de ne rien précipiter: il n'entroit qu'à regret dans un projet, dont il prévoyoit le peu de succès.

Un nonce vint à Londres. On lui fit une réception publique. Il sacra des évêques, qui publièrent des instructions pastorales avec la permission du roi, & déjà les Catholiques étoient assez indiscrets pour dire qu'ils iroient bientôt en procession dans la capitale. Ils comptoient sur la puissance d'un monarque, qu'ils jugeoient absolu: que devient néanmoins cette puissance, lorsque le souverain aliène insensiblement tous ses sujets?

Jacques voulut ouvrir les universités aux Catholiques; & les violences dont il usa, avoient soulevé tous les esprits, lorsqu'il publia une seconde déclaration pour rétablir la tolérance. Il ordonna qu'elle seroit lue dans toutes les églises. Cette entreprise étoit une usurpation manifeste sur les droits de la nation: car le parlement avoit

déclaré plusieurs fois , avec le consentement du prince , que le roi même ne pouvoit pas dispenser des loix portées contre ceux qui ne professoient pas la religion anglicane. Le clergé ne croyant donc pas devoir obéir , six évêques firent des remontrances au roi , & le supplièrent de ne pas insister sur la lecture publique de sa déclaration. Ils furent conduits à la Tour.

Le peuple , qui les regardoit comme des martyrs , courut en foule sur leur passage. Il se prosterna devant eux , il demanda leur bénédiction : les soldats , saisis du même esprit , se jeterent aux pieds de ces prélats qu'ils conduisoient à regret ; & tout le monde imploroit la protection du ciel. Cependant les évêques exhortoient le peuple à la crainte de Dieu , à respecter le roi , & à rester fidèle : langage , qui redoubloit l'intérêt qu'on prenoit à leur sort.

Depuis la révolte de Monmouth , Jacques faisoit camper ses troupes pendant l'été sur une hauteur près de Londres. Il étoit dans le camp , lorsqu'il entendit tout-à-coup des cris de joie , qui se répandoient autour de lui. C'est que les évêques venoient d'être jugés , & avoient été déclarés innocens. Il ne pouvoit donc pas ignorer qu'il étoit seul avec une poignée de Catholiques contre le peuple & contre son armée même. Cependant il s'opiniâtra dans ses entreprises , & il usa de nouvelles violences. Tel fut son aveuglement.

Alors presque toutes les puissances de l'Europe se réunissoient contre Louis XIV , & dans le cours des années 1686 & 1687 , elles avoient conclu à Augsbourg une ligue , qu'on nomma  
la



la grande alliance. Le prince d'Orange étoit l'ame de cette confédération. Il l'avoit formée lui-même. La guerre de 1667, faite malgré les renonciations, l'invasion de la Hollande, les chambres de Metz & de Brifach, la surprise de Strasbourg, la prise de Luxembourg, le bombardement de Gènes, les persécutions des Huguenots, tant d'entreprises peintes avec les couleurs qui font craindre de nouvelles injustices de la part d'un prince ambitieux, font les motifs qu'il employa auprès des souverains dont il voulut réunir les forces contre la France. Il avoit d'ailleurs un intérêt personnel à la guerre, puisqu'elle assureroit sa puissance dans les Provinces-Unies ; & il n'étoit pas peu flatté de se voir le chef d'une ligue aussi formidable, & d'imaginer qu'il pourroit humilier Louis XIV.

Il avoit épousé Marie, fille aînée du roi d'Angleterre, & il étoit alors l'héritier présomptif de ce prince. Jacques, considérant les secours qu'il en pourroit tirer pour l'exécution de ses desseins, le sollicita d'y concourir ; & dans la vue de l'y déterminer, il lui fit espérer qu'il accéderoit à la ligue d'Augsbourg, & qu'il l'aideroit de tout son pouvoir. Mais Guillaume, qui étoit déjà cher aux Anglois par les projets qu'il méditoit contre la France, ne vouloit pas les aliéner pour favoriser une religion qu'il ne professoit pas. Jacques en fut si offensé, qu'il parut ne chercher que des prétextes pour déclarer la guerre aux Provinces-Unies.

Jusqu'alors le prince d'Orange ne s'étoit jamais permis d'autoriser les cris des Anglois contre leur roi : il ne garda plus le mêmes ménagemens,

*Tome XI. Hist. Mod.*

K

Considérant qu'il devenoit l'unique ressource de la nation, il chargea son envoyé à Londres de s'expliquer ouvertement sur la conduite du roi, de lui faire des représentations en public, & de ne rien négliger pour gagner toutes les sectes. Bientôt tous les yeux se tournèrent sur lui, & il fut appelé au trône par les vœux de la noblesse & du peuple. Cependant il n'osoit encore se livrer à son ambition : car il craignoit de hasarder une couronne, que les loix assuroient à la princesse sa femme ; & les Anglois protestans, effrayés d'une guerre civile, paroissoient vouloir attendre le moment où Marie seroit appelée à la succession. Mais la reine d'Angleterre ayant accouché d'un prince le 10 juin 1687, la nation réduite au désespoir, ne balança plus, & Guillaume, sollicité de toutes parts, fit ses préparatifs pour détrôner son beau-père. La naissance d'un prince de Galles avoit été l'objet des vœux du roi Jacques, qui se crut plus assuré sur le trône ; & des Catholiques, qui jugèrent la religion mieux affermie : mais elle hâta la ruine du roi & celle des Catholiques.

Louis XIV songeoit alors à prévenir les projets de ses ennemis. Quoique la ligue d'Augsbourg ne parût d'abord que défensive, il ne douta pas qu'elle ne devint offensive bientôt. Il avoit d'ailleurs pour prétextes de commencer la guerre, les droits de la duchesse d'Orléans sur la succession de son frère l'électeur Palatin, ceux du cardinal de Furstemberg à l'archevêché de Cologne, & le refus de l'empereur à convertir la trêve de vingt ans en une paix perpétuelle. Mais il trouvoit dans sa politique des raisons qu'il ne publioit pas.

Depuis 1684 les Impériaux avoient eu de grands

succès en Hongrie. La couronne venoit d'être déclarée héréditaire dans la maison de l'empereur ; Joseph son fils aîné avoit été couronné ; & les Turcs , défaits plusieurs fois , chassés de quantité de places , ayant encore perdu Belgrade au commencement de septembre de l'année 1688 , paroissoient hors d'état d'arrêter les progrès de leurs ennemis , & ne desiroient plus que la paix. Léopold devoit la leur accorder , afin de pouvoir tourner toutes les forces contre la France. Dans l'impuissance de suffire à ces deux guerres à la fois , il étoit de son intérêt de conclure avec le plus foible de ses ennemis , & de se borner à soutenir les efforts de la ligue d'Augsbourg. C'est ce que Louis XIV voulut prévenir. Il se hâta donc de commencer les hostilités , & par cette diversion il engageoit les Turcs à continuer une guerre qui étoit une diversion pour la France. Son armée se porta sur le Rhin , où elle trouva peu d'obstacles. Il commença ses conquêtes par la prise de Kell le 20 septembre ; & dans cette campagne il se rendit maître de tout le Palatinat , de Mayence , de Philisbourg , de Manheim , de Spire , Worms , Treves , & le cardinal de Furstemberg reçut garnison françoise dans toutes les places fortes de l'électorat de Cologne.

Cette guerre couvrit les desseins du prince d'Orange. Il paroissoit armer contre Louis XIV , & il préparoit tout pour faire une descente en Angleterre. D'Avaux , ministre de France à la Haye , découvrit cependant le but de ces préparatifs. Louis se hâta d'en informer le roi Jacques , auquel il offrit des secours. Il proposoit de joindre une escadre à la flotte angloise , de faire passer un

K ij

corps de troupes en Angleterre, ou de porter une armée dans les Pays-Bas. Ce dernier moyen eût été capable d'arrêter les Hollandois chez eux. Toutes ces offres furent rejetées. Jacques voyoit de l'inconvénient à les accepter, il ne pouvoit croire les desseins qu'on attribuoit à son gendre, & il n'imaginoit pas que tous ses sujets fussent au moment de se révolter.

Bientôt le prince d'Orange ne dissimula plus. Il publia un manifeste dans lequel, après un grand détail des abus qui soulevoient le peuple contre le gouvernement de Jacques, il déclaroit qu'il ne se proposoit de passer en Angleterre avec une armée, qu'afin de convoquer un parlement libre, & de pourvoir à la sûreté de la nation. Il mit à la voile avec une flotte d'environ cinq cent vaisseaux, sur laquelle il avoit plus de quatorze mille hommes de troupes, & il débarqua le 5 novembre à Torbay.

Les peuples commencent à se déclarer pour lui. Les officiers de l'armée royale croient ne pouvoir en conscience combattre contre le prince d'Orange. Plusieurs désertent. Le lord Churchill, depuis duc de Marlborough, qui avoit la confiance du roi, qui lui devoit toute sa fortune, est un des premiers; & il en entraîne plusieurs. De ce nombre, est le prince George de Danemarck, qui avoit épousé la princesse Anne, fille de Jacques. Cette princesse, élevée dans la religion protestante, ainsi que Marie sa sœur, abandonne encore son pere. Toutes les troupes font connoître leur mécontentement, & le malheureux monarque voit de toutes parts des trahisons qui l'enveloppent. Ainsi la fidélité, la reconnaissance, le sang, les

devoirs les plus sacrés, tout cède au torrent des préventions du peuple. Jacques fuit, est arrêté, échappe, & se retire en France.

Ce prince craignit sans doute le sort de son pere: mais les circonstances étoient bien différentes. L'exécution de Charles I n'avoit été que le crime d'une armée fanatique, poussée par un hypocrite ambitieux. Pouvoit-on rien appréhender de semblable d'une nation qui avoit en horreur cet attentat, & qui ne conservoit plus le même fanatisme? Le prince d'Orange pouvoit-il être comparé à Cromwel? & devoit on présumer qu'il voudroit se frayer un pareil chemin au trône? Il eût été bien embarrassé, si le roi ne se fût pas enfui: il le sentit, & il lui facilita lui-même les moyens de s'évader. Comme il ne restoit plus d'obstacle à son ambition, le parlement, assemblé au mois de janvier suivant, déclara le trône vacant par la fuite de Jacques; il réduisit la prérogative royale à de justes bornes; il déterminâ les privilèges de la nation; & donna la couronne au prince d'Orange & à la princesse Marie.

La révolution d'Angleterre donna de nouvelles forces à la ligue d'Augsbourg, à laquelle les Hollandois & les Anglois accédèrent bientôt après. Les confédérés se proposoient de réduire la France aux termes des traités de Westphalie & des Pyrénées, & d'aider la maison d'Autriche, dans le cas où Charles II roi d'Espagne, mourroit sans héritiers, à se mettre en possession de la monarchie espagnole.

Louis XIV, voyant l'orage qui le menaçoit, fit ravager le Palatinat, le Wurtemberg & le

Margraviat de Bade , pour mettre une barriere entre les Impériaux & lui. Les campagnes furent ruinées , & on brûla près de quarante villes & un grand nombre de villages. Si le conseil de Versailles , qui ordonnoit de sang-froid ces incendies , ne se crut pas cruel , parce qu'il les jugeoit nécessaires au salut du royaume , il pouvoit au moins se reprocher la nécessité où il étoit de les commettre , puisqu'il avoit forcé tant d'ennemis à se réunir contre la France. C'est sur Louvois principalement que tombent ces reproches : c'est lui qui fut l'auteur de ces ordres sanguinaires : & il faut rendre justice à Louis XIV, il en eut horreur dans la suite. On croit que ce fut une des causes qui l'indisposèrent contre ce ministre.

La France , attaquée de toutes parts , porte ses armes tout-à-la fois dans les Pays-Bas , sur le Rhin , en Italie , en Espagne & en Angleterre. Elle mettoit sa confiance dans des armées nombreuses & bien disciplinées , dans une marine puissante , dans les fortifications de ses places frontieres , & dans les succès passés , dont le souvenir donnoit un nouveau courage aux soldats.

Les confédérés comptoient leurs forces , & se flattoient de l'accabler : ils ne prévoyoit pas que ces forces nombreuses n'agiroient jamais ensemble ; qu'elles s'affoibliroient par la lenteur , qui accompagne toutes les opérations d'une ligue ; & qu'elles se diviseroient parce que l'intérêt particulier feroit oublier l'intérêt général. L'empereur , toujours en guerre avec les Turcs avec lesquels il auroit pu & dû faire la paix , ne donna que de foibles secours à ses alliés. L'Espa-

gne, toujours plus épuisée, ne songea qu'à sa défense, & se défendit mal. Les princes de l'empire, souvent divisés, concerterent mal leurs mesures. Léopold fit naître des troubles en Allemagne, en voulant créer un neuvième électorat en faveur du duc de Brunswick-Lunebourg-Hanover, & les armées ne parurent guère sur le Rhin, que pour se tenir sur la défensive.

Ce fut donc à Guillaume, roi d'Angleterre & stadthouder de Hollande, à porter presque tout le faix d'une guerre offensive : mais habile à remuer l'Europe, jusqu'au moment où elle prend les armes, il n'a plus la même habileté, lorsqu'elle est armée, ou du moins il cesse d'être heureux. Les Anglois méditerent la ruine de la France, dont ils étoient jaloux : ils embrassèrent avec passion la cause commune de l'Europe : ils eurent de l'enthousiasme, comme ils en ont toujours eu : ils entreprirent témérairement, & mal secondés, ils se conduisirent mal encore. Tel est en général le caractère des confédérations : elles paroissent moins formidables, à proportion que les alliés sont en plus grand nombre.

Puisque Guillaume étoit l'ame de la confédération, & que les Anglois devoient fournir les principales forces, il falloit, comme on a fait, entreprendre de rétablir Jacques sur le trône, & faisant d'assez grands efforts pour entretenir des troubles en Angleterre, mettre Guillaume hors d'état de se mêler des affaires du continent. C'étoit l'avis de Seignelai, peut-être parce qu'il étoit secrétaire de la marine. Louvois, qui avoit le département de la guerre, pensoit autrement,

K iv

& son avis prévalut. Le roi, embarrassé dans les projets de ses ministres, qui avoient chacun des vues particulières, ne démêla pas ses vrais intérêts. Pendant toute la guerre, on ne fit donc pour Jacques, que de foibles tentatives, qui ne pouvoient réussir : il eût été mieux de ne rien tenter, & de menacer toujours. Je ne parlerai point de ces vaines entreprises sur le royaume d'Angleterre ; & je n'indiquerai ce qui se passoit ailleurs, que pour vous donner une idée générale des principaux événemens.

Dans la première campagne, les succès des alliés se bornèrent à la prise de Mayence & de Bonn. Dans la seconde, ils furent défaits trois fois. Le maréchal de Luxembourg gagna la bataille de Fleurus près de Charleroi, sur le prince de Valdeck. Tourville, vice-amiral, & Château-Renaud battirent, à la hauteur de Dieppe, les flottes combinées des Hollandois & des Anglois. Enfin Catinat défit le duc de Savoie, près de l'abbaye de Staffarde, & se rendit maître de Saluces, de Suse & de plusieurs villes du Piémont, pendant que Saint-Ruth soumettoit toute la Savoie, excepté Montmélian. Les trois campagnes suivantes furent marquées par de nouveaux succès. Le maréchal de Luxembourg gagna les batailles de Leuze, de Steinkerque & de Nérvinde ; la première sur le prince de Valdeck, & les deux autres sur le prince d'Orange. Le maréchal de Catinat fit encore des conquêtes en Piémont. Elles furent ensuite suspendues, parce qu'il se trouva trop foible contre le duc de Savoie, à qui l'empereur avoit envoyé plus de vingt mille Allemands. Forcé de se tenir sur



la défensive, il ne put pas même empêcher les ennemis de pénétrer dans le Dauphiné; où ils brûlerent Gap & quelques villages. Mais il reprit ses avantages, & défit le duc de Savoie à la Marfaille. Le roi prit Mons & Namur. Les François eurent encore des avantages en Allemagne, sous les ordres du maréchal de Lorges, & du côté des Pyrénées, sous ceux du maréchal de Noailles. On se fit enfin sur mer beaucoup de mal de part & d'autre.

Ces succès peuvent être brillans dans une histoire : mais ils coûtent cher aux peuples, & ils ne font honneur qu'aux généraux. Louis XIV. se sentoît trop foible pour les soutenir. Afin de se rendre redoutable, il avoit le premier entretenu de grandes armées, & Louvois, qui lui avoit donné ce conseil, ne considéroit pas sans doute que les ennemis en auroient de pareilles. Il auroit donc fallu qu'il eût été possible au roi d'augmenter toujours à proportion le nombre de ses troupes. Mais cette politique a un terme.

La dépense extraordinaire pour la campagne de 1693 montoit à plus de quarante millions à vingt-neuf livres quatorze sous le marc. Les quatre campagnes précédentes avoient coûté chacune autant ou davantage. Ainsi la dépense extraordinaire pour ces cinq années passoit deux cent millions.

Si l'on n'avoit pas déjà tiré des peuples à peu près tout ce qu'ils pouvoient payer, une augmentation sur les impôts ordinaires, auroit pu fournir assez de fonds pour ces dépenses, & ce moyen eût été le plus simple. Mais en 1689, cette augmentation eût été une surcharge. Il fal-

lut donc avoir recours à d'autres expédiens. Les édits burfaux se multiplièrent chaque année. On créa de nouveaux offices, on créa des rentes, on vendit une augmentation de gages à tous les officiers, & on fit une réforme sur les monnoies. De vingt-six livres quinze sous, le marc d'argent monnoyé fut porté à vingt-neuf livres quatorze, ce qui devoit, disoit-on, produire au roi un dixieme de bénéfice, c'est-à-dire, cinquante millions; car il y avoit alors dans le royaume au moins cinq cent millions d'especes. L'effet ne répondit pas à ce calcul, parce que les cinq cent millions ne furent pas portés aux hôtels des monnoies; & parce que les faux-monnoyeurs & les étrangers partagerent avec le roi les profits de la réforme. Si l'on n'avoit pas prévu cette diminution, il falloit au moins prévoir les pertes que l'état feroit, lorsqu'on payeroit les impositions avec la nouvelle monnoie. On ne devoit pas ignorer que le commerce est troublé par ces changemens d'especes, & que les étrangers en retirent tout le profit: car ils nous paient avec notre monnoie foible, & ils gagnent un dixieme sur nous; cependant ils veulent être payés avec la monnoie forte, qui a seule cours chez eux, & ils gagnent encore un dixieme. Il faut donc perdre, ou ne pas commercer avec eux. Il est vrai qu'après quelque tems les différentes monnoies se balancent, qu'on se met au pair, & que par conséquent, on peu cesser de faire des pertes. Mais on a souffert de celles qu'on a faites.

Cette mauvaise opération, qui ruinoit le commerce, fut faite la premiere année de la guerre

de 1689. On ne pouvoit pas plus mal choisir son tems. A la fin de la campagne de 1693, tous les expédiens se trouvoient épuisés : les finances étoient retombées dans un désordre plus grand, que celui où elles étoient avant Colbert. Les revenus du roi diminueoient chaque année de plusieurs millions, quoique pour les augmenter on eût accru chaque année la misere des peuples : on ne connoissoit d'autre ressource, que d'employer par routine, les moyens qu'on avoit déjà employés. Si la guerre continuoit, les besoins devenoient tous les jours plus grands ; & cependant on devoit craindre d'augmenter encore la misere des peuples, & de diminuer en même tems les revenus de l'état, comme en effet, l'un & l'autre arriva.

Peu avant l'édit de la réforme des especes, le gouvernement avoit ordonné de porter aux hôtels des monnoies toutes les pieces d'argenterie, qui excédroient le poids d'un once. Le roi donna l'exemple & envoya une partie de la sienne. Cette refonte produisit deux millions cinq cent & quelques mille livres. Cette foible ressource, au commencement d'une guerre, fait voir combien il en restoit peu. Des retranchemens sur des choses superflues en auroient procuré de plus considérables. Il falloit, par exemple, cesser de bâtir. Car, dans le cours de cette guerre, les dépenses en bâtimens monterent à dix-sept millions neuf cent quarante-sept mille trois cent quatre-vingt-neuf livres.

Louvois n'étoit plus. Il étoit mort en 1691. Quoiqu'on ne puisse lui refuser d'avoir eu de grands talens pour sa place, il a été la cause des

malheurs de la France. On peut même conjecturer que Louis XIV le reconnut, si, comme on l'assure, il avoit résolu de le disgracier. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il ne fut plus livré aux conseils de ce ministre, il commença d'ouvrir les yeux. Il ne connut pas sans doute tout le désordre de ses finances, & toute la misère des peuples : car les rois peuvent difficilement imaginer ces choses, & on les leur dit encore moins. Mais il ne put se dissimuler sa foiblesse. Il falloit qu'elle fût grande, puisqu'il s'en aperçut au milieu de ses succès les plus brillans. Il revint donc de ses idées d'ambition : son expérience lui en montrait la vérité : la piété, qu'il goûtoit alors, les condamnoit : & son âge commençoit à lui faire désirer le repos. Se trouvant dans ces dispositions, il fit les premières avances ; & il invita le roi de Suede à se porter pour médiateur.

Les propositions de Louis le Grand ( car dès 1680, on lui avoit donné ce titre, qu'il mérita mieux, lorsqu'il cessa d'ambitionner des succès qui le font donner si mal à propos ) les propositions de Louis le Grand, dis-je, étoient avantageuses aux ennemis. Mais on avoit de la peine à les croire sincères. On soupçonnoit qu'il n'entroit en négociation, que pour diviser les alliés ; & dans la supposition, où il voudroit sincèrement la paix, on concluoit qu'il falloit faire un dernier effort pour l'accabler. La guerre continua.

Pendant la campagne de 1694, il ne se fit rien de considérable en Allemagne ni en Italie. Aux Pays-Bas, les François se tinrent sur la défensive, & le roi Guillaume, avec une armée considérable, borna tous ses succès à la prise d'Hui.

En Catalogne , le maréchal de Noailles battit les Espagnols , & se rendit maître de quelques places. Enfin les Anglois tenterent avec peu de succès de bombarder les villes maritimes de France ; & les François n'entreprirent rien sur mer. Seignelai , qui avoit formé la marine , étoit mort en 1690 , & les flottes françoises n'étoient plus si formidables.

En 1695 , la capitation fut établie pour la première fois. L'année précédente , les revenus , toutes charges prélevées , avoient été de cent deux millions. Le nouvel impôt en produisit vingt-un. Les revenus de 1695 auroient donc dû être de cent vingt-trois. Ils ne furent que de cent douze.

La capitation fut reçue sans murmure , & même avec joie. C'est que le peuple commençoit à s'effrayer. Nos flottes ne couvroient plus les mers ; nous n'avions sur terre que de petites armées ; le prince d'Orange venoit de prendre Namur ; nos côtes étoient menacées ; & on se croyoit exposé de toutes parts aux invasions des ennemis. Dans cette conjoncture , les François , persuadés qu'un dernier effort ameneroit la paix , se prêtèrent volontiers à suppléer à l'épuisement des finances. Il est triste de voir que cette année on ait dépensé plus de deux millions en bâtimens , & l'année suivante , plus de trois.

Parce que les alliés bombardoient nos villes maritimes , nous bombardâmes Bruxelles. Le dommage que nous fîmes à cette capitale des Pays-Bas , fut estimé à plus de vingt millions. Il semble que l'esprit de cette guerre fût de se détruire mutuellement , sans espérance d'en retirer aucun avantage , & même avec certitude de se ruiner soi-même : on y réussit , car toutes

les puissances étoient dans le dernier épuisement.

En 1696, on fit de part & d'autre de grands projets, qu'on n'exécuta pas. Le roi, qui desiroit sincèrement la paix, cherchoit depuis long-tems à détacher le duc de Savoie de la ligue d'Augsbourg. Cette négociation réussit enfin. Le duc consentit à une neutralité pour l'Italie, & força les Espagnols & les Allemands à l'accepter. Alors tous les confédérés, excepté l'empereur & l'Espagne, songerent à traiter avec la France. Les conférences se tinrent l'année suivante à Riswyck sous la médiation du roi de Suede. La paix fut signée avec l'Angleterre, la Hollande & l'Espagne dans le mois de septembre, & avec l'empereur & l'empire dans le mois d'octobre 1697. Les traités de Westphalie & de Nimègue servirent de base à celui de Riswyck. La France reconnut le roi Guillaume pour légitime souverain d'Angleterre, & promit de ne le troubler ni directement ni indirectement. Elle restitua à l'empereur, à l'empire & à l'Espagne tout ce dont elle s'étoit saisie, en vertu des arrêts des chambres de Metz & de Brisach : de plus, à l'empire, le fort de Kell ; à l'empereur, Brisach & Fribourg ; au roi d'Espagne, Luxembourg, le comté de Chinéy, quantité de villes & de villages, réunis à la couronne de France depuis le traité de Nimègue, & toutes les places prises en Catalogne. Le duc de Lorraine, qui avoit été dépouillé, fut rétabli ; & le duc de Savoie acquit Pignerol, qui, depuis 1630, ouvroit ses états aux armées françoises. La guerre de l'empereur avec les Turcs finit environ un an après par le traité de Carlowitz, dont le roi Guillaume fut le médiateur.

---

---

## LIVRE DIX-SEPTIEME.

---

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Des puissances du midi de l'Europe jusqu'au commencement du dix-septieme siecle.*

PUISQU'EN Europe l'argent est le nerf de la guerre, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état des finances, pour juger combien la France avoit besoin de la paix.

Le gouvernement portoit pour vingt millions de charges perpétuelles de plus qu'en 1688. Il dispoit donc chaque année de vingt millions de moins qu'avant la guerre.

En 1689, les revenus nets, qui entroient au trésor royal, étoient de cent cinq millions. En 1697, ils furent de cent dix. Ils paroissent donc augmentés, & cependant ils étoient diminués de dix-sept millions. C'est que les cent dix millions de 1697 n'équivaloient en poids & en titre qu'à quatre-vingt-huit de 1689.

L'année suivante ils diminuèrent encore, parce que le roi remplit l'engagement qu'il avoit pris d'ôter la capitation à la paix. Ils furent de

soixante-treize millions, à peu de chose près : ce qui équivaloit environ à cinquante-sept millions de 1689. Ils monterent à soixante-dix-sept en 1699, & ils retombèrent à soixante-neuf en 1700. Cette dernière diminution fait soupçonner du désordre dans les finances. Mais la première, par laquelle le roi perdoit chaque année dix-sept millions, est l'effet de l'altération des monnoies.

J'ai dit qu'il y avoit eu une réforme en 1689. Il y en eut une autre qui commença sur la fin de 1693. Le marc d'argent fut porté à trente-deux livres six sous, en sorte que la valeur des monnoies augmenta de près d'un sixième. Ce sont ces deux réformes qui diminuèrent les revenus de l'état de dix-sept millions, pour procurer une ressource passagère d'environ quatre-vingt quatorze.

La dernière augmentation des monnoies avoit été précédée d'une diminution, afin que la réforme qui les devoit hausser apportât plus de bénéfice. De trois livres six sous, l'écu avoit été réduit à trois livres deux, & par la réforme il fut porté à trois livres douze. Ainsi sur soixante-deux sous, le roi en devoit gagner dix. Mais il ne les pouvoit gagner qu'une fois, pour les perdre ensuite tous les ans, & encore les faux monnoyeurs & les étrangers lui enleverent-ils une partie de ces profits. Suivant les calculs de l'auteur des *Recherches & considérations sur les finances*, les deux réformes valurent aux étrangers environ vingt-six millions.

Non-seulement l'état perdit les millions qui sortoient du royaume, il perdoit encore une bonne partie des millions qui ne sortoient pas.  
Car



Car cet argent qui cesse de circuler est nul pour l'état jusqu'à ce que la circulation soit rétablie. Or, l'argent se resserre nécessairement, lorsque le public, voyant les espèces hausser & baisser tour-à-tour, ne peut plus compter sur une valeur fixe. On ne peut pas se défaire de la monnaie forte, de peur d'être remboursé en monnaie foible; & on ne veut pas recevoir de la monnaie foible, parce qu'on pourroit être obligé de rembourser en monnaie forte. Chacun garde donc son argent : on ne prête, on n'emprunte & on n'achete, qu'autant qu'on y est forcé. Les denrées qui se peuvent conserver, ne sont point mises en vente. Le commerce est suspendu, jusqu'à ce qu'on puisse le faire avec sûreté; & le gouvernement, qui a détruit la confiance publique, perd lui-même tout son crédit. Ainsi le peuple, qui portoit difficilement le poids des impôts, souffroit encore par le défaut de commerce; & tous les jours plus misérable, il pouvoit tous les jours moins fournir aux besoins de l'état. Pour vous faire comprendre combien le produit des impositions étoit au-dessous des dépenses nécessaires; je remarquerai que dans le cours des années 1698 & 1699 elles ne rapportèrent au roi que deux cent cinquante millions, & que cependant les dépenses monterent à six cent, en y comprenant des remboursemens qu'on fut obligé de faire. Voilà l'épuisement où se trouvoit la France, lorsqu'après de grands succès pendant la guerre, Louis XIV fit ce qu'on appelle une paix glorieuse. Ce fut lui qui proposa les conditions, & les ennemis furent forcés à les accepter : ce qui fait voir com-

*Tome XI. Hist. Mod.*

L

bien toute l'Europe étoit épuisée. Il étoit donc important d'assurer la paix. Dans cette vue Louis rendit des conquêtes qu'on ne pouvoit pas lui enlever, & prouva par cette modération, que touché des maux de la guerre, il se reprochoit les projets ambitieux dont il s'étoit enivré. Comme il étoit alors difficile de fournir aux besoins de l'état, même en tems de paix; les ministres, tous les jours moins entreprenans, ne lui donnoient pas des conseils tels que ceux de Louvois ou de Seignelai. Eclairé par son expérience, le roi jugea donc par lui-même. Aussitôt l'illusion se dissipa. Il connut combien il s'étoit trompé, en ambitionnant d'être la terreur de l'Europe; & il ne songea plus qu'à dissiper les craintes qu'il avoit données. Il ne pensoit point à reprendre les armes pour faire valoir ses droits sur la succession entière de Charles II, roi d'Espagne. Il ne vouloit que négocier, & il étoit disposé à se contenter de quelques provinces.

L'Angleterre & la Hollande avoient sur-tout porté les frais de la guerre. Aussi furent-elles les premières à désirer la paix, & leurs alliés ne pouvoient rien sans elles. Les puissances, qui étoient entrées dans la grande alliance, furent donc obligées d'abandonner leurs projets; & bien loin d'enlever à Louis XIV tout ce qu'il avoit acquis depuis le traité des Pyrénées, elles se contenterent de ce qu'il voulut rendre.

Plus on réfléchit sur cette guerre, plus on se convaincra de la foiblesse des puissances de l'Europe. Tout y décele les vices de leurs gouvernemens. On diroit qu'elles ne se flattent de faire

des conquêtes , que parce qu'elles favent qu'il y a eu des peuples conquérans , & qu'elles ignorent que ces peuples ne se gouvernoient pas comme elles. En effet leurs entreprises sont toujours au dessus de leurs forces. Elles prennent d'abord les armes avec confiance , sans connoître leurs moyens , sans prévoir les obstacles ; & cependant elles se promettent les plus grands succès. Mais bientôt sans ressources , elles se lassent ; & comme elles ont toutes ensemble demandé la guerre , elles demandent aussi la paix toutes ensemble. Celle qui a eu le plus de succès , se trouve plus affoiblie que les autres ; & pendant que les poètes célèbrent les victoires d'un monarque , les peuples gémissent à l'ombre des lauriers. C'est un misérable asyle.

Guillaume , qui étoit l'ame de la grande alliance , avoit hâté la conclusion de la paix. C'est que depuis qu'il étoit roi d'Angleterre , il ne lui manquoit , pour n'être pas troublé sur le trône , que d'être reconnu par la France ; au lieu que lorsqu'il n'étoit que stadthouder de Hollande , il lui importoit de soulever toute l'Europe contre Louis XIV. Ses intérêts , qui avoient changé , se trouverent donc heureusement conformes aux vœux de tous les peuples.

Puisqu'on avoit généralement désiré la paix , il eût été sage de prévenir la guerre , dont on étoit menacé par la mort prochaine de Charles II , roi d'Espagne. C'est à Riswyck qu'il falloit discuter les droits de la maison d'Autriche & ceux de la maison de Bourbon. L'intérêt de toute l'Europe le demandoit , & on ne pouvoit pas trouver une circonstance plus favorable : car la

disposition des esprits à la paix rendoit la négociation facile. D'un côté Louis XIV se feroit assuré une partie de la succession du roi d'Espagne, & c'est tout ce qu'il demandoit ; & de l'autre les confédérés l'auroient fait renoncer à la plus grande partie de cette succession, & c'est aussi tout ce qu'ils pouvoient prétendre.

Mais il semble que les puissances de l'Europe ne veulent la paix, qu'au moment où elles sont lassées de la guerre ; & que prévoyant qu'elles se dégoûteront de la paix par inquiétude, elles veulent se ménager des prétextes pour reprendre les armes. Elles ne font d'ordinaire que des trêves. Si elles songent quelquefois à réparer leurs forces, ce n'est pas pour les conserver, c'est pour les reperdre ; & comptant sur des événemens, comme si la fortune leur promettoit à toutes des succès, elles se gardent bien de prévenir des guerres, où chacun se flatte de trouver son avantage. On ne régla donc pas à Ryswyck la succession de Charles II.

On voulut ensuite réparer cette faute : mais les circonstances étoient bien différentes. La paix ayant été faite, on ne voyoit plus la guerre que dans l'éloignement. On se flattoit, comme on se flatte toujours, de quelque événement favorable. Dans cette attente, la négociation, hâtée par quelques puissances, étoit retardée par d'autres. Il étoit impossible qu'elles y concourussent toutes également ; & celles qui se croyoient lésées par les arrangemens qu'on proposoit, aimoient mieux attendre que d'abandonner une partie de leurs prétentions.

Cependant on projeta le partage de la mo-

marchie espagnole. Par le traité qui en fut conclu à la Haye, le 22 Octobre 1698, entre le roi de France, le roi d'Angleterre & les Etats - Généraux, le prince électoral de Bavière, comme plus proche héritier, fut désigné roi d'Espagne; on promit au dauphin les royaumes de Naples & de Sicile, les places dépendantes de la monarchie d'Espagne sur les côtes d'Italie & la province de Guispuscoa, & on destina le duché de Milan à l'archiduc Charles, second fils de l'empereur.

La mort du prince de Bavière, qui arriva l'année suivante, fit penser à d'autres projets; & les mêmes puissances, qui avoient fait le premier plan de partage, en formèrent un nouveau. Le traité en fut signé au mois de mars 1700, à Londres & à la Haye. On destinoit l'Espagne, les Indes & les Pays-Bas à l'archiduc Charles: on ajoutoit la Lorraine à ce qu'on avoit déjà donné au dauphin: & pour dédommager le duc de Lorraine, on lui donnoit le Milanès. Enfin on accordoit trois mois à l'empereur pour accéder à ce traité; & on arrêtoit que l'Espagne & l'empire ne seroient jamais réunis sur une même tête.

L'Angleterre & la Hollande dispoisoient donc de la succession de Charles II, sans consulter ni ce prince, ni les Espagnols. Elles s'arrogeoient donc un droit qu'elles n'avoient pas: mais le désir de prévenir la guerre, si elles agissoient sincèrement, est un motif qui les justifioit assez. Il me semble que si les principales puissances n'usurpoient des droits que dans des cas semblables, il ne seroit pas raisonnable de les leur con-

tester. N'avoient-elles pas le droit de veiller à la tranquillité de l'Europe ? & si pour l'assurer, il falloit disposer de la monarchie d'Espagne, pourquoi n'en auroient-elles pas disposé ?

Il est vrai qu'une nation indépendante peut en général réclamer avec raison contre les loix qu'on lui impose. Mais ne peut-il pas se trouver des cas, où elle ne mériterait pas d'être écoutée ? Si par une vanité mal entendue, les Espagnols aiment mieux troubler toute l'Europe, que de souffrir le démembrement de leur monarchie, faut-il que toute l'Europe se sacrifie à cette vanité ? N'est-ce pas pour avoir voulu conserver l'Italie & les Pays-Bas, que l'Espagne s'étoit ruinée ? & n'étoit-ce pas l'asservir que de la borner à elle-même & à ce qu'elle possédoit dans les Indes ? Le traité de partage pourroit donc n'être pas injuste, quoique fait malgré les protestations de Charles II. Mais certainement c'étoit une injustice de disposer des états de ce prince, sans consulter les puissances intéressées. Or, Léopold, d'après les principes qu'on suivait en Europe, avoit des droits à la succession entière. Son consentement étoit donc nécessaire. On ne l'obtint pas ; & il ne restoit plus qu'à renoncer aux dispositions qu'on avoit faites, ou qu'à soutenir une injustice par la voie des armes.

On ne se fût pas trouvé dans cet embarras, si on eût fait le traité de partage à Rîswyck : car alors le conseil de Madrid auroit donné son consentement à ce qui auroit été réglé ; ou s'il l'avoit refusé, les autres puissances auroient pu l'y contraindre, sans s'exposer à aucun blâme.

L'empereur, trop foible pour continuer la guerre, auroit été moins difficile, & se feroit cru heureux d'assurer à un de ses fils l'Espagne, les Indes & les Pays-Bas. On pouvoit donc faire à Rifwyck le premier partage : on devoit même y faire le second, ou quelqu'autre ; car il n'eût pas été prudent de compter sur la vie du prince de Baviere, qui n'avoit que quatre à cinq ans. Mais parce qu'on ne prit ces mesures qu'après avoir signé la paix, l'empereur se refusa à toutes les propositions ; & quand le dernier partage auroit eu lieu, il feroit au moins resté une cause de guerre, puisque Léopold conservoit tous ses droits.

Quelque intérêt qu'on eût à prévenir la guerre, la négociation des deux traités de partage avoit souffert bien des retardemens. On étoit convenu des articles ; cependant on ne signoit pas, & l'Angleterre & la Hollande se rendoient suspectes à la France par les délais qu'elles affectoient. Elles prenoient pour prétexte l'espérance d'obtenir enfin le consentement de l'empereur ; mais on pouvoit croire qu'elles négocioient moins pour conclure, que pour affoiblir le parti de la maison de Bourbon en Espagne, en faisant croire que Louis XIV songeoit à diviser cette monarchie. La signature du second traité de partage parut dissiper ces soupçons.

Surpris qu'on disposât de ses états, lorsqu'il vivoit encore, Charles II, porta ses plaintes dans toutes les cours. Il ne pouvoit former que des plaintes. Sans argent, sans forces, il ne trouvoit des ressources ni dans son esprit naturellement foible, & affoibli encore par les maladies,

L iv

ni dans ses ministres qui se conduisoient par des vues contraires. Les intrigues, qui divisoient la cour, communiquoient des impressions différentes au royaume entier ; & l'on s'agitoit de toutes parts dans l'attente d'un événement, auquel l'Espagne pouvoit moins contribuer qu'aucune autre puissance.

Cependant les vœux des Espagnols étoient en général pour un prince de la maison de Bourbon. Ils se flattoient d'empêcher par ce moyen un démembrement qu'ils jugeoient deshonorant pour la monarchie. Ils étoient à la vérité offensés du traité de partage ; mais leur haine tomboit toute sur l'Angleterre & la Hollande ; présumant que Louis XIV. renonceroit à ce traité, lorsqu'on offriroit la monarchie entière à son petit-fils. Les vues de la plus grande partie du conseil de Madrid étoient conformes aux vœux de la nation ; & Charles, qui ne pouvoit consentir à la division de ses états, étoit disposé à donner l'exclusion aux princes de sa maison, parce qu'il les jugeoit trop foibles pour les conserver tout entiers.

N'osant néanmoins se décider par lui-même, il consulta son conseil, des théologiens, des jurisconsultes, des évêques & même le pape Innocent XII. Tous les avis, dit-on, furent uniformes & en faveur de la maison de Bourbon. Il fit donc un testament, par lequel il reconnut les droits du dauphin : voulant néanmoins prévenir la réunion des deux monarchies, il appelloit à sa succession le duc d'Anjou, second fils du dauphin ; il le nommoit héritier de tous ses états, sans en excepter aucune partie, & sans



démembrement ; & il déclaroit que si ce prince n'acceptoit pas la monarchie entière , il la conféroit à l'archiduc Charles. Ce testament ne fut public qu'à sa mort , qui arriva un mois après , le 1<sup>er</sup> novembre.

Quoique Charles II eût consulté , son testament ne paroît pas avoir été bien digéré. Si le duc d'Anjou , comme il le reconnoît , a droit à toute la monarchie , il peut sans doute en abandonner une partie : comment donc le roi d'Espagne peut-il déclarer qu'il n'en aura rien du tout , s'il ne l'accepte pas toute entière ? & comment , dans cette supposition , peut-il la transférer à un autre ?

Si par des renonciations solennelles , la maison de Bourbon avoit perdu les droits qu'elle tenoit d'Anne & de Marie Thérèse d'Autriche , elle acquéroit de nouveaux titres par le consentement des peuples d'Espagne aux dispositions de Charles II. Elle pouvoit donc accepter le testament.

On peut même remarquer que si les puissances de l'Europe avoient jugé sagement des choses , la maison d'Autriche se seroit seule opposée à l'agrandissement de sa rivale. Le duc d'Anjou , pour être petit-fils de Louis XIV , en auroit-il été l'allié ? seroit-il entré dans les vues de son grand-père , jusqu'à sacrifier les intérêts de sa couronne ? en auroit-il été le maître ? Supposons que Louis XIV eût régné en Espagne sous le nom de son petit-fils , sa puissance en devenoit-elle plus redoutable ? Comme roi de France , il avoit besoin de la paix ; il en avoit encore plus besoin comme roi d'Espagne. Cette

seconde monarchie faisoit la fortune du petit-fils, & elle n'ajoutoit rien à celle du grand-pere : elle étoit tout-à-fait épuisée ; & son épuisement la rendoit d'autant plus foible, qu'elle étoit plus vaste.

Si les deux branches de la maison d'Autriche ne se sont pas toujours donné des secours, malgré les raisons qu'elles avoient d'être toujours unies ; pouvoit-on supposer qu'après la mort de Louis, les intérêts de deux couronnes, cédant aux liens du sang, les deux branches de la maison de Bourbon ne formeroient qu'une seule & même puissance ? Certainement de quelque maison que fût le roi d'Espagne, il devoit rechercher l'alliance de l'Angleterre & de la Hollande ; & il ne pouvoit pas regarder comme son allié naturel une puissance, qu'il bornoit au nord & au midi.

L'Europe n'en jugeoit pas ainsi. Accoutumée à craindre l'ambition de Louis XIV, elle la craignoit encore, lorsqu'elle n'étoit plus à redouter ; & elle voyoit toujours le fantôme de la monarchie universelle. Il lui sembloit que l'agrandissement des Bourbons étoit l'agrandissement de la France même, & donnoit de nouvelles forces à cette monarchie. Aveuglée par ce préjugé, elle ne devoit pas souffrir que cette maison recueillit toute la succession du roi d'Espagne. Si Louis acceptoit le testament, il armoit donc toute l'Europe contre lui. Il trouvoit aussi des inconvéniens à s'en tenir au traité de partage.

Le roi Guillaume, en agitant l'Europe, n'avoit jamais eu que des vues particulières. Lorsque son intérêt fut de susciter des ennemis à la

France, il forma cette grande alliance, à laquelle il persuada d'assurer à la maison d'Autriche toute la succession du roi d'Espagne. Pour y réussir, il imprima la terreur du nom de Louis XIV, & parce que dans la frayeur on juge mal des objets, l'Europe se grossit le danger dont elle se crut menacée; & elle ne vit pas celui auquel elle s'exposoit, en rendant aux descendants de Charles-Quint une puissance qu'elle avoit eu tant de peine à détruire. On se proposoit d'établir l'équilibre; & on ne s'apercevoit pas, que si l'on réussissoit, on porteroit tout d'un bassin dans l'autre.

A force de dire qu'il étoit tems d'abaisser la maison de Bourbon & d'élever la maison d'Autriche, on ne se faisoit plus d'autres idées, on ne formoit plus d'autres projets. Mais Guillaume qui avoit donné ce préjugé, ne l'avoit pas pris; il pensoit d'après ses intérêts, & comme il avoit changé, il s'étoit fait un nouveau plan. Depuis qu'il étoit roi d'Angleterre, il vouloit la paix. Il lui importoit peu que la France acquit les royaumes de Naples & de Sicile & d'autres provinces. Peut-être pensoit-il qu'elle n'en feroit pas plus puissante. Je dis *peut-être*, car on croit communément qu'un prince est plus puissant, lorsqu'il a plus d'états. C'est un préjugé que l'expérience n'a pas encore détruit.

Le traité de partage étoit l'ouvrage du roi Guillaume. Ce n'est qu'à regret que l'Angleterre & la Hollande avoient consenti à l'agrandissement des Bourbons. Les obstacles, qu'elles avoient opposés, avoient fait trainer la négociation; & depuis que le traité avoit été signé, on n'avoit pris,

ni voulu prendre aucune mesure pour en assurer l'exécution.

Si Louis XIV s'en tenoit au traité de partage, il ne pouvoit donc attendre aucun secours d'Angleterre ni des Provinces-Unies. Mais au moins il ne devoit pas craindre qu'elles prissent les armes, pour empêcher l'exécution d'un traité qu'elles avoient ratifié. Elles vouloient la paix, elles en avoient besoin pour se rétablir; il n'est pas vraisemblable, que sacrifiant leur repos à l'ambition de Léopold, elles voulussent s'épuiser encore pour assurer à un fils de ce prince toute la monarchie d'Espagne. On doit donc présumer que la France n'auroit eu pour ennemi que la maison d'Autriche, au lieu qu'elle armoit toute l'Europe, si Louis XIV acceptoit le testament. Dans le premier cas, elle pouvoit se promettre des succès; dans le second, elle avoit tout à redouter.

Aussitôt que l'ambassadeur d'Espagne eut communiqué le testament de Charles II, le roi assembla son conseil. L'avis du marquis de Torci, secrétaire d'état au département des affaires étrangères, fut d'accepter le testament. Le duc de Beauvilliers, persuadé que ce parti causeroit une guerre capable de ruiner la France, opina pour le traité de partage. Le chancelier Pontchartrain, ayant résumé les raisons de part & d'autre, n'osa prononcer, & conclut que le roi seul, plus éclairé que ses ministres, pouvoit décider. Le dauphin parla peu : jugeant en pere qui s'intéresse à son fils, il se déclara pour le testament; & Louis, comme le dauphin, ne fut que pere. Cependant il auroit dû penser qu'il étoit roi, que son royau-

me étoit épuisé, qu'il l'avoit lui-même ruiné pour en reculer les frontieres, & qu'il étoit injuste de le sacrifier encore à l'agrandissement de sa maison. Enfin le duc d'Anjou fut déclaré roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Il partit pour Madrid, & fut reconnu sans obstacles dans toute la monarchie espagnole.

Le roi d'Angleterre & les Etats-Généraux quoiqu'offensés de l'infraction du traité de partage, ne se déterminèrent pas d'abord à déclarer la guerre à la maison de Bourbon. Ils reconnurent même Philippe V. Les intérêts de leur commerce, le repos dont ils sentoient le besoin, l'incertitude où ils étoient des alliés, sur lesquels ils pouvoient compter, & des secours qu'ils en pourroient retirer; tout demandoit qu'ils ne prissent pas leur résolution à la hâte. Ces raisons firent commencer une négociation à la Haye. Mais la France & l'Espagne eurent lieu de juger qu'on ne cherchoit qu'à gagner du tems; & qu'après avoir obtenu une chose, on en demanderoit bientôt une autre. Car on ne leur laissoit pas ignorer qu'on se réservoir d'expliquer & d'étendre dans la suite les premieres propositions qu'on leur faisoit. Or, cette maniere de négocier est tout au moins suspecte; & d'ailleurs il est étrange de demander une réponse positive à des propositions, qu'on reconnoît n'avoir pas encore expliquées, ni exposées dans toute leur étendue. Cette négociation finit le 7 septembre 1701, par un traité d'alliance entre l'empereur, le roi d'Angleterre & les Etats-Généraux.

L'objet de cette confédération se bornoit à procurer à la maison d'Autriche une satisfaction en dé-

dommagement des droits qu'elle avoit sur l'Espagne. Elle ne portoit donc pas ses prétentions aussi haut que la ligue d'Augsbourg. Cela seul fait voir que le roi d'Angleterre & les Etats - Généraux s'engageoient à regret dans une nouvelle guerre, & qu'ils l'entreprenoient avec une sorte de méfiance. Ils se voyoient accablés de dettes; ils sentoient combien il seroit difficile de mettre de nouveaux impôts sur des peuples, déjà trop sur-chargés : le parlement d'Angleterre, surtout ne paroissoit pas disposé à donner des subsides. Guillaume, qui favorisoit les Whigs, étoit sûr de leurs suffrages : mais les Torys formoient un parti considérable & fort animé. Toute la nation chérissoit la paix, qu'elle commençoit à goûter : elle soupiroit après le rétablissement de son commerce; & elle étoit alors bien moins effrayée de la puissance de la maison de Bourbon, que des nouvelles impositions qu'elle seroit obligée de payer.

La paix continuoit entre l'empire & la Porte. L'empereur paroissoit donc pouvoir soutenir cette guerre avec plus de succès que les précédentes. Mais avec beaucoup de dettes, peu d'argent & des peuples pauvres, il étoit à charge à ses alliés. Il continuoit d'aliéner les états d'Allemagne, en persistant dans la résolution de créer un neuvième électorat. Le plus grand nombre des princes paroissoit ne vouloir prendre aucune part à la succession d'Espagne. Il se formoit même des intrigues & des ligues contre les entreprises de l'empereur. Il est vrai que Léopold fortifia son parti, en promettant de terminer le différend sur le neuvième électorat à la satisfaction des prin-

ces ; mais les secours qu'il attendoit de pareils alliés , étoient toujours incertains & fort coûteux ;

Après la paix de Rifwyck , la France n'avoit pas désarmé comme les autres puissances. Elle conservoit de grandes forces sur terre & sur mer ; & elle étoit en état d'attaquer , lorsque la plupart de ses ennemis n'étoient pas encore préparés à la défense. Philippe V en possession paisible de toute la monarchie d'Espagne , commandoit à des peuples qui lui étoient dévoués. Les deux couronnes ne pouvoient manquer d'agir de concert , puisqu'un même intérêt les unissoit. Elles avoient pour alliés l'électeur de Bavière , son frère l'électeur de Cologne , l'évêque de Munster , le duc de Savoie , celui de Mantoue & le roi de Portugal.

Cependant elles ne pouvoient pas compter également sur tous les alliés. Il étoit facile à l'empereur de gagner le duc de Savoie , qui étoit dans l'usage de s'agrandir en passant tour-à-tour de l'alliance de la maison de Bourbon dans l'alliance de la maison d'Autriche. Si le roi de Portugal étoit d'abord entré dans l'alliance de Louis XIV , c'est qu'à l'avènement du duc d'Anjou , il n'avoit pas d'autre parti à prendre ; & il étoit évident qu'aussitôt que l'Angleterre & la Hollande armeroient , il feroit de son intérêt de rechercher leur protection.

L'Espagne pouvoit peu pour sa défense , & quelles que fussent les forces de la France , elles n'étoient pas proportionnées aux frontieres des deux monarchies. Dès les premières campagnes elles devoient diminuer par les succès mêmes , elles pouvoient se ruiner par des revers : & ce-

pendant où étoient les ressources pour les rétablir ? Se flattoit-on d'en trouver dans l'épuisement des peuples , dans le désordre des finances ? Une autre cause de foiblesse , dont le gouvernement ne s'appercevoit peut-être pas , c'est qu'on n'avoit plus d'aussi grands ministres ni d'aussi grands généraux. Au contraire, les ennemis s'étoient disciplinés pendant la guerre qu'on venoit de terminer à Riswyck. Instruits par leurs propres défaites , les Hollandois & les Anglois ne devoient plus être aussi faciles à vaincre : & les François , si souvent vainqueurs , devoient naturellement s'être relâchés.

Si les forces de Louis XIV & de Philippe V , n'étoient pas proportionnées à la défense des deux monarchies , si encore elles ne pouvoient pas se soutenir longtems , il en faut conclure que ces princes se sont engagés dans la guerre avec trop de confiance. Ils auroient pu l'éviter , en sacrifiant l'Italie & les Pays-Bas , & en convenant de quelques réglemens pour dissiper les terreurs paniques , que donnoit l'agrandissement de la maison de Bourbon. On a tout lieu de le croire , quand on considère les dispositions des peuples de l'empire. L'intervalle , écoulé depuis la pacification de Riswyck , ne leur avoit pas permis d'oublier les maux qu'ils avoient soufferts ; ils en étoient encore accablés ; & ce n'est qu'avec une extrême répugnance , qu'ils pouvoient se déterminer à reprendre les armes. L'empereur auroit lui-même accepté la paix. Son ambition auroit cédé à l'impuissance de soutenir seul la guerre , & il se seroit contenté de la satisfaction dont ses alliés seroient convenus. Mais puisque Louis XIV &



& Philippe V vouloient conserver la succession entiere de Charles II, la guerre ne pouvoit plus s'éviter, & cependant ils entreprenoient au-delà de leurs forces.

Léopold avoit commencé les hostilités en Italie, lorsqu'il négocioit encore à la Haye avec le roi Guillaume. Il soutint feu la guerre pendant la premiere année. Le prince Eugene de Savoie, qui commandoit l'armée impériale, étoit entré par le Trentin, pour pénétrer dans le Milanès. Le maréchal de Catinat commandoit les troupes de France, sous les ordres du duc de Savoie que les deux rois avoient nommé généralissime.

Il s'agissoit d'empêcher le passage de l'Adige aux Impériaux. Chose difficile à cause de l'étendue de pays qu'il falloit garder. En effet, le poste de Carpi fut forcé le 9 juillet 1701; & le prince Eugene se vit maître de tout le pays entre l'Adige & l'Adda. Catinat qui recevoit continuellement des échecs, soupçonna le duc de Savoie d'intelligence avec les ennemis. Mais la cour de Versailles, qui rejeta ces soupçons, le rappella, & envoya le maréchal de Villeroi pour le remplacer.

Contre l'avis de Catinat, qui n'avoit pas encore quitté l'armée, Villeroi voulut livrer bataille aux ennemis, qui étoient campés à Chiari. L'entreprise étoit téméraire, & quand elle eût réussi, on n'en eût tiré aucun avantage. Les François furent défaits. Cette action se passa le 1 septembre. Le courage que montra le duc de Savoie, parut dissiper les soupçons qu'on avoit formés.

Le 16 du même mois, mourut à St. Germain en Laye Jaques II; & Louis XIV reconnut pour

*Tome XI. Hist. Mod.*

M

roi d'Angleterre, le prince de Galles son fils, qui prit le nom de Jacques III. Il eut bientôt lieu de se repentir d'une démarche imprudente, qui pouvoit soulever les Anglois contre la France, & qui bien loin d'être utile au jeune prince de Galles, devoit plutôt lui nuire.

Guillaume III s'en applaudit. Il ne douta plus d'obtenir des subsidés, lorsqu'il vit les ressentimens de la nation éclater contre un prince étranger, qui prétendoit lui donner un roi. Il représenta cette entreprise comme un attentat, qui intéressoit la religion protestante, la tranquillité présente & future, & la liberté de la nation. Il exagéra la puissance de la maison de Bourbon, qui après s'être affermie sur le trône d'Espagne, entreprendroit de rétablir un prince papiste sur celui d'Angleterre. Il fit craindre que le commerce ne fût ruiné par l'union de la France & de l'Espagne, si on ne se hâtoit de troubler ces deux monarchies & de les abattre, avant qu'elles eussent eu le tems de déployer toutes leurs forces. Enfin il montra dans l'Amérique des conquêtes faciles, & capables de dédommager des frais de la guerre.

Les deux chambres entrèrent dans ses vues. Jugeant qu'il étoit de leur intérêt de soutenir les droits de la maison d'Autriche, elles ordonnerent qu'on leveroit quarante mille hommes. Le roi ayant encore demandé dix mille hommes pour un débarquement, ils lui furent accordés. Il fut même résolu de ne point faire la paix, jusqu'à ce que la nation eût reçu satisfaction de l'offense que Louis lui avoit faite, en reconnoissant le prétendu prince de Galles.

La faison d'entrer en campagne approchoit ; quand le roi Guillaume mourut, le 19 mars. Il avoit régné près de quatorze ans. On a dit qu'il étoit stadhouder d'Angleterre & roi des Provinces-Unies. C'est que le parlement d'Angleterre avoit si fort limité la prérogative royale, que Guillaume n'étoit proprement que le chef d'une république. Quoique les Anglois l'eussent désiré pour maître, ils lui témoignèrent peu de confiance. Ils parurent cesser de l'aimer & ils lui firent essuyer bien des contradictions. Les Hollandois au contraire, lui montrèrent toujours le plus grand dévouement. Ils n'oublierent jamais les services qu'il leur avoit rendus dans la guerre de 1672. Ils portèrent même la reconnaissance jusqu'à lui sacrifier leur liberté : car en 1674, ils déclarèrent en sa faveur le stadhoudérat héréditaire. Heureusement pour les Provinces-Unies, il ne laissa point de postérité, & elles supprimèrent une dictature, qu'elles avoient eu l'imprudence de rendre perpétuelle. Je vous avois prévenu que les Hollandois vous prouveroient qu'un peuple, jaloux d'être libre, se donne volontiers un maître, quand il se flatte d'être bien gouverné.

La mort de Guillaume ne changea rien aux résolutions qui avoient été prises. Anne, fille de Jacques II, monta sur le trône conformément à l'ordre de succession que le parlement avoit établi. Elle s'écarta d'autant moins du plan de son prédécesseur, qu'elle donna toute sa confiance au duc de Marlborough, qui étant aussi avare qu'ambitieux, avoit besoin des troubles pour s'enrichir & pour s'élever. Grand ministre, grand capitai-

M ij

ne, il se vit bientôt à la tête des affaires & des armées. Ce changement dans le gouvernement présageoit à la France une guerre bien plus longue & bien plus ruineuse, que celle que Guillaume eût faite, s'il eût vécu.

---

## CHAPITRE II.

*De la Russie, jusqu'au commencement du dix-septieme siecle.*

ON fait suffisamment l'histoire des siècles barbares, quand on fait qu'ils ont été barbares. Dans une ignorance profonde, remplis de préjugés absurdes, livrés à des superstitions grossières; sans arts, sans police, sans mœurs; croupir dans un lâche repos avec un corps fait pour la fatigue, ou se battre comme des bêtes féroces, & n'apprendre jamais la guerre; tour-à-tour fuir, piller, commettre toutes sortes de cruautés; ne compter que sur le nombre, ne connoître ni courage ni vertu; enfin être esclave, sans être soumis: voilà ce qu'ont été les Russes jusqu'au dix-septieme siècle. Il n'importe donc pas de savoir avant cette époque, les événemens de ce vaste empire, qui s'étend d'Occident en Orient environ deux mille lieues. En étudiant la géographie, Monseigneur, ne considérez-vous pas quelquefois combien il y a peu de peuples qui méritent d'être connus, & parmi ces peuples combien peu d'hommes, &

parmi ces hommes combien peu de princes. Cela abrège au moins nos études; cependant elles seront bien longues encore, si nous voulons les faire comme il faut. Je ne fais que vous introduire : jugez donc ce qui vous reste à faire, & ne vous croyez pas instruit.

La famille qui régnoit à Moscou, s'étoit éteinte, & la Russie avoit été déchirée par des guerres, lorsqu'en 1613 les Russes eurent enfin la liberté de se choisir un maître. Ils le prirent dans la famille de Romanow, alliée par les femmes aux czars précédens. Michel Féodorowitz, c'est ainsi que ce prince se nommoit, n'avoit que quinze ans, & vivoit avec sa mere, Marie-Iconomassie, alors religieuse dans un couvent à Uglits. Marie se refusa d'abord aux vœux de la nation, craignant pour son fils les malheurs du trône; mais elle se rendit lorsqu'un évêque eut assuré avoir eu une révélation qui confirmoit ce choix. Michel fut proclamé & signa une capitulation, par laquelle il promit de protéger la religion, de ne point faire de loix nouvelles, de ne rien changer aux anciennes, & de n'entreprendre point, sans le consentement du sénat, ni de mettre des impôts, ni de faire la guerre, ni de faire la paix. Les Russes, ou plutôt les sénateurs saisirent l'occasion d'avoir quelque part dans le gouvernement. Michel fut fidèle à ses promesses. Il mourut en 1645, & laissa le trône à son fils Alexis.

Alexis, surnommé Mikhaelowitz, c'est-à-dire, fils de Michel, n'avoit alors que seize ans. Il s'attira d'abord la haine publique par la conduite des ministres, auxquels il confia l'autorité. ■

fut ensuite aimé & respecté, lorsqu'il gouverna par lui-même. Il est le premier czar qui paroisse s'être aperçu de l'ignorance de ses peuples. Il connut qu'il falloit leur donner des loix, des arts & des connoissances. Il favorisa le commerce, il établit quelques manufactures; il fit traduire plusieurs livres qui traitoient des arts & des sciences. Sans égard pour le préjugé, qui défendoit toute communication avec les nations étrangères, il attira des étrangers instruits & laborieux. Il peupla des provinces auparavant désertes. C'est sous son regne que les Russes commencerent à se faire connoître aux principales puissances de l'Europe & de l'Asie, car jusqu'alors ils n'étoient guere connus que des peuples avec qui la guerre les mettoit en relation. Des ambassadeurs chinois, persans & autres vinrent à Moscou, & Alexis en envoya pour la première fois en France & en Espagne. Il est à remarquer qu'il refusa de recevoir l'envoyé de Cromwel, déclarant qu'il ne reconnoitroit jamais ce prétendu protecteur de l'Angleterre. Il formoit le projet d'avoir des flottes sur la mer Noire & sur la mer Caspienne, lorsqu'il mourut en 1676.

Il laissa trois fils, Féodor, Ivan ou Jean & Pierre: tous trois, conformément à l'usage, surnommés Alexiowitz. Le premier, âgé de seize ans, monta sur le trône: & régna jusqu'en 1702, qu'il mourut. Il suivit les traces de son pere, accueillant les étrangers, protégeant le commerce, les sciences & les arts, & travaillant à réformer les mœurs de ses sujets. On prétend que dans le dessein de n'avoir égard qu'au mérite, il brûla

tous les titres des nobles. Mais il étoit trop jeune, il régna trop peu pour produire une révolution.

De ses deux freres, dont l'un avoit treize ans, & l'autre dix, il avoit préféré le cadet pour son successeur, parce qu'Ivan étoit également foible d'esprit & de corps. Or, les czars ont droit ou font dans l'usage de désigner dans leur famille celui qui doit leur succéder. Pierre fut donc reconnu par les boyards : c'est ainsi qu'on nommoit alors les sénateurs & les principaux de la nation.

Sophie, sœur de ces deux princes, s'étoit flattée de régner sous le nom d'Ivan son frere. Cette femme ambitieuse, voyant ses espérances déçues, intrigua. Elle gagna les strélitz, corps de troupes qui pouvoit tout à Moscou, comme autrefois les gardes prétoriennes à Rome. Elle causa de grands troubles. Mais enfin elle fit associer Ivan à Pierre, obtint la régence & régna.

Sophie se conduisoit par les conseils du prince Basile Gallitzin, lithuanien d'origine, & de la maison des Jagellons, qui avoient occupé le trône de Pologne pendant près de deux cens ans. N'osant attenter à la vie du czar Pierre, qui étoit cher au peuple, cette princesse & ce ministre songerent à l'écarter au moins du trône. Dans cette vue, ils se hâterent de marier le czar Ivan ; & ils se flattoient de conserver toute l'autorité, si ce prince, qui étoit d'une santé foible, laissoit un fils après sa mort.

Cependant ils ne donnoient aucun soin à l'éducation de Pierre ; au contraire, ils mettoient

auprès de lui de jeunes débauchés, qui le portoient à des excès de rîqueurs fortes, capables de ruiner la santé & d'affoiblir l'esprit. Ce jeune prince se livroit à ces excès; la force de son tempérament paroissoit l'y inviter : heureusement cette même force le garantit en partie des maux qu'il se préparoit. Je dis *en partie* : car les débauches de son enfance tournerent en habitude, & fouillèrent sa vie.

Il y a des ames qui croupissent lâchement dans les vices où elles ont été poussées : ce n'est pas qu'elles se trouvent bien , c'est qu'elles n'ont pas la force de se mettre mieux. Il y en a d'autres qui font des efforts, & qui se dégagent quelquefois : c'est qu'elles sentent ce qui leur manque. Pierre, dans les excès auxquels il se livroit avec le plus de plaisir, n'étoit pas content. Il cherchoit quelque chose qu'il ne trouvoit pas parmi ses jeunes débauchés : il sentoit un besoin qu'il ne pouvoit pas s'expliquer : il lui falloit un homme vertueux.

Dans les troupes étrangères qui étoient alors au service de la Russie, il y avoit un officier genevois, qui se nommoit le Fort. Pierre, qui n'avoit encore que onze ans, le remarqua, causa avec lui, le goûta, lui donna un emploi qui l'approchoit de sa personne, & voulut apprendre de lui à faire l'exercice. Plus il connut cet homme sage & éclairé, plus il lui donna sa confiance. Tantôt il faisoit l'exercice avec lui; tantôt il conduisoit avec lui, sur un lac, une barque, construite comme un vaisseau de guerre; & le Fort ne laissoit pas échapper l'occasion de lui faire com-



prendre que la vraie maniere de régner n'étoit pas celle des czars.

L'empereur Léopold , la république de Venise & la Pologne , alors ligués contre les Turcs , sollicitoient la cour de Moscou à faire une diversion en Crimée , afin de rappeler de ce côté les Tartares , qui faisoient en Hongrie la principale force de la cavalerie ottomane. Cette négociation n'avançoit point , de sorte que les czars ne prirent part à cette guerre qu'en 1687 , lorsque Jean Sobieski eut offert de leur céder , en son nom & en celui de la république , toutes ses prétentions sur l'Ukraine & sur le duché de Smolensko.

Les partisans de Pierre lui avoient donné pour premier ministre Boris Gallitzin , parent & ennemi du favori de Sophie. C'étoit un homme fidelle , integre & zélé. Dans le dessein d'éloigner son rival & d'en rompre toutes les mesures , il lui fit donner le commandement des armées qui devoient agir en Crimée. Basile Gallitzin n'osa refuser , de peur de se rendre suspect.

La Crimée est cette presqu'île que les anciens ont nommée Chersonese - Taurique. Basile Gallitzin y marcha avec confiance , parce qu'il comptoit sur le nombre de ses troupes ; mais ses troupes connurent bientôt qu'elles ne devoient pas avoir la même confiance en leur chef. En effet , il les engagea dans des déserts , où elles ne purent ni agir ni subsister , faute de vivres & de fourrages. Gallitzin rejeta le mauvais succès de cette campagne sur l'hetman ou chef des Cosaques , qui fut déposé & envoyé en Sibérie.

Il y avoit alors en Ukraine, pays des Cosaques, un gentilhomme polonois nommé Mazeppa. Il y étoit arrivé nu & lié sur un cheval fougueux, & à demi-mort de faim & de fatigue. Les Cosaques lui donnerent des secours : il se fixa parmi eux : il se distingua dans les courses qu'ils faisoient contre les Tartares ; & ce fut lui qu'ils choisirent pour hetman ou prince d'Ukraine, avec l'agrément de la cour de Moscou. L'aventure qui fit sa fortune & qui devoit faire sa perte, avoit été l'effet de la vengeance d'un seigneur polonois qu'il avoit offensé. Cet homme jouera un rôle dans l'histoire de Pierre Alexiowitz.

Il fallut faire de nouveaux préparatifs contre les Tartares. On y employa plus d'un an. Basile Gallitzin n'attendit pas qu'on lui offrit le commandement des troupes. Il le sollicita dans l'espérance de réparer sa honte, & il l'obtint. Il comptoit surprendre Précop, une des principales places de Crimée. Il se trompa ; les ennemis furent informés à temps. Après un combat qui ne fut point décisif, il se laissa amuser par une négociation, pendant laquelle les forces des Tartares croissoient, & les siennes diminuoient par le défaut de subsistances. Il fallut donc songer à la retraite, après avoir perdu l'occasion de vaincre. Il fit cependant une relation, où il s'attribuoit des succès : mais il ne put tromper le czar Pierre. On l'accusa même de s'être laissé corrompre par le kan des Tartares.

Ruiné dans l'esprit du czar Pierre, il ne lui restoit que Sophie. Cette princesse partageoit vivement les mortifications de son favori : elle jugeoit que s'il perdoit son crédit, elle perdroit

elle-même toute son autorité; & cependant elle ambitionnoit de partager le trône avec lui. Impatiente d'assouvir sa passion, elle ne laissoit pas à son frere le tems de se saisir des rênes du gouvernement, & elle en médita la mort.

Elle avoit gagné Tekelavitaw, chef des strélitz. Déjà six cent de ces soldats, conduits par ce perfide, marchaient la nuit au château de Pebrackensko, où Pierre étoit depuis quelques jours sans aucune défiance. Heureusement deux strélitz, qui eurent horreur de ce crime, se déroberent, & coururent par des chemins détournés avertir le czar. Ce prince eut le tems de se sauver; & toute sa cour le suivit dans le monastere de la Trinité, où il se réfugia. Aussitôt il envoya des lettres à Moscou pour inviter les boyards, les sénateurs & les strélitz, qui n'avoient pas trempé dans la conspiration, à se rendre auprès de lui. La noblesse, le peuple, les soldats, tout le monde accourut: tous volèrent à la défense de leur prince. Il ne restoit plus qu'à punir les coupables. Tekelavitaw périt sur la roue. On enferma Sophie dans un couvent. Basile Gallitzin fut exilé à Kergapol pour y vivre & mourir dans la misere. Son fils & ses plus proches parens, suivant la coutume de ce pays barbare, furent enveloppés dans sa disgrâce, & le suivirent dans son exil.

Pierre régnoit enfin, c'est-à-dire qu'il étoit le maître d'un vaste empire: mais cette maniere de régner ne le contentoit pas. Il portoit envie aux souverains, qui commandoient à des hommes dans de petits états. Tout étoit à créer pour lui; il se flatta de créer.

Cependant les préjugés, sur-tout lorsqu'ils tiennent aux mœurs, sont difficiles à détruire. Il semble que ce ne puisse être que l'ouvrage du tems, & qu'une autorité absoïue, telle que celle du czar, devoit même échouer. Aussi se proposa-t-il de tenter la réforme de ses peuples, moins par la force des loix, que par son exemple. C'est en effet, par des exemples que les souverains peuvent changer facilement les mœurs d'une nation; & ils ne les chargent que trop facilement, quand ils en donnent de mauvais.

Occupé de ses vastes projets, le czar s'en entretenoit souvent avec le Fort, le seul homme qui pût en effet lui donner des lumieres, & contribuer au succès de ses desseins. Il lui ordonna de former une compagnie de cinquante hommes, afin d'avoir d'abord un modele, pour former ensuite le reste de ses troupes.

Peu de jours après, le Fort parut à la tête de cette compagnie, presque toute composée d'étrangers. Il lui fit faire l'exercice sous les fenêtres du czar, qui ne s'étoit pas attendu à jouir si-tôt de ce spectacle. Ce prince, enchanté, voulut servir dans cette compagnie; & ayant été fait tambour, il en prit l'habit, & battit la caisse. Il resta quelque tems dans cet emploi, vivant de sa paye, couchant sous une tente, & déclarant à son capitaine qu'il ne vouloit avancer de grade en grade, qu'autant qu'il le mériteroit. Il tint parole. C'est ainsi que Pierre descendoit du trône, pour donner à ses sujets l'exemple de la subordination & de la discipline.

La compagnie de le Fort devint bientôt un régiment de plusieurs bataillons. Ce fut l'école d'où

l'on tiroit les meilleurs sujets pour former d'autres troupes : & dans la vue de hâter les progrès de la discipline militaire , le czar assigna des sommes considérables en Hollande, en Angleterre & à Geneve , pour les officiers qui voudroient passer à son service. Cependant le désordre de ses finances étoit un obstacle à l'exécution de ses desseins. Il y pourvut & remédia aux abus que le Fort lui fit connoître.

Vers ce tems, commença la fortune d'Alexandre Mentzikof, que Pierre éleva dans la suite aux premiers emplois. C'étoit un garçon pâtissier , né de pauvres paysans sur les bords du Volga. Un jour qu'il passoit dans les rues de Moscou , en criant ses petits pâtés ; le czar , qui étoit à table , eut la curiosité de le faire appeller. Il lui trouva de la physionomie , il l'interrogea ; il fut content de ses réponses , & il le mit aussitôt dans la compagnie de le Fort , auquel il le recommanda. Mentzikoff ne tarda pas à se distinguer ; & dans peu d'années il acquit la confiance de son maître.

Depuis les mauvais succès de Basile Gallitzin , la cour de Moscou ne paroissoit plus penser à la Tartarie. Les troubles dont elle avoit été agitée , & les soins dont s'étoit occupé le czar , n'avoient pas permis de s'engager dans une guerre , qui demandoit de grands préparatifs. Les Turcs furent tirer parti de cette inaction. Ils persuadèrent aux Polonois qu'elle étoit l'effet d'une négociation secrète ; que le czar étoit au moment de faire la paix avec la Porte ; & qu'il se proposoit de déclarer la guerre à la Pologne. Les Tartares de leur côté employoient de sembla-

bles moyens, pour rendre les Polonois suspects aux Russes.

Ces intrigues semèrent la méfintelligence parmi les alliés. La république de Pologne craignant quelque entreprise de la part de la Russie, ne donna plus les mêmes secours à l'empereur; & le czar ne vouloit pas recommencer la guerre contre les Tartares, dans une conjoncture où il croyoit devoir se méfier des Polonois. Cependant les Turcs assembloient toutes leurs forces en Hongrie, & ne craignoient point de diversion; lorsque le baron de Gurtz, que Léopold envoya à Varsovie & à Moscou, dissipa tous les soupçons, & détermina le czar à reprendre les armes.

Pierre se proposa la conquête d'Asoph. Cette ville, située sur la rive gauche du Don, autrefois nommé Tanaïs, devoit lui servir de rempart contre les Turcs; & comme elle le rendoit maître des Palus-méotides, il pouvoit encore porter l'effroi jusques dans Constantinople. Mais il falloit des vaisseaux, & les Russes favoient à peine construire des barques. Le czar ne désespéra pas d'avoir une flotte; il fit travailler des étrangers à Woronesch, ville située sur la Woronesch, rivière profonde, qui se jette dans le Don, & qui est entourée de grandes forêts.

Impatient de commencer la guerre, il n'attendit pas que ses vaisseaux fussent construits, il ouvrit la campagne au commencement de 1695, & mit le siège devant Asoph; ou plutôt il y servit sous les ordres du général Schérémétof, car il n'étoit encore que colonel d'un régiment. Mentzikof se voyoit déjà dans la plus grande

favor. Compagnon des plaisirs & des débauches de son maître, il eut assez de crédit pour faire répudier la czarine qui lui reprochoit sa conduite. Cette princesse, qui avoit donné un fils au czar, fut enfermée dans un couvent.

Les secours qu'Asoph recevoit par l'embouchure du Don, ne permirent pas de se rendre maître de cette place. Après la prise de quelque forts, le czar mit ses troupes en quartier d'hiver. Il se rendit ensuite à Woronesch, pour hâter la construction de ses vaisseaux ; & il lui arriva des ingénieurs qu'il avoit demandés à l'empereur, à l'électeur de Brandebourg & aux Etats-Généraux.

L'année suivante, sa flotte mit à la voile sous les ordres de le Fort, grand-amiral. Quoiqu'elle ne fût composée que de deux petits vaisseaux de guerre & de quelques bateaux longs, elle ferma l'embouchure du Don aux ennemis, & Asoph, ne recevant plus de secours, fut forcée de capituler. Pierre fit fortifier cette place sur les dessins des ingénieurs étrangers qu'il avoit avec lui. Au mois de janvier de cette même année, mourut le czar Ivan. Quoique ce prince fut foible ; il fut toujours résister à toutes les intrigues, qu'on mit en œuvre pour l'opposer à son frere.

Pierre voulant exciter l'émulation des soldats, & les attacher de plus en plus à la discipline, fit tout préparer pour une entrée triomphante. L'armée s'étant rassemblée à un mille de Moscou, les généraux à la tête des corps qu'ils avoient commandés, entrèrent au son des instrumens & des voix qui chantoient leurs louanges. Mais

le czar, qui n'étoit pas général encore, resta confondu dans la foule : il n'en fut que plus remarqué.

En 1697, la prise de Précop, précédée de deux victoires, donna lieu à de nouvelles réjouissances. Cependant Sophie, du fond de son couvent, tramait une nouvelle conspiration. Elle animoit les boyars & les strélitz contre la réforme, en se prévalant de leurs préjugés. Les Russes voyoient avec indignation, que Pierre eût ordonné à plusieurs personnes de sa cour de voyager dans les pays étrangers, & qu'il eût résolu de faire lui-même de pareils voyages. Ils étoient surtout offensés du bruit qui couroit, qu'on vouloit les forcer à couper leur barbe, ce qu'ils regardoient comme le plus grand affront qu'on leur pût faire. Voilà les principaux motifs d'un parti, qui se proposoit de mettre Sophie sur le trône, après avoir assassiné le czar. La conspiration fut découverte. Pierre punit les plus coupables, & menaça néanmoins la sang de sa sœur, se contentant de la faire observer de plus près.

Des victoires, des places fortifiées, une flotte & une armée, commandée par le général Schem, prussien, défendoient suffisamment les frontières contre les Tartares, à qui la Porte ne pouvoit plus envoyer de secours : car les Turcs avoient besoin de toutes leurs forces contre les Vénitiens & contre les Impériaux, qui avoient eu de grands avantages sur eux. Les trésors du grand-seigneur étoient épuisés, & ses provinces dépeuplées étoient encore ravagées par la peste. Rien n'étant donc à craindre au dehors pour la Russie, & la conspiration, découverte & dissipée, assurant  
la



tranquillité au dedans, le czar crut avoir trouvé le moment de voyager pour étudier les usages, les mœurs, les loix & les arts des peuples policés de l'Europe. Il prit néanmoins toutes les précautions nécessaires pour prévenir de nouveaux troubles, il fit partir pour différens voyages les seigneurs qu'il jugea les plus capables de remuer, & leur prescrivit le genre d'étude auquel ils devoient s'appliquer. Il écarta les Itérlitz, qu'il répandit sur les frontières de Lithuanie, afin d'appuyer le parti d'Auguste, électeur de Saxe, contre celui du prince de Conti. Ces deux princes avoient été élus roi de Pologne le même jour au mois de juin 1697. Il laissa, sous les ordres du général Gordon, écossais, le corps de ses gardes pour veiller à la sûreté de Moscou. Ces troupes, qui étoient originairement la compagnie de le Fort, sont ce qu'il avoit de mieux discipliné. Presque toutes composées d'étrangers, elles montoient alors au delà de douze mille hommes. Enfin il confia la régence à Léon Nariskni son oncle, à Boris Gallitzin & au boyar Procoroski.

Après avoir fait toutes ces dispositions, il sortit de ses états, confondu dans la suite de ses ambassadeurs, l'amiral le Fort, Alexis Gallovin, gouverneur de Sibérie, & Vonitfin, diak ou secrétaire d'état. Mentzikof, son favori, qu'il avoit fait chambellan, le suivit. On remarquoit encore dans cette ambassade le fils du roi de Géorgie, qui ayant été détrôné par ses sujets, avoit cherché un asyle & des secours en Russie.

L'ambassade accompagnée d'un grand cortège, prit sa route par l'Estonie & la Livonie, provinces qui étoient alors à la Suede, & qui avoient été

long-tems un sujet de guerre entre les Russes, les Suédois & les Polonois. Le comte de Dahlberg, gouverneur de Riga, capitale de Livonie, fit recevoir les ambassadeurs avec distinction: mais il ne leur fit point de visite, sous prétexte qu'ils n'étoient pas envoyés à son maître. Il trouva même fort mauvais que le czar voulût visiter les fortifications de cette ville. Quoique ce gouverneur n'eût pas tort, Pierre affecta de croire qu'on lui avoit manqué.

L'ambassade, ayant traversé la Courlande, se rendit dans la Prusse-brandebourgeoise. Frédéric III, électeur de Brandebourg, qui étoit alors à Königsberg, la reçut avec un faste qu'il aimoit & qui le ruinoit. Ce faste n'étoit pas du goût du czar. Mais on buvoit à cette cour, comme on buvoit alors dans toutes les cours d'Allemagne; & quoique dans le vin Pierre fût sujet à des emportemens, il ne savoit pas résister à une passion, que l'éducation lui avoit donnée. Dans un de ces repas où il avoit bu avec excès, il tira l'épée contre le Fort. Il est vrai que, revenu à lui, il demanda pardon à son favori. *Je veux, disoit-il réformer mes peuples, & je ne puis pas me réformer moi-même !* Vous voyez, Monseigneur, la vérité de ce que je vous répète souvent. Il est un tems où il n'est presque plus possible de se corriger; & ce tems vient bien vite. En effet, Pierre qui n'avoit alors que vingt-cinq ans, s'étoit déjà reproché bien des fois de ne pouvoir pas se corriger. Il se le reprochera encore.

Le czar eut sans cérémonie quelques conférences secrètes avec l'électeur de Brandebourg. Il partit ensuite pour Dantzick. Mais impatient de

voir la Hollande, il devança ses ambassadeurs, & il se rendit à Amsterdam quinze jours avant eux.

A deux lieues de cette ville est Sardam, gros village, peuplé, riche, où l'on construisoit alors beaucoup de vaisseaux; Sardam méritoit sa curiosité. Il y vint vêtu en pilote, comme un artisan qui cherche de l'ouvrage, ou plutôt comme un payfan qui veut apprendre un métier. Il se fit inscrire dans le rôle des charpentiers sous le nom de Pierre Michaelof. On l'appelloit communément, *Peterbas*, c'est-à-dire, maître Pierre. Il travailloit comme les autres ouvriers: il vivoit des mêmes nourritures. Quand on fut que *Peterbas* étoit le czar, les ouvriers voulurent le traiter avec respect: mais ce n'étoit pas lui faire la cour: il fallut continuer de l'appeller *Peterbas*, & de le traiter en compagnon. Il apprit la construction de toutes les parties d'un vaisseau: il devint excellent charpentier, bon pilote; il prit quelque connoissance de géométrie, & il fit un vaisseau de soixante pieces de canon.

Ne pouvant guere apprendre en Hollande que la pratique de ces choses, il desiroit d'aller en Angleterre pour en approfondir la théorie. Le roi Guillaume qu'il vit à la Haye, & qu'il vit sans cérémonie, lui donna son yacht & deux vaisseaux de guerre pour passer à Londres. Le czar y vécut comme dans le village de Sardam. Il se perfectionna dans les mathématiques: il construisit, suivant la méthode angloise, un vaisseau, qui fut un des meilleurs voiliers: il donna son attention à tous les métiers, à tous les arts, il en démêla jusqu'aux plus petits détails: il étudia l'astrono-

mie, la physique, l'anatomie, il fit même des opérations de chirurgie.

Il engageoit à son service des officiers, des mathématiciens, des ingénieurs, des matelots, des artisans de toute espèce. Il savoit les choisir lui-même. C'est ainsi qu'il faisoit passer en Russie les arts de l'Angleterre & de la Hollande. Schérémétov, son ambassadeur en Italie, parcouroit, dans le même dessein, toutes les principales villes. Le czar au reste avoit grand besoin de transporter des étrangers instruits dans ses états: car excepté le prince Sibirski, qui étoit son émule, les autres Russes profitèrent peu de leurs voyages. Un comte Gollovin, dont Pierre estimoit la valeur, passa quatre ans à Venise, à fumer sans sortir de sa chambre, de peur de voir & d'apprendre quelque chose.

La France n'entroit point encore dans le plan des voyages du czar, parce qu'il s'étoit déclaré contre le parti du prince de Conti. Il alla à Vienne pour étudier la discipline militaire des Allemands, & pour se concerter avec l'empereur contre le Turc, leur ennemi commun. Il étoit sur le point de passer à Venise, lorsqu'il apprit que les Strélitz s'étoient révoltés.

Ce n'étoit pas sans murmures que les Russes avoient vu leur souverain aller, hors de ses états, chercher des connoissances & de nouveaux usages. Ils se rappelloient la loi qui défendoit à leurs pères tout commerce avec les autres nations. Ils voyoient qu'on alloit proscrire leur barbe & leur robe longue; & ce qui les scandalisoit encore; c'est la permission que le czar avoit donné à des Anglois de débiter du tabac en Russie: car l'église

russe en condamnoit l'usage comme un péché. Ceux des boyars, qui avoient les mêmes préjugés que le peuple, & ceux même qui ne les avoient pas, entretenoient ce mécontentement général ; parce qu'ils voyoient avec chagrin que des étrangers leur enlevoient tous les emplois.

Cette disposition des esprits donna de nouvelles espérances à la princesse Sophie : & ses partisans répandirent tous les bruits, capables d'armer la superstition contre le souverain légitime. Cependant le peuple de Moscou, contenu par les troupes étrangères, n'osoit remuer. Mais les strélitz, répandus sur les frontières de la Lithuanie, s'étoient rassemblés ; & ils marchèrent vers la capitale, conduits par les poppas ou prêtres, qui les avoient excités à la révolte. Les généraux Shein & Gordon, qui marchèrent au-devant d'eux, les désirèrent à quinze lieues de Moscou. Pierre arriva pour punir. Les châtimens furent terribles. Plus de deux mille strélitz furent exécutés à mort. Il dispersa les autres dans les provinces désertes de son empire, & il abolit presque jusqu'au nom de ce corps redoutable.

Comme les bourreaux ne pouvoient pas suffire à tant d'exécutions, le czar<sup>a</sup> avoit ordonné que chaque juge seroit l'exécuteur de sa sentence. Il abattit lui-même quatre-vingt têtes. Les seigneurs de sa cour en couperent sans répugnance ; & le Fort n'obtint qu'avec peine la permission de n'en pas couper. Quand on emploie de pareils moyens pour policer des peuples, il faut qu'ils soient bien loin encore de pouvoir être policés, & qu'on ait bien besoin de se policer soi-même.

Peu de tems après ces exécutions, au mois de

mars 1699, mourut à Moscou l'amiral le Fort. Le czar fut vivement sensible à cette perte. A qui donnerai-je désormais ma confiance, s'écrioit-il, en répandant des larmes? j'ai perdu le meilleur ami. Il lui rendit les devoirs funebres avec une pompe, qui prouva le cas qu'il faisoit de cet homme vertueux. Il le regrettoit d'autant plus, qu'il le perdoit précisément dans le tems où il lui auroit été le plus nécessaire: car il commençoit alors à s'appliquer principalement à la réforme de son peuple. Dans la vue d'accoutumer les boyars à passer par tous les grades, il n'étoit encore que lieutenant dans un régiment; & il venoit de se faire mousse, pour commencer l'apprentissage de matelot. Il n'étoit pas possible de se refuser à la discipline, dont le souverain donnoit l'exemple. Des régimens russes se formèrent sur le modele des Allemands, dont ils prirent l'exercice, & les habits courts & uniformes: en même tems des Anglois & des Hollandois préparaient tout à Voronetch pour la construction d'une flotte; & l'ingénieur Perri, que le czar avoit amené de Londres, travailloit à la communication du Tanais avec le Volga.

Tout en Russie paroissoit prendre une nouvelle vie, mais c'étoit plutôt par le concours des étrangers, que par l'empressement des Russes à se prêter aux vues du czar. Ceux-ci s'attachoient à leurs usages, par la haine qu'ils avoient toujours conçue pour les autres nations; & la différence des vêtemens contribuoit à entretenir cette haine. Pierre jugea qu'il seroit avantageux qu'on ne pût pas distinguer à l'habillement un Russe d'un étranger. Voilà pourquoi il proscrivit les

barbes, & les habits longs. La cour obéit : il n'en fut pas de même du peuple. Il fallut mettre une taxe sur les habits longs & sur les barbes, & couper la robe & la barbe à ceux qui ne vouloient pas payer.

Les Russes avoient emprunté quelques coutumes des peuples de l'Asie. Les mariages s'y faisoient comme en Turquie & en Perse, où l'on ne voit celle qu'on épouse, qu'après que le contrat est signé. Pierre abolit cet usage. Afin d'adoucir les mœurs de ses sujets, il établit des assemblées, où les meres conduisoient leurs filles & où les hommes étoient obligés de se trouver. Il leur apprit comment ils devoient s'y comporter, & il leur dicta les loix de la bienséance & de la politesse. Enfin voulant donner de l'émulation à sa noblesse, il institua l'ordre de St. André.

Il crut devoir s'occuper encore de la réforme du clergé. Le patriarche, riche & puissant, avoit souvent abusé de son pouvoir. Les évêques s'étoient arrogé le droit du glaive : & les poppas, toujours ignorans & souvent vicieux, entretenoient les superstitions & les vices du peuple. Le patriarche Adrien étant mort, Pierre abolit le patriarchat. Il établit un synode, pour veiller à la discipline ecclésiastique & à tout ce qui concerne la religion ; & ce synode le reconnut pour juge suprême. Ainsi sans prendre le titre de chef de l'Eglise, il le devint en effet.

Les prêtres séculiers se marient en Russie ; il faut même qu'ils se marient au moins une fois, & les moines seuls sont obligés au célibat. Afin que ce célibat fût moins nuisible à la population du pays, déjà trop dépeuplé, le czar ordonna

qu'on n'entreroit dans les cloîtres qu'à l'âge de cinquante ans. Ses successeurs n'ont pas sans doute jugé ce règlement aussi nécessaire ; puisqu'ils n'y ont pas tenu la main.

Les Russes commençoient l'année au premier septembre. Pierre ordonna qu'elle commenceroit au premier janvier ; & ce changement fut célébré par un jubilé au mois de janvier 1700. Le czar n'adopta pas la correction du calendrier, faite en 1582 par le pape Grégoire XIII, parce qu'alors les Anglois la rejetoient. Depuis les Anglois & tous les Protestans l'ont adoptée. Aujourd'hui les Russes s'en tiennent seuls au vieux style, & quand ils comptent le premier janvier, nous comptons le onze.

Par le traité de Carlowitz, du 26 janvier 1699, la république de Pologne, l'empereur & les Vénitiens, avoient fait une paix avantageuse, & imposé des conditions dures à la Porte ottomane. Mais quoique le czar Pierre restât maître d'Asoph, place importante qui pouvoit donner l'empire de la mer Noire, il n'avoit obtenu qu'une trêve de deux ans, & il se voyoit en danger d'avoir à soutenir seul toutes les forces du grand-seigneur. Il ouvrit donc une nouvelle négociation, & il obtint une trêve de trente ans : n'ayant alors plus rien à craindre de ce côté, il s'occupa des projets qu'il formoit sur la mer Baltique.

Le commerce par mer avec la Russie ne se faisoit que par Archangel. Il falloit tourner la Norwege, la Laponie, & entrer dans la mer Blanche qui étoit gelée la plus grande partie de l'année. Si, par conséquent, le czar vouloit



s'ouvrir un commerce plus facile, il lui importoit d'avoir des ports sur la mer Baltique : or, il n'en pouvoit pas avoir, s'il ne conquéroit pas des provinces sur les Suédois. Il est vrai que la conjoncture paroïssoit favorable ; car le jeune roi, qui étoit sur le trône de Suede, donnoit de lui des idées peu favorables. Pierre fit une ligue avec les rois de Danemarck & de Pologne, & ces trois princes projeterent d'enlever à la Suede toutes les provinces qu'elle possédoit au delà de son continent.

Il me semble que le czar voulant civiliser ses peuples, auroit dû se mêler moins dans les querelles de l'Europe. Il est vrai que pour avoir un commerce plus libre avec l'étranger, il avoit besoin d'acquérir des ports sur la mer Baltique, mais avant de penser à ce commerce, il falloit s'occuper des moyens de faire fleurir l'agriculture, & achever de policer ses peuples. Or, une trop grande communication avec l'Europe étoit moins propre à policer les Russes, qu'à leur faire prendre les vices des nations policées.

Il avoit encore mal pourvu à sa sûreté en abolissant jusqu'au nom des strélitz. Il devoit prévoir que la nouvelle garde qu'il avoit créée, s'arrogeroit le même pouvoir, & en abuseroit également ; & penser qu'un prince n'est jamais plus puissant, que lorsqu'il n'a pas besoin de gardes pour être obéi. C'est donc le despotisme qu'il devoit abolir : il falloit apprendre aux Russes à se donner des loix. Le czar n'y a pas pensé.

Il auroit pu observer dans l'histoire les avantages & les vices des différens gouvernemens,

& c'est ainsi qu'il pouvoit chercher à s'instruire. Les nations de l'Europe, mal gouvernées & corrompues, ne pouvoient que le jeter dans l'erreur. Leur politesse & leurs arts n'étoient pas ce qu'il falloit aux Russes. S'il y eût eu quelque part un pays bien gouverné, je conviens qu'il eût été plus court de l'étudier. Le czar eût donc bien fait d'y aller, & les autres princes de l'Europe auroient dû y voyager à son exemple.

### CHAPITRE III.

*De la Suede, du Danemarck & de la Pologne, jusqu'à la fin du seizieme siecle.*

CHRISTINE, fille unique du grand Gustave, monta sur le trône à l'âge de six ans, en 1632. Elle montra de bonne heure une passion singulière pour l'étude. Elle passoit les jours & les nuits à lire : & il n'y avoit point de sciences qu'elle ne voulût dévorer. Les savans en parloient comme d'un prodige de savoir : mais les savans parloient d'une reine. Ils admiroient qu'elle eût appris jusqu'à huit langues, & qu'elle les parlât presque toutes avec la même facilité. Il me semble cependant qu'un esprit, fait pour les vraies connoissances, doit apprendre moins de mots. J'ajouterai même que jamais homme n'a su huit langues également bien, quoiqu'on en puisse savoir un plus grand nombre égale-

ment mal. C'est même assez d'en favoir une, si favoir c'est entendre & parler avec goût : dans ce sens, on ne fait bien que sa langue, encore faut-il l'avoir beaucoup étudiée.

Christine recherchoit les savans avec la même passion, qu'elle cultivoit les sciences. Elle auroit voulu les attirer dans ses états, ou du moins elle vouloit être en commerce de lettres avec eux. Dans la liste néanmoins de ceux qui ont mérité son attention, on trouveroit bien des noms aujourd'hui inconnus. Quoi qu'il en soit, son goût vif pour l'étude fut jugé d'un bon augure, parce qu'on présuma qu'elle n'oublieroit pas d'apprendre la science de régner.

Déclarée majeure à seize ans, elle gouverna par elle-même, assistant à tous les conseils, travaillant avec ses ministres, donnant audience à ceux des cours étrangères, lisant elle-même les dépêches de ses ambassadeurs, ou s'en faisant faire au moins le rapport. Cependant elle ne renonçoit pas à ses études favorites. Il est vraisemblable qu'elle regrettoit les momens qu'elle étoit obligée de leur dérober. Son goût pour les lettres lui faisoit desirer le repos ; & elle vouloit la fin d'une guerre, qui ne lui permettoit pas de prodiguer ses bienfaits aux savans. Elle hâta donc la conclusion du traité de Westphalie. Sans ses ordres absolus, ses deux plénipotentiaires ne se seroient jamais accordés, & le chancelier Oxenstiern auroit fait durer la guerre.

La paix donnée à l'Europe est la plus belle partie de la vie de Christine : mais cette princesse ne soutint pas long-tems la réputation qu'elle venoit d'acquérir ; parce qu'avec beau-

coup de ce qu'on appelle esprit, elle avoit tous les caprices d'une tête mal faite, qui se pique de philosophie, & ses caprices ruinoient l'état. Les finances se dissipoient en livres, en tableaux, en statues, en meubles, en bijoux, en profusions faites sans discernement aux étrangers, qu'elle attiroit auprès d'elle; en ballets, en fêtes, en magnificences de toute espece. On voyoit à sa cour, qu'elle vouloit rendre une des plus brillantes, des favoris qu'elle avoit enrichis, en aliénant les domaines de la couronne; de jeunes gens sans capacité, qui occupoient les premières charges à l'exclusion des anciens sénateurs; & parmi quelques hommes de mérite, beaucoup de pédans hérissés de grec & de latin. Elle paroissoit régner pour ses fantaisies, plutôt que pour ses peuples. Cependant le trésor se trouvoit épuisé, on n'acquittoit pas les dettes contractées pendant la guerre : les troupes étoient mal payées, & la marine mal entretenue.

La conduite de Christine excita des murmures. Les grands & le peuple commençoient à se lasser de son gouvernement, & elle se lassâ elle-même de régner. Embarrassée des rênes qu'elle tenoit mal, elle étoit encore vivement sollicitée à s'engager dans de nouvelles chaînes : la nation demandoit qu'elle se mariât. Mais le célibat, dans une vie privée, lui paroissoit préférable à la couronne; parce qu'elle ne soupiroit qu'après le moment, où elle pourroit s'occuper sans contrainte des sciences qu'elle croyoit avoir apprises. Il y avoit d'ailleurs entre les ordres de l'état, des sujets de dissention, qui lui faisoient craindre de ne pas jouir d'un regne assez tran-

quille. Enfin elle étoit dégoûtée du climat de Suede, & elle desiroit de vivre sous un plus beau ciel. Elle étoit donc malheureuse sur le trône, & elle demandoit souvent en quoi consiste le bonheur. Ses sçavans auroient pu lui répondre, à régner autrement que vous ne faites : mais ils disertoient, & se perdoient en raisonnemens ; comme ces philosophes grecs, qui cherchoient le bonheur dans des siècles où toute la Grece étoit misérable.

Dans les états assemblés, en 1650, Christine fit connoître pour son successeur Charles Gustave, fils de Jean Casimir, comte Palatin du Rhin, & de Catherine fille de Charles IX, & sœur du grand Gustave. C'est ce prince que nous avons vu, à la tête des troupes suédoises, assiéger Prague en 1684. Il s'étoit flatté d'épouser la reine de Suede : mais elle avoit toujours éludé, & par sa dernière disposition, elle paroissoit avoir ôté à ses sujets tout prétexte d'exiger qu'elle se mariât.

Charles-Gustave se conduisit avec toute la circonspection possible, vivant à la campagne, venant rarement à la cour, & paroissant moins desirer de régner, à mesure qu'il approchoit plus du trône. Cependant il gagnoit l'affection des peuples, & les grands s'attachoient à lui. On continuoît donc de presser Christine à choisir un époux : c'étoit lui dire de se donner un maître dans Charles-Gustave.

Ce fut alors qu'elle déclara le dessein qu'elle formoit d'abdiquer depuis quelque tems. Elle chargea le grand maréchal & le chancelier de faire connoître sa résolution au prince Palatin,

qui les chargea lui-même de l'engager à conserver la couronne. Peut-être que considérant combien l'état étoit obéré, il ne refusoit qu'afin de ne pas traiter avec la reine, qui auroit pu se réserver de trop grands revenus & de trop grands droits. Dans la supposition qu'elle vouloit sincèrement abdiquer, il aimoit mieux attendre qu'elle eût déposé la couronne entre les mains des états. Le caractère de cette princesse & le mécontentement général de la nation pouvoient lui faire prévoir qu'elle seroit forcée à prendre tôt ou tard ce parti, & alors il étoit assuré d'obtenir le trône à des conditions moins défavantageuses.

Ce refus ne parut pas avoir fait changer le dessein que la reine avoit pris. Elle vint au sénat le 25 octobre 1651, & déclara sa volonté ferme & irrévocable d'abdiquer entre les mains du prince Palatin. Il est naturel d'opposer de la résistance à une pareille proposition. On ne fait jamais, si elle est bien sincère : elle pourroit n'être qu'un piège, & on craindroit d'avoir mal fait sa cour, si on paroissoit l'accepter trop facilement. Les sénateurs s'y refuserent donc. Ils sollicitèrent vivement Christine à ne pas abandonner les rênes du gouvernement ; & ils firent bien, puisqu'elle se rendit à leurs prières. Elle mit seulement pour condition qu'on ne lui parleroit plus de mariage, ce qui lui fut accordé.

Vers ce tems, un nouveau favori la dégoûta tout-à-fait des sciences : c'étoit un nommé Michon, médecin françois, qui se faisoit appeller Bourdelot du nom de sa mere ; parce que Bourdelot, son oncle maternel, avoit commencé du grec & du latin, & qu'un nom de commen-

tateur étoit un titre dans cette cour : ignorant, même dans son métier, il crut donc qu'avec le nom de Bourdelot, il feroit bien accueilli. Il ne se trompa pas. Il eut en effet toute la confiance de Christine. Alors il lui persuada que les maladies, auxquelles elle étoit sujette, venoient uniquement de sa grande application à l'étude & aux affaires ; & qu'elle rétablirait sa santé, lorsqu'elle ne s'occuperait que d'amusemens & de plaisirs. Il jeta des ridicules sur les savans qui n'y prêtoient que trop ; & il n'oublia pas de lui dire que les François méprisoient les femmes qui vouloient paroître savantes. Alors la reine laissa ses livres, reçut froidement les savans, ou même les écarts.

Bourdelot, vain, insolent & railleur, eut bientôt pour ennemis, les médecins, les gens de lettres & les grands, qui se voyoient obligés de faire la cour à un étranger, sans nom & sans mérite. Christine n'en fut que plus prévenue pour son favori. Elle en parloit comme du plus grand homme en tout genre. Elle le consultoit sur les affaires d'état : elle en raffoloit au point, que dans ses maladies, elle feignoit de se bien porter ; ne voulant pas qu'on crût qu'elle pût être malade tant qu'elle auroit un si grand médecin.

Cependant Antonio Pimentel, envoyé d'Espagne, supplanta ce favori. Bourdelot ne fut plus qu'un homme fort commun, un mauvais médecin, & on le renvoya. Le ministre espagnol avoit gagné la confiance de la reine par des flatteries. Il louoit son esprit, ses connoissances, l'éclat de

sa majesté ; & il lui avoit rendu tout son goût pour les sciences.

La légèreté de Christine indisposoit de plus en plus les Suédois, à qui d'ailleurs la faveur de Pimentel étoit odieuse, lorsque cette princesse déclara qu'elle ne reconnoissoit plus le duc de Bragance pour roi de Portugal, qu'elle le regardoit comme un usurpateur, & qu'elle vouloit que le résident de ce prince sortit de ses états. Cette démarche, qu'elle fit par complaisance pour le ministre espagnol, étoit trop contraire à la politique que la Suede avoit tenue jusqu'alors, pour ne pas offenser le sénat. Mais il se consola par l'espérance de se voir bientôt délivré du gouvernement d'une princesse aussi capricieuse. Car elle parloit alors d'abdiquer : elle y paroissoit tout-à-fait résolue ; & on n'étoit pas moins déterminé à la prendre au mot.

Le 21 mai 1654, quelques jours après avoir donné ses ordres au résident de Portugal, elle ouvrit à Upsal l'assemblée des états par un discours dans lequel elle déclara qu'elle abduquoit la couronne. Après quelque résistance qu'il convenoit de faire, on accepta son abdication ; & on lui assura un revenu de deux cent mille rixdales sur des domaines qu'elle demandoit en souveraineté, & qu'on ne lui accorda qu'en apanage.

Avant d'abdiquer, elle avoit envoyé en Allemagne tout ce qu'elle avoit de plus précieux dans ses palais : on assure qu'elle enleva pour plus de six millions d'effets, en pierreries, en bijoux, en tableaux, en vaisselle d'or & d'argent, & en meubles de toute espèce. Elle ne laissa au nouveau roi que deux pieces de tapisserie & un mauvais lit.

Ne



Ne voulant avoir que des hommes à son service, elle congédia toutes ses femmes, & partit, travestie elle-même en homme. Elle franchit un petit ruisseau, qui sépare la Suede du Danemarck, en s'écriant : *me voilà enfin en liberté & hors de Suède où j'espère ne retourner jamais.* Elle abjura le luthéranisme, s'établit à Rome, & fit deux voyages en France & un en Suede. Mais le reste de la vie de cette femme extraordinaire, qui n'avoit plus que le titre de reine, intéressoit peu l'Europe, & ne doit pas nous intéresser davantage. Elle mourut à Rome en 1689. Elle a été louée par les gens de lettres, qui l'ont mise à côté des plus grands monarques : il eût mieux valu être loué par les payfans de Suede.

Lorsque Charles X voulut connoître l'état de ses finances, il trouva les revenus si engagés qu'il ne lui restoit que deux millions quatre cent mille livres ; & cependant il étoit chargé de plus de trente millions de dettes : somme considérable pour ce tems-là, & sur-tout pour la Suede, où l'argent étoit rare. Afin de remédier à cet épuisement des finances, les états convinrent de réunir à la couronne la quatrième partie du domaine, que Christine avoit aliénée.

Comme les descendans de Sigismond, à qui Charles IX avoit enlevé la Suede, régnoient encore en Pologne, il y avoit toujours des sujets de guerre entre ces deux couronnes, & Jean Casimir V, alors roi de Pologne, venoit de protester contre les dispositions de Christine. Charles X, né pour la guerre, ne demandoit qu'un prétexte pour armer. Il craignoit de laisser amollir les Suédois par un trop long repos : il étoit appelé en

*Tome XI. Hist. Mod.*

O

Pologne par un parti mécontent du gouvernement : finissant donc cette conjoncture , il conquit rapidement ce royaume ; & pendant que Casimir , abandonné de sa noblesse & de son armée , fuyoit en Silésie , il marcha contre l'électeur de Brandebourg , qui s'étoit rendu maître de la Prusse ducale , & eut encore des succès.

Mais la Pologne est aussi difficile à conserver , qu'elle est facile à conquérir. Les Polonois reprirent les armes pour chasser les Suédois. L'Europe , alarmée des progrès de Charles Gustave , remua pour lui susciter des ennemis : le Danemarck arma contre lui. Les Russes firent une diversion , & les Tartares vinrent au secours des Polonois. Casimir fut rétabli presque aussi vite qu'il avoit été détrôné. Les Suédois , enveloppés de toutes parts , périrent sous le fer de leurs ennemis. Charles , qui étoit en Prusse , revint pour remporter une victoire inutile. Le froid & la disette lui enlevèrent la plus grande partie de son armée.

Charles fit alors alliance avec l'électeur de Brandebourg & avec Ragotski prince de Transilvanie. Les secours qu'il retira de ces alliés ne lui conserverent pas la Pologne. Dans l'impuissance de la défendre pour le moment , il se flatta de la pouvoir reconquérir , lorsqu'il auroit vaincu le roi de Danemarck. Il tourna donc ses armes de ce côté , quoiqu'on fût dans le cœur de l'hiver. A la faveur des glaces , il se rendit maître de plusieurs isles : & il menaçoit déjà Copenhague , qui ne paroissoit pas en état de soutenir un long siège.

Frédéric III , fils de Christian IV , qui régnoit pendant la longue guerre terminée par le traité de Westphalie , étoit alors sur le trône de Dane-

marck. Dans la situation critique, où il se trouvoit, la nécessité lui fit la loi ; & il demanda la paix, qu'il n'obtint qu'à des conditions dures.

Une pareille paix n'étoit pas assurée. La violence, faite à Frédéric, pouvoit être pour ce prince un prétexte de la rompre ; & il y avoit lieu de présumer qu'il n'attendroit qu'un moment favorable. Charles voulut le prévenir : comme il connoissoit l'état de foiblesse, où étoit alors le Danemarck, & que d'ailleurs il jugeoit qu'un ennemi, qui se reposerait sur la foi des traités, étoit facile à surprendre, il se promettoit les plus grands succès. Il fit donc ses préparatifs, sans déclarer ses desseins ; & entrant tout-à-coup dans le Danemarck, il mit le siège devant Copenhague.

Il étoit de l'intérêt de la république de Hollande de maintenir l'équilibre entre la Suede & le Danemarck. Car son commerce eût été en danger si l'une de ces deux puissances eût prévalu sur la mer Baltique. Elle travailloit en conséquence à établir entre elles une paix durable. Mais lorsqu'elle apprit la situation de Frédéric, elles fit partir une flotte, qui après un combat où les deux partis s'attribuoient la victoire, eut cependant l'avantage de faire entrer dans Copenhague deux mille hommes avec une grande quantité de provisions.

La France & l'Angleterre se joignirent à la Hollande, pour forcer les deux rois à la paix. Des flottes angloises & hollandoises appuyèrent la négociation. On tint plusieurs conférences ; mais Frédéric vouloit obtenir de meilleures conditions que celle du dernier traité, & Charles vouloit conserver toutes ses conquêtes.

O ij

deux monarques, également fiers & intrépides ; voyoient avec chagrin que des puissances étrangères entreprissent de leur faire la loi.

Comme la négociation n'avançoit pas, les Anglois se retirèrent, & les Hollandois, s'étant joints aux Danois, attaquèrent l'isle de Fionie. Ils remportèrent une victoire complete. De sept mille hommes, qui composoient l'armée suédoise, il n'échappa que les deux généraux : tout le reste fut pris ou tué. Il semble que les Hollandois n'avoient plus qu'à passer dans l'isle de Zéeland pour en chasser les Suédois : mais ils craignirent apparemment d'affoiblir trop le roi de Suede, & ils se retirèrent dans le port de Lubeck. Les négociations continuoient cependant, quoique sans succès, & Charles faisoit de nouveaux préparatifs, lorsque la mort mit un terme à ses projets le 23 février 1660. Les Suédois le regretterent. C'est un héros qu'ils admiroient, & pour lequel ils auroient tout sacrifié. Il méritoit d'inspirer ces sentimens à un peuple brave & guerrier : mais il laissoit beaucoup d'ennemis à la Suede, qu'il avoit épuisée d'hommes & d'argent. A force d'avoir des héros sur le trône, il viendra un jour, où les Suédois reconnoîtront qu'il est une autre gloire que celle des armes.

Charles XI, fils de Charles-Gustave, n'avoit que cinq ans. Après avoir confirmé les principales dispositions du dernier roi, concernant la tutelle & la régence, les états songerent à terminer la guerre. Le besoin qu'on avoit de la paix de part & d'autre, applanit les difficultés, le traité fut conclu dans le couvent d'Oliva aux environs

de Dantzick. La Suede jouit enfin de plusieurs années de repos.

Depuis que le clergé danois avoit été abaissé par le changement de religion, les nobles s'étoient rendus très puissans. Ils s'attribuoient tous les honneurs, tous les titres, tous les emplois : ils étendoient leurs prétentions sur la prérogative royale : & ils refusoient de contribuer aux taxes. Cependant les ecclésiastiques, les bourgeois & les payfans, vexés par des gentilshommes qui se regardoient comme autant de souverains, ne pouvoient pas porter seuls toutes les charges. La dernière guerre avoit été fort dispendieuse. On ne pouvoit congédier l'armée faute d'argent. Le soldat qu'on ne payoit pas, vivoit de licence. Il étoit donc plus juste que jamais, que tous les ordres contribuassent aux besoins de l'état. Frédéric, voulant remédier aux calamités publiques, convoqua les états généraux à Copenhague.

Quand on parla d'imposer les nobles, ils se souleverent, comme s'ils eussent été d'une autre espece que le peuple, qu'ils traitoient d'esclave. Mais autant ils étoient haïs, autant Frédéric III étoit aimé. Le clergé se réunit au peuple ; & pour secouer le joug de leurs tyrans, ils résolurent de confier au roi une autorité absolue, & de rendre le trône héréditaire dans sa famille. Cette résolution fut conduite avec tant de concert, que les nobles se soumirent sans résistance. Depuis ce tems les rois de Danemarck se sont occupés avec succès des moyens d'opprimer la noblesse : ils ont favorisé le clergé, qui a contribué & qui contribue encore à leur puissance. Maître de ce corps par les graces qu'ils lui ac-

cordent, ils sont toujours sûrs d'en disposer, parce qu'ils sont les chefs de la religion. C'est un des fondemens de leur autorité, qu'ils ont toujours à leur solde. Enfin ils n'appréhendent plus rien de la part du peuple, parce qu'il a perdu tout sentiment de liberté. Ceux qui étoient libres avant la révolution, ne le sont plus; & les payfans, qui étoient esclaves, le sont encore.

La Pologne étoit toujours troublée. Les guerres civiles laissent enfin la constance de Jean Casimir. Il abdiqua en 1668, & se retira en France, où Louis XIV lui donna plusieurs abbayes. Il est le dernier prince de la maison de Gustave-Wasa. Après lui les Polonois élurent, en 1669, Michel-Coributh Viefniowiecki grand maréchal du royaume.

La guerre recommençoit alors dans le Nord. Car ce fut en 1677, que Charles XI, s'étant allié avec Louis XIV, eut tout-à-la-fois pour ennemis l'électeur de Brandebourg, la Hollande, l'évêque de Munster, le duc de Luxembourg, & le roi de Danemarck, Christian V, fils & successeur de Frédéric III. Cette guerre fut une longue suite de malheurs. Si la Suede recouvra les provinces qu'elle avoit perdues, elle le dut aux succès des armes de la France. Mais cette restitution ne réparoit pas l'épuisement où elle se trouvoit. Les puissances du Nord prirent peu de part à la guerre de 1688.

Depuis la paix conclue en 1679, Charles XI ne travailla qu'à rendre son autorité absolue. Il y réussit. En 1682, il établit que la couronne seroit héréditaire dans sa maison; & que les femmes succéderaient au défaut de la ligne maf-

euline. Il fit ces réglemens dans l'assemblée des états, qui n'osèrent résister : il les assura par des alliances qu'il contracta au dehors, & par la police qu'il maintint au dedans. Il mourut en 1697, laissant un fils qui a fait la gloire & le fléau de la Suede, le héros Charles XII. Les conférences de Ryfwyck avoient commencé sous la médiation de Charles XI, elles finirent sous celles de Charles XII. Ce jeune prince commença son regne, en donnant la paix à l'Europe : il chercha bientôt une autre gloire.

„ A son avènement, non seulement il se trouva  
 „ maître absolu & paisible de la Suede & de la  
 „ Finlande ; mais il régnoit encore sur la Livo-  
 „ nie, la Carélie, l'Ingrie : il possédoit Wismar,  
 „ Wibourg, les îles de Rugen, d'Oefen, & la  
 „ plus belle partie de la Poméranie, le duché  
 „ de Brème & de Verden, toutes conquêtes de  
 „ ses ancêtres, assurées à son trône par une  
 „ longue possession, & par la foi des traités so-  
 „ lemnels de Munster & d'Oliva, soutenus par  
 „ la terreur des armées suédoises „.

Mais tant de puissance ne paroissoit pas devoir effrayer, quand on songeoit à l'âge de Charles XII, qui n'avoit que quinze ans, & au peu de talens qu'il montroit pour gouverner un royaume. „ Il n'avoit, à la vérité, dit Mr. de Voltaire,  
 „ que je viens de citer, aucune passion dange-  
 „ reuse. Mais on ne voyoit dans sa conduite  
 „ que des emportemens de jeunesse, & de l'opi-  
 „ niâtreté. Il paroissoit inappliqué & hautain.  
 „ Les ambassadeurs qui étoient à sa cour, le  
 „ prirent même pour un génie médiocre, & le  
 „ peignirent tel à leurs maîtres. La Suede avoit

» de lui la même opinion ; personne ne connoit-  
 » soit son caractère ; il l'ignoroit lui-même ,  
 » lorsque des orages , formés tout-à-coup dans  
 » le nord , donnerent à ses talens cachés l'occasion  
 » de se déployer ». Remontons à l'origine de  
 ces différens.

Lors de la dissolution de l'union de Calmar en 1448 , les Danois élurent pour leur roi Christian I de l'ancienne maison d'Oldenbourg (\*), neveu d'Adolphe duc de Sleswick & de Holstein-Gottorp. Quelques années après , ce prince hérita de ces duchés par la mort de son oncle. En 1481 , Jean son fils aîné , lui succéda sur le trône de Danemarck , & les duchés de Sleswick & de Holstein furent le partage de Frédéric son second fils. Celui-ci fut choisi par les Danois , lorsqu'en 1523 ils déposèrent le Néron du nord , Christian II , qui avoit succédé à Jean son pere ; & par un règlement qui fut fait à cette occasion , les duchés de Sleswick & de Holstein furent réunis à la couronne de Danemarck.

Lorsqu'après de longs troubles , Christian III ayant recueilli toute la succession de Frédéric son pere , il voulut la partager avec Jean & Adolphe , deux freres qu'il aimoit , & il leur céda en 1544 , les duchés de Holstein & de Sleswick. Les états protestèrent contre ce démembrement qui étoit contraire aux réglemens faits à l'avènement de Frédéric I. Mais le roi , ne pouvant abandonner ses desseins généreux , crut parer à tout , en dé-

---

(\*) Elle est une de celles qui prétendent descendre du célèbre Witkind.



clarant qu'il y auroit une union perpétuelle des duchés de Sleswick & de Holstein avec le royaume, & que le premier demeureroit un fief de la couronne.

Il eût été facile de prévoir que cette disposition seroit une source de querelles entre les ducs qui tenteroient de se rendre indépendans, & les rois qui voudroient recouvrer des domaines aliénés. La générosité de Christian III troubla tout le nord. Les guerres, suspendues par les traités, recommencerent à plusieurs reprises, & ne parurent terminées qu'en 1689, par la médiation & sous la garantie de l'empereur Léopold, & des électeurs de Saxe & de Brandebourg. Le duc de Holstein - Gottorp fut rétabli dans tous ses états, conformément aux traités de Roschild & de Copenhague.

Les rois de Suede étoient les alliés naturels des ducs de Holstein; & Charles XII venoit de contracter une nouvelle alliance avec le jeune duc Frédéric, auquel il avoit donné sa sœur en mariage. Se voyant donc appuyé de la Suede, le duc de Holstein ménagea moins le roi de Danemarck: mais Frédéric IV, qui, sur ces entrefaites, succédoit à Christian V son pere, ne jugea pas que l'alliance de Charles XII rendit le duc de Holstein beaucoup plus redoutable. Il commença des hostilités en 1699: il négocia avec la Pologne & la Russie; & ce fut alors que ces trois couronnes formerent une ligue contre la Suede.

Jean Sobieski étoit mort en 1696. Le prince de Conti, qui avoit été élu, ainsi que Frédéric-Auguste, le 27 juin de l'année suivante, avoit

été forcé d'abandonner ses droits, presque aussitôt qu'il les eut acquis. La France étoit trop éloignée de la Pologne pour le soutenir. D'ailleurs, épuisée par la guerre que le traité de Ryswick termina quelques mois après, comment auroit-elle pu lui donner tous les secours nécessaires en hommes & en argent ? Auguste au contraire, soutenu par une armée russe & par les troupes de son électorat, força les suffrages qui refusoient de se rendre à lui, & fut généralement reconnu. Cependant les troubles, qui ne cessèrent que l'année suivante, pouvoient renaître. Auguste crut donc avoir besoin de conserver son armée saxonne : mais il falloit un prétexte, afin de ne pas répandre l'alarme parmi la noblesse polonoise, jalouse de sa liberté. Il crut le trouver dans la guerre qu'il projetoit contre la Suede ; d'autant plus qu'à son avènement il avoit promis de faire ses efforts pour recouvrer les provinces que la république avoit perdues. Il se proposoit surtout, la conquête de la Livonie. Elle lui paroissoit facile : car les Livoniens, que Charles XI avoit dépouillés de leurs privilèges & d'une partie de leurs biens, ne demandoient qu'à secouer le joug. Une circonstance augmentoit encore la haine qu'ils avoient conçue pour le despotisme des rois de Suede. Patkul avoit été député par la noblesse pour porter aux pieds du trône les plaintes de la province. Il fut d'abord écouté. Charles XI applaudit même au zèle, avec lequel il avoit parlé pour sa patrie. Mais peu de jours après, il le fit condamner à mort, comme criminel de lèse-majesté. Patkul, qui eut le bonheur d'échapper, s'enfuit en Pologne.

Lorsqu'il cherchoit à se venger & à délivrer sa patrie, il eut occasion d'être présenté au roi Auguste; & il lui persuada combien il feroit facile de conquérir la Livonie, défendue par un roi enfant, que toute l'Europe méprisoit. Tels sont les motifs qui engagèrent le roi de Pologne à s'unir au czar Pierre & à Frédéric IV roi de Danemarck.



---

*LIVRE DIX-HUITIEME.*

---

---

*CHAPITRE PREMIER.*

---

*De Charles XII & du Czar Pierre jusqu'en 1708.*

**L**E gouvernement de Suede étoit alarmé des préparatifs, que faisoient les puissances ennemies. On étoit sans généraux; & on n'avoit pour roi qu'un jeune prince, qui « n'assistoit presque » jamais dans le conseil que pour croiser les » jambes sous la table; distrait, indifférent, il » n'avoit paru prendre part à rien. » Mais il se montra tout autre, lorsqu'en sa présence on délibéra sur le danger où l'on étoit, & qu'on parla de détourner la tempête par des négociations. Se levant tout-à-coup, avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti. « Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne » faire jamais une guerre injuste; mais de n'en » finir une légitime que par la perte de mes » ennemis. Ma résolution est prise: j'irai attaquer » le premier qui se déclarera; & quand je l'aurai » vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres ». Sa confiance se communiqua au conseil étonné, & la guerre fut résolue.

Les exercices violens, que Charles XII aimoit, lui avoient fait une constitution vigoureuse. Il

cherchoit le danger dans la chasse, où les autres cherchent l'amusement. Luttant, pour ainsi dire, avec les ours, il les combattoit avec un bâton, & il n'étoit garanti que par un filet tendu à deux arbres. Il paroissoit passionné pour Alexandre & pour César, qu'il vouloit prendre pour modèles; & le goût avec lequel il avoit lu Quinte-Curce, pouvoit faire présager ce qu'il seroit un jour. Il le fit mieux voir encore, lorsqu'il eut résolu de se préparer à la guerre : car il renonça aux amusemens, au faste, à la table : aux femmes, au vin, en un mot, à tout ce qui peut distraire, ou amollir l'ame. Il vouloit donner l'exemple à ses soldats, qu'il se proposoit de contenir dans la discipline la plus rigoureuse. Tel étoit Charles XII à dix-huit ans, lorsqu'au mois de mai de l'année 1700, il tourna ses armes contre le Dannemarck. Sa flotte se joignit aux escadres d'Angleterre & de Hollande. Ces deux républiques avoient garanti le traité d'Alténa ; & comme elles craignoient la trop grande puissance du roi de Danemarck, qui auroit pu se rendre maître de la mer Baltique, elles avoient envoyé des secours au duc de Holstein, qui succomboit sous les forces de Frédéric IV.

La flotte danoise ayant évité le combat, Charles XII s'approcha assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes. Aussitôt il se propose de faire une descente, & d'assiéger cette capitale par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer. Tout lui réussit. Alors il fit dire au roi de Danemarck, qui étoit dans le Holstein, qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à la paix ; & que s'il ne rendoit justice au prince qu'il op-

primoit, il verroit Copenhague détruite, & tout son royaume mis à feu & à sang. Il fallut subit la loi. Le duc de Holstein fut indemnisé des frais de guerre. Charles satisfait d'avoir secouru son allié, ne réserva rien pour lui; & cette guerre fut terminée en moins de six semaines.

Précisément dans le même-tems, le roi de Pologne, désespérant de prendre Riga que le comte de Dahlberg défendoit, leva le siege qu'il avoit mis devant cette place. Charles marcha contre Pierre Alexiowitz qui ravageoit l'Ingrie à la tête d'une armée de quatre vingt mille hommes. Le czar venoit de publier un manifeste. Il donnoit pour raison, qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avoit passé à Riga où il n'avoit paru qu'incognito; & qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs. Des hostilités sur des motifs aussi ridicules animoient d'autant plus le roi de Suede, qu'il y avoit alors à Stockholm trois ambassadeurs russes qui venoient de jurer le renouvellement de la paix. Il ne comprenoit pas qu'un législateur se fit un jeu de la foi des traités. Impatient de se venger, il marchoit moins pour faire des conquêtes, que dans l'espérance d'humilier son ennemi.

Le czar assiégea Narva au commencement d'octobre. Il avoit cent cinquante pieces de canon, plus formidables par le nombre que par la maniere dont elles étoient servies. Il ne se trouvoit guère dans son armée que douze mille hommes de bonnes troupes, le reste étoit mal armé & mal discipliné. Il est évident qu'il se pressoit trop de mesurer ses Russes contre des soldats aguerris. On étoit au 15 de novembre, quand il apprit

que son ennemi avoit traversé la mer, & qu'il venoit au secours de Narva. Comme il se proposa de l'envelopper, il alla chercher trente mille hommes qui lui arrivoient de Pleskow. Il eût mieux fait de ne pas quitter son camp: car ces nouvelles troupes pouvoient bien venir sans lui.

Cependant Charles, qui avoit débarqué à Pernaw dans le golphe de Riga, avec seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux, précipite sa marche, suivi de toute sa cavalerie, & de quatre mille fantassins. Un corps avancé de cinq mille hommes, qui gardoient un passage, s'enfuit à son approche. L'épouvante se communique à vingt mille hommes, qui étoient plus loin, & qui prennent la fuite. En un mot, Charles, ayant emporté tous les postes en deux jours, arrive devant le camp des ennemis, qui étoit bien retranché, & bordé de cent cinquante canons. Il songe à profiter de la terreur qu'il vient de répandre, & après quelque repos il donne ses ordres pour l'attaque.

Toutes les circonstances paroissent lui préparer la victoire. Un vent furieux souffloit une grosse neige dans le visage des ennemis, qui combattoient sans voir devant eux. La défobéissance se joignant à la frayeur, les officiers subalternes & les soldats se soulevoient contre les généraux, qui ne s'accordoient pas. En un mot, le désordre & le tumulte commençoient dans leur camp, au moment même que leurs retranchemens étoient forcés par les Suédois. Ils furent mis en déroute, sans se douter du petit nombre de leurs vainqueurs. Charles fit plus de trente mille prisonniers, dans lesquels étoit le prince de Géorgie.

Il ne garda que les généraux ; & il renvoya tous les officiers subalternes & tous les soldats , après les avoir défarmés. La bataille de Narva se donna le 30 novembre 1700.

Les Russes n'imaginèrent pas avoir été vaincus par des hommes. Ils crurent que des puissances supérieures avoient combattu pour les Suédois , & ils firent des prières publiques à St. Nicolas , patron de la Russie , pour le prier de chasser loin de leurs frontières cette armée d'enchanteurs & de forciers. Cette superstition augmentoit l'épouvante & promettoit de nouveaux succès. Il y a donc lieu de croire que si Charles n'eût pas donné au czar le tems de se reconnoître & de rassurer ses peuples , il l'eût défait encore & chassé jusqu'à Moscou , qui eût ouvert ses portes. Mais le desir de la vengeance , sur-tout , dans un vainqueur de dix-huit ans , se règle difficilement sur la prudence. Le roi de Suede avoit humilié deux de ses ennemis ; il vouloit humilier le troisieme encore. Il ne paroissoit pas avoir d'autre objet. Lorsqu'il marchoit contre Pierre Alexiowitz , il écrivoit : *je m'en vais battre les Russes : préparez un magasin à Laïs. Quand j'aurai secouru Narva , je passerai par cette ville pour aller battre les Saxons.* Il ne vouloit que battre.

Ayant reçu un renfort de quinze mille hommes , il marcha dès le printems de 1701 , du côté de Riga. Il passa la Dwina à la vue des Saxons qu'il défait , soumit toute la Courlande , & entra dans la Lithuanie. Cette province étoit alors troublée par une guerre civile , dont les chefs étoient d'un côté les princes Sapiéha , & de l'autre Oginski. Charles , s'étant déclaré pour les Sapiéha , se vit bientôt



bientôt maître de la Lithuanie : il n'y restoit plus que des troupes dispersées, qui fuyoient devant lui. Alors il forma le projet de détrôner Auguste.

Le gouvernement de Pologne a les mêmes vices que le gouvernement des fiefs. Il semble que les Polonois se soient étudiés à le rendre tout-à-fait anarchique. Les abus ont eu chez eux les mêmes causes que par-tout ailleurs, où nous en avons déjà remarqué de semblables.

Dans les siècles où les barbares ne savoient pas donner de forme à leur gouvernement, & où la licence, qu'on prenoit pour liberté, ne permettoit pas aux souverains d'être absolus; les ducs ou rois de Pologne n'avoient d'autorité qu'autant qu'ils se faisoient plus de partisans. Ils imiterent la politique des rois de France. Ils donnerent des bénéfices; & après avoir démembre leur domaine pour s'attacher les grands du royaume, ils le démembrement encore pour laisser un plus grand nombre de souverainetés dans leur famille. Il arriva que le souverain eut des sujets plus puissans que lui.

A mesure que la noblesse accrut sa puissance, le peuple tomba dans un esclavage plus dur; & il n'y eut plus en Pologne que des nobles & des serfs.

Casimir III, surnommé le grand, mort en 1370, étoit le dernier d'une maison qui régnoit depuis 528 ans. Si le trône avoit paru héréditaire jusqu'alors, il redevint électif. Les nobles Polonois voulant même saisir l'occasion d'assurer leurs privilèges, n'élurent Louis roi de Hongrie, qu'après l'avoir lié par une capitulation qu'on nomme *pacta conventa*. Cette élection est l'époque du

gouvernement républicain qui subsiste aujourd'hui. Louis est ce prince qui fit une irruption dans le royaume de Naples pour venger la mort d'André son frère, mari de Jeanne I.

Ce contrat entre les sujets & le souverain paroît avoir été oublié, pendant que les Jagellons ont été sur le trône : mais depuis 1573, que Henri de Valois succéda à Sigismond-Auguste, le dernier des Jagellons, la république de Pologne a fait des *pacta conventa* avec tous ses rois.

Cette capitulation assure les privilèges des nobles, parce qu'ils sont assez puissans pour la faire respecter, & pour donner avant chaque élection de nouvelles limites à la prérogative royale. Souverains dans leurs terres, indépendans, ils peuvent seuls posséder les charges & les dignités. Ils reglent les impôts, ils font les loix, ils décident de la guerre & de la paix. Toujours en garde contre l'ambition du roi, ils ne souffrent pas qu'il ait des places fortes, parce qu'elles pourroient servir à les opprimer, comme à les défendre : ils ouvrent le pays à l'ennemi, pour le former au despotisme.

Les rois conservent cependant de grandes prérogatives. Ils disposent des fiefs, qui sont des démembrements faits autrefois au domaine de la couronne. On les nomme *starosties*, *tenutes*, ou *advocaties*, & en général *biens royaux*. Cependant on ne leur laisse pas toujours la liberté d'en disposer à leur gré. Ils nomment aux bénéfices, aux emplois civils & militaires, aux grandes charges de la couronne, & aux places qui vaquent dans le sénat. Mais ils font des grâces, sans se faire des partisans ; parce qu'ils ne peuvent ja-

mais ôter ce qu'ils ont donné. Ainsi le favori ; qu'ils élèvent ; a toujours dans son zele vrai ou faux pour la république ; un prétexte pour se soustraire au souverain.

Cette république est au reste un corps monstrueux. Avant que la grande diète s'assemble, chaque province ou palatinat délibère sur les matières qu'on y doit traiter ; elle nomme ses députés ou nonces, & tient pour cela des diétines qu'on appelle *ante-comitiales*. La grande diète s'assemble ensuite : mais les loix qu'elle fait n'ont de force que dans les palatinats où elles sont requës, & on en délibère dans des diétines *post-comitiales*.

Or, dans chacune de ces diètes, rien ne se décide que du consentement unanime de tous les membres. Le veto d'un seul gentilhomme arrête toutes les délibérations, & les actes qui avoient passé unanimement sont même encore annullés. S'il y a donc quelques nobles qui veuillent troubler, & il y en a toujours, la république ne peut plus agir ni même délibérer. Alors en forme des confédérations, les confédérés des différens partis en viennent aux mains : le vainqueur, donnant la loi, arrache aux diètes un consentement unanime, & tout se décide par la force. Le roi se trouve donc sans autorité, lorsqu'il n'est pas à la tête d'une faction puissante. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce gouvernement absurde que vous étudierez ailleurs. Le peu que je viens de dire, suffira pour vous faire comprendre les causes des événemens, dont j'ai à parler.

Charles XII auroit pu conquérir la Pologne, c'est-à-dire ; la parcourir en vainqueur. Mais com-

P ij

ment auroit-il pu soumettre par la force une noblesse fiere, jalouse de son indépendance, & toujours armée? A peine seroit-il arrivé à une extrémité du royaume, qu'elle se feroit soulevée dans l'autre: il eût fallu laisser des troupes par tout. Il auroit donc éprouvé le sort de Charles X: aussi se propofoit-il seulement de détrôner Auguste. Joignant la politique aux armes, il déclaroit qu'il n'étoit pas venu faire la guerre aux Polonois, qu'il n'avoit d'autres ennemis que les Saxons & il offroit de protéger la république, si elle vouloit élire un nouveau roi.

Le cardinal Radjouski, étoit archevêque de Gnesne, c'est-à-dire, qu'il étoit par sa place le premier des sénateurs, le primat du royaume, le légat du saint siége, le régent de la république pendant les interregnes, & la première personne après le roi. Ce prélat ennemi d'Auguste, entroito dans toutes les vues de Charles XII, & il intriguoit contre son souverain, avec tous les dehors d'un grand zele pour la paix & d'une grande charité.

Auguste n'avoit pas gagné ceux qui s'étoient opposés à son élection, & il avoit aliéné presque toutes les autres. Il n'avoit trompé personne sur les motifs qu'il avoit eu de prendre les armes contre la Suede. On convenoit bien que, par ses engagements, il devoit saisir l'occasion de recouvrer les provinces perdues; mais on savoit aussi que, par le même article des *pacta conventa*, il avoit promis de n'entreprendre aucune guerre sans le consentement de toute la république; & que par un autre, il lui étoit défendu d'introduire des troupes étrangères dans le royaume. En lui voyant

Donc violer ces deux articles, on jugeoit qu'il vouloit exercer en Pologne le même pouvoir absolu qu'il exerçoit en Saxe. On concluoit que, s'il eût conquis la Livonie, il auroit tenté de subjuguier la république; & on lui reprochoit d'avoir par cette guerre livré tout le royaume aux armes du roi de Suede. S'il eût réussi, on n'eût pas osé critiquer ainsi sa conduite. Mais dans un pays où la nature du gouvernement produit les factions, un souverain est bientôt abandonné, quand les plaintes commencent, & que les mécontents sont assurés d'être soutenus. Les uns se flattent de trouver de nouveaux avantages dans une révolution; les autres changent par inquiétude; & les plus fidelles suivent le torrent, parce qu'ils se sentent trop foibles pour résister. Telle étoit & devoit être la disposition des esprits, lorsque Charles XII. ne paroissoit avoir vaincu que pour protéger la république, c'est-à-dire, le parti des mécontents. Car en Pologne la république n'est jamais que dans le parti le plus fort.

Dans cet état de fermentation, les palatinats demanderent une diete au roi de Pologne. C'étoit lui prescrire de se donner des juges, plutôt que des défenseurs: mais un refus pouvoit aggraver encore les Polonois. Elle fut donc convoquée à Varsovie, pour le 2 décembre de l'année 1701. Si dans les tems les plus tranquilles cette assemblée a tant de peine à prendre une résolution, vous pouvez juger du tumulte avec lequel elle délibéroit dans une conjoncture, qui enhardissoit tous les factieux. Les cabales qui la divisoient, entretenirent, ou même augmentèrent

le mécontentement général. Elle ne régla rien ; & elle se sépara le 17 février 1702.

Elle avoit seulement arrêté qu'on enverroit une ambassade à Charles XII. Le sénat confirma ce décret. Dans l'intervalle d'une diète à l'autre, ce corps représente la nation. Il a le droit de faire provisionnellement des loix. Il est composé des évêques, des palatins gouverneurs perpétuels des provinces, des castellans gouverneurs des villes, & des grands officiers de la couronne. La dignité des palatins est la plus éminente : ils président dans leurs gouvernemens aux assemblées de la noblesse, & ils la commandent à la guerre. Les quatre grands officiers de la couronne sont chargés de tous les détails de l'administration : ils partagent entr'eux toute l'autorité : ils peuvent tout, & ne dépendent du roi qu'autant qu'ils le veulent. Auguste ne put obtenir de ce sénat trop puissant la permission de se mettre à la tête de l'armée polonoise : & encore moins de faire venir douze mille Saxons.

Charles répondit aux ambassadeurs de la république, qu'il régleroit tout lorsqu'il seroit à Varsovie, & il marcha. A son approche, Auguste s'enfuit avec un petit nombre d'évêques & de palatins, qui lui restoient attachés. Il envoya des lettres circulaires pour assembler la polite, c'est-à-dire, pour ordonner à tous les gentilshommes de monter à cheval & de le suivre. Mais la plus grande partie de la noblesse demeura dans ses terres. Alors il fit venir des troupes saxonnes, bien assuré que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas lui reprocher de les avoir introduites dans les provinces de la république. Il

tes joignit aux Polonois liés à sa fortune , & jugeant qu'il falloit vaincre ou perdre le trône , il alla au devant de Charles XII , qui s'avançoit vers Cracovie. Les deux armées parurent en présence le 13 juillet 1702, dans une grande plaine auprès de Clissau. Auguste ramena trois fois ses troupes à la charge , c'est-à-dire, les Saxons : car les Polonois , qui formoient son aile droite , s'étoient enfuis dès le commencement de la bataille. Le roi de Suede gagna une victoire complete.

Quelques jours après , étant sorti de Cracovie dans le dessein de poursuivre son ennemi , son cheval s'abattit & lui fracassa la cuisse. Cet accident le retint six semaines au lit. Le bruit courut même qu'il étoit mort. Auguste profita de cette fausse nouvelle , pour assembler à Lublin les ordres du royaume , déjà convoqués à Sendomir. Le concours y fut grand. Mais Charles , guéri de sa blessure , reprit tous ses avantages. Il assembla la noblesse à Varsovie ; & , pendant qu'il opposoit diete à diete , il marcha contre le reste des Saxons qu'il défit encore. Rien ne pouvoit plus lui résister. Il étoit à l'occident de la Pologne , avec l'élite de ses troupes : son grand maréchal Rheinschild commandoit un grand corps d'armée dans le cœur de ce royaume , & trente mille Suédois , sous divers généraux , arrétoient au nord & à l'orient les efforts des Russes.

Alors le primat , qui venoit de jurer au roi Auguste de ne rien entreprendre contre lui , leva tout-à-fait le masque. S'étant rendu à Varsovie , il déclara , au nom de l'assemblée , le 14 février

1704, Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, *III*, habile à porter la couronne de Pologne. Aussitôt le trône fut déclaré vacant d'une voix unanime.

Auguste, sachant que Charles & le primat vouloient mettre la couronne sur la tête de Jacques Sobieski fils de Jean, fit enlever ce prince & son frere Constantin, lorsqu'ils étoient à la chasse. Alexandre, frere de ces deux Sobieski, vint demander vengeance au roi de Suede, qui lui proposa de monter sur le trône. Il refusa, déclarant qu'il ne profiteroit pas du malheur de son aîné. Envain le jeune Stanislas Leczinski, son ami, se joignit à ceux qui le pressoient d'accepter. Toutes les instances furent inutiles : il persista dans son refus généreux.

Ne pouvant donner la couronne à ceux qui paroisoient y avoir plus de droit, Charles résolut de la donner au plus digne. Il choisit Stanislas Leczinski, palatin de Pósnanie, & il ne fut pas trompé dans son choix. Stanislas joignoit aux vertus d'un héros, de plus grandes vertus, celles qui font le bonheur des peuples. L'assemblée de Varsovie eut ordre de l'élire : elle obéit, & ce prince fut élu le 12 juillet 1704. La guerre ne finit cependant qu'en 1707. Par le traité conclu à Alt-Ranstadt, Auguste fut forcé à renoncer pour jamais à la couronne de Pologne, & à reconnoître Stanislas pour roi légitime. Il fut même réduit à un tel point d'humiliation, qu'il ne put refuser de féliciter sur son avènement, celui qui prenoit sa place sur le trône : il fut obligé de lui écrire une lettre à ce sujet.

Jean Patkul, devenu ambassadeur du czar au-



près d'Auguste, étoit alors dans les prisons de Saxe. Il avoit été arrêté pour avoir projeté un accommodement entre la Suede & la Russie, & il n'avoit formé ce projet que pour prévenir le ministère du roi Auguste, qui se propoisoit de faire la paix sans le czar. Tout son crime étoit donc d'avoir voulu servir son maître, & cependant Auguste avoit violé le droit des gens & manqué à son allié. De nouveaux malheurs attendoient cet infortuné Livonien. Charles, qui exigea qu'il lui fût livré, le fit périr sur la roue. Si, dans cette occasion, ce prince ne fut pas injuste, il fut cruel au moins, & il montra combien il étoit implacable dans sa vengeance.

Pendant que Charles XII goûtoit le plaisir de la vengeance, l'unique passion de son ame, Pierre Alexiowitz jetoit les fondemens de son empire. Présent par-tout, il donnoit des loix dans Moscou, il établissoit des manufactures, il créoit des flottes sur les Palus-Méotides, sur le lac Peïpus, sur le lac Ladoga; il mettoit la discipline dans ses camps, il repoussoit les Suédois, il portoit ses armées dans leurs provinces, il donnoit des secours au roi Auguste, il fendoit des villes.

La journée de Narva ne l'abattit point. *Je sais bien, disoit-il, que les Suédois nous battront long-tems : mais enfin nous apprendrons à les battre. Evitons les affaires générales avec eux, & affaiblissons-les par de petits combats.* En effet, les défaites étoient des leçons pour les Russes. Dès l'année 1701, ils osèrent marcher contre leurs vainqueurs & leurs maîtres. Ils eurent rarement l'avantage, mais il suffisoit de l'avoir quelquefois pour s'aguerrir. Supérieurs en nom-

bre , ce qui n'est rien par soi-même , ils se rendoient en effet supérieurs , à mesure que la discipline s'établissoit parmi eux. D'une année à l'autre , les succès devenoient plus fréquens : les flottes & les armées suédoises étoient vaincues : les villes tomboient sous les efforts des Russes , & en 1704 , lorsqu'Auguste étoit détrôné , Pierre achevoit de se rendre maître de l'Ingrie , & prenoit Narva d'assaut.

Il étoit glorieux d'entrer en vainqueur dans une place qui lui rappelloit sa première défaite : ce qui fut plus glorieux encore , c'est qu'il arrêta le pillage & le massacre. Ayant tué deux soldats , qui n'obéissoient pas à ses ordres , il entra dans l'hôtel de ville où les citoyens s'étoient réfugiés , & posant son épée sanglante sur la table , *ce n'est pas du sang des citoyens , dit-il , que cette épée est teinte , mais du sang de mes soldats que j'ai versé pour vous sauver la vie.* A ces traits d'humanité , qui sont trop rares dans la vie du czar , on reconnoît le grand homme. Mais comme il le disoit lui-même , il réformoit son peuple , & il ne pouvoit pas se réformer.

Tous les succès étoient célébrés par des entrées triomphantes. Les prisonniers faits sur l'ennemi , qu'on avoit cru invincible , ses drapeaux , ses étendards , ses pavillons faisoient le principal ornement de cette pompe : spectacle qui donnoit de l'émulation aux Russes , & qui rompoit l'enchantement prétendu des troupes suédoises.

Pierre employa un moyen , aussi singulier qu'ingénieux , pour achever la réforme à laquelle il travailloit.

Il fit inviter tous les boyards & les dames aux

noces d'un de ses bouffons. Il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas, tel qu'on les faisoit au seizieme siecle. Une ancienne superstition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux. Cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fete, quoiqu'on fût en hiver. Les Russes ne buvoient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour là d'autre boisson. On se plaignit en vain. Il répondit en raillant : *vos ancêtres en usaient ainsi : les usages anciens sont toujours les meilleurs.* Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toujours le tems passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures.

Parmi les soins que demandoient la police, les arts & la guerre, le czar entreprit de bâtir une ville à l'embouchure de la Néva sur le golfe de Finlande, à la vue des flottes suédoises qui tentoient tout pour interrompre ses travailleurs, & ruiner son ouvrage. C'est dans un lieu désert, marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jeta, le 27 mai 1703, les fondemens de Petersbourg. Il fallut lutter contre la nature, combattre les ennemis, surmonter mille obstacles qu'on n'avoit pas pu prévoir ; & cependant cette ville fut achevée l'année suivante, & mise hors de toute insulte. Presque dans le même tems, il fortifioit Novogorod, Pleskow, Smolensko, Asoph, Archangel. Cependant il étendoit ses conquêtes dans la Courlande, & il envoyoit des secours à son allié détrôné.

En 1706, Mentzikoff, que le czar avoit fait prince & gouverneur de l'Ingrie, ayant joint Auguste dans le palatinat de Pofnanie, défît le général Maderfeld près de Kalish. Ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette victoire fut un contre-tems pour Auguste, qui vainquit malgré lui. Elle dérangeoit les mesures qu'il avoit prises, parce qu'il négocioit alors secrètement le traité qui fut bientôt après conclu à Alt-Ranstadt. Il demanda pardon de sa victoire, offrant de rendre tous les prisonniers suédois, de rompre avec les Russes, & de donner au roi de Suede toutes les satisfactions convenables.

Lorsque l'électeur de Saxe eut abdiqué, le czar ne négligea rien pour arrêter Charles en Pologne. Il avoit encore des troupes dans ce royaume, il en avoit plusieurs corps répandus dans la Lithuanie, & il étoit lui-même à Grodno. Croyant donc pouvoir soutenir un nouveau parti, il tenta de faire aussi une élection, & la Pologne fut sur le point d'avoir trois rois. Sur ces entrefaites, la France offrit sa médiation; mais Charles répondit qu'il traiteroit avec le czar dans Moscou. Lorsque Pierre apprit cette réponse, il repliqua: *mon frere Charles veut faire l'Alexandre, mais il ne trouvera pas en moi un Darius.*

Le roi de Suede partit enfin, au mois d'août 1707, de son quartier d'Alt-Ranstadt à la tête de quarante-cinq mille hommes; comptant détrôner Pierre comme Auguste. Il semble qu'il auroit dû prendre par la Livonie, afin de re-

couvrer d'abord les conquêtes qu'on avoit faites sur lui, & de marcher ensuite à Moscou. Dans cette route, son armée n'eût manqué de rien, elle se fût grossie des troupes qu'il avoit dans ces quartiers, il eût eu une retraite dans le cas d'un échec, & il communiquoit par mer avec la Suede, qui pouvoit lui envoyer des secours. Il prit le chemin le moins praticable, marcha, au cœur de l'hiver, dans des pays ruinés, & arriva, le 6 février 1708, à quelques lieues de Grodno. Pierre ne l'attendoit pas. Il faisoit reculer ses troupes à l'approche de l'ennemi, qu'il vouloit engager dans des déserts & dans des pays qu'il avoit dévastés, laissant seulement dans les postes qui pouvoient se défendre, quelques corps, afin de retarder les Suédois dans leur marche, & de les inquiéter. Ayant pris sa route d'occident en orient, il arriva sur la rive du Niéper ou Boristene, qui sépare la Pologne de la Russie. Il passa ce fleuve à Mohilow, dernière ville de Lithuanie. Charles, qui le suivoit, trouva des pays ruinés, des marais, des forêts immenses, des déserts, des rivières, des torrens. Son armée ne pouvoit marcher que par corps séparés : il falloit continuellement abattre des arbres pour se frayer un chemin : il falloit livrer des combats. Cependant il surmonta tous ces obstacles, & passa le Boristene au même endroit que le czar.



## CHAPITRE II.

*Du midi de l'Europe, depuis 1702 jusqu'en  
1710.*

LA France, qui n'avoit pas défarmé après la paix de Rîfwyck, fut en état d'agir avant les puiffances confédérées, qui sembloient n'avoir pas prévu la mort de Charles II. Elle eut donc des succès en 1702 & en 1703 : mais les efforts qu'elle avoit faits pour se préparer à la guerre, demandoient qu'elle en fit de plus grands pour la continuer; & ne lui laissoient cependant que des ressources onéreuses. Dès le commencement on eut recours à des expédiens momentanés, qui mettent bientôt dans la nécessité d'en chercher d'autres, & dans l'impuiffance d'en trouver, fans se ruiner de plus en plus. On avoit remis la capitation. On donna des édits burfaux : on les multiplia. C'étoit presque tous les jours des créations d'office, de rentes, de nouveaux gages, &c. On fit une réforme des monnoies, & le marc d'argent, qui en 1700 étoit à 31 livres 10 fous, fut à 34 livres 4 fous en 1702. Enfin on imagina un moyen, qui pouvoit être d'une grande ressource à l'état obéré, si on en ufoit avec modération : mais il devoit achever la ruine des finances, si on en abusoit, & on en abusa bientôt. On introduisit des billets pour fuppléer dans le commerce au défaut

de l'espèce. Ils furent d'abord reçus sans aucune défiance de la part du public. Il importoit d'entretenir cette confiance. Il falloit donc les répandre avec mesure ; & les proportionnant à une somme qu'on auroit mise à part, se trouver toujours en état d'en rembourser une grande partie. Mais il parut si commode de payer en billets, & de fournir à toutes les dépenses avec du papier, que le gouvernement n'observa point cette proportion. Il y eut bientôt beaucoup de billets dans le public, & point d'argent dans la caisse. Les papiers perdirent leur crédit, le gouvernement fit banqueroute, & les finances tomberent dans le plus grand désordre. Ajoutons à ces abus les variations continuelles des monnoies. Il y eut une nouvelle réforme en 1704. On baissa les espèces successivement en 1705, en 1706, en 1708 & au commencement de 1709 ; & dans cette dernière année, on les haussa ensuite tout-à-coup, en sorte que le marc d'argent fut porté à 40 livres.

Pendant que la France s'épuisait au dedans par une mauvaise administration, elle s'affaiblissoit au dehors par les coups redoublés, que ses ennemis lui portoient. Le duc de Savoie, dont la fidélité avoit été suspecte à Catinat, avoit abandonné Louis XIV au commencement de 1703, & s'étoit joint aux confédérés. Cette défection contribua aux malheurs que la France se préparait elle-même. Ils commencerent en 1704, l'année que Stanislas fut élu roi de Pologne. Le maréchal de Villars, à qui elle devoit les succès qu'elle avoit eus en Allemagne l'année précédente, fut rappelé, & le maréchal de Mar-

fin, qui le remplaça, perdit la bataille d'Hochstet le 23 août. La déroute fut complète. Les François, qui étoient sur le Danube, repassèrent le Rhin. Ils perdirent plus de quatre-vingt lieues de pays. Il sembloit qu'on craignit d'employer les meilleurs généraux, & cependant les confédérés avoient à leur tête les deux plus grands capitaines, le prince Eugene & le duc de Malborough.

En 1705 Marlborough, se propoisoit de pénétrer en France par la Lorraine & par la Champagne. Le maréchal de Villars, qu'on lui opposa cette fois, le força de renoncer à ce projet. Les François eurent quelques avantages en Italie, & leurs ennemis en eurent d'autres en Espagne. Il n'y eut point de grandes batailles décisives. Louis XIV & Philippe V, sentant leur foiblesse, avoient ordonné à leurs généraux de se tenir sur la défensive, & de ne rien hasarder.

Léopold mourut cette année. Sa mort ne fit point de changement dans les affaires générales. Car les ministres, qui l'avoient gouverné, gouvernerent son fils Joseph, & continuèrent sur le même plan. D'ailleurs, quoique toute l'Europe armât pour la maison d'Autriche, l'empereur étoit de tous les confédérés celui qui contribuoit le moins aux frais de la guerre. Cette maison avoit alors tout-à-fait changé de politique. Auparavant elle tendoit au despotisme sans dissimuler son ambition; alors elle y tendoit en exagérant sa foiblesse à toutes les puissances. Son unique objet étoit de persuader que la France étoit seule à redouter; considérant qu'elle s'éleveroit



veroit d'abord par l'abaissement de cette monarchie, & ensuite parce qu'on la fortifieroit de ce qu'on en enleveroit à Louis XIV. Mais si l'opinion qu'il falloit humilier la France, devint contagieuse, ce fut par la faute de la France même, qui avoit voulu se faire craindre. La cour de Vienne profita de cette opinion, qu'elle avoit contribué à répandre. Les confédérés, livrés aux vues particulières du roi Guillaume & du duc de Marlborough, l'embrassèrent avec plus de passion que de sagesse. Enfin on arma contre la maison de Bourbon, avec le même enthousiasme qu'on avoit armé contre la maison d'Autriche, & avec plus d'aveuglement.

En 1706, les François furent battus par-tout, excepté en Allemagne, où le maréchal de Villars soutenoit sa réputation. La campagne fut une suite de revers en Espagne, jusqu'à l'arrivée du maréchal de Berwick. Philippe avoit été contraint d'abandonner l'Espagne, l'archiduc Charles avoit été reconnu dans Madrid. Berwick reconduisit Philippe dans cette capitale, & recouvra toute l'Espagne, à l'exception de la Catalogne.

En Flandre, Villeroi, qu'on avoit opposé à Marlborough, perdit le 23 mai la bataille de Ramillies. Ce fut encore une déroute entière. Les ennemis se rendirent maîtres de presque toute la Flandre espagnole, & enleverent encore des places à la France.

Le 19 avril, Vendôme avoit gagné en Italie la bataille de Calcinato. Il ne restoit plus qu'à prendre Turin pour se rendre maître de tous les états du duc de Savoie. Mais Vendôme fut

rappelé d'Italie en Flandre, où l'on avoit besoin d'un bon général. Le duc de la Feuillade & le maréchal de Marfin, qui le remplacèrent ayant formé le siège de Turin, furent forcés dans leurs lignes le 7 septembre par le prince Eugene, & entièrement défaits. Ils étoient sous les ordres du duc d'Orléans, dont on ne suivit pas les conseils. Marfin avoit les ordres secrets de la cour, qui se croyant présente par-tout, vouloit conduire les opérations de la guerre au delà des Alpes. Cette défaite fit perdre à la France & à l'Espagne le Milanez, le Piémont, la Savoie & le royaume de Naples. Philippe ne conserva plus que la Sicile.

En Espagne, la campagne de 1707 fut glorieuse pour le maréchal de Berwick & pour le duc d'Orléans. Le maréchal de Villars continuoit d'acquérir de la gloire en Allemagne; & le maréchal de Tessé fit lever le siège de Toulon au duc de Savoie & au prince Eugene. Il ne se passa rien en Flandre. Marlborough étoit allé en Saxe, pour pénétrer les desseins du roi de Suede, & pour le détourner de s'unir à la France, à quoi Charles ne pensoit pas.

En 1708 le duc de Vandôme commandoit l'armée de Flandre, sous les ordres du duc de Bourgogne. On lui reproche d'avoir fait plusieurs fautes : mais on convient qu'il fut toujours contrarié par les courtisans, qui entouroient le duc de Bourgogne. Il commença la campagne par la surprise de Gand. Ayant ensuite résolu de faire le siège d'Oudenarde, il livra la bataille à milord Marlborough & au prince Eugene, qui eurent l'avantage. Il fut alors contraint de se re-

tirer vers Gand ; & il ne fut pas le maître d'attaquer les ennemis , lorsqu'ils assiégeoient Lille , qui se rendit après quatre mois de siege. Cette journée d'Oudenarde fit perdre à l'Espagne ce qui lui restoit dans les Pays-Bas , à l'exception de Luxembourg , de Mons & de Nieuport.

Après tant de revers la paix devenoit nécessaire à la France & à l'Espagne ; & si les Espagnols ne pouvoient pas encore penser sans chagrin au démembrement de leur monarchie , il étoit tems qu'ils y consentissent au moins par impuissance. Louis XIV avoit fait des propositions dès 1706. Alors Philippe se fût vraisemblablement contenté du royaume de Naples , & des autres états qu'il possédoit encore en Italie , & il eût abandonné l'Espagne , dont l'archiduc venoit de se rendre maître. En 1707 , on eût pu former d'autres projets de partage , puisqu'alors l'empereur Joseph s'emparoit de l'Italie , pendant que le duc de Berwick reconquéroit l'Espagne. Il est donc certain que les Anglois & les Hollandois auroient pu obtenir tout ce qu'ils s'étoient proposé par leur alliance , c'est-à-dire , le partage de la monarchie espagnole. Il semble par conséquent qu'ils n'avoient plus qu'à terminer la guerre. S'ils vouloient maintenir l'équilibre , ils ne devoient pas entreprendre d'opprimer la maison de Bourbon , pour rendre à la maison d'Autriche cette supériorité de puissance qui l'avoit rendue redoutable. De quelques espérances qu'ils osassent se flatter , en considérant l'épuisement de la France , il n'étoit pas prudent de prescrire à cette monarchie des conditions qu'elle ne pouvoit accepter sans honte ;

Q ij

c'étoit lui faire trouver des ressources dans son désespoir : c'étoit prolonger la guerre, lorsqu'ils pouvoient faire une paix glorieuse ; & cependant la fortune pouvoit changer. D'ailleurs, quoique la situation de l'Angleterre & de la Hollande ne fût pas aussi mauvaise que celle de la France, ces deux puissances étoient néanmoins dans un état violent. Comme elles portoient presque seules tout le faix de la guerre, elles avoient fait des efforts qu'elles ne pouvoient continuer sans surcharger les peuples d'impôts, & sans contracter de nouvelles dettes. Elles se ruinoient par conséquent.

Mais Marlborough, le prince Eugene, & le pensionnaire Heinsius, qui leur étoient dévoués, vouloient la guerre, & tout fut sacrifié aux vues particulières de ces trois hommes. Ils paroissoient faire penser à leur gré les peuples qu'ils conduisoient. On s'irritoit au souvenir des usurpations de Louis XIV : parce qu'on avoit eu des succès, on s'en promettoit de plus grands : encore quelques campagnes, disoit-on, & la France ne sera plus à craindre. On ne vouloit pas voir qu'elle ne l'étoit déjà plus ; & parce qu'on l'avoit humiliée, on vouloit la ruiner entièrement. C'est ainsi qu'après avoir commencé la guerre par politique, on la continua par passion.

Les premières négociations se firent avec la république de Hollande, qui exigea, comme condition préliminaire, que l'Espagne & les états dépendans de cette monarchie, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, appartiendroient à la maison d'Autriche. Elle demandoit de plus des sûretés pour son commerce, & une barrière dans

les Pays-Bas contre la France, sans s'expliquer encore sur les places dont elle vouloit former cette barriere. Puisque ces articles, qui étoient les plus essentiels à traiter, étoient qualifiés de préliminaires, on pouvoit prévoir que les Hollandois, formeroient beaucoup d'autres prétentions.

Dans l'impatience d'avoir la paix, Louis XIV eût voulu pouvoir conclure avant l'ouverture de la campagne de 1709, prévoyant que les premiers événemens pouvoient rompre la négociation, si elle n'étoit au moins déjà fort avancée. Il accepta donc les premières propositions qu'on lui avoit faites, & se bornant à demander un dédommagement pour les états que Philippe abandonneroit, il se contentoit des royaumes de Naples & de Sicile. Il desiroit à la vérité qu'on y ajoutât la Sardaigne & les places que l'Espagne occupoit sur les côtes de Toscane: mais il étoit prêt à se désister sur ce dernier article. Cette négociation ne pouvoit pas réussir: car les Hollandois, qui se croyoient alors les arbitres de l'Europe, ne vouloient pas encore sincèrement la paix; & quand même ils l'auroient voulue, ils n'auroient pas eu assez de pouvoir sur leurs alliés.

C'est en vain, disoit Marlborough, que la France se flatte de faire la paix par l'entremise de la Hollande. En effet cette république ne pouvoit rien par elle-même, & c'est avec l'Angleterre qu'il eût fallu négocier. Cependant Louis XIV, prévenu que les Hollandois pouvoient donner la paix, continuoit à traiter avec eux: il y étoit même forcé, parce qu'alors le ministère de Londres se déclaroit ouvertement pour la continua-

tion de la guerre, & qu'au contraire les Etats-Généraux paroïssent au moins vouloir entrer en négociation.

Cependant Marlborough & le prince Eugène craignirent que les offres de la France ne fissent impression sur les peuples ; & que tout l'odieux d'une guerre, dont on étoit fatigué, & qu'ils vouloient continuer, ne retombât sur eux. Ils cherchèrent donc à persuader que les propositions de Louis XIV n'étoient pas sinceres ; qu'il ne pensoit qu'à diviser les alliés ; ils déclarèrent que toutes les conférences qu'on avoit tenues, étoient désagréables aux cours de Vienne & de Londres, qui ne souffriroient pas qu'on fit aucune distraction à la monarchie d'Espagne. La France pensoit néanmoins qu'elle ne devoit pas encore désespérer de la paix.

Il est vrai que Marlborough & le grand trésorier Godolphin, son ami & son allié, gouvernoient l'Angleterre, & partageoient entr'eux toute l'autorité : il est vrai encore qu'ils vouloient absolument la continuation de la guerre, parce qu'en les rendant nécessaires, elle contribuoit à maintenir leur crédit. Mais il se faisoit contre eux des brigues sourdes à la cour de Londres, & la reine commençoit à souffrir impatiemment la domination de son général. Une révolution dans cette cour pouvoit donc changer la face des choses : car un nouveau ministère devoit rechercher la paix, afin de s'affermir, en rendant Marlborough tout-à-fait inutile. En supposant que cette révolution n'eût pas lieu, on se flattoit de pouvoir enfin gagner Marlborough même. On connoissoit la passion qu'il avoit d'amasser des richesses.

ses sans bornes : on lui avoit déjà fait quelques propositions : il les avoit écoutées sans s'offenser, & seulement en rougissant quelquefois.

Les conférences qui avoient commencé à Moerdik au mois de mars 1709 entre le président Rouillé, ministre du roi, & deux députés de Hollande, Buys & Vanderduffen, continuoient de se tenir à Boedgrave. Cependant la négociation n'avançoit point, parce qu'à mesure que la France cédoit, les Hollandois formoient de nouvelles demandes, sans s'expliquer jamais sur le terme qu'ils voudroient mettre à leurs prétentions. A peine avoient-ils obtenu une place pour leur barrière, qu'ils en exigeoient une autre. Ils ne paroissoient pas moins ardens, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de leurs alliés ; parce qu'ils se croyoient autorisés à demander d'autant plus pour eux-mêmes, qu'ils demandoient davantage pour l'Angleterre, pour la maison d'Autriche, pour l'Empire & pour le duc de Savoie.

Il n'étoit pas possible de négocier avec eux ; parce qu'ils vouloient toujours de nouvelles cessions, & que cependant ils ne s'engageoient jamais. Quoi qu'ils pussent obtenir, ils ne promettoient rien à la France, du moins ils ne lui assuroient rien ; & ce qu'ils avoient accordé dans une conférence, ils le défavoient dans une autre. Lorsqu'on leur demandoit les royaumes de Naples & de Sicile pour dédommager Philippe V, ils répondoient seulement qu'ils emploieroient leurs bons offices auprès de leurs alliés. Les électeurs de Bavière & de Cologne avoient été profcrits en 1706, à la diète de Ratisbonne. Le roi demanda qu'ils fussent rétablis dans leurs biens &

leurs dignités, & les Hollandois se contenterent encore d'offrir leurs bons offices.

On leur avoit accordé tout ce qu'ils pouvoient desirer pour eux, & on les exhortoit à déclarer à leurs alliés, que s'ils refusoient d'entrer en négociation, la république les abandonneroit, & ne songeroit plus qu'à ses intérêts. Mais c'étoit inutilement. Les Hollandois n'étoient pas assez puissans pour régler seuls les conditions de la paix, & forcer leurs alliés à les accepter. Eugene, Marlborough & Heinsius s'étoient rendus maîtres des délibérations. Leur autorité étoit soutenue par les armées des confédérés qui s'assembloient dans les Pays-Bas ; & ils avoient pour eux le plus grand nombre des citoyens qui vouloient que la guerre continuât. D'ailleurs il n'eût pas été prudent à la république de traiter séparément : car il lui falloit pour la sûreté de son traité la garantie de ses alliés.

Cependant elle ne pouvoit se dissimuler le besoin qu'elle avoit de la paix. Le poids de la guerre devenoit tous les jours plus pesant, l'argent plus rare, le crédit moins assuré, les fonds plus difficiles à trouver. Mais quand les Hollandois considéroient le triste état où la France étoit réduite, ils supportoient volontiers leurs peines. Enivrés de leurs succès, comptant sur de plus grands encore, ils se flattoient de la voir bientôt succomber sous leurs efforts redoublés. Eugene & Marlborough les entretenoient dans cette opinion.

Leur confiance ne paroissoit pas sans fondement. Vous en jugerez par le tableau que Mr. de Torci fait de l'état où la France se trouvoit en 1709. " Il est vrai, dit-il, qu'elle étoit affligée



„ de plusieurs maux. La famine imminente se joi-  
„ gnoit à ceux de la guerre : le froid excessif, suc-  
„ cédant subitement au dégel au commencement du  
„ mois de janvier , avoit fait périr les grains se-  
„ més. Le printems paroissoit , sans laisser voir au-  
„ cune apparence des productions des biens de la  
„ terre. On ne prévoyoit que malheurs de tous  
„ côtés. Les discours étoient aussi tristes que les  
„ sujets de raisonnement. On enchérissoit encore  
„ sur le mauvais état du royaume ; & ce que cha-  
„ cun en disoit , vrai ou faux , passoit dans les pays  
„ étrangers. Il est certain qu'une guerre soutenue  
„ pendant huit ans contre la plus grande partie  
„ des puissances de l'Europe , avoit extrêmement  
„ affoibli les provinces. Les nouvelles que les  
„ étrangers en recevoient , persuadoient sans pei-  
„ ne qu'elles étoient épuisées d'hommes & d'ar-  
„ gent. Chaque jour les ressources & le crédit  
„ pour trouver de nouveaux fonds périssoient :  
„ les armées du roi , autrefois victorieuses , avoient  
„ été forcées , après des batailles sanglantes , d'a-  
„ bandonner les pays où elles étoient entrées com-  
„ me triomphantes.

„ L'Allemagne , les Pays - Bas , le Piémont  
„ avoient été le théâtre de leurs désastres. Les  
„ ennemis du roi , accoutumés à rendre les pla-  
„ ces assiégées , presqu'aussitôt que le siege en  
„ étoit formé , s'étoient rendus maîtres à leur  
„ tour des places de la domination de sa majesté.  
„ Ils menaçoient de pénétrer dans le cœur de la  
„ France. Elle n'étoit pas en état de regarder com-  
„ me vaines des menaces nouvelles , & si peu  
„ vraisemblables lorsque la guerre avoit commen-  
„ cé. Le roi donnoit alors les ordres sur les bords

„ du Danube, du Tage & du Pô. On n'auroit  
„ pas cru qu'après quelques années il eût été ré-  
„ duit à défendre l'intérieur de son royaume,  
„ même obligé d'examiner s'il pourroit demeu-  
„ rer en sûreté dans le lieu de son séjour ordi-  
„ naire.

„ Quoique le courage des troupes eût été  
„ éprouvé en toutes occasions, même les plus  
„ malheureuses, on doutoit si elles résisteroient  
„ au défaut de paiement & de subsistance.

„ La seule ressource étoit donc celle de la  
„ paix, désirée & demandée, comme le salut  
„ du royaume. Mais ce désir ardent, fondé sur  
„ une nécessité évidente, augmentoit l'aliéna-  
„ tion des ennemis, & fournissoit à leur haine  
„ autant de raisons nouvelles de frapper & d'ac-  
„ cabler la France, en continuant une guerre  
„ qu'elle ne pouvoit plus soutenir. C'étoit la  
„ source de tant de prétentions, qualifiées de  
„ préliminaires nécessaires, des variations des  
„ négociateurs hollandais soumis à leurs alliés,  
„ des demandes nouvelles qu'ils avoient faites  
„ à chaque conférence, du désaveu fait de leur  
„ part dans les dernières des mêmes points  
„ dont ils étoient convenus dans les précé-  
„ dentes.

„ Le cours d'un regne heureux n'avoit été  
„ traversé, pendant une longue suite d'années,  
„ d'aucun revers de fortune. Le roi ressentit  
„ d'autant plus vivement les calamités, qu'il ne  
„ les avoit pas éprouvées depuis qu'il gouver-  
„ noit lui-même un royaume florissant. C'étoit  
„ un terrible sujet d'humiliation pour un mo-  
„ narque accoutumé à vaincre, loué sur ses

„ victoires , ses triomphes , sa modération , lorsqu'il donnoit la paix , & qu'il en prescrivoit les loix , de se voir alors obligé à la demander à ses ennemis ; leur offrir inutilement pour l'obtenir , la restitution d'une partie de ses conquêtes , celle de la monarchie d'Espagne , l'abandon de ses alliés ; & forcé de s'adresser pour faire accepter de telles offres , à cette même république , dont il avoit conquis les principales provinces en l'année 1672 , & rejeté les soumissions , lorsqu'elle le supplioit de lui accorder la paix à telles conditions qu'il lui plairoit de dicter.

„ Le roi soutenoit un changement si sensible avec la fermeté d'un héros , & la soumission parfaite d'un chrétien aux ordres de la providence , moins touché de ses peines intérieures , que de la souffrance de ses peuples , tous jours occupé des moyens de la soulager & de terminer la guerre. A peine appercevoit-on qu'il se fit quelques violences pour cacher au public ses sentimens. Ils étoient en effet si peu connus , que c'étoit alors une opinion assez commune , que plus sensible à sa gloire qu'aux maux de son royaume , il préféreroit au bien de la paix la conservation de quelques places qu'il avoit conquises en personne ; que s'il pouvoit se résoudre à les céder , il auroit la paix , & qu'elle dépendoit du sacrifice de ces mêmes places.

„ Quelques-uns de ceux qui approchoient le plus près de sa majesté , n'étoient pas exempts de former ces soupçons injustes. Ils se glifserent même dans son conseil....

Plus la paix s'éloignoit, plus on sentoit le besoin de l'obtenir, à quelque prix que ce fût. Le duc de Beauvilliers, chef du conseil des finances, & le chancelier Pontchartrain, employèrent les plus fortes raisons pour représenter combien elle étoit nécessaire; à quelle extrémité le roi & le royaume se trouveroient réduits, si malheureusement on laissoit échapper l'occasion de la conclure; & quelles seroient les suites funestes d'une guerre qu'il n'étoit plus possible de soutenir. Ils s'adressèrent ensuite au ministre de la guerre & à celui des finances, les pressant de dire à sa majesté, en ministres fidèles, s'ils croyoient, connoissant particulièrement l'état des troupes & des finances, qu'il lui fût possible de soutenir les dépenses, & prudent de s'exposer au hazard de la campagne. Ils paroissoient donc croire qu'on ne vouloit pas sincèrement la paix; ce soupçon, qui retomboit sur Louis XIV, étoit cruel pour ce monarque.

„ Une scène si triste, ajoute Mr. de Torci,  
„ seroit difficile à décrire, quand même il se-  
„ roit permis de révéler le secret de ce qu'elle  
„ eut de plus touchant.

„ Le roi éprouva pour lors que l'état d'un  
„ monarque, maître absolu d'un grand royaume,  
„ n'étoit pas toujours l'état le plus heureux & le plus à souhaiter. Il sentit que s'il  
„ étoit au-dessus des autres hommes, il étoit  
„ aussi exposé à de plus grands revers; que plus  
„ on est élevé, plus l'infortune est sensible; &  
„ que c'est pour un prince un sujet de douleur  
„ aussi vif que légitime de se voir attaqué de

„ tous côtés , fans avoir les moyens ni de sou-  
„ tenir la guerre ni de faire la paix. „

J'ai voulu, Monseigneur, vous rapporter ce long passage de Mr. de Torci, parce que la peinture que ce ministre fait de la situation de votre ayeul, est une leçon qui vaut beaucoup mieux que toutes celles que je pourrois vous donner moi-même. Rappelez-vous actuellement tout le regne de Louis XIV. Considérez d'un côté le faite avec lequel il donnoit des loix à l'Europe, & de l'autre l'héroïsme qu'il montre dans ses adversités. Jugez en conséquence de la vraie gloire ; & dites quel est le tems où ce monarque vous paroît avoir été le plus grand. Je me flatte que vous n'en jugerez pas comme le vulgaire.

Il fut arrêté de faire de nouveaux sacrifices, d'abandonner encore plusieurs places à la république de Hollande ; de se contenter du royaume de Naples, sans la Sicile, pour le dédommagement de Philippe V, de remettre aux conférences pour la paix, les intérêts des électeurs de Cologne & de Baviere, & de consentir que le prétendant, à qui le roi avoit donné un asyle, sortit de France. Tels sont les ordres qu'on se proposoit d'envoyer au président Rouillé.

Mais il restoit peu de tems pour conclure. Les conférences duroient depuis deux mois : on étoit à la fin d'avril, & l'ouverture de la campagne n'étoit retardée que par le dérangement de la saison. Afin de presser la négociation, il eût été à souhaiter d'employer un négociateur, qui étant instruit plus particulièrement de l'état des choses, pût prendre sur lui de passer ses pouvoirs, s'il

trouvoit le moment heureux, mais inespéré de conclure. Le marquis de Torci, ministre des affaires étrangères, s'offrit au roi, & partit pour la Haye le premier mai, chargé d'exécuter les ordres qui avoient d'abord été expédiés pour le président Rouillé.

Ce voyage donna lieu à bien des discours. Quelques-uns le jugeoient aussi contraire au service qu'à la gloire du roi, pensant qu'il ne convenoit pas que son principal ministre allât demander en suppliant la paix à ses ennemis. Mais plus cette démarche paroissoit extraordinaire, plus elle prouvoit les vrais sentimens de Louis XIV; & il importoit de faire connoître à l'Europe & à la France même les dispositions sincères où il étoit de tout sacrifier à la paix. C'étoit un des objets que se proposoit le marquis de Torci. Il espéroit encore de pénétrer les desseins des ennemis, & peut-être de les engager à les révéler eux-mêmes.

Torci négocia directement avec Heinsius en présence de Buys & de Vanderdussen, qui furent admis aux conférences. Mais le pensionnaire ne se montra pas moins difficile avec lui, que les deux députés l'avoient été avec le président Rouillé. Il étaloit d'un côté les forces des confédérés, il représentoit de l'autre l'état de foiblesse où la France étoit réduite. Dès lors il ne doutoit plus des succès de la campagne prochaine, pour laquelle tous les préparatifs étoient faits. Il disoit que la confiance des Hollandois étoit si grande, que plusieurs murmuroient des conditions dont les députés s'étoient expliqués avec le président Rouillé; & il en concluoit que

dans des conjonctures aussi favorables , il n'étoit pas naturel de penser à se relâcher. Ainsi , quoique Buys & Vanderdussen eussent promis que la république emploieroit ses bons offices pour conserver le royaume de Naples & de Sicile à Philippe V , il déclara qu'il ne se feroit aucun démembrement de la monarchie d'Espagne ; & que la république s'y étoit engagée par des traités faits avec ses alliés ; & qu'elle ne pouvoit proposer de priver la maison d'Autriche d'une partie de cette monarchie , parce qu'elle ne vouloit pas manquer à ses engagements. Il ne s'en tenoit pas là. Il s'agissoit encore de satisfaire l'Angleterre , l'empereur , l'Empire & le duc de Savoie. Sous prétexte d'opposer de tous côtés des barrières à l'ambition de la France , on eût voulu lui enlever toutes les provinces frontieres , & l'ouvrir de tous côtés à l'ennemi. On affectoit de la craindre , pour former des prétentions ; & il sembloit que toutes les puissances voisines voulussent saisir l'occasion de s'enrichir à ses dépens. Enfin si le pensionnaire s'occupoit vivement des intérêts des alliés , il ne négligeoit pas ceux de la république. Bien loin de se borner aux places que les députés avoient demandées pour la barrière , il disoit sans dissimulation , qu'il falloit profiter des circonstances , qui permettoient d'en obtenir encore de nouvelles.

Cependant la négociation languissoit. Le prince Eugene étoit arrivé : mais on attendoit encore milord Marlborough , qui étoit à Londres , & dont le retour n'étoit retardé que par les vents. Torci avoit ordre de lui offrir jusqu'à quatre millions ; si la France obtenoit la paix à des con-

ditions moins dures. Il arriva le 18 mai. Les conférences recommencerent : elles devinrent fréquentes : mais Torci & Rouillé connurent bientôt qu'elles n'auroient aucun succès. Marlborough avoit besoin de la guerre, pour se maintenir contre les brigues que ses ennemis traïmoient à Londres ; & elles étoient pour lui un fond de richesses bien supérieures aux offres de Louis XIV.

En effet, on avoit satisfait l'Angleterre & la Hollande sur toutes leurs demandes ; & le roi se désistant de tout dédommagement pour son petit-fils, abandonnoit absolument toutes les parties de la monarchie d'Espagne à la maison d'Autriche. Il sembloit donc que les Anglois & les Hollandois n'avoient plus qu'à terminer une guerre dont ils portoient presque tout le poids. Mais parce qu'ils ne vouloient pas la paix, ils trouvoient toujours dans les prétentions de leurs alliés des prétextes pour l'éloigner. Ils demandèrent que la France restituât toute l'Alsace à l'Empire, & qu'elle abandonnât au duc de Savoie toutes les places qu'il avoit conquises en Dauphiné, & d'autres encore.

Quand le roi auroit cédé sur ces articles, il n'auroit pas obtenu la paix. L'Espagne suffisoit seule pour faire naître de nouvelles difficultés. On demanda quelle sûreté Louis XIV donneroit de la cession entiere de cette monarchie. Torci & Rouillé répondirent que le roi rappelleroit les troupes qu'il avoit données à son petit-fils, & que cette sûreté étoit suffisante ; parce que Philippe V, privé des secours de la France, seroit  
hors



hors d'état de se soutenir contre les forces des confédérés.

On repliquoit que le rappel des troupes françoises ne suffisoit pas ; & qu'il falloit une assurance positive que la monarchie d'Espagne seroit livrée toute entière à la maison d'Autriche : parce qu'autrement la France jouiroit de la paix , pendant que les autres puissances seroient obligées de continuer la guerre pour dépouiller Philippe V.

On n'osoit pas encore proposer à Louis XIV de déclarer la guerre à son petit-fils , condition odieuse qu'on insinua bientôt après. Mais on exigeoit qu'il fût garant de la cession de toute l'Espagne.

C'étoit lui demander plus qu'il ne pouvoit exécuter. Car dès qu'il ne s'agissoit pas d'armer contre Philippe V , que pouvoit-il faire de plus que de ne pas armer pour lui ? Cependant on s'opiniâtroit à vouloir sa garantie. Pour en être assuré , les Hollandois demandoient qu'il leur donnât plusieurs places en ôtage , & qu'il leur remit en même tems toutes celles dont ils vouloient former leur barrière. Ce n'est qu'à ces conditions qu'ils lui offroient un armistice de deux mois , pendant lequel il seroit tenu d'engager Philippe V à descendre du trône. S'il n'y réussissoit pas , la guerre contre la France recommençoit aussi-tôt , & les ennemis reprenoient les armes avec tous les avantages des places qui leur auroient été remises. Ces propositions étoient si extraordinaires , qu'il eût été beaucoup plus raisonnable de se refuser à toutes les conférences ,

& de déclarer qu'on ne vouloit pas la paix.

Comme tout le teins des conférences se confumoit en disputes, où l'on répétoit continuellement les mêmes choses, sans jamais conclure, les négociateurs françois pensèrent qu'en mettant par écrit les articles compris sous le titre de préliminaires, ils pourroient fixer l'état de la question, & forcer les ennemis à répondre d'une manière plus précise. Ils se flattoient au moins d'en retirer un autre avantage, & se fut aussi le seul qu'ils retirèrent : c'étoit de faire connoître au public les offres du roi & les réponses qu'on y auroit faites. Car alors les François seroient bien convaincus qu'il vouloit sincèrement la paix, & les Hollandois pourroient s'appercevoir que les intérêts de la république étoient sacrifiés à l'ambition de leurs alliés.

Le mémoire des négociateurs françois renouvela les disputes : on se répéta, & on ne conclut point. Alors la seule utilité que Torci pouvoit retirer de son voyage, étoit de savoir à quelles conditions précises les ennemis accorderoient la paix, & d'avoir de leur main un écrit qui dévoilât leurs desseins & leurs procédés. C'est l'objet qu'il s'étoit proposé dès le commencement de la négociation. Il demanda donc que, puisqu'il avoit remis un projet des offres du roi, ils lui communiquassent à leur tour un projet de leurs demandes. Le pensionnaire accepta la proposition ; & de concert avec Eugene, Marlborough & Sinzendorff, ministre de l'empereur à la Haye, il écrivit un plan général d'articles préliminaires.

Ce plan, conforme à toutes les prétentions

que les ennemis avoient formées jusqu'alors, auroit remis entre leurs mains les principales places de la frontiere de Flandre; & ils auroient recommencé la guerre deux mois après, si dans ce terme le roi d'Espagne n'eût pas renoncé au trône. C'étoit mettre la paix à des conditions qui n'étoient pas au pouvoir de Louis XIV, & que, par conséquent, il ne pouvoit pas promettre. Il ne restoit plus au marquis de Torci, qu'à revenir en France. Il partit de la Haye le 23 mai. Le roi, après avoir entendu le compte qu'il lui rendit de son voyage, rejeta le projet du pensionnaire: il rappella le président Rouillé, & la négociation finit.

On se plaignit en Angleterre & en Hollande des chefs de la confédération qui laissoient échapper la paix, lorsque l'une & l'autre de ces deux puissances obtenoient tout ce qu'elles pouvoient desirer. Les ennemis personnels de Marlborough furent profiter, à son désavantage, de sa complaisance à préférer les intérêts de l'empereur au bien de sa patrie; & l'empereur même ne fut pas satisfait. On avoit, selon lui, donné trop peu d'attention à la barriere de l'Empire.

Ces plaintes, qui semoient la division parmi les confédérés, font un des fruits que la France retira de la négociation de la Haye. Elle en recueillit un autre, lorsque, d'après les conseils de Torci, Louis XIV écrivit aux gouverneurs des provinces, pour informer ses sujets des facilités, qu'il avoit apportées à la paix, & de l'opposition opiniâtre de ses ennemis. Les raisons étoient bonnes. Exposées avec simplicité, elles étoient accompagnées des sentimens d'un pere

pour les peuples, & de la confiance d'un souverain en leur zele. Elles produisirent l'effet qu'on en devoit attendre. Les François indignés, en sentirent moins le fardeau de la guerre; & prêts à sacrifier leurs biens & leur vie, ils ne songerent qu'à la gloire du roi & de la nation.

Les ennemis avoient pris Tournai. Ils marchoient sous les ordres d'Eugene & de Marlborough, pour faire le siege de Mons, & le maréchal de Villars avançoit au secours de cette place. La bataille se livra près du village de Malplaquet. Elle fut la plus longue & la plus meurtriere de cette guerre. Les François, qui avoient manqué de pain un jour entier, jetèrent celui qu'on venoit de leur donner pour courir au combat. Ils perdirent le champ de bataille, où ils laisserent environ dix mille hommes : la victoire en coûta, dit-on, près de trente mille aux ennemis. L'infanterie des Hollandois fut presque ruinée; & la prise de Mons, qui fut la suite de cette journée, ne les dédommagea pas de leurs pertes.

Le maréchal du Villars fut blessé pendant l'action, lorsqu'il passoit de l'aile gauche au centre qui plioit. Cet accident ne permit pas au centre de se rétablir. Il fallut penser à la retraite. Le maréchal de Boufflers la fit en bon ordre; & l'armée se retira vers le Quesnoi, emportant des étendards & des drapeaux pris sur l'ennemi. Les François, qui étoient plus foibles avant la bataille, se trouvoient alors supérieurs en forces : on ne fait pas pourquoi ils ne tenterent pas une seconde fois d'empêcher le siege de Mons.

Du côté de la Savoie & du côté du Rhin, ils

eurent toujours l'avantage. Mais les événemens étoient bien plus décisifs en Flandre. C'est là que les ennemis faisoient tomber tous leurs efforts, & ils pouvoient s'ouvrir un chemin jusqu'à la capitale. La journée de Malplaquet fit faire de nouvelles démarches pour obtenir la paix.

Quelques dures que fussent les conditions contenues dans les préliminaires dressés par Heinius, le roi déclara qu'il accepteroit toutes celles dont l'exécution dépendroit de lui : c'est-à-dire, qu'il offrit d'abandonner toutes les places qu'on avoit demandées, soit pour otages, soit pour barrières aux Provinces-Unies, à l'Empire, au duc de Savoie ; de raser depuis Basle jusqu'à Philisbourg toutes celles qu'on vouloit bien lui laisser ; & de satisfaire les Anglois qui demandoient que le port de Dunkerque fut comblé, & qu'on en rasât les fortifications. Cependant deux articles souffroient encore de grandes difficultés : le quatrième, par lequel Louis XIV devoit promettre que son petit-fils abandonneroit toute la monarchie d'Espagne dans deux mois ; & le trente-septième, qui, faisant dépendre la paix de l'exécution du quatrième, déclaroit que, si après ce même espace de tems Philippe V conservoit encore quelques parties de la monarchie d'Espagne, on reprendroit les armes contre la France, dont les places frontières auroient été rasées, ou livrées aux ennemis. Le roi, accordant tout à l'exception de ces deux articles, se bornoit à demander qu'on trouvât quelque tempérament, pour applanir les obstacles qu'ils faisoient à la paix. On con-

R. iij

fentit à négocier. Le maréchal d'Huxelles & l'abbé de Polignac, nommés plénipotentiaires, arriverent à Moerdik le 9 mai 1710. Ils eurent aussitôt une conférence avec Buys & Vanderduïfen, qu'on leur avoit députés, & qui les attendoient sur un yacht à peu de distance. Le lendemain ils allerent à Gertruidenberg, lieu que les confédérés avoient choisi pour continuer la négociation.

Louis XIV avoit retiré d'Espagne toutes ses troupes, persuadé, dit le marquis de Torci, que cessant de secourir le roi son petit-fils, il prouveroit le desir sincere qu'il avoit de faciliter la paix. Il se peut que ce motif fût entré pour quelque chose dans cette démarche, mais il est certain que la France avoit besoin pour elle-même de toutes ses forces. Quoiqu'il en soit, Philippe V soutenoit alors la guerre avec ses seules troupes contre les Anglois, les Hollandois & les Portugais: trois puissances, qui agissoient rarement de concert, parce que les prétentions qu'elles formoient toutes ensemble sur l'Amérique, étoient pour elles autant de semences de divisions. Aussi l'accession du roi de Portugal à la grande alliance, en 1703, n'avoit pas répondu aux grandes espérances des confédérés. Ils avoient particulièrement compté sur les troupes portugaises pour la guerre d'Espagne, & elles leur avoient manqué dans les occasions les plus essentielles.

Philippe V voyant que ses ennemis n'étoient pas capables de réunir leurs forces, & sachant que ses sujets avoient autant d'attachement pour lui, que d'éloignement pour l'archiduc, étoit

déterminé à tout risquer, plutôt que d'abandonner sa couronne. Il l'avoit déclaré plusieurs fois, il le déclaroit encore ; & c'est parce que les confédérés étoient bien instruits de la ferme résolution de ce prince, qu'ils persistoient à demander, comme nécessaire à la paix, une condition qu'ils étoient sûrs de ne pas obtenir. Ils n'acceptoient d'entrer en négociation, que parce qu'ils n'osoient refuser aux vœux des peuples le desir apparent de rendre le repos à l'Europe ; & dans le vrai ils vouloient continuer la guerre, parce qu'ils se flattoient d'accabler la France.

Les plénipotentiaires avoient demandé par ordre du roi d'être admis à la Haye, afin de pouvoir conférer avec le pensionnaire & les députés de l'état, aussi souvent que le bien des affaires & l'avancement de la négociation pourroient l'exiger. Les chefs de la confédération avoient d'autres vues : ils ne vouloient que retarder la conclusion. C'est pourquoi ils avoient fixé le lieu des conférences loin de la Haye, dans une petite ville fermée, où qui que ce soit ne pouvoit entrer, encore moins parler aux plénipotentiaires, sans que l'état en eût aussitôt avis. Les ministres de France étoient donc comme en prison à Gertruidenberg : les députés n'y venoient que de loin à loin : on laissoit de longs intervalles d'une conférence à l'autre : & sans paroître vouloir rompre la négociation, on la faisoit trainer jusqu'à l'ouverture de la campagne.

Lorsque le roi s'étoit plaint qu'on lui eût infinué de joindre ses forces à celles des confédérés, pour détrôner son petit-fils, le prince Eu-

R iv

gene & milord Marlborough défavouèrent cette proposition , comme un artifice inventé pour abuser le public , & persuader que les ennemis de la France ne vouloient qu'éloigner la paix. Cependant dès les premières conférences de Gertruidenberg , cette condition odieuse fut proposée comme essentielle ; & on avertissoit même qu'elle ne leveroit pas encore toutes les difficultés. Car Buys déclara que les États-Généraux se réservoient la faculté de former , après la signature des préliminaires , de nouvelles demandes , qu'il nomma *ultérieures*.

Il tut ce qu'elles contiendroient. Il est vrai que Vanderdussen dit , comme en secret aux plénipotentiaires , qu'on vouloit comprendre dans ces demandes ultérieures , Valenciennes, Douai, Cassel ; & de plus, un dédommagement des frais que les sièges de Tournai & de Mons avoient causés. Mais se contenteroit-on de ces trois places ? Et quel seroit d'ailleurs ce dédommagement dont on parloit ? Former toujours de nouvelles prétentions , après avoir obtenu ce qu'on avoit demandé ; & se réserver la liberté d'en former encore sans s'expliquer sur ce qu'on demandera ; c'étoit montrer des dispositions bien contraires à la paix , à la bonne foi , & à la raison même : car il étoit absurde d'exiger que la France accordât , par les préliminaires , des demandes ultérieures qu'on n'expliquoit pas.

Pour se flatter de persuader à Philippe V de renoncer à la couronne d'Espagne , il falloit au moins avoir un dédommagement à lui proposer. Après bien des difficultés , les confédérés n'accorderent que la Sicile , avec la condition bar-



bare que Louis XIV se chargeroit lui seul de contraindre son petit-fils à fortir d'Espagne, de gré ou de force. Encore s'opiniâtrèrent-ils à ne pas s'expliquer nettement sur leurs demandes ultérieures.

Le roi, pour le bien de la paix, consentit à conseiller à Philippe V de se contenter de la Sicile, il s'engagea à ne lui donner aucun secours directement ni indirectement; il offrit même de contribuer par des subsides à la guerre que les confédérés auroient à lui faire, & à leur donner jusqu'à un million par mois. En un mot, il accepta toutes les conditions, excepté celle de faire la guerre directement à son petit-fils. Alors on exigea qu'il la fit seul & à ses dépens. *Notre volonté, disoient les confédérés, est que le roi se charge, ou de persuader au roi d'Espagne, ou de le contraindre lui seul, & par ses seules forces, de renoncer à toute sa monarchie. On accorde à la France une trêve de deux mois pour cette opération; & après l'expiration de ce terme, on lui fera la guerre, si elle n'a pas réussi dans cette entreprise.*

Autant Louis XIV avoit autrefois dicté des loix avec hauteur, autant alors il se voyoit humilié. Mais la politique atroce & déraisonnable de ses ennemis le servoit, parce qu'elle lui faisoit trouver des ressources dans son courage & dans l'indignation des François. Il ne falloit qu'un événement pour changer la face des choses.

Cependant la campagne de 1710 fortifia les confédérés dans leurs préventions, & les confirma dans le dessein d'accabler tout-à-fait la

France. Ils prirent Douai, Béthune, Aire & St. Venant. Philippe V, après avoir perdu la bataille de Saragosse, fut contraint de se retirer en Navarre avec les débris de son armée; & l'archiduc, reconnu à Madrid & à Toledé, ne parut pas devoir trouver désormais beaucoup d'obstacles à la conquête entière de la monarchie espagnole.

Tel étoit l'état des choses à la fin du mois d'août 1710 : l'Espagne échappoit à Philippe V, & la France étoit sans espérance de voir finir une guerre, qu'elle ne pouvoit plus soutenir.

---

### CHAPITRE III.

*De la campagne de Pultawa avec ses suites, &  
de celle du Pruth.*

LORSQU'EN 1706 tout le Nord demouroit dans le silence à la vue des succès de Charles XII, le Midi n'étoit pas sans inquiétude des desseins que formeroit ce jeune conquérant. Les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté vinrent lui apporter les hommages de toute l'Europe dans son camp d'Alt-Ranstadt, près de Lützen, lieu mémorable par la dernière victoire & par la mort du grand Gustave. Ils croyoient voir ce capitaine revivre dans Charles XII, qui répandant déjà la consternation en Danemarck, en Saxe, en Pologne, en Lithuanie,

en Russie, pouvoit pénétrer dans l'Empire, qui lui étoit ouvert; & ce conquérant leur paroïsoit pouvoir changer à son choix la face de l'Europe, au midi comme au nord. Ainsi toutes les puissances le ménageoient à l'envi.

L'empereur Joseph fit bien voir combien il le le redoutoit. La diete de Ratisbonne ayant menacé de déclarer le roi de Suede ennemi de l'Empire, s'il entroit en Saxe, Joseph se hâta de s'excuser de cette démarche, & lui députa le comte de Wratislaw pour l'appaiser.

Le comte de Zobor, chambellan de l'empereur, avoit parlé avec peu de respect du roi de Suede, & sur-tout, du roi Stanislas qu'il traitoit de rebelle; & le baron de Strahlenheim, envoyé de Suede à Vienne, lui avoit donné un démenti & un soufflet. C'étoit à l'empereur à demander une réparation: mais Charles XII l'exigea: il l'obtint, & le comte de Zobor, qui lui fut livré, fut gardé quelques jours prisonnier à Stetin.

Le roi de Suède demanda encore, que l'empereur rappellât quatre cents officiers allemands, qui étoient passés au service du czar; qu'il lui livrât quinze cent Russes, qui s'étoient réfugiés sur les terres de l'Empire; & que conformément au traité de Westphalie, il accordât aux Protestans de Silésie le libre exercice de leur religion, & leur rendit toutes leurs églises. Ces demandes furent reçues comme des ordres. Joseph n'osa rien refuser à un vainqueur, qui se croyoit maître chez les autres, dès qu'il les pouvoit menacer de ses armes. Les Russes n'échapperent, que parce que l'envoyé de Russie à Vienne eut le tems de les faire évader.

Le roi de Suede ne jugeoit rien d'impossible pour lui ; & les puissances de l'Europe , paroissant porter le même jugement , fondoient sur ce prince leurs espérances ou leurs craintes. Ainsi le nom de Charles XII avoit quelque influence sur la guerre du Midi. Le bruit s'étoit même répandu qu'il vouloit se joindre à la France contre la maison d'Autriche. C'est pourquoi Marlborough fit en 1707 le voyage de Saxe. Il connut bientôt que ce bruit étoit sans fondement , de sorte qu'ayant démêlé les vues de Charles XII , il ne jugea pas à propos de lui faire des propositions , pour le détourner d'un dessein qu'il n'avoit pas.

Il n'est pas douteux que le roi de Suede n'eût été l'arbitre de l'Europe , s'il l'eût voulu : il sembleroit même qu'étant moins ambitieux de conquérir des royaumes , que d'en donner , il auroit dû être flatté de la gloire de disposer de la monarchie d'Espagne. Mais il étoit pressé de se venger du czar , & parce qu'il se flattoit de l'avoir bientôt détrôné ; il jugeoit qu'il seroit toujours à tems de s'ériger en juge des autres puissances. Le desir de la vengeance le conduisit donc en Russie : ce fut un mauvais guide pour lui.

Nous l'avons laissé , en 1708 , au-delà du Boristhene. Les vivres commençoient à lui manquer. Dans la marche longue & pénible de Grodno au Boristhene , son armée avoit subsisté du biscuit dont il s'étoit précautionné , & elle l'avoit consommé presque entièrement : il n'avoit plus de ressources que dans Lœwenhaupt , qui devoit le joindre avec un corps de vingt mille hommes , & qui lui amenoit sept à huit mille chariots chargés de

provisions de bouche & de guerre. Cependant ce général n'arrivoit point. Avec un si grand convoi , il ne pouvoit avancer que lentement dans de mauvais chemins ; & le général Baur , qui commandoit un détachement dans la Courlande , le harceloit continuellement.

Il falloit vaincre ou périr ; & il ne paroissoit pas possible de vaincre. Le czar étoit trop prudent pour hasarder une action générale , lorsque la famine pouvoit seule ruiner ses ennemis. Il livroit seulement de petits combats , où les Suédois , toujours vainqueurs , faisoient des pertes qu'ils ne pouvoient réparer.

Il se retiroit du côté de Smolensko , ne laissant après lui que des pays où il avoit tout détruit. C'étoit le chemin de Moscou : mais une armée sans provision ne pouvoit le prendre.

Mazeppa s'étoit ligué secrètement avec Charles XII , croyant avoir trouvé l'occasion de se venger du czar , qui dans la chaleur du vin avoit menacé de le faire empaler. Il avoit promis au roi de Suede trente mille hommes , des munitions de guerre & des provisions de bouche.

L'Ukraine est un des meilleurs pays de l'Europe ; tout y vient presque sans culture : mais la partie méridionale , où les habitans ne sement ni ne plantent , ne sauroit être fort peuplée , & les guerres en avoient fait un désert. Charles jugeant qu'étant maître de ce pays , il pourroit facilement conquérir la Russie , projeta d'y passer l'hiver , & envoya ordre à Lœwenhaupt de l'y venir joindre. Il eût sans doute été plus sage d'attendre ce général , que de s'en éloigner : mais ce prince , qui jusqu'alors avoit été trop heureux pour être

prudent , étoit si éloigné de prévoir des revers , qu'il n'imaginait pas seulement devoir trouver des obstacles.

Il détacha Lageracrons avec quatre mille hommes , pour jeter des ponts , & frayer le chemin à l'armée. Ce général s'égara dans une vaste forêt , pleine de marécages ; de sorte que les Suédois laissant dans les marais la plus grande partie de leur artillerie & de leurs chariots , arrivaient , exténués de lassitude & de faim , sur les bords de la Desna , où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous. Ils trouverent au lieu de ce chef des Cosaques , un corps de Russes , qui avançoit vers l'autre bord de la rivière. Des détachemens de l'armée du czar avoient prévenu la trahison. Maîtres des principales places de l'Ukraine , & des provisions destinées au roi de Suede , ils avoient déjà fait périr sur la roue trente des complices de Mazeppa. Cet hetman n'amena que trois ou quatre mille hommes au camp des Suédois , & n'apporta point de vivres. Charles XII , qui avoit alors forcé le passage de la Desna , foudroyoit toutes ses espérances sur les intelligences que Mazeppa conservoit dans l'Ukraine : car il n'en avoit plus sur Lœwenhaupt , qui venoit d'arriver avec les débris de son armée.

Le czar étoit resté sous Smolensko avec l'élite de ses troupes. Il songeoit aux moyens d'empêcher Lœwenhaupt de joindre le roi de Suede , lorsqu'il apprit que ce général avoit passé le Boristhène au-dessus de Mohilow. Il envoya contre lui le prince Mentzikof , & il s'avança lui-même avec le reste de son armée. Dans trois jours il livra trois combats. Le premier ne fut pas décisif. Au

commencement du second, voyant que ses troupes plioient, il ordonna à l'arrière-garde de tirer sur les fuyards, & sur lui-même, s'il se retiroit. Il eut l'avantage. Le troisième, le plus opiniâtre & le plus meurtrier, ne finit qu'avec le jour. Les Suédois ne furent jamais mis en déroute : mais il perdirent environ seize mille hommes, tués ou prisonniers. Lœwenhaupt, abandonnant son artillerie & ses chariots, profita de la nuit pour passer la Solla avec quatre mille hommes qui lui restoit, & alla joindre Charles XII.

Eloigné de Suede de près de cinq cent lieues, & environné d'ennemis, ce prince marchoit dans des déserts, qu'il ne connoissoit pas : & où il ne trouvoit que des villages ruinés. Autant il désiroit une action générale, autant le czar, qui l'évitoit, cherchoit l'occasion de livrer de petits combats, & de risquer, comme il le disoit, dix Russes contre un Suédois : par cette conduite il minoit insensiblement l'armée de son ennemi, tandis que la sienne pouvoit toujours se recruter.

Le froid excessif, qui survint en 1709, fut un nouveau fléau pour les Suédois, qui, étant presque nus, résistoient moins que les Russes à la rigueur de la saison. Deux mille tomberent morts dans une marche. On avoit jeté presque tous les canons dans des marais, faute de chevaux pour les trainer ; & cette armée prête à périr de misère, ne subsistoit plus que par les soins de Mazzeppa. Le froid fut si grand, qu'on fut obligé de part & d'autre de convenir d'une suspension d'armes. Mais dès le premier de février on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après avoir pris Veprick, vill<sup>e</sup> de peu d'importance, Charles mit le siège devant Pultawa, au mois de mai 1709. Cette place est située sur la Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine. Le czar en avoit fait un magasin. Il y avoit des vivres & toutes sortes de munitions : elle étoit fortifiée, défendue par une forte garnison, & par le général Allart, bon ingénieur.

Si Charles prenoit cette ville, il rendoit l'abondance à son armée ; & il pouvoit attendre de nouveaux secours, ou marcher à Moscou par des défilés, qui servent de passage aux Tartares : défilés difficiles à la vérité, & qu'il étoit aisé à l'ennemi de rendre impraticables ; mais il se flattoit que, si le czar venoit au secours de Pultawa, il le battroit, & qu'une nouvelle victoire surmonteroit bien des obstacles.

Le czar, dont les troupes étoient disposées de manière à pouvoir se rassembler au besoin, parut à la tête de soixante mille hommes, ayant la Vorskla entre lui & le roi de Suede. Charles n'en avoit que vingt-quatre mille, dont les Suédois faisoient à peine la moitié. C'est tout ce qui lui restoit de quarante-cinq mille, qu'il avoit amenés de Pologne, & de vingt-mille que Lœwenhaupt avoit conduits. Cependant il se trouvoit entre le Boristhene & la Vorskla, dans un pays désert, sans place de sûreté, sans munitions, vis-à-vis d'une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres ; & pour comble de malheur, il fut blessé d'un coup de carabine, qui lui fracassa le pied gauche.

Le czar, ayant appris cette blessure, passa la Vorskla au-dessus de Pultawa, & retrancha son armée



armée à droite & à gauche pour enfermer les Suédois. Alors le roi de Suede sortit de ses retranchemens, se faisant porter sur un brancard : mais après un combat de deux heures, ses troupes cédant au nombre, furent enfoncées, mises en déroute, & il fut contraint de fuir lui-même. Cette action se passa le 8 juillet 1709.

Le roi de Suede, ayant été mis dans un carrosse, arriva la nuit du 9 au 10 juillet sur les bords du Boristhene, avec les débris de son armée. Il passa ce fleuve avec environ dix-huit cents hommes, tant Suédois que Polonois & Cosaques. Il avoit perdu plus de neuf mille hommes sur le champ de bataille, & il en laissoit dans les fers douze à treize mille. Il continua son chemin dans des pays arides & déserts jusqu'au fleuve Hypanis, qu'on nomme aujourd'hui Bog, & qu'il eut le bonheur de passer à propos. Car cinq cents hommes de sa suite furent enlevés par les Russes, qui le poursuivoient. Il se trouvoit alors sur les terres des Turcs, qui lui donnerent un asyle à Bender.

La Pologne n'avoit jamais été entièrement soumise au roi Stanislas. Siniawski, grand général de la couronne, avoit toujours refusé de le reconnoître : il étoit soutenu par le czar, qui, quelques jours avant la bataille de Pultawa, lui avoit encore envoyé vingt mille hommes, commandés par le général Goltz. De nouveaux secours, aussitôt après la défaite de Charles XII, furent conduits par le prince Mentzikof, & acheverent de relever le parti d'Auguste. Ce roi armoit alors en Saxe ; & desavouant le traité d'Altranstadt, il avoit fait enfermer les deux ministres.

*Tome XI. Hist. Mod.*

S

tres qui l'avoient signé, comme s'ils eussent passé leurs pouvoirs. Pierre parut bientôt lui-même à Varsovie. Il se rendit à Thorn, où il renouvella un traité d'alliance avec Auguste, auquel il rendoit la couronne, & qui lui céda toutes ses prétentions sur la Livonie. Stanislas n'étant plus que le sujet d'une guerre civile, qu'il ne pouvoit pas même soutenir, exhorta les Polonois qui lui restoient fidèles, à se ranger du parti d'Auguste; & se retira dans la Poméranie suédoise, avec le général Craïau que Charles avoit laissé en Pologne. Ainsi les Suédois furent obligés d'évacuer tout-à-coup un pays, où quelques jours auparavant ils donnoient la loi. La Lorraine ne faisoit pas l'intérêt qu'elle pouvoit prendre à cette révolution, qui devoit cependant contribuer un jour à son bonheur.

Les puissances, qui avoient tremblé au seul nom de Charles XII, se préparèrent à profiter des malheurs de la Suede. Le Danemarck renouvella ses prétentions sur la Scanie, & sur les duchés de Holstein & de Breme. L'électeur de Brandebourg, alors roi de Prusse, en avoit d'anciennes sur la Poméranie suédoise. L'électeur de Hanovre, le duc de Mecklenbourg & l'évêque de Munster songeoient à s'enrichir aussi des dépouilles de Charles: & Pierre, alors l'arbitre du Nord, se proposoit de conquérir toutes les provinces, sur lesquelles les czars avoient formé des prétentions; c'est-à-dire, la Livonie, l'Ingrie; la Carélie & une partie de la Finlande. Contre tant d'ennemis, la Suede se trouvoit trop foible. Presque dépeuplée par les recrues qu'elle avoit envoyées aux armées de Charles XII pendant neuf

ans, elle étoit menacée de perdre au moins toutes les conquêtes de Gustave-Adolphe.

Pierre recueilloit rapidement les fruits de la victoire de Pultawa. Il négocioit, il armoit tout-à-la-fois; & dans la campagne de 1710 il se rendit presque entièrement maître de la Livonie, de la Carélie & de la Finlande. Le roi de Danemarck, son allié, faisoit alors une puissante diversion dans la Scanie. Mais l'armée danoise, après avoir remporté quelques avantages, fut entièrement défaite par le général Steinbok: de dix-sept-mille hommes, dont elle étoit composée, il ne s'en sauva pas la moitié.

L'empereur Joseph, qui n'avoit point de prétentions à former sur la Suede; se reprocha ses complaisances forcées pour Charles qu'il ne craignoit plus; il ôta aux Protestans de Silésie le libre exercice de leur religion; & permit aux Catholiques de reprendre leurs églises.

La France & la Suede avoient commencé la guerre en même tems, & toutes deux avec des succès: les François étoient vainqueurs sur le Danube, lorsque les Suédois l'étoient sur l'Oder. Si ces deux puissances s'étoient alors réunies, elles n'auroient pas été moins formidables, que du tems de Gustave-Adolphe. Mais Charles, qui se fioit en ses armes, suivoit plutôt les mouvemens de sa vengeance que les conseils de la politique. Peut-être auroit-il craint de contribuer aux succès d'un allié, dont les prospérités excitoient sa jalousie, & qu'il vit dans la suite avec une sorte de plaisir succomber sous les efforts des confédérés.

La France tomba lentement, & conservoit en:

S ij

core des ressources : la Suede tomba tout-à-coup, & n'en avoit plus. Il arriva même que son malheur devint avantageux à la France : il causa une diversion.

A l'exception du czar, tous les princes qui formoient des prétentions sur les provinces de Suede, étoient entrés dans la grande alliance. Cependant plusieurs n'avoient pas pu donner tous les secours qu'ils avoient promis : car Charles XII avoit, sans le vouloir, fait une diversion en faveur de Louis XIV. Sa défaite en causoit une plus grande, puisque des princes, qui jusqu'alors avoient porté leurs armes contre la France, songeoient à les tourner contre la Suede. Si la guerre s'allumoit sur-tout dans la Poméranie & dans le duché de Holstein, qui sont des provinces de l'Empire, il étoit naturel qu'elle attirât insensiblement de ce côté une grande partie des forces du corps germanique. C'est ce que prévinrent les confédérés ; & pour l'empêcher, ils imaginèrent un moyen qui ne produisit aucun effet, & qui n'est remarquable que par sa singularité.

Par un traité qu'ils conclurent à la Haye, sur la fin de 1709, il fut stipulé que la guerre contre les Suédois ne se feroit point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne ; & que les ennemis de Charles XII pourroient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne & le czar, qui accédèrent à ce traité, y firent insérer l'article le plus extraordinaire : c'est que douze mille Suédois qui étoient en Poméranie, n'en pourroient sortir pour aller défendre les autres provinces de la Suede.

Pour assurer la neutralité de la Poméranie &

des douze mille Suédois , on projeta de lever une armée , qui camperoit sur le bord de l'Oder , & qui seroit composée des troupes de l'empereur , du roi de Prusse , de l'électeur de Hanovre , du landgrave de Hesse , de l'évêque de Munster : c'est-à-dire , que l'on confioit cette neutralité à plusieurs princes qui étoient intéressés à porter la guerre en Poméranie. Rien de tout cela ne fut exécuté.

Pendant que les puissances du Nord faisoient une guerre qui inquiétoit celles du Midi , Charles XII , dans son asyle de Bender , concevoit le dessein d'armer l'empire ottoman contre la Russie. Le comte de Poniatowski , gentilhomme polonois , qui l'avoit suivi , formoit à Constantinople des intrigues jusques dans le ferrail , & se flattoit quelquefois de réussir au gré du roi de Suede. Mais Tolstoi , ambassadeur du czar , travailloit à rompre ses mesures , & il y avoit réussi.

La puissance que Pierre montrait sur les Palus-Méotides & sur la mer Noire , où il avoit fortifié des places , creusé des ports , & construit des flottes , suffisoit pour donner de l'ombrage à la Porte , & c'étoit sans doute une des raisons que les intrigues de Poniatowski faisoient valoir. Le kan des Tartares de Crimée , qui avoit vu Charles XII à Bender , appuyoit sur tous les motifs de prendre les armes contre la Russie. Il avoit le même intérêt que lui à l'abaissement d'un voisin qu'il redoutoit. Il fut consulté , dit-on , par le sultan Achmet III , qui régnoit alors ; & la guerre fut résolue.

Pierre n'attend pas que l'ennemi la porte dans

S ij

ses états. Il crée un conseil de régence à Moscou ; il laisse le prince Mentzikof à Pétersbourg, pour veiller sur les provinces qu'il a conquises ; il envoie l'amiral Apraxin commander dans Asoph ; & il marche avec le général Schérémétow vers le Niefter, au mois de mars.

Il comptoit que la Moldavie & la Valachie se déclareroient pour lui. Ces provinces, qui étoient autrefois le pays des Daces, sont aujourd'hui des especes de fiefs qui relevent de la Porte, & dont le sultan dispose. On nomme hospodar ou vayvode les princes qui les gouvernent.

Démétrius Cantimir, vayvode de Moldavie ; & Bassaraba Brancovan, vayvode de Valachie, avoient promis de se joindre au czar, & de lui fournir toutes les provisions nécessaires pour son armée. Mais le second lui manqua, & le premier ne put pas remplir tous ses engagemens. Comme il ne gouvernoit les Moldaves que depuis peu, il n'eut pas assez de crédit sur eux pour les entraîner dans sa révolte. Il vint se joindre aux Russes, comme Mazeppa s'étoit joint aux Suédois ; & même il leur fut encore d'une moindre ressource.

L'avant-garde commandée par Schérémétow, campoit alors à Jassy, capitale de la Moldavie, située sur la rivière de Bahluy, à deux milles du Pruth, nommé par les anciens Hiéruse. Les Moldaves fuyoient ; & ne laissant à l'ennemi que des pays déserts, ils portoit à l'armée turque les provisions que Cantimir avoit destinées aux Russes. Cependant Pierre hâtoit sa marche avec le reste de son armée, pour venir dégager Schérémétow, qui pouvoit être enveloppé par les Turcs. Ils avoient passé le Danube sous

les ordres du visir Baltagi-Méhémet : ils approchoient du Pruth , & ils marchaient vers Jassy , au nombre d'environ deux cent cinquante mille hommes en y comprenant les Tartares.

Il s'agissoit de leur défendre le passage du Pruth : mais le czar n'arriva pas à tems , & son armée , réduite à la moitié dans une longue marche , sous un soleil brûlant & parmi des déserts arides , n'étoit tout au plus que de quarante mille hommes. Un corps assez considérable , que le général Renne lui amenoit , ne pouvoit arriver jusqu'à lui : les Turcs avoient coupé la communication. Campés sur l'une & l'autre rive du Pruth , ils étoient maîtres de la campagne ; & les Russes , enveloppés de toutes parts , ne pouvoient ni se retirer , ni subsister où ils étoient , ni combattre qu'avec un désavantage évident. Tout leur manquoit , jusqu'à l'eau : ils ne pouvoient tenter d'en puiser dans le fleuve , sans s'exposer au feu d'une nombreuse artillerie , que le grand visir avoit placée sur la rive gauche. Cependant ils se défendoient avec courage : ils ne purent être entamés. Mais ils ne pouvoient pas résister long-tems à la disette. Pierre sentit alors qu'il avoit fait la même faute que le roi de Suede à Pultawa ; que , comme lui , il s'étoit engagé trop avant dans un pays ennemi , & qu'il avoit trop compté sur les promesses d'un allié peu puissant.

C'est à vingt-cinq lieues de Bender , que le vainqueur de Charles XII se voyoit au moment de perdre avec la liberté le fruit de tant de soins , pour policer & pour étendre son empire. Le roi de Suede avoit refusé de suivre les Turcs ; parce qu'il crut au dessous de lui de se trouver

dans une armée, où il ne commandoit pas. Baltagi-Méhémet lui envoya Poniatowski, pour l'inviter à venir voir les dispositions qu'il avoit faites; il refusa encore, exigeant que le grand visir lui fit la première visite. Cette fierté étoit bien déplacée. Peut-être qu'avec plus de complaisance il eût gagné ce général, qui l'oublia bientôt, & qui ne travailla que pour les intérêts de la Porte.

Tel étoit l'effet de la discipline que le czar avoit mise parmi ses troupes: huit mille Russes soutinrent dans un combat les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuèrent sept mille hommes, & les forcerent à retourner en arrière. Cependant les escarmouches continuoient: les Russes étoient foudroyés par le canon des ennemis: leur cavalerie étoit presque toute démontée: ils périssoient par la famine, & ils paroissoient devoir enfin succomber sous le nombre. Pierre incertain si, hasardant une action générale, il traineroit au combat son armée languissante, se retira dans sa tente; & défendit que personne osât y entrer, sous quelque prétexte que ce fût; ne voulant pas qu'on fût témoin des troubles qui l'agitoient, ni qu'on le détournât d'une résolution désespérée, s'il la jugeoit nécessaire. Une femme lui rendit l'espérance, & le sauva.

En 1702, la petite ville de Mariembourg, qui étoit située sur les confins de la Livonie & de l'Ingrie, ayant été prise & détruite par les Russes, tous les habitans furent emmenés en captivité. Il y avoit parmi eux une jeune paysanne livonienne, veuve d'un sergent qu'elle avoit perdu le jour ou le lendemain de ses noces. Or-



pheline dès l'âge de cinq ans, elle étoit alors chez un ministre luthérien, qui avoit donné quelques soins à son éducation. Elle est connue sous le nom de Catherine.

Catherine, ayant été le partage d'un général, qui la céda au prince Mentzikof, eut occasion d'être connue du czar, dont elle attira toute l'attention. Charmé de sa beauté, & plus encore de son esprit & de son courage, Pierre l'aima, & l'épousa secrètement en 1707. Il crut trouver en elle une ame capable de seconder ses desseins.

Ce mariage choquoit les préjugés des Russes : non qu'en Russie les princes crussent alors se dégrader, lorsqu'ils ne s'allioient pas à des princes : ils ne se piquoient pas même d'être assez délicats pour chercher dans une femme les vertus de son sexe. Il y avoit une loi ou un usage, qui ne permettoit pas d'épouser une étrangère : il épousoit une de ses sujettes, il la prenoit d'ordinaire dans la noblesse, quelquefois dans le peuple, & presque jamais dans les grandes maisons. Il eût craint de les rendre trop puissantes, ou de mettre la jalousie parmi elles. Quand il vouloit se marier, il suivoit le conseil que Sulli donnoit en badinant à Henri IV : car il faisoit assembler les plus belles personnes de la nation, & il choisissoit celle qui lui plaisoit davantage.

Avec des vertus au-dessus de son sexe, Catherine étoit destinée à être souveraine d'un empire ; où elle avoit été amenée captive. Elle partageoit les fatigues du czar : elle l'accompagnait dans ses voyages & dans ses campagnes : elle adouciſoit ses peines : elle le portoit à la clémence : elle le rendoit plus grand. Elle étoit à la bataille

de Pultawa, se montrant par-tout, encourageant les soldats, faisant enlever les blessés, donnant ses soins à tous, & se signalant par sa bienfaisance autant que par son courage. Pierre déclara son mariage le jour même qu'il partit pour la guerre de Moldavie, c'est-à-dire, le 17 mars 1711.

Lorsqu'il alloit passer le Boristhene, il la pria de ne pas aller plus avant: il craignoit de l'exposer à de nouveaux dangers. Mais elle regarda cette attention comme un outrage à sa tendresse & à son courage, & le czar fut contraint de céder à ses instances.

Ce fut le salut de l'armée: car elle entra dans la tente, malgré les défenses. Elle fit voir au czar qu'il étoit possible de réussir par une négociation: elle s'en chargea, & réussit en effet. Il y avoit des circonstances favorables à son dessein. Le général Renne, après avoir passé trois rivières, étoit arrivé sur le Danube, & avoit pris la ville & le château de Brahila. Un corps de troupes, parti des frontières de Pologne, avançoit à grandes journées. Le visir ne savoit pas sans doute, la disette que souffroient les Russes. Il avoit éprouvé combien il étoit difficile de les vaincre. Il pouvoit craindre de perdre tous les avantages de la campagne, s'il les réduisoit au désespoir lorsqu'ils étoient au moment de recevoir de nouveaux secours. Enfin il voyoit, à leurs mouvemens, qu'ils étoient disposés à se faire jour au travers de l'ennemi, s'ils n'obtenoient pas la paix, aux conditions qu'ils offroient. « Baltagi, dit Mr. de » Voltaire, qui n'aimoit pas la guerre, & qui » cependant l'avoit bien faite, crut que son ex-

„ pédition étoit assez heureuse ; s'il remettoit aux  
 „ mains du grand seigneur les villes & les ports  
 „ pour lesquels il combattoit , s'il renvoyoit des  
 „ bords du Danube en Russie l'armée victorieuse  
 „ du général Renne , & s'il fermoit à jamais  
 „ l'entrée des Palus - Méotides , le Bosphore ci-  
 „ merien , la mer Noire , à un prince entrepre-  
 „ nant ; enfin s'il ne mettoit pas des avantages  
 „ certains , au risque d'une nouvelle bataille ,  
 „ que le désespoir pouvoir gagner contre la  
 „ force „.

Ces raisons & des intrigues dont on ne fait  
 jamais bien la vérité , procurerent d'abord une  
 suspension d'armes , pendant laquelle les Turcs  
 apportèrent des vivres dans le camp des Russes ,  
 & bientôt après la paix fut faite près d'un village ,  
 nommé Falltchii , sur les bords du Pruth. On con-  
 vint qu'Asoph seroit rendu à la Porte ; que quelques  
 places fortes seroient démolies ; & que le czar  
 ne s'opposeroit point au retour de Charles XII  
 en Suede. Poniatowski & le kan des Tartares  
 traversèrent à l'envi cette négociation. Charles  
 vint lui-même à l'armée pour l'empêcher : mais  
 lorsqu'il arriva , le traité étoit conclu.

Cette campagne coûta près de soixante mille  
 hommes au czar. Il perdit ses ports & ses for-  
 teresses sur les Palus - Méotides , & par consé-  
 quent , l'empire de la mer Noire. Il souffrit en-  
 core beaucoup dans sa retraite , les Tartares ne  
 cessant de harceler ses troupes , malgré l'escorte  
 que le grand visir lui avoit donnée. Après avoir  
 mis les débris de son armée en quartier d'hiver  
 dans la Lithuanie , il eut à Jaroslaw une entrevue

avec Auguste , & ces deux princes conclurent un traité d'alliance défensive contre les Turcs.

Catherine le dévauça à Petersbourg. Elle étoit accompagnée de Démétrius Cantimir , que Pierre ne voulut jamais livrer, quoiqu'on le lui eût demandé avec instances par un des articles préliminaires. Il donna à ce prince, qui avoit tout abandonné pour lui, des terres dans l'Ukraine avec une pension considérable.

Au mois de février de l'année suivante 1712, il déclara plus solennellement qu'il n'avoit fait, son mariage avec Catherine, & le célébra à Petersbourg avec magnificence. En 1714, il la fit couronner & sacrer, voulant par cette cérémonie, inusitée dans ses états, préparer les esprits à la voir régner après lui. Elle nous a été, dit-il, dans la déclaration qu'il donna pour ce couronnement, d'un très-grand secours dans tous les dangers, & particulièrement à la bataille du Pruth, où notre armée étoit réduite à vingt-deux mille hommes.

Après avoir fait paix avec la Porte, il restoit encore une carrière assez vaste à Pierre le Grand. Il avoit des établissemens à perfectionner en Russie, de nouvelles réformes à faire, des conquêtes à poursuivre sur la Suede, & le roi Auguste à affermir sur le trône. Il s'occupoit de tous ces objets. Mais celui qui lui tenoit le plus à cœur, c'étoit d'enlever aux Suédois toutes les provinces qu'ils possédoient en Allemagne. Car s'il n'achevoit de ruiner cette puissance, elle paroïsoit le devoir toujours traverser dans ses desseins. Il médita donc les moyens de l'abattre : il jeta le plan de ses opérations ; & il projeta des traités

d'alliance avec l'électeur de Hanovre; & avec les rois de Prusse & de Danemarck.

---

## C H A P I T R E I V.

### *De la pacification d'Utrecht.*

PENDANT que les révolutions violentes du Nord diminoient les forces des confédérés, il s'en faisoit d'un autre côté une plus lente & plus fourde, qui devoit enfin les dissiper entièrement.

Au mois d'août 1710, Philippe V se flattoit si peu de relever son parti, qu'il pensoit à transférer le siege de sa monarchie aux Indes occidentales. Dans cette position, ce prince, son conseil & les grands demandèrent le duc de Vendôme à Louis XIV, pour l'opposer à Staremberg & à Stanhope, deux grands capitaines qui commandoient les armées des confédérés. Le roi de France, hors d'état de donner des troupes à son petit-fils, ne lui refusa pas un général dont il ne se servoit plus.

Depuis la malheureuse campagne d'Oudenarde, en 1708, Vendôme étoit retiré dans Anet : mais son nom, au dessus des disgraces, ne se renferma pas dans sa retraite. Dès qu'il parut à Valladolid, où il rassembla les débris de l'armée de Philippe, les peuples crurent voir leur sauveur. Saisis d'enthousiasme, ils se rangent à l'envi sous ses drapeaux : les villes, les villages, les communautés religieuses ouvrent leurs bourses, pour fournir

aux frais de la guerre : au lieu des contradictions qu'il avoit essuyé dans les Pays - Bas , il trouve un roi trop malheureux pour avoir une volonté , & des courtisans dont le caractère avoit changé avec la fortune de leur maître. Ayant donc véritablement toute l'autorité d'un général , il conduisit à Madrid Philippe , qui rentra dans sa capitale , aux acclamations des peuples. Il prit d'assaut Brihuéga , où il fit prisonnier Stanhope & cinq mille Anglois : le lendemain , 10 décembre , il défit à Villaviciosa Staremberg , qui venoit au secours de Brihuéga : enfin , en quatre mois , il rétablit & affermit Philippe sur le trône.

L'affection des Espagnols pour ce prince étoit si grande , qu'ils aimoient mieux brûler leurs vivres que de les vendre à l'archiduc. C'est ce qui faisoit dire à Stanhope , qu'on pouvoit parcourir l'Espagne avec une armée victorieuse ; mais qu'il faudroit une armée encore plus grande pour la conserver. Si les confédérés eussent accepté les offres que faisoit Louis XIV , de reconnoître Charles pour roi d'Espagne , de ne donner aucun secours à son petit - fils , de fournir même des subsides pour le détrôner : il est vraisemblable que le zèle des Espagnols se seroit refroidi ; & que se voyant tout-à-fait abandonnés de la France , ils se seroient fait une loi de la nécessité. Il est au moins certain que Brihuéga n'auroit pas été prise , & que Staremberg n'auroit pas été vaincu , puisque Vendôme n'auroit pas commandé l'armée de Philippe.

Depuis le mois d'août 1710 , la France n'eut pas des succès comme l'Espagne : mais ses ennemis n'eurent pas de nouveaux avantages sur

elle. Au mois d'octobre, le roi établit la levée du dixième sur tous les revenus des terres. Cette nouvelle imposition, dont l'édit fut enregistré sans résistance & sans murmures, fit voir aux confédérés, que la France avoit des ressources qui leur manquoient, & ouvrit les yeux à ceux qui ne se laissoient pas conduire par l'esprit de parti. Ils purent connoître que leurs procédés odieux avoient attaché les peuples à un prince, qui sacrifioit tout pour la paix. Ils eurent d'autant plus lieu d'être étonnés des ressources de Louis XIV dans l'affection de ses sujets, qu'alors il s'en falloit de cinq millions que les Anglois fussent en état de lever en un an les dépenses de l'année courante. Cependant c'étoit principalement à eux à faire les frais de la guerre, auxquels les alliés pouvoient encore moins fournir. Vous voyez que toute l'Europe étoit épuisée.

Il étoit tems que l'Angleterre cherchât la paix, ce qui ne se pouvoit faire sans un changement dans le gouvernement. Voilà la révolution qui devoit rendre le calme à l'Europe. Pour en comprendre les causes & en prévoir les effets, il faut se ressouvenir des factions qui divisoient l'Angleterre.

Les Stuarts, s'opiniâtrant à établir le despotisme, sous prétexte de conserver leur prérogative, n'avoient pas pu prendre beaucoup de part aux démêlés des autres puissances de l'Europe. Ils étoient à la tête d'une faction qui se conduisoit par les principes des évêques, & à laquelle on donna le nom de *Torys*.

Les *Whigs* formoient la faction opposée. C'étoit un assemblage de toutes les sectes, com-

prises sous la denomination de Non-conformistes : sectes , qui ne pouvoient se souffrir , mais qu'un intérêt commun réunissoit contre l'église anglicane. Ennemis du pouvoir arbitraire & de l'autorité sans bornes , les Whigs se regardoient comme seuls bons patriotes. Ils avoient déclamé contre l'avarice de Charles II, qui se mettoit aux gages de la France : ils l'avoient blâmé de ne pas s'opposer à l'ambition de Louis XIV : ils avoient frémé pour l'Angleterre , à la vue des progrès de ce monarque : & par cette conduite , il s'étoient attiré la faveur du peuple.

Ils avoient eu la principale part à la révolution de 1688 , qui fit passer la couronne sur la tête de Guillaume III, prince d'Orange. Il les favorisa , moins peut-être par reconnoissance , que parce qu'ils entroient dans ses vues : car ce parti étoit animé contre la France ; & il importoit à Guillaume de faire la guerre à cette monarchie , jusqu'à ce qu'il en eût été reconnu. Ils s'élevèrent donc aux premiers emplois , ils dominèrent dans le parlement , ils gouvernèrent , & le ministère de Londres eut un esprit tout différent de celui qu'il avoit eu sous les Stuarts.

Ayant conservé leur crédit sous la reine Anne , ils furent maîtres des armées & de toutes les parties du gouvernement. Car le duc de Marlborough avoit abandonné le parti des Tories pour embrasser celui des Whigs , plus favorable à son ambition ; & il dispoit des principaux ministres , qui lui étoient dévoués : tels étoient le comte Godolphin , grand trésorier , & le comte Sunderland , secrétaire d'état.

Il est certain qu'avant la révolution , le ministère



teré de Londres s'occupa trop peu du reste de l'Europe. Les Whigs avoient donc raison de le blâmer : mais lorsqu'ils gouvernerent eux-mêmes, ils auroient dû ne prendre part aux guerres du continent, qu'autant qu'il étoit de l'intérêt de l'Angleterre de maintenir la balance entre les maisons d'Autriche & de Bourbon. Ce fut aussi l'objet de la grande alliance; & on l'eût rempli dès 1706, si on eût voulu faire la paix. On ne le voulut pas, parce que les confédérés, aveuglés par la prospérité, le furent encore plus par les vues particulieres de leurs chefs. On continua donc la guerre par passion, sans avoir d'objet fixe, & sans savoir quand on la termineroit. Les négociations de la Haye & de Gertruidenberg en font la preuve.

Lorsqu'on se fut écarté du premier objet de la grande alliance, la guerre ne se fit plus que pour l'intérêt de la maison d'Autriche, & des chefs de la confédération, dont elle nourrissoit l'ambition & l'avarice. La Hollande pouvoit, à la vérité, se proposer d'obtenir un plus grand nombre de places pour sa barrière : mais l'Angleterre n'attendoit rien, & cependant elle contribuoit seule plus que tous les alliés ensemble. Il y a eu telle campagne, où l'empereur ne fournissoit guere plus d'un régiment contre la France à sa seule charge. Il ne paroissoit prendre aucune part à la guerre d'Espagne : bien loin de donner des troupes à l'archiduc, à peine lui donnoit-il de quoi avoir une table. Le roi de Portugal & le duc de Savoie, ne faisoient presque rien pour la cause commune. Du côté du Rhin, les princes de l'Empire étoient d'ordinaire dans l'inaction.

*Tome XI. Hist. Mod.*

T

Tout le fort de la guerre se faisoit donc dans les Pays-Bas, aux dépens des Hollandois & des Anglois ; & parce que les premiers fournissoient à peine la moitié du contingent auquel ils s'étoient engagés, l'Angleterre étoit obligée d'y suppléer. Ainsi elle donnoit des subsides à ses alliés, elle entretenoit leurs armées : & comme si on eût combattu pour elle, il n'y avoit point de petit prince, lorsqu'il n'obtenoit pas ce qu'il demandoit, qui ne menaçât de retirer ses troupes, quoiqu'il n'eût pas de quoi les faire subsister chez lui.

Sous les Stuarts, l'Angleterre avoit vu fleurir son commerce, & elle s'étoit enrichie. Si alors elle étoit honteuse de ne jouer aucun rôle dans l'Europe, elle devoit l'être bien plus de celui qu'elle jouoit depuis la révolution, puisqu'elle étoit la dupe de ses pensionnaires, c'est-à-dire, de ses alliés ; qu'elle se ruinoit pour entretenir au dedans une faction, & au dehors des alliances inutiles ; & qu'elle s'opiniâtroit à soutenir une guerre onéreuse, à laquelle elle ne prenoit point d'intérêt. Les dettes s'accumuloient, le peuple gémissoit sous les taxes, le commerce tomboit de jour en jour, la nation s'appauvrissoit, un petit nombre de familles absorboit toutes les richesses. Quels étoient donc les desseins de ceux qui gouvernoient alors l'Angleterre ? D'abattre la maison de Bourbon, pour rendre à la maison d'Autriche toute la puissance de Charles-Quint ; ils ne vouloient donc plus maintenir l'équilibre. Mais la vérité est qu'ils ne feignoient de redouter la France, que pour sacrifier leur patrie à une guerre qui leur étoit utile.

Depuis 1706 exclusivement jusqu'en 1711, la guerre coûta, dit milord Bolingbroke, plus de trente millions de livres sterling à l'Angleterre. On est étonné & indigné, remarque encore ce ministre, quand on compare cette dépense avec le peu de progrès que firent les confédérés.

Cette politique, fautive & prodigue, comme il l'appelle, s'est introduite en Europe avec le système de l'équilibre. Les puissances riches ont imaginé d'acheter des alliés, & de donner des subides aux puissances pauvres. Il arrive qu'elles dépensent beaucoup pour acquérir peu, ou même pour rendre tout ce qu'elles ont conquis : il ne leur reste plus que des dettes. Cette politique durera sans doute : car lorsque les gouvernemens ont pris une allure, ils ne la quittent pas facilement, sur-tout si elle est mauvaise. Introduite, comme je viens de le dire, avec le système de l'équilibre, elle l'assure beaucoup mieux que les négociations & les congrès, parce que dans un siècle où on ne fait la guerre qu'avec de l'argent, elle hâte la ruine des puissances les plus riches. Il n'y en a point aujourd'hui, qui puisse, sans se nuire à elle-même, soutenir pendant trois ou quatre campagnes une suite non interrompue de succès. Milord Bolingbroke a prédit que l'Angleterre s'appauvrira par cette politique, & que de la pauvreté elle tombera dans l'esclavage.

Pour arrêter les abus du gouvernement d'Angleterre, & terminer une guerre aussi extravagante qu'onéreuse, il falloit que la reine ouvrit les yeux sur la conduite de ses ministres, qu'elle cassât le parlement où les Whigs étoient supérieurs, & qu'elle en convoquât un nouveau. Je

T ij

ne fais si la considération du bien public étoit capable de produire ce changement heureux : une intrigue le produisit.

La duchesse de Marlborough , qui jouissoit de la plus grande faveur , avoit mis auprès de la reine une de ses parentes , nommée Hill , & s'étoit donné une rivale. Cette femme fut plaire aux dépens de la bienfaitrice , qui choquoit souvent la reine par ses hauteurs. La duchesse de Marlborough fut disgraciée.

Incapable de reconnoissance , la Hill étoit capable de ressentiment. Or , elle avoit à se venger du comte de Sunderland , qui avoit tout tenté pour l'éloigner de la cour ; & du duc de Marlborough , qui avoit refusé un régiment à son frere , quoique la reine l'eût accordé. Elle se conduisit d'après les conseils de Harley , qui cherchoit à s'insinuer dans la confiance de la reine ; & qui ayant été secrétaire d'état , avoit perdu sa place par le crédit de Marlborough. Il avoit donc aussi à se venger.

Sur ces entrefaites , les sermons de quelques Torys attirerent l'attention du public. Un d'eux nommé Sacheverel , qui avoit prêché devant la reine , fut accusé d'avoir attaqué la dernière révolution ; condamné la tolérance ; fait entendre que l'église anglicane étoit en danger sous le regne présent ; que l'administration , dans les affaires ecclésiastiques & civiles tendoit à la ruine du gouvernement , & d'enseigner enfin l'obéissance passive.

Cette doctrine étoit contre la reine Anne , parce qu'en condamnant la dernière révolution , elle attaquoit les droits de cette princesse au

trône. Elle n'étoit pas moins contraire au parlement , presque tout composé de Whigs : puisqu'elle blâmoit l'administration présente ; & qu'en enseignant une obéissance passive , elle reconnoissoit dans le souverain une autorité arbitraire & absolue.

La reine fut témoin des contestations , qui s'élevèrent dans le parlement au sujet de cette doctrine : elle vit avec quelle vivacité les Whigs se soulevoient contre l'obéissance passive & contre le pouvoir arbitraire. Elle connut qu'elle avoit donné sa confiance à des hommes , qui n'étoient attentifs qu'à diminuer son autorité. Les torts du parlement lui firent bientôt oublier ceux de Sacheverel ; & dans le dessein de le dissoudre , elle le prorogea ; c'est-à-dire , qu'elle en suspendit les séances , & les remit à un autre tems.

Elle avoit besoin de conseils. La Hill , alors nommée Mashan du nom de son mari , lui parloit souvent de Harley , comme d'un homme indigné de l'ingratitude de ceux que la reine avoit comblés de bienfaits. Il étoit d'ailleurs reconnu pour un homme éclairé , intelligent dans les affaires , & très-propre à manier l'esprit de la nation.

Harley , ayant été introduit à des audiences secrètes , n'eut pas de peine à persuader à la reine que les critiques des Torys tomboient uniquement sur l'administration des Whigs ; que la meilleure partie de la nation étoit indignée du pouvoir excessif , dont Marlborough & Godolphin s'étoient emparés ; & que ces deux hommes ne continuoient la guerre que pour amasser des richesses immenses , pendant que toute l'Angle-

Tuj

terre gémissoit sous le poids des taxes. La reine lui donna sa confiance, & sur ses avis elle changea tout son conseil.

Sunderland fut le premier sacrifié aux ressentimens de la Mashan. Quelque tems après, c'est-à-dire, au mois d'août 1710, la reine renvoya Godolfin, & nomma cinq commissaires pour l'administration des finances. Harley qui en étoit un, pouvoit être regardé comme le seul ; car il avoit choisi les autres, & il étoit sûr de n'essuyer de leur part aucunes contradictions : la disgrâce des autres ministres suivit de près celle de Godolfin. De tous ceux qui les remplacèrent, je ne nommerai que St. Jean ou milord Bolingbroke, un des beaux esprits de sa nation. C'est le même que je viens de citer. Il fut fait secrétaire d'état. Bientôt après la dissolution du parlement fut publiée, & la reine en convoqua un nouveau.

Tous ces changemens, qui se faisoient précisément dans le tems où la France & l'Espagne paroissoient aux abois, firent craindre aux Whigs & à la Hollande que la reine n'eût pris des résolutions contraires aux vues des confédérés. En vain l'ambassadeur de cette princesse assuroit les Etats-Généraux, qu'elle conservoit les mêmes sentimens pour la cause commune ; elle ne pouvoit dissiper l'inquiétude des alliés, & cependant elle n'osoit encore déclarer ouvertement ses desfeins. Elle crut donc devoir continuer le commandement des armées à Marlborough : le nouveau ministre limita seulement l'autorité de ce général, qui connut par-là qu'il étoit craint, & qu'on ne pouvoit se passer de ses services.

Marlborough étoit encore assez puissant pour

se venger, puisqu'il continuoit d'être nécessaire. Pour n'avoir plus à le redouter, il falloit donc le rendre inutile, & par conséquent faire la paix. C'étoit l'intérêt de la reine, de la Mashan, du nouveau ministere : heureusement cet intérêt s'accordoit avec celui de toute l'Europe. Mais ne pouvant entamer ouvertement une négociation, qui auroit été traversée par les Whigs & par les alliés, il s'agissoit de trouver une voie sûre & secrete, pour faire connoître à la France les dispositions de la reine Anne & de son conseil.

Lorsque le maréchal de Tallard, ambassadeur auprès du roi Guillaume, revint en France, il avoit laissé à Londres un chapelain nommé Gaultier, qui étant instruit des affaires d'Angleterre, pouvoit donner à la France des avis utiles. Gaultier s'étoit introduit chez le comte de Jersey, qui avoit été ambassadeur auprès de Louis XIV après la paix de Ryfwick; & il s'étoit lié avec Prior, autrefois secrétaire d'ambassade de Jersey, & connu par ses poésies. Jersey, lié avec les nouveaux ministres, proposa ce chapelain comme un homme de confiance, en même tems obscur, tel qu'il le falloit pour une négociation secrete. Sa proposition fut agréée, & il fut commis pour instruire Gaultier, mais verbalement, sans lui rien donner par écrit.

Gaultier fit deux voyages en France. A son second retour il rapporta des propositions, dont les ministres de Londres furent contents, & telles qu'ils les avoient demandées, pour oser les communiquer aux Etats-Généraux. Saisis de la négociation, ils'étoient jaloux de la conserver; considérant qu'il étoit de l'intérêt de l'Angleterre &

du leur, de ne point laisser dépendre d'une autre puissance, la fin ou la continuation de la guerre. La Hollande, qui offrit alors au conseil de Versailles de reprendre les conférences, leur donna de l'inquiétude; & ils sollicitèrent vivement le roi de France de se refuser aux propositions de cette république. Ainsi les deux puissances qui avoient voulu la guerre avec le plus d'opiniâtreté, paroissoient alors s'envier l'avantage de contribuer à la paix.

Louis XIV n'avoit pas besoin d'être sollicité. Après les humiliations qu'il avoit essuyées à la Haye & à Gertruidenberg, il n'avoit garde de renouer des négociations infructueuses, sur-tout dans les conjectures où il se trouvoit : car il découvroit de nouvelles ressources dans l'affection de ses sujets; son petit-fils venoit d'être rétabli sur le trône d'Espagne; il connoissoit enfin qu'il ne pouvoit avoir la paix que par l'Angleterre. Il eût d'autant plus mal fait d'accepter les offres des Hollandois, que la suite fit voir qu'ils n'étoient encore capables ni de modération, ni de bonne foi.

Prior accompagna Gaultier dans un autre voyage en France, & fut chargé des préliminaires proposés par le conseil de la reine Anne. Mais il n'avoit d'autre pouvoir que de les communiquer & de rapporter une réponse précise & décisive. Cette réponse n'étoit pas facile à faire : car on ne pouvoit accorder aux Anglois tout ce qu'il demandoient, sans ruiner le commerce des François & des autres nations de l'Europe; & par un refus on s'exposoit à rompre la négociation, à peine commencée. Il eût fallu, pour traiter les articles qui souffroient des difficultés,



que les pouvoirs de Prior l'eussent autorisé à céder sur quelques-uns, & à donner des modifications sur d'autres.

Dans l'embarras où se trouvoit le ministère de Versailles, le roi jugea à propos de porter la négociation à Londres, & d'y envoyer un homme instruit de ses intentions, & assez éclairé pour ne pas le compromettre. Le choix tomba sur Ménager, député de la ville de Rouen au conseil du commerce. Il partit avec Prior & Gaultier, & arriva le 18 août 1711.

L'empereur Joseph étoit mort quatre mois auparavant, le 17 avril. Cet événement paroissoit favorable à la négociation de Londres : car les confédérés ne pouvoient pas raisonnablement s'obstiner à vouloir désormais conserver la couronne d'Espagne sur la tête de l'archiduc, qui devenoit l'héritier de tous les domaines de la maison d'Autriche. C'eût été détruire l'équilibre, qu'ils se piquoient de vouloir maintenir. Aussi le roi de Portugal & le duc de Savoie déclarerent-ils, qu'ils ne continueroient pas la guerre pour réunir dans la même personne la monarchie d'Espagne avec l'Empire.

Mais la guerre étoit utile à Marlborough, dont les intérêts ne changeoient pas avec le système de l'Europe. Les Hollandois obéissoient aveuglément à toutes ses impressions, & les Whigs s'opposoient à la paix, parce que les Torys qui commençoient à prendre la supériorité, la désiroient. Ainsi les nations, victimes de l'esprit de parti & des vues particulières de quelques chefs, continuoient la guerre sans savoir pourquoi elles la faisoient. Lorsqu'on représentoit à milord Som-

mers, un des ministres que la reine Anne avoit renvoyés, combien il étoit inutile & ruineux de la prolonger, il se contentoit de répondre qu'il avoit été élevé dans la haine de la France.

Quand un homme, qui a été à la tête des affaires, ose répondre ainsi; il ne faut pas s'étonner, si on tenta tout pour traverser la négociation. Il y eut des complots contre les ministres, des conspirations contre l'état. On demandoit si la reine pouvoit conclure des traités sans la participation de George, électeur de Hanovre, que le parlement avoit désigné pour lui succéder. On s'élevoit avec audace, avec frénésie contre le gouvernement. Les Whigs, en un mot, s'opiniâtrant à favoriser l'empereur & les Hollandois, formoient des ligues avec des puissances, pour forcer la reine à continuer la guerre, ou pour mettre la couronne sur la tête de l'électeur de Hanovre.

La paix pouvoit seule dissiper ces ligues; il importoit donc à la reine Anne & à son conseil de la conclure promptement. Cet intérêt bien connu de la France, fit que les deux cours négocierent avec beaucoup de confiance & de bonne foi.

Cependant les ministres de Londres n'étoient pas sans inquiétudes. La santé de la reine ne promettoit pas de longs jours, & ils prévoyoit des disgrâces à l'avènement de l'électeur de Hanovre, en qui les Whigs mettoient toutes leurs espérances, & qui appelé au trône par ce parti, le favorisoit. On pouvoit alors leur faire un crime d'avoir fait la paix sans les alliés, ou de les y avoir forcés: on pouvoit même leur en faire un

d'avoir ouvert une négociation avec Louis XIV : car il étoit déclaré par un acte du parlement, que qui ce soit en Angleterre, ne pourroit être autorisé à traiter avec un prince, qui recevrait le Prétendant dans ses états; & cependant le Prétendant étoit en France.

Ce n'est qu'en faisant une paix glorieuse pour la nation, & avantageuse pour les alliés, qu'ils pouvoient prévenir les malheurs dont ils se voyoient menacés. Ils ne le cachoient pas à la France, qui dans le besoin qu'elle avoit de terminer la guerre, se prêtoit à ces considérations. Ils auroient donc procuré les conditions les plus favorables à la Hollande, si elle eût voulu entrer en négociation conjointement avec eux.

Cette république auroit dû voir que ses intérêts étoient liés avec ceux des ministres de Londres, & que, par conséquent, elle pouvoit compter sur eux. Mais elle s'aveugla. En s'opposant opiniâtrement à la paix, elle les mit dans la nécessité de conclure à quelque prix que ce fût. Plus elle résistoit, plus elle suscitoit contre eux un parti puissant, plus ils sentoient le besoin de presser la négociation. Il n'étoit plus tems pour eux ni de reculer, ni de lire dans l'avenir des malheurs que mille accidens pouvoient écarter. La conjoncture présente demandoit la paix, & demandoit qu'elle se fit promptement. Ils se voyoient donc contraints d'abandonner tout ce qui pouvoit la retarder, par conséquent de négliger en partie les intérêts des alliés, & d'avoir de plus grandes complaisances pour Louis XIV. C'est ainsi que les ennemis de la France servoient cette monarchie par leur conduite inconsidérée. Ils ha-

toient la paix qu'ils ne pouvoient pas lui donner, & plus ils s'y oppofoient, plus ils la lui ména-geoient favorable.

L'art des négociateurs est d'un côté de demander au delà de ce qu'on veut, afin d'obtenir ce qu'on veut en effet; & de l'autre d'offrir moins qu'on ne veut céder, afin de n'être pas forcé à céder au-delà. On dispute ensuite le terrain : on se rapproche lentement. Celui qui accorde un article qu'il avoit d'abord refusé, s'en fait un droit pour obtenir quelque dédommagement; & celui qui se relâche sur une demande qu'il avoit faite, entend qu'on lui en sache gré, & veut retirer quelque fruit de sa complaisance.

Tout cet artifice deviendrait inutile, si les puissances qui négocient, connoissoient réciproquement l'état où elles se trouvent; & si jugeant l'une & l'autre des intérêts de celle avec qui on traite, comme toutes deux jugent séparément des siens, elles négocioient toujours dans la vue de terminer promptement. Dès-lors on s'entendrait, avant d'avoir ouvert les conférences. Comme l'une sauroit ce que l'autre doit raisonnablement exiger, & que l'autre, pour prendre le tour de Mr. de Sévigné, sauroit ce que l'une doit raisonnablement céder, on pourroit commencer par conclure. Voilà, diroit-on d'un côté, ce que je veux; & je m'y borne, sans rien demander de plus, parce que je sais que vous me l'accorderez. Voilà, diroit-on de l'autre, ce que je cède, & je n'offre rien de moins, parce que je sais ce que vous avez droit de prétendre. Des plénipotentiaires, qui viendroient au congrès avec de pareilles instructions, ne s'assembleroient que pour

découvrir qu'ils sont d'accord: ils traiteroient avec autant de simplicité que de lumières.

Si l'art de négocier en étoit à ce point, il seroit à sa perfection. On renonceroit à des artifices, qu'on estime aujourd'hui, & qui s'usent enfin. La bonne foi deviendrait l'âme des négociations: & les négociateurs seroient véritablement habiles, puisque leurs succès seroient uniquement le fruit de leurs lumières. Mais cela n'arrivera pas: car les puissances foibles suppléeront à la force par la ruse: les négociateurs peu éclairés auront besoin d'être fins; & comme on s'obstinera toujours à user d'artifices au moins d'un côté, il faudra bien que de l'autre on continue à en faire encore usage.

Il n'appartient qu'à une puissance dominante de couper court à tout ce manège; & elle y réussira, pourvu qu'elle se pique de modération & de justice. Or, l'Angleterre dominoit en 1711. Par un heureux concours de circonstances, elle vouloit une paix prompte, qui conciliât, s'il étoit possible, tous les intérêts. Elle se trouvoit forcée à être médiatrice entre ses ennemis & ses alliés: c'étoit à elle à juger de ce qui devoit être exigé d'une part, & cédé de l'autre, à le déclarer promptement, & à conclure.

Les ministres de Londres prévirent bien sans doute, que Ménager, suivant les ordres qu'il devoit avoir reçus, ne céderoit que peu à peu, & comme par force; qu'à chaque article qu'il accorderoit, il voudroit obtenir un dédommagement, que par conséquent le tems des conférences se consumeroit en disputes; & que la négociation traîneroit. Pour abrégér; ils déclarerent à Ména-

ger, qu'avant de traiter avec lui, il vouloient avoir une réponse par écrit au mémoire que Prior avoit porté en France.

Il n'étoit plus possible de ne s'expliquer que par degrés, de faire des réserves, de se préparer des dédommagemens. Il falloit répondre à chaque article: refuser, c'eût été se rendre suspect de mauvaise foi, ou du moins d'artifices. Ménager jugea donc avec raison, devoir dresser le mémoire qu'on lui demandoit.

Dans la première partie, qui traitoit des demandes particulières de l'Angleterre, le roi convenoit de reconnoître la reine Anne en qualité de reine de la Grande-Bretagne; de reconnoître aussi la succession à cette couronne, de la manière que les actes du parlement l'avoient réglé en faveur de la ligne protestante.

Il accordoit aux Anglois, comme autorisé par le roi d'Espagne, Gibraltar & le Port-Mahon, pour assurer leur commerce dans la Méditerranée.

Ils devoient jouir, dans les pays de la domination d'Espagne, de tous les avantages accordés, ou qui le seroient à la nation la plus favorisée. Enfin le roi, de sa part, cédoit l'isle de Terre-Neuve.

Dans la seconde partie du mémoire, le roi expliquoit ce qu'il demandoit pour lui, pour son petit-fils & pour les alliés de la France & de l'Espagne. Mais les ministres ne voulurent régler dans les préliminaires, que les intérêts de la nation angloise: ils réservèrent ceux de la France & de ses alliés pour être traités dans le congrès,

promettant au reste que le roi auroit lieu d'être content des bons offices de la reine.

Comme le mémoire de Ménager satisfaisoit les Anglois sur les articles importants, il plut à la reine & aux ministres. On convint de commencer des conférences, pour éclaircir les points contestés; & Ménager traita avec les commissaires nommés à cet effet. De ce nombre étoient St. Jean, & Harley alors comte d'Oxford.

Il fallut d'abord consentir à la démolition des ouvrages construits à Dunkerque, tant sur terre que sur mer; & cependant se résoudre à ne pas savoir encore ce qu'on obtiendrait pour prix de cette complaisance. Louis XIV demandoit la restitution de Lille & de Tournai. Les commissaires promirent de lui procurer un dédommagement; mais ils dirent qu'il leur étoit impossible de déterminer encore en quoi il consistoit.

Il fut ensuite question d'assurer le commerce des Anglois en Amérique. Ils proposoient à cet effet que Philippe, qu'ils reconnoissoient pour roi d'Espagne, livrât à l'Angleterre des places aux Indes occidentales, comme ils l'avoient déjà demandé dans les préliminaires. Ménager ayant répondu que ce prince n'accepteroit jamais de pareilles conditions, St. Jean se réduisit à obtenir la traite des Negres pour trente ans: à quoi Ménager répondit que le roi emploieroit ses puissans offices, pour procurer cet avantage aux Anglois.

La traite des Negres est un droit exclusif de transporter de la côte de Guinée en Amérique, tous les Negres nécessaires aux colonies espagnoles, établies dans ce continant. Les François

avoient joui de ce privilege jusqu'alors. Les Anglois l'acquirent par le traité d'Utrecht ; & cette branche de commerce est d'autant plus considérable pour eux , qu'elle leur fournit l'occasion de faire une grande contrebande. La compagnie qui achette les Negres en Afrique , & qui les vend aux Indes occidentales , se nomme la compagnie de l'*Affiento* , d'un mot espagnol qui signifie ferme , parce qu'en effet elle prend à ferme la traite des Negres.

St. Jean ayant fait un mémoire au sujet des questions agitées dans la conférence , l'abbé Gaultier , qui avoit été présent à tout ce qui s'étoit dit , fut chargé de le porter à Versailles , & de rendre compte de ce qui s'étoit passé. La réponse de Louis XIV satisfit les ministres de Londres , à quelques difficultés près qui furent bientôt levées , parce que de part & d'autre on vouloit sincèrement finir. On signa donc les articles préliminaires , & Ménager n'eut plus qu'à revenir en France.

La reine avoit déjà désigné ses plénipotentiaires pour le congrès. L'un étoit Robertson , évêque de Bristol , l'autre le comte de Stafford , alors ambassadeur en Hollande , & le troisième Prior. J'aurai soin de dresser les ordres qui leur seront envoyés , disoit St. Jean à Ménager. Cessez un moment d'être ministre de France , soyez simplement témoin de notre bonne foi , & du desir sincere que nous avons de la paix : & faites-en le rapport fidelle à votre cour. Mais observez que nous ne pouvons nous départir des bien-séances à l'égard de nos alliés. Il s'agit pour nous de maintenir la succession dans la ligne protestante,



tante, de procurer à la Hollande & à l'Empire une barrière sûre & raisonnable ; & de conserver à l'Angleterre les avantages dont nous sommes convenus avec vous.

De crainte d'être traversées, les deux cours s'étoient réciproquement demandé le secret sur les propositions qu'elles se faisoient l'une à l'autre. Mais puisqu'elles avoient heureusement levé toutes les difficultés, il ne restoit plus qu'à faire connoître l'état de la négociation. Le comte de Stafford eut ordre d'en rendre compte au pensionnaire, & de lui dire que, si la reine s'étoit contentée de stipuler des conditions générales pour ses alliés, c'étoit uniquement par la seule considération de ne pas s'ingérer à décider de leurs prétentions, & dans la vue de leur laisser l'entière liberté d'en traiter eux-mêmes aux conférences de la paix ; que son intention étoit d'agir de concert avec ses alliés ; que nulle offre de la France ne l'engageroit à faire la paix, si elle n'obtenoit par le traité, que la république de Hollande fût satisfaite sur les articles de la barrière, du commerce, & sur les autres prétentions ; que si les Etats-Généraux s'attachoient à soutenir les préliminaires de 1709, elle leur déclaroit qu'elle n'étoit pas en état de continuer une guerre, à laquelle ses alliés n'avoient jamais fourni tout leur contingent ; qu'elle leur donnoit le choix, ou de le fournir désormais régulièrement, ce qui n'étoit pas en leur pouvoir, ou de faire la paix avec elle.

En conséquence de ces résolutions, le comte de Stafford devoit presser le pensionnaire de déterminer les Etats à consentir au choix qu'elle

avait fait d'Utrecht pour le congrès, & à remettre incessamment des passe-ports pour les plénipotentiaires du roi de France, afin que les conférences s'ouvrirent le 12 janvier de 1712. On étoit alors au mois de novembre 1711.

Gaultier vint en France chargé d'un mémoire, par lequel la reine informoit le roi des démarches qu'elle avoit faites auprès des Etats-Généraux ; & des oppositions qu'ils mettoient à l'ouverture du congrès, jusqu'à ce qu'il se fût expliqué plus particulièrement sur les articles qui les concernoient. Elle avoit répondu que ces articles contenoient en général tout ce que les alliés pouvoient prétendre ; & les jugeant suffisans, elle avoit réitéré ses ordres au comte de Stafford pour presser l'expédition des passe-ports, & le choix de la ville qu'elle avoit proposée.

Elle demandoit, comme un moyen d'avancer la paix, que le roi lui confiât son secret sur ce qu'il vouloit faire en faveur de chacun des confédérés, assurant qu'elle useroit de sa confiance avec discrétion, & seulement pour l'avantage de l'un & de l'autre. Oxford & St. Jean avoient joint à ce mémoire des lettres qui ne permettoient pas de douter de la droiture de leurs intentions. Leurs intérêts propres en étoient garans ; toute leur conduite en étoit une preuve, & les intrigues de Buys, député à Londres pour soulever la nation contre ce ministre, ne faisoient pas craindre que la France fût sacrifiée à la Hollande.

Sur ces considérations, le roi crut devoir s'ouvrir : en effet, la méfiance eût été déplacée. Il répondit donc à tous les articles sur lesquels

on demandoit des éclairciffemens ; & déclarant ce qu'il vouloit d'abord propofer , & à quoi il vouloit enfuite fe réduire , il communiqua aux miniftres de Londres le fond du mémoire , qui devoit fervir d'instructions à fes plénipotentiaires. Il falloit un fingulier concours de circonftances , pour forcer la cour de Londres & la cour de Verfailles à traiter avec autant de franchise.

Par la réponfe que le roi fit à la reine de la Grande - Bretagne , il confentoit à donner une barriere aux Hollandois , & à favoriser leur commerce. Mais avant de régler cette barriere , il jugeoit néceffaire de favoir à quel prince on deftinoit les Pays - Bas. Dans le cas qu'on les laifferoit à l'électeur de Baviere , à qui le roi d'Espagne les avoit cédés , il approuvoit que les places fortes fuflent gardées par une garnifon hollandoife ; & de fon côté , il laifferoit aux Etats-Généraux Menin , Sauverge , Ypres & fa châtellenie , Furnes & Furnembach.

Il demandoit pour l'équivalent de ces places , qu'on lui rendit Aire , Béthune , Douai & leurs dépendances.

En difant qu'il fe propofoit de demander Lille & Tournai , en dédommagement de la démolition des ouvrages de Dunkerque , il confioit à la reine que pour le bien de la paix , il fe contenteroit de la ville & de la citadelle de Lille avec fes dépendances.

Il s'engageoit à reconnoître l'archiduc Charles pour empereur , & à lui reftituer Brifach ; à lui rendre , à lui & à l'Empire , le fort de Kell , à rafes ceux de Strasbourg construits fur le Rhin , à démolir les fortifications vis-à-vis Huningue , &

généralement toutes celles qui étoient élevées au delà de ce fleuve. Il demandoit en retour la restitution de Landaw, le rétablissement des électeurs de Cologne & de Bavière.

Il consentoit que le duc de Savoie s'agrandit en Italie, comme la reine Anne le desiroit : il le souhaitoit même autant qu'elle. Mais il ne vouloit pas lui laisser Exilles & Fénéstrelle.

Frédéric III, électeur de Brandebourg, voyant l'élévation du prince d'Orange & d'Auguste de Saxe, eut l'ambition d'être roi ; & ne pouvant pas, comme eux, acquérir de nouveaux états, il donna à une de ses provinces le nom de royaume, & mit une couronne sur sa tête. Il s'agissoit d'être reconnu. Il le fut d'abord par l'empereur, par le roi d'Angleterre & par d'autres princes, parce qu'il offrit d'entrer, à cette condition, dans la grande alliance qui se formoit alors ; ce qui fut agréé. Les intérêts de ce confédéré ne pouvoient pas être oubliés. Louis XIV consentoit donc à le reconnoître pour roi de Prusse, ainsi qu'à ne pas refuser au duc de Hanovre la qualité d'électeur que l'empereur lui avoit donnée. C'étoit à peu près là tous les points, sur lesquels on l'avoit prié de s'expliquer. L'abbé Gaultier, qui rapporta cette réponse aux ministres de Londres, eut ordre de leur dire, que le roi ne doutoit pas d'une confiance réciproque de leur part, ni de leur discrétion à faire un usage prudent & par degrés de la connoissance qui leur étoit donnée.

Les ministres de Londres, flattés des procédés ouverts de Louis XIV, se trouvoient plus disposés à le favoriser ; & ils sentoient croître

en eux ces dispositions , lorsqu'ils considéroient la conduite de ceux qui s'opposoient à la paix.

Avec près de sept millions de livres sterling que la campagne de 1711 avoit coûté à l'Angleterre , tous les efforts de Marlborough s'étoient bornés à la prise de Bouchain. Cependant les Hollandois s'opiniâtroient dans le dessein de continuer la guerre. Ils animoient plus que jamais les Whigs ; qui trouvoient un autre appui dans l'empereur. On ne se proposoit pas moins que d'exciter un soulèvement en Angleterre ; & Gallas , ministre de Charles VI , n'étoit à Londres qu'un chef de faction. Le conseil de la reine , à qui les complots des Whigs & les intrigues des Hollandois & des Allemands étoient connus , en devoit désirer davantage la fin de la négociation commencée ; & l'intérêt qui le lioit à la France , devenant plus fort par les oppositions mêmes des alliés , il ne pouvoit manquer de procurer à cette couronne les conditions avantageuses , qu'il seroit possible de concilier avec les avantages de l'Angleterre.

La reine se rendit le 10 décembre 1711 au parlement qu'elle avoit convoqué , elle y déclara qu'elle étoit résolue à terminer , par une paix glorieuse & utile , une guerre onéreuse par le sang & les trésors qu'elle coûtoit à la nation. Les Whigs s'éleverent avec emportement contre tout traité qui ne restitueroit pas à la maison d'Autriche la monarchie entière d'Espagne. Mais après de longs débats le parti de la paix demeura supérieur de cent vingt-six voix dans la chambre des communes , & la supériorité ne lui manqua que d'une seule dans la chambre haute.

On n'ignoroit pas que Marlborough avoit répandu de l'argent & corrompu plusieurs membres. On ne doutoit pas non plus que Buys n'eût contribué par des pratiques secrètes, à susciter les oppositions que la reine avoit trouvées dans une partie de son parlement. Le député donnoit au moins lieu de croire, qu'il attendoit quelque événement capable de renverser les mesures du ministère. Les Etats Généraux lui avoient envoyé les fauf-conduits, avec ordre de les remettre à la reine. Cependant il ne l'avoit point fait : comme il n'avoit pas même de prétexte pour les retenir, il paroissoit que dans l'attente d'une révolution, il les gardoit pour retarder l'ouverture des conférences. Il les délivra enfin, lorsqu'il vit que tous les détours devenoient inutiles & suspects. St. Jean se hâta de les faire passer en France. Le maréchal d'Huxelles, l'abbé de Polignac & Ménager, plénipotentiaires du roi, se disposèrent à partir. Leurs instructions étoient conformes au mémoire communiqué au conseil de Londres. Ils arrivèrent à Utrecht, le 19 janvier 1712. Buys, nommé par la province de Hollande pour assister aux conférences, les avoit précédés de quelques jours.

Le prince Eugene étoit à Londres depuis le 16. Il y étoit venu, sollicité par les Whigs, qui fondoient sur lui toutes leurs ressources, & qui ne doutoient pas qu'avec ses talens il ne vint à bout de culbuter au moins le ministère. Mais il s'étoit rendu trop tard aux sollicitations vives qu'on lui avoit faites. Le comte d'Oxford ayant prévenu son arrivée, il trouva Marlborough déposé de toutes ses charges, accusé de péculat, &

Jugé coupable par la chambre des communes. Reçu avec toutes les distinctions qui lui étoient dues, il fut observé de si près, qu'il ne lui fut pas possible de fomenter les cabales des Whigs; il repartit après deux mois de séjour, ayant formé, dit-on, des complots, qui donnerent seulement quelque inquiétude, & qui auroient fait tort à sa réputation, s'ils avoient été prouvés & publiés. Les ministres se trouvoient supérieurs à leurs ennemis, lorsque la France éprouva des malheurs, qui apportèrent de nouveaux retards à la paix.

Louis dauphin, fils unique du roi, étoit mort au mois de février 1711. Le duc de Bourgogne son fils aîné, qui étoit frère de Philippe roi d'Espagne, & qui avoit deux fils, le duc de Bretagne & le duc d'Anjou, mourut lui-même le 18 février 1712, six jours après sa femme, Marie Adélaïde de Savoie; & le 8 du mois suivant une maladie inconnue mit encore le duc de Bretagne au tombeau. Il ne restoit plus que Louis duc d'Anjou, âgé de deux ans, & dont la vie paroïssoit en danger.

Ces coups redoublés, capables par eux-mêmes de frapper vivement un pere qui aimoit ses enfans, & les François, qui estimoient le duc de Bourgogne, devenoient plus funestes encore dans la conjoncture présente. Car la succession à la couronne de France sembloit s'ouvrir à Philippe V, & l'Europe se voyoit menacée de voir cette couronne & celle d'Espagne sur la tête du même prince : danger dont elle s'effrayoit beaucoup plus qu'elle ne devoit; mais enfin elle s'en effrayoit.

Les conférences d'Utrecht n'avançoient pas Prior, à qui la reine avoit confié le secret de la négociation, n'y étoit pas arrivé, il n'y arriva même point. Ainsi l'évêque de Bristol & le comte de Stafford, n'osant rien prendre sur eux; se conduisoient avec beaucoup de circonspection. Contre l'attente de Louis XIV, ils ne s'ouvroient point avec ses ministres; ils parloient même encore comme ennemis. Ils ne pouvoient guere se conduire autrement; parce que, dans la situation chancelante des choses, une démarche précipitée pouvoit les rendre criminels, si le parti contraire à la paix venoit à prévaloir.

Cependant la reine & son conseil la desiroient toujours : mais avant de faire de nouvelles tentatives auprès des alliés, il falloit prendre des mesures pour prévenir la réunion redoutée des deux monarchies. Les Hollandois, de plus en plus animés contre la France, s'opiniâtroient plus que jamais à n'accorder la paix qu'aux conditions spécifiées dans les préliminaires de 1709; &, dans une circonstance, où Philippe V paroissoit si près de succéder à Louis XIV, leurs raisonnemens étoient capables d'ébranler ceux qui vouloient le plus sincèrement la fin de la guerre. C'est alors même qu'ils remuoient en Angleterre, & qu'ils se flattoient d'y susciter des soulèvemens.

Ces circonstances ralentissoient nécessairement les démarches des ministres de Londres. Cependant elles ne changeoient rien à leurs dispositions : au contraire, elles leur faisoient sentir davantage la nécessité d'y persister. Le 23 mars ils envoyèrent un mémoire à la cour de Versailles, par lequel ils demandoient, comme l'unique



moyen de calmer les alarmes de l'Europe, que Philippe V renonçât purement & simplement aux droits de sa naissance, & qu'il cédât la couronne de France au duc de Berri son frere, troisieme & dernier fils du dauphin.

Cette proposition embarrassâ le ministère de France, qui s'imaginant que la renonciation seroit nulle, ne pouvoit le déclarer sans rompre toute négociation, ni le dissimuler sans manquer à la bonne foi. Cependant la sincérité prévalut sur toute autre considération. Le marquis de Torci, principal ministre, écrivit à St. Jean, que la renonciation seroit nulle suivant les loix fondamentales du royaume, selon lesquelles, “ le  
 „ prince qui est le plus proche de la couronne,  
 „ en est héritier de toute nécessité; que c'est un  
 „ héritage qu'il ne reçoit ni du roi son prédé-  
 „ cesseur, ni du peuple, mais en vertu de la loi;  
 „ de sorte que lorsqu'un roi vient à mourir,  
 „ l'autre lui succede immédiatement, sans de-  
 „ mander le consentement de personne; qu'il  
 „ succede, non comme héritier, mais comme  
 „ le maître du royaume dont la seigneurie lui  
 „ appartient, non par choix, mais seulement par  
 „ le droit de sa naissance.

„ Qu'il n'est obligé de la couronne ni à la vo-  
 „ lonté de son prédécesseur ni à aucun édit, ni  
 „ à aucun décret, ni à la libéralité de qui que ce  
 „ soit; qu'il ne l'est qu'à la loi: cette loi est esti-  
 „ mée l'ouvrage de celui qui a établi les monar-  
 „ chies; & qu'on tient en France qu'il n'y a quo  
 „ Dieu seul qui puisse l'abolir; par conséquent  
 „ qu'il n'y a aucune renonciation qui puisse la  
 „ détruire “.

Torci emprunta pour cette réponse, comme il le dit, les termes d'un fameux magistrat, Jérôme Bignon, avocat général. Cet exemple prouve que les opinions d'un homme qui a un nom, deviennent des préjugés qu'on adopte sans examen. Car ou je me trompe fort, ou toute cette doctrine ne porte que sur de grands mots. On croiroit que Bignon parle du peuple juif.

Ce magistrat auroit-il soutenu que cette doctrine étoit bien établie & bien reconnue avant Philippe Auguste ? Je demanderois donc pourquoi les souverains prenoient des mesures de leur vivant, pour assurer la couronne à leur fils. Si c'est depuis Philippe Auguste que Dieu a établi cette loi fondamentale dont il parle, je demande sous quel regne elle a été révélée.

Si avant Louis XIV il y avoit eu une loi qui n'eût pas permis à un prince de renoncer à la couronne, il falloit alors changer cette loi ; puis-que ce changement devenoit nécessaire à la maison de Bourbon, à la France, à l'Espagne, à l'Europe entière. Les loix ayant été faites pour le bonheur des peuples, ce seroit une grande absurdité d'imaginer, qu'elles sont encore sacrées, lorsqu'elles deviennent nuisibles.

Pour être affermis sur le trône, les Bourbons n'ont pas besoin que Dieu vienne dire aux François : voilà mon oint, voilà votre roi. Ils sont sûrs de régner par l'affection de leurs sujets. Ils en sont sûrs, parce que l'obéissance n'est pas moins due aux loix que les peuples se font, qu'aux loix que Dieu leur donne ; & que défobéir aux premières, c'est toujours défobéir à Dieu, à qui nous rendrons compte de tous nos engagements.

C'est la flatterie, Monseigneur, qui a fait cette loi fondamentale : mais la flatterie tourne tôt ou tard contre le souverain. Vous le voyez : la paix n'eût pas été possible, si toute l'Europe eût pensé comme Louis XIV & son conseil, ou il eût fallu en revenir avec les Hollandois aux préliminaires de 1709. Heureusement les puissances étrangères ne connoissoient pas les loix fondamentales de la France, & elles crurent que la renonciation feroit bonne. " Nous voulons croire, répondit St. Jean, que vous tenez en France, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse abolir la loi, sur laquelle votre droit de succession est fondé ; mais vous nous permettrez aussi de croire en Angleterre, qu'un prince peut se départir de ses droits par une cession volontaire ; & que celui en faveur de qui il auroit fait la renonciation, pourroit être soutenu avec justice dans ses prétentions, par les puissances qui en auroient garanti le traité ".

L'incertitude du parti que prendroit le roi d'Espagne, faisoit languir la négociation. Pour perdre moins de tems, les plénipotentiaires d'Angleterre proposèrent à ceux de France de travailler en attendant à lever de concert les autres difficultés, qui s'opposoient à la paix. Ils s'assemblerent chez l'évêque de Bristol ; & afin de ne pas donner d'ombrage aux alliés, ils prirent pour prétexte de traiter quelques points de commerce entre la France & l'Angleterre. Les conférences réussirent, comme on se l'étoit promis. Le traité eût été bientôt conclu entre les deux couronnes, si on avoit eu la renonciation du roi d'Espagne.

On cherchoit également à Londres & à Ver-

faillies, si, dans le cas où Philippe refuseroit de la donner, il seroit possible de trouver quelque expédient pour y suppléer. Milord Oxford proposa une alternative : il donnoit le choix à ce prince, ou de conserver le royaume d'Espagne, en renonçant aux droits de sa naissance ; ou de conserver les droits de sa naissance en abandonnant l'Espagne au duc de Savoie, son beau-pere, & en se contentant des états de ce prince, auxquels on joindroit les royaumes de Naples & de Sicile. Oxford crut peut-être avoir trouvé le vrai moyen de hâter la paix, parce qu'il pensa que le second parti seroit plus agréable à Louis XIV, & plus convenable à sa famille, vu l'inquiétude que donnoit la santé du duc d'Anjou.

Philippe venoit alors de répondre qu'il renonceroit à la couronne de France. Ainsi l'option, proposée par Oxford, ne fit que retarder la négociation : car il fallut attendre une nouvelle réponse.

Louis XIV, exhorta vivement son petit-fils à préférer l'échange qu'on lui proposoit. Philippe persista dans la première résolution qu'il avoit prise, & renonça à tous les droits de sa naissance. Peut-être y fut-il en partie déterminé par l'ambition de la reine sa femme, qui ne voulut pas sacrifier la monarchie d'Espagne à l'incertitude d'être un jour reine de France. Quoi qu'il en soit, la renonciation fut faite quelques mois après par le roi d'Espagne, ratifiée par les états de son royaume, acceptée par Louis XIV, publiée par les ordres de ce prince, enregistrée dans tous les parlemens de la manière la plus solennelle, & à la paix garantie par toutes les puissances de l'Eu-

rope. On peut encore remarquer que le roi de France & le roi d'Espagne ne paroissent pas avoir douté de la validité de cet acte, si on en juge par les lettres qu'ils s'écrivirent à ce sujet : & quand ils en auroient douté, il n'en résulteroit autre chose, sinon qu'ils n'auroient pas traité de bonne foi, & la mauvaise foi ne rend pas un acte nul. Voilà donc une loi fondamentale, où il n'y en a point. Par conséquent la branche de Bourbon, qui a passé en Espagne, ne conserve plus aucun droit à la couronne de France. En soutenant le contraire, je vous plairois peut-être davantage : mais je vous tromperois.

L'Angleterre & la France se trouvoient parfaitement d'accord. Il ne restoit plus qu'à rompre les obstacles que les autres puissances mettoient à la paix. La reine se rendit au parlement le 17 juin 1712. Elle communiqua aux deux chambres l'état où elle avoit conduit la négociation. Elle fit l'énumération des avantages qu'elle procuroit à ses alliés : elle exposa les mesures qu'elle avoit prises pour assurer la succession dans la maison de Hanovre ; enfin elle fit valoir ses soins pour prévenir l'union des couronnes de France & d'Espagne. Elle fut écoutée avec un applaudissement général : seulement quelques membres de la chambre haute protestèrent contre plusieurs articles de sa harangue : mais ces protestations furent sans effet. •

L'Angleterre pouvoit alors faire sa paix séparément. C'eût été sans-doute le moyen le plus court de terminer tout-à-fait la guerre. Le conseil de Londres, croyant devoir user de plus de circonspection, n'osa prendre de parti. Il auroit craint

de choquer trop les alliés. Il prit un parti moyen, qui leur étoit presque aussi contraire, & qui les choqua tout autant. Le duc d'Ormond, qui commandoit les troupes angloises depuis la déposition de Marlborough, eut ordre de se séparer du prince Eugene, & de ne concourir avec lui dans aucune entreprise; & bientôt après, il y eut entre la France & l'Angleterre une suspension d'armes pour quatre mois dans les Pays-Bas.

En considération de ces démarches de la cour de Londres, le roi étoit convenu de remettre Dunkerque aux Anglois, jusqu'à ce que les fortifications en eussent été démolies. Cependant ces démarches n'avoient pas produit tout l'effet qu'il en avoit attendu : car les étrangers, à la solde de l'Angleterre, avoient pour la plupart refusé de suivre le duc d'Ormond, & étoient restés avec le prince Eugene, dont l'armée se trouvoit par-là supérieure à celle des François. Il y avoit donc beaucoup à diminuer des avantages que la suspension avoit promis.

St. Jean, que la reine avoit fait pair d'Angleterre, sous le titre de vicomte de Bolingbroke, répondit que cette princesse voyoit avec un déplaisir sensible que ses desseins avoient été traversés; qu'elle étoit résolue à ne pas se rebuter; & que si le roi vouloit lui remettre Dunkerque, elle ne feroit aucune difficulté de conclure sa paix particulière. Il remarquoit au reste que l'Angleterre cessant de payer la solde aux troupes étrangères, les Etats-Généraux ne feroient pas en état de les faire subsister long-tems.

Comme l'offre d'une paix particulière conduisoit plus promptement à la paix générale, le roi

accepta la proposition de la reine. Il envoya ordre à l'officier qui commandoit dans Dunkerque, d'y laisser entrer les troupes angloises. Aussitôt la suspension, qui n'avoit eu lieu que dans les Pays-Bas, devint générale; & les hostilités cessèrent par mer & par terre entre les deux couronnes.

La reine Anne avoit pris le parti le plus sage. Car si elle se fût déterminée à faire encore une campagne, & qu'elle eût eu avec ses alliés des succès tels qu'ils se les permettoient, ils auroient pu se rendre maîtres de la négociation. Si, au contraire, les François avoient eu l'avantage, ils n'auroient plus voulu traiter avec l'Angleterre aux conditions qu'ils avoient offertes. Cette princesse avoit donc pris à propos une résolution décisive, telle qu'elle convenoit à ses intérêts.

Les Hollandois se plainquirent hautement, eux qui avoient abandonné leurs alliés à Nimegue dans une conjoncture bien différente, & qui avoient seuls tiré avantage d'une guerre, où l'on ne s'étoit engagé que pour les défendre; eux qui, dans cette dernière guerre qu'ils vouloient continuer, avoient souvent déconcerté les opérations, en retardant la marche de leurs troupes, en refusant même de les envoyer, & en négligeant les préparatifs qu'ils étoient obligés de faire. Après s'être plaints, ils déclarèrent avec confiance qu'ils feroient la guerre sans la Grande-Bretagne; se flattant toujours que quelque révolution changeroit le gouvernement de ce royaume, & comptant qu'ils porteroient bientôt le ravage jusques dans le cœur de la France. Sinzendorff, ministre de l'empereur à la Haye, & le prince

Eugene les berçoient de ces vaines espérances.

Après avoir pris le Quefnoi, le 4 juillet, le prince Eugene fit le siege de Landrecie. Cette entreprise parut téméraire, parce qu'il ne pouvoit tirer ses vivres & ses munitions que de Marchiennes; & qu'il avoit par conséquent douze lieues de pays à garder. Il tira des lignes pour couvrir la marche de ses convois. Un corps de troupes, sous les ordres du prince d'Anhalt-Dessau, avoit investi Landrecie. L'armée que commandoit le prince Eugene, s'étendoit depuis le camp des assiégeans jusqu'à l'Escaut qui la séparoit du camp de Denain. Le comte d'Albemarle, général des troupes hollandoises, avoit, dans ce dernier camp bien retranché, dix à douze mille hommes. Ses lignes commençoient à l'Escaut au dessus de Denain, & au-dessous de Prouvi, & finissoient à la Scarpe, au-dessus & au-dessous de Marchiennes, où l'armée avoit ses magasins. Par cette disposition, le prince Eugene pouvoit se porter sur sa droite ou sur sa gauche, suivant les mouvemens que feroient les ennemis.

Villars s'approcha de Châtillon-sur-Sambre, afin de faire croire qu'il vouloit attaquer le camp de Landrecie. Il fit ouvrir les chemins, il fit jeter plusieurs ponts sur la riviere, & disposa tout pour marcher au camp des assiégeans. Eugene ne doutant point d'avoir découvert le vrai dessein du maréchal se rapprocha pour soutenir le prince d'Anhalt, & sa droite se trouva, par ce mouvement, éloignée de Denain d'environ trois lieues. C'est où Villars l'attendoit. Alors il s'avance pendant la nuit vers Denain; & pour cacher sa marche, il laisse sur la Sambre le comte de Coigny, auquel



auquel il ordonne de passer cette rivière, & d'envoyer, à la pointe du jour, de petits partis à la vue du camp de Landrecie.

Eugene, qui ne fut instruit de ces mouvemens qu'à sept heures du matin, ne put arriver au secours de Denain, que lorsque les lignes avoient été forcées. De toutes les troupes qu'il avoit mises à la garde de ce camp, il ne recueillit au plus que quatre cens hommes, tout le reste ayant été pris, tué ou noyé.

Cette action se passa le 24 juillet. Les ennemis de la France, ayant perdu Marchiennes bientôt après, leverent le siege de Landrecie, & perdirent encore St. Amand, Douai, le Quesnoi & Bouchain. Villars eut, par sa victoire, la gloire d'avancer la paix, & de procurer à la France des conditions plus honorables & plus avantageuses. Un bon général est l'ame des négociations.

En effet, les espérances des Hollandois étoient évanouies. Ils reconnurent qu'ils ne pouvoient soutenir la guerre sans les secours de la Grande-Bretagne. Ils voulurent renouer avec la France les conférences qu'ils avoient interrompues depuis long-tems; & leurs plénipotentiaires vinrent supplier ceux de la reine Anne d'employer leurs bons offices à cet effet. „ Nous prenons la figure „ que les Hollandois avoient à Gertruidenberg, „ & ils prennent la nôtre, écrivoit l'abbé de „ Polignac. C'est une revanche complete. Le „ comte de Sinzendorff sent bien vivement sa „ décadence. „

Quoique la renonciation de Philippe eut été été promise, & qu'on fût assuré de l'obtenir, elle n'avoit pas encore été faite avec la solemnité re-

quise. Ce ne fut que le 5 novembre 1712, que ce prince la fit dans l'assemblée des états de son royaume, & les lettres-patentes données par Louis XIV sur cet acte, ne furent enrégistrées au parlement que le 15 mars de l'année suivante. C'est ce qui retarda la conclusion d'une paix particulière entre la France & l'Angleterre.

Je ne fais pas pourquoi le conseil de Versailles suspendit si long-tems l'enrégistrement de cette renonciation. Milord Bolingbroke avoit sollicité vivement pour qu'on se pressât davantage; promettant qu'aussitôt après l'accomplissement de cette condition essentielle, la reine feroit sa paix particulière; qu'elle déclareroit à ses alliés n'avoir d'autres offres à leur faire, que les conditions que le roi avoit proposées; qu'elle leur donneroit trois mois pour en délibérer; & qu'après ce terme, Louis XIV ne seroit plus tenu de leur accorder les mêmes conditions: mais ce même ministre avertissoit la France, que si avant l'enrégistrement les Hollandois revenoient à la raison, & imploroient la protection de la reine, il seroit difficile de faire accepter le plan de paix que le roi proposoit, & que l'Angleterre ne pourroit se dispenser de procurer de meilleures conditions à ses alliés.

L'événement vérifia l'avis que Bolingbroke avoit donné au ministère de France. La reine favorisa les Hollandois. Elle leur conserva Tournai, dont le roi demandoit la restitution. Elle leur auroit procuré de plus grands avantages, si au lieu de s'opposer à la paix, ils s'étoient joints à elle une année plutôt. Mais depuis la journée

de Denain, il n'étoit plus possible de donner la loi aux François.

Enfin le 11 avril 1713, Louis XIV fit son accommodement particulier par cinq traités différens, avec l'Angleterre, le Portugal, la Prusse, la Savoie & les Provinces-Unies. L'Espagne signa sa paix avec l'Angleterre & la Savoie, le 13 juillet 1713. Elle traita le 26 juin 1714, avec les Etats-Généraux, & le 6 février de l'année suivante avec le Portugal. Tous ces actes furent signés à Utrecht.

L'empereur avoit de la peine à se résoudre à la paix. Mais étant abandonné de ses alliés, & voyant les succès du maréchal de Villars, il fut enfin forcé de conclure le 26 mars 1714. Le traité se fit à Rastad. Le 6 septembre de la même année, les intérêts des princes de l'Empire furent réglés dans des conférences qui se tinrent à Badè; & le 15 novembre de l'année suivante, Charles VI, George I, qui avoit succédé à la reine Anne, & les Etats-Généraux conclurent à Anvers le traité de la barrière des Pays-bas.

La France avoit par le traité d'Utrecht remis aux Provinces-Unies les Pays-Bas espagnols, tels que Charles II, roi d'Espagne, les avoit possédés en vertu du traité de Ryfwick; & les Etats-Généraux s'étoient engagés à les remettre à la maison d'Autriche pour les posséder en toute souveraineté, avec la clause que sous quelque prétexte que ce fût, elle n'en pourroit jamais céder ou transférer aucune place à la couronne de France, ni à aucun prince de sang de ce royaume. Or, la république de Hollande stipule, dans le traité de la barrière, les conditions auxquelles

elle reconnoît la souveraineté de la maison d'Autriche sur les Pays - Bas ; & elle y prend toutes les précautions , qu'elle a jugées nécessaires à sa sûreté.



## CHAPITRE II.

*De l'Europe depuis le traité d'Utrecht jusqu'à la cessation de toute hostilité.*

**P**AR les armes de Villars & par les derniers traités , la France avoit recouvré les principales places qu'on lui avoit enlevées pendant la guerre. Philippe V étoit affermi sur le trône d'Espagne , & reconnu par toutes les puissances , l'empereur seul excepté. Le duc de Savoie avoit acquis le royaume de Sicile par la cession du roi d'Espagne. Les traités de Rastadt & de Bade avoient rétabli les électeurs de Bavière & de Cologne dans leurs états , droits & prérogatives. La France reconnoissoit la dignité électoral de la maison d'Hanovre , ainsi que la royauté de l'électeur de Brandebourg , Frédéric - Guillaume , qui venoit de succéder à son pere Frédéric I. La succession à la couronne d'Angleterre étoit assurée à la ligne protestante. Charles VI avoit acquis les Pays-Bas , le royaume de Naples , la Sardaigne & le Milanès. Les Anglois étoient maîtres de Gibraltar & de Port-Mahon. Enfin les Provinces-Unies venoient de former cette barrière pour laquelle elles avoient

*Si* long-tems combattu. Après tant de guerres & tant de traités, la paix étoit encore mal affermie. Si les puissances fatiguées avoient posé les armes, la plupart formoient encore des prétentions, & n'attendoient que le moment de les faire valoir. Mais avant de considérer les suites des traités d'Utrecht & de Bade, il faut jeter un coup d'œil sur le Nord. Nous essayerons ensuite d'embrasser toute l'Europe.

Après un trop long séjour en Turquie, & une conduite fort extraordinaire, Charles XII se résolut enfin à revenir dans ses états. Il traversa l'Allemagne incognito, & arriva le 21 novembre 1714 à Stralsund. Ses affaires étoient dans une situation désespérée.

Le czar, maître de la Livonie, de l'Ingrie, de la Carélie & d'une partie de la Finlande, l'étoit encore de la mer Baltique. Frédéric IV, roi de Danemarck, venoit de dépouiller le duc de Holstein, & après avoir conquis les duchés de Brème & de Verden, il les avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles entre les mains de George, électeur de Hanovre. Enfin les généraux suédois, dans l'impuissance de défendre la Poméranie contre les Russes & les Saxons, l'avoient donnée en séquestre au roi de Prusse. Ainsi Charles XII, dépouillé par ses ennemis, l'étoit encore par des princes avec lesquels il n'avoit eu jusqu'alors aucun démêlé : car il jugeoit bien que le séquestre n'avoit été qu'un prétexte pour s'enrichir de ses dépouilles. En effet, Frédéric-Guillaume n'affectoit la neutralité, que pour recueillir les fruits de la guerre sans en partager les hasards.

Charles XII protesta contre le sequestre, & fit déclarer contre lui deux nouveaux ennemis. Le roi de Prusse & l'électeur de Hanovre se liguerent avec le Danemarck, la Pologne & la Russie. Le dessein des confédérés étoit de chasser tout-à-fait les Suédois d'Allemagne : ils avoient déjà partagé entr'eux les conquêtes qu'ils se proposoient de faire.

Frédéric I, roi de Prusse, avec la magnificence d'une ame vaine, dissipoit ses revenus en fetes, en bâtimens, en chevaux, en valets. Ses prodigalités enrichissoient ses favoris & ses chasseurs, pendant que la famine & la peste ravageoient ses provinces, auxquelles il ne donnoit aucun secours. Il trafiquoit du sang de ses peuples, dit l'auteur des mémoires de Brandebourg ; & il vendoit vingt mille hommes pour en entretenir trente mille. Il est un des princes à qui l'Angleterre & la Hollande donnoient des subsides, pour faire la guerre à Louis XIV. *Il est difficile de comprendre, dit l'écrivain que je viens de citer, comment cette espèce de fierté qu'ont les ames généreuses, peut se concilier avec la bassesse qu'il y a d'être aux aumônes de ses égaux.*

Frédéric-Guillaume, bien différent de son pere, voulant être puissant par lui-même, mit la réforme dans sa cour, dans sa maison, dans toutes ses dépenses. Il régla ses finances avec discernement. Il établit la discipline parmi ses troupes : enfin, riche par son économie, il étoit à peine sur le trône, & il devenoit déjà une puissance redoutable à ses voisins. Il entretenoit cinquante mille hommes sans être à l'aumône

de ses égaux. Tel est le nouvel ennemi qui armoit contre la Suede.

Charles XII n'eut plus que des revers jusqu'à sa mort. Au mois de décembre 1615, les confédérés se rendirent maîtres de Stralsund, & l'année suivante ils prirent Wismar, l'unique place que les Suédois conservoient en Allemagne.

Auparavant, craint ou recherché de toutes les puissances de l'Europe, le roi de Suede se voyoit alors réduit à porter à la diete de Ratisbonne des plaintes, auxquelles on n'avoit aucun égard. L'empereur regardoit comme un avantage pour lui & pour l'Allemagne, que ce prince inquiet fût enfin chassé au delà de la mer Baltique. Il venoit de se liguier avec les Vénitiens contre les Turcs : il avoit besoin de toutes les forces de l'empire : il attendoit des secours de la part des ennemis du roi de Suede. Il étoit donc bien éloigné de se déclarer contre eux, & d'entretenir la guerre dans le Nord, lorsqu'il se disposoit à la porter en Hongrie. Frédéric-Guillaume néanmoins ne voulut point prendre part à cette nouvelle guerre, sous prétexte qu'il avoit encore besoin de ses troupes contre les Suédois. Mais dans le vrai, c'est qu'il ne vouloit pas contribuer à l'agrandissement de la maison d'Autriche.

Lorsque les confédérés eurent partagé leurs conquêtes. Le Danemarck resta presque seul armé contre la Suede. La Norwege, où Charles XII avoit déjà porté ses armes dans le tems même qu'on lui enlevoit Wismar, devint le seul théâtre de la guerre. Cependant les Suédois accablés d'impôts ou plutôt d'extorsions, se voyoient tous dans la nécessité d'être soldats. Les campagnes

étoient désertes. Il ne restoit presque dans les villages que des vieillards , des femmes & des enfans.

La reine Anne étoit morte le 12 août 1714 ; & George , électeur de Hanovre , avoit été proclamé roi de la Grande - Bretagne , conformément aux vœux des Whigs ; & aux dispositions faites par le parlement. Ce prince étoit fils d'Ernest-Auguste , duc de Brunswick-Lunebourg , & de la princesse Sophie , petite-fille de Jacques I. Sophie étoit née du mariage d'Elisabeth d'Angleterre avec Frédéric V , électeur Palatin , ce prince qui avoit été élu roi de Bohême , & qui avoit donné commencement à la guerre de trente ans. On a remarqué qu'il y avoit quarante-cinq personnes , qui se trouvoient plus près du trône que l'électeur de Hanovre.

George , persuadé que les principaux ministres du dernier regne avoient eu des vues contraires à ses intérêts , & que sous prétexte de la paix , ils ne s'étoient unis à la France , que pour préparer le rétablissement du fils de Jacques II , établit une commission , qu'il chargea d'examiner , avec la dernière rigueur , la conduite du comte d'Oxford & du vicomte de Bolingbroke. Robert Walpole , nommé pour examiner les papiers de l'un & de l'autre , les lut avec la passion d'un Whig , qui s'étoit toujours opposé à la paix , qui avoit cabalé dans les communes afin de la traverser , & qui , par ces raisons , avoit été renfermé à la Tour. Bolingbroke prévint l'orage , en quittant l'Angleterre : Oxford fut arrêté ; mais parce qu'on ne put rien prouver con-



tre lui, le roi George lui rendit enfin la liberté, après un long procès & une longue prison.

Cependant la naissance avoit mis un trop grand intervalle entre cet étranger & le trône, & tous les Anglois ne croyoient pas également voir en lui un souverain légitime. Agréable aux Whigs, il devenoit odieux aux Torys, qui, par les changemens faits dans le gouvernement, se voyoient privés de toute la faveur. D'ailleurs les esprits sans passion & sans préjugé ne pouvoient se dissimuler l'injustice qu'on faisoit à la maison des Stuarts. Ces dispositions furent la cause d'une guerre civile, qui ne fut assoupie que dans le cours de 1716; & il restoit toujours un esprit de révolte, qui suffisoit pour troubler le regne de George I.

La mort de Louis XIV, arrivée le premier septembre 1715, changea tout le système de l'Europe. Après un regne de soixante-douze ans, ce prince, dans la soixante-dix-septième année de son âge, apprécioit enfin, à la vue du tombeau, cette grandeur, cette gloire, qui l'avoit ébloui trop long-tems. " Mon fils, dit-il, deux jours  
» avant sa mort au duc d'Anjou, alors dauphin,  
» je vous laisse un grand royaume à gouverner.  
» Je vous recommande sur-tout de travailler,  
» autant que vous pourrez, à diminuer les maux,  
» & à augmenter les biens de vos sujets; & pour  
» cet effet, je vous demande avec instance de  
» conserver toujours précieusement la paix avec  
» vos voisins, comme la source des plus grands  
» biens, & d'éviter soigneusement la guerre,  
» comme la source des plus grands maux. Ne  
» faites donc jamais la guerre que pour vous  
» défendre, ou pour défendre vos alliés. Je vous

» avoue què de ce côté-là, je ne vous ai pas donné  
» de bons exemples : mais aussi, c'est la partie  
» de ma vie & de mon gouvernement dont je  
» me repens davantage ». Cet aveu excuse les  
fautes de ce monarque. Ce prince avoit de la gé-  
nérosité, de la fermeté, de l'élévation dans l'ame.  
Il fut grand par la tranquillité avec laquelle il vit  
les approches de la mort. Il faut le plaindre  
d'avoir eu une mauvaise éducation, d'avoir été  
mal entouré, d'avoir eu des succès de trop bonne  
heure. Avec les qualités qu'il tenoit de la nature,  
il eût été grand dès sa jeunesse, si ses premiers  
malheurs n'eussent pas duré si peu.

Il y avoit plus d'un an que le duc de Berri  
étoit mort. Louis XV n'avoit pas encore cinq  
ans accomplis. La France trembloit à la vue des  
malheurs dont elle étoit menacée, si elle perdoit  
son jeune roi, dont la santé ne la rassuroit pas ;  
& l'Europe n'étoit pas sans inquiétude, quand elle  
considéroit que Philippe V, malgré ses renoncia-  
tions, pouvoit contester au duc d'Orléans, ré-  
gent du royaume, les droits que le traité d'Utrecht  
lui donnoit à la couronne. Quoique pour la plu-  
part mécontentes des conditions de la paix, les  
puissances, encore épuisées, ne songerent qu'à  
prévenir une guerre, à laquelle elles n'étoient pas  
assez préparées. Autant elles avoient redouté l'u-  
nion de la France & de l'Espagne, autant alors  
elles redouterent les divisions, qui paroissoient  
les devoir armer l'une contre l'autre.

Le duc d'Orléans croyoit voir un ennemi dans  
Philippe V, & George I voyoit que le Préten-  
dant avoit un grand parti en Angleterre. Ces  
deux princes, comme plus intéressés à prévenir

une nouvelle guerre, négocierent pendant le cours de l'année 1714; & l'année suivante, ils conclurent à Haye le traité de la triple alliance avec les États-Généraux. Ces puissances se garantissoient mutuellement toutes les dispositions des traités d'Utrecht : elles s'engageoient à ne donner aucun asyle à ceux qui seroient déclarés rebelles par l'un des contractans ; & en cas de troubles domestiques, ou d'attaques de la part de quelques ennemis étrangers, elles se promettoient des secours prompts & efficaces. Ainsi la France, pour assurer son repos, & pour maintenir les droits de la maison d'Orléans, fut dans la nécessité de se liguier avec l'Angleterre & la Hollande ; & bientôt elle fit la guerre à l'Espagne.

Lorsqu'un mauvais gouvernement a jeté les peuples dans une espece de léthargie, il semble qu'il n'y ait plus que les troubles des guerres civiles, qui puissent rendre aux ames une activité qu'elles ne se sentoient plus. Alors l'esprit de faction, qui produit naturellement l'enthousiasme, donne le ressort à tous les partis, produit des soldats, & crée des talens militaires. A la paix, le gouvernement trouve des hommes qui sentent le besoin d'agir, & parce qu'ils se sont faits une habitude de l'action, & parce qu'ils ont des pertes à réparer. S'il est sage, il entretiendra, il nourrira cette inquiétude en protégeant les arts, & les arts seront cultivés : car par-tout où ils ont fait des progrès, vous les avez toujours vus fleurir après de longues guerres, & même commencer parmi les troubles.

Ce ne fut pas ainsi qu'en Espagne : le gouvernement dirigea l'inquiétude des peuples. Epuisé

se, n'ayant que des ressources qui devoient l'épuiser encore, il fit de nouveaux efforts pour troubler toute l'Europe. Il entreprit de grandes choses avec de petits moyens dans un siècle où avec de grands moyens, on n'en faisoit d'ordinaire que de petites. Après de vaines tentatives, il succomba par lassitude, & les peuples également las, retombèrent dans leur premier assoupissement.

Jules Albéroni, né à Plaisance en 1664, avoit eu occasion, lorsqu'il étoit curé d'un village dans le Parmesan, de s'introduire auprès du duc de Vendôme, qui conçut de l'estime pour lui. Ayant rendu aux François pendant la guerre, des services qui ne lui permettoient pas de rester en sûreté dans sa patrie, il suivit le duc de Vendôme en France, & ensuite en Espagne. Ce général se servit de lui, pour entretenir une correspondance avec la princesse des Ursins, qui avoit beaucoup de crédit sur Philippe. Albéroni fut se faire goûter, de sorte qu'après la mort du duc de Vendôme, en 1712, il se vit encore assuré d'une puissante protection. Son crédit s'accrut au point que Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne, étant morte en 1715, il eut beaucoup de part au mariage de Philippe V avec Elisabeth Farnèse. La nouvelle reine lui marqua sa reconnoissance par le chapeau de cardinal, & par une confiance entière. Albéroni fut bientôt premier ministre. C'étoit une imagination bouillante, faite pour former de grandes entreprises, plutôt que pour les bien concerter.

Les traités qu'on avoit faits jusqu'alors, n'avoient pas terminé les différens entre Charles VI & Phi-

Philippe V : car l'un n'avoit pas donné sa reconciation à la monarchie d'Espagne, & l'autre n'avoit pas donné la sienne aux états que l'empereur possédoit en Italie & dans les Pays-Bas. Le cardinal Albéroni flattant la reine Elisabeth de l'espérance de procurer des établissemens à ses fils, médita la conquête de l'Italie. Il se propoisoit de réserver pour l'Espagne, la Sicile, Naples & la Sardaigne ; il offroit au duc de Savoie le Milanès en échange de la Sicile. Comme la guerre que les Turcs faisoient alors à l'empereur paroissoit favorable à ses desseins, il négocioit avec la Porte pour la faire durer.

En même tems, il cherchoit à susciter des troubles en France, comptant beaucoup sur les mécontentemens que les parlemens, la noblesse & le peuple faisoient paroître. Le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, trama fourdement une conspiration, dans laquelle plusieurs grands entrèrent. Un parti, qui se formoit en Bretagne, n'attendoit que la flotte des Espagnols pour se déclarer : & des soldats déguisés filioient insensiblement, & venoient se joindre aux rebelles. Le projet du cardinal Albéroni étoit d'ôter la régence au duc d'Orléans, & de la donner à Philippe V, afin de gouverner lui même tout à la fois la France & l'Espagne.

Les intrigues de ce cardinal ne se bornoient pas là. Il négocioit encore à Pétersbourg & à Stockholm. Il trouva dans le baron de Goertz, premier ministre du roi de Suede, un esprit remuant capable des desseins les plus audacieux. A peine ces deux hommes se furent-ils commu-

niqué leurs projets, qu'ils ne formerent plus qu'un plan des vues qu'ils avoient eu séparément.

Les ennemis du roi de Suede étoient divisés. Le czar sur-tout paroissoit mécontent de l'espece de défiance avec laquelle les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck & de Prusse s'étoient conduits avec lui, & de tout ce qu'ils avoient fait pour l'empêcher d'avoir un établissement en Allemagne. Gœrtz, jugeant donc qu'il feroit facile de séparer ce prince de ses alliés, imagina de l'engager à faire la paix avec la Suede, & se flatta d'y déterminer son maître. En effet, Charles XII, irrité contre George qui lui avoit enlevé Brème & Verden, quoiqu'il ne lui eût point donné occasion de se déclarer contre lui, lui sacrifioit volontiers sa vieille haine contre le czar au nouveau desir de se venger du roi d'Angleterre. Il est vrai qu'il falloit abandonner plusieurs provinces à la Russie : mais Gœrtz lui faisoit envisager la gloire de rétablir Stanislas, le Prétendant, le duc de Holstein, de reconquérir les provinces qu'on lui avoit enlevées, & de donner la loi à l'Europe.

Charles, à qui de pareils projets ne pouvoient manquer de plaire, donna des pouvoirs à son ministre, pour traiter avec toutes les cours où il voudroit négocier. Gœrtz vint en Hollande, en France : il se concerta avec Albéroni ; & il fit fonder le czar, qui parut entrer dans ses desseins ; moins sans-doute parce qu'il comptoit sur le succès, que parce qu'il risquoit peu. Il avoit toujours l'avantage de s'assurer ses conquêtes par un traité. Les propositions qu'on devoit lui faire, étoient de fournir des vaisseaux pour transpor-

ter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne; & d'entrer lui-même en Pologne avec quatre-vingt mille Russes.

Le comte de Gyllembourg, ambassadeur de Suede en Angleterre, encourageoit les mécontents. Le parti du Prétendant avoit déjà fourni des sommes considérables. Gøertz, qui les toucha en Hollande, avoit acheté des armes & des vaisseaux. Le chevalier de Folard, alors au service de Charles XII, étoit venu en France pour engager dans ce parti des officiers françois & irlandois. Mais comment conduire secrètement une conspiration qui se trame tout à la fois en Angleterre, en France, en Hollande, en Espagne, en Russie & en Suede ?

Le duc d'Orléans, ayant découvert ces intrigues, en donna avis au roi d'Angleterre, dans le même tems que les Hollandois communiquoient au ministre de Londres à la Haye, les soupçons qu'ils avoient de la conduite de Gøertz. Le plénipotentiaire du roi de Suede & Gyllembourg furent arrêtés, le premier à Deventer en Gueldres, & le second à Londres.

Cette même année le czar vint en France, où il fit trop peu de séjour pour étudier une nation, où il y a beaucoup à louer & beaucoup à blâmer. Il s'occupa sur-tout des arts; & il faisoit cette occasion pour proposer un traité d'alliance, que le régent n'accepta pas, parce qu'il eût été contraire aux engagemens qu'il prenoit avec la Grande-Bretagne. A la considération le duc d'Orléans demanda & obtint la liberté des ministres du roi de Suede. Gøertz, devenu libre, n'abandonna

pas ses projets : mais nous sommes bientôt à la fin de toutes ces intrigues.

Au mois d'août 1716 le prince Eugene avoit battu les Turcs à Peterwaradin , & au même mois de l'année suivante , il les défit encore à Belgrade , & se rendit maître de cette place. Albéroni , voyant qu'il ne pouvoit changer les dispositions que la Porte apportoit à la paix , hâta les expéditions dont il avoit fait les préparatifs. En 1718. les Espagnols envahirent la Sardaigne , & débarquerent en Sicile. Cette flotte , la plus considérable que l'Espagne eût armée depuis Philippe II , fut entièrement ruinée par l'escadre angloise , qui vint au secours de l'empereur.

Le traité de Passarowitz venoit de terminer la guerre entre la Porte & Charles VI , qui acquéroit Temeswar , Belgrade & toute la Servie. Les Vénitiens , qui avoient conquis la Morée à la fin du dix-septième siècle , & à qui elle avoit été abandonnée par le traité de Carlowitz , l'avoient perdue dans cette guerre & ne la recouvrerent pas.

Dans le tems même que ces choses se passoient , l'Angleterre & la France prenoient sur elles de régler les différens , qui subsistoient entre l'empereur & le roi d'Espagne. Le 2 août de la même année , elles conclurent à Londres le traité de la quadruple alliance , dans lequel elles se proposoient de faire entrer l'empereur , qui le signa tout aussitôt ; & la Hollande , qui , sous différens prétextes , n'y accéda qu'au mois de février de l'année suivante.

Par ce traité , Charles VI reconnoissoit Philippe V pour roi d'Espagne , & Philippe cédoit à Charles les Pays-Bas & les provinces d'Italie ,  
qui



qui étoient le sujet de la guerre. Ces deux princes devoient donner des renonciations aux états qu'ils s'abandonnoient l'un à l'autre.

Le duc de Savoie rendoit la Sicile à l'empereur, & on lui donnoit en échange la Sardaigne.

Quoique le saint siege regardât & regarde encore Parme & Plaifance, comme des fiefs dont il peut seul disposer; & qui, au défaut des hoirs mâles dans la maison Farnese, doivent être réunis au domaine de l'église; la quadruple alliance, sans aucun égard pour ces prétentions; déclare que les duchés de Parme & de Plaifance; ainsi que le duché de Toscane, seroient tenus pour fiefs masculins de l'Empire; & que lorsque la succession de ses états sera ouverte, on les donnera aux fils d'Elisabeth Farnese, en suivant l'ordre de primogéniture. Par cette dernière disposition, favorable à la reine d'Espagne, on comptoit persuader à la cour de Madrid d'accéder à la quadruple alliance.

Quoique le duc de Savoye fût lésé par ces arrangements, il y donna son consentement d'une manière authentique le 2 novembre 1718. Mais Albéroni persistoit toujours à vouloir réunir à l'Espagne les provinces démembrées; comme s'il eût pu résister seul aux forces de la quadruple alliance. Sur ces entrefaites la mort de Charles XII; tué le 11 décembre au siege de Fridérichs-hall; ruina tous les grands projets du Nord. Goertz, arrêté comme auteur, par ses conseils; des malheurs de la Suede; fut sacrifié à la haine du peuple, & perdit la tête sur un échafaut.

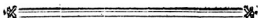
Enfin au mois de janvier 1719 la France déclara la guerre à l'Espagne, par un manifeste qui

expliquoit les raisons qu'elle avoit eues de faire alliance avec l'empereur & le roi de la Grande-Bretagne. Philippe, alors trop foible contre ses ennemis, & cédant aux instances de l'Europe, disgracia son ministre, & accéda à la quadruple alliance, le 26 janvier 1720. Le cardinal Albéroni, contraint de sortir du royaume, se retira en Italie, où il est mort en 1752.

L'accession de la cour de Madrid au traité de la quadruple alliance paroissoit avoir consommé l'ouvrage de la paix : mais la politique des principales puissances, qui depuis les traités de partage, s'établissoient pour juges de tous les différens, n'étoit pas un moyen bien sûr d'assurer la tranquillité de l'Europe. Les puissances lésées protestoient contre un tribunal qui n'avoit sur elles d'autres droits que la force. Si elles cédoient par impuissance, elles conservoient des prétentions ; & elles attendoient que quelque événement divisât les arbitres, qui leur avoient donné la loi. Le roi d'Espagne réclamoit lui-même les provinces qu'il venoit d'abandonner ; déclarant qu'il n'étoit entré dans la quadruple alliance, que parce que le duc d'Orléans lui avoit promis la restitution de Gibraltar, que les Anglois refusoient cependant de lui rendre. L'empereur n'avoit pas renoué sincèrement aux duchés de Parme, de Plaisance & de Toscane : il ne les avoit cédés aux fils d'Elisabeth Farnèse, que parce qu'il pouvoit arriver telles circonstances, où toutes ces dispositions seroient changées. Il venoit d'ailleurs de publier une pragmatique sanction, qui étoit une nouvelle source de querelles. C'est une loi par laquelle il établissoit, au défaut d'hoirs mâles

dans sa maison , l'indivisibilité de ses domaines en faveur de sa fille aînée. Or , cette loi étoit contraire aux intérêts de plusieurs princes , qui dans le cas où Charles VI ne laisseroit point de fils , avoient des droits sur plusieurs provinces de la maison d'Autriche. Ainsi , l'Europe jouissoit de la paix , & les peuples ne savoient pas combien elle étoit incertaine. Les conseils des princes occupés à la consolider , ne cessoient de négocier , & se voyoient tous les jours à la veille d'une nouvelle guerre.

Les Suédois font de tous les peuples celui qui fut le mieux tirer avantage des malheurs que toute l'Europe avoit soufferts. Ils reconnurent enfin qu'un héros sur le trône de Suede étoit plus redoutable pour eux que pour leurs ennemis. Les états assemblés déclarèrent à Ulrique-Eléonore , sœur & héritière de Charles XII , qu'ils regardoient le trône comme vacant , l'assurant néanmoins que leur choix tomberoit sur elle , si elle vouloit s'engager à ne régner que suivant la forme d'un gouvernement qu'on lui prescriroit. Eléonore moins jalouse de l'autorité , que touchée des malheurs qu'entraîne le despotisme , consentit à cette proposition ; & les Suédois établirent un gouvernement mixte , propre à limiter la puissance du monarque. Ils eurent ensuite pour Eléonore la complaisance de couronner le prince d'Hesse-Cassel son mari. En 1720 , cette princesse conclut à Stockholm un traité de paix avec l'Angleterre , la Prusse , la Pologne & le Danemarck ; & en 1721 , elle en conclut un autre à Neustadt avec le czar qui mourut en 1725 ,



## LIVRE DERNIER.

*Des révolutions dans les lettres & dans les sciences depuis le quinzième siècle.*



## CHAPITRE PREMIER.

*Révolution que produisent dans les lettres, les Grecs qui se réfugient en Italie après la prise de Constantinople.*

Nous avons vu l'Europe dans l'ignorance ; s'appliquer à des études pires que l'ignorance même ; & sans-doute que les meilleurs esprits, après avoir fait de vains efforts pour s'instruire, se sentoient portés à préférer leur ignorance à ces études. Dégoutés de tout ce qu'on leur offroit, & n'ayant pas assez de lumières pour justifier leurs dégoûts, ils n'osoient ni critiquer leurs maîtres, ni tenter une route nouvelle : ils avoient plutôt la simplicité de se croire sans intelligence, & ils renonçoient à un savoir qu'ils ne pouvoient acquérir. Ainsi ce qu'on nommoit science, restoit en proie aux esprits faux, qui étoient d'autant plus vains de ce qu'ils croyoient avoir appris, que personne n'y pouvoit rien comprendre.

L'Italie étoit encore dans cette barbarie, lorsque les poètes provençaux fusciterent les génies toscans. Le goût se forma tout-à-coup sur la fin du treizieme siecle, & se perfectionna dans le quatorzieme. Ce fut l'ouvrage du Dante, de Pétrarque & de Bocace.

On croiroit que la barbarie va se dissiper; car le goût est proprement l'aurore du jour qui doit éclairer l'esprit humain. Aux premiers rayons qu'il répandoit, on devoit entrevoir les formes hideuses de la scholastique. En effet, le Dante, Pétrarque & Bocace méprisoient toutes les études de leur siecle.

Si la lecture de leurs ouvrages eût répandu ce mépris, comme elle paroissoit devoir faire, les bons esprits se seroient portés à de nouvelles études. Les uns auroient cultivé leur goût, en imitant les anciens; les autres auroient cherché dans la nature les connoissances, qu'ils ne trouvoient pas dans les écoles. Mais les Grecs, ces Grecs auxquels on attribue la renaissance des lettres, se répandirent en Italie comme un nuage, & intercepterent la lumiere qui venoit de se montrer.

L'étude du grec commença parmi les Italiens avec le quinzieme siecle. Manuel Chrysoloras l'enseigna successivement à Venise, à Florence, à Rome & à Pavie. Ayant été envoyé par l'empereur de Constantinople pour implorer le secours des princes chrétiens contre les Turcs, il se fixa en Italie, lorsqu'il eût appris la défaite de Bajazet par Tamerlan, & il forma un grand nombre de disciples.

Après la prise de Constantinople en 1453 par Mahomet II, les Grecs qui avoient quelques con-

noissances, se réfugierent en Italie, où le goût qu'on avoit pour leur langue, leur ouvroit un asyle, & leur assuroit des secours. Ils trouverent de puissants protecteurs dans Côme, Pierre & Laurent. Celui-ci, sur-tout, les combla de bienfaits. André Jean Lascaris, un des savans qui étoient venus de Constantinople, fit deux fois par son ordre le voyage de la Grece, d'où il remporta quantité d'excellens manuscrits. Plusieurs autres princes favorisent encore les lettres grecques à l'exemple des Medicis.

Le cardinal Bessarion ne les favorisoit pas moins à Rome, où il jouissoit d'une grande considération. Auparavant archevêque de Nicée, il avoit accompagné Jean Paléologue II aux conciles de Ferrare & de Florence en 1438 & 1439. Il étoit resté en Italie pour se dérober à la vengeance des Grecs, qui lui reprochoient avec fondement d'avoir contribué plus qu'aucun autre au décret de réunion. Il avoit été fait cardinal par Eugene IV, & il pouvoit rendre aux Grecs qui se retiroient en Italie, des services d'autant plus grands, qu'alors Nicolas V, de la maison des Medicis & protecteur des lettres, étoit sur la chaire de St. Pierre.

La considération que le public accorde à ceux qui approchent les grands, & qui ont part à leurs bienfaits, fut un aiguillon pour les Italiens. Ils se livrerent avec passion à une étude qui excitoit d'autant plus leur curiosité, qu'elle étoit nouvelle, & qu'elle conduisoit à la faveur. Elle devenoit d'ailleurs tous les jours plus facile: les livres grecs se répandoient: on trouvoit par-tout des maîtres pour les expliquer, & il est bien

plus commode d'apprendre des mots que des choses.

Si les Italiens se fussent adonnés à cette étude , avec l'ambition de transporter dans leur langue les beautés des anciens écrivains de la Grece , ils auroient sans-doute perfectionné leur goût. C'est ainsi que Dante , Pétrarque & Bocace s'étoient conduits. Le dernier avoit étudié le grec , & tous trois ils favoient la langue latine , beaucoup mieux qu'on ne la favoit de leur tems. Mais il eût été à souhaiter que ceux qui vouloient enrichir ainsi la langue italienne , en eussent étudié le caractère , avec plus de discernement que n'ont fait les écrivains du quatorzieme siecle. Comme ils avoient plus la manie que le goût du latin , ils en transportoient indifféremment les constructions dans leur langue , & faisoient souvent prendre à l'italien des tours qui ne lui pouvoient pas convenir. Bocace n'est pas exempt de reproches à cet égard. Aussi l'italien s'est-il ressenti long-tems , & se ressent peut-être encore du mauvais goût du siecle où il se formoit.

Le quinzieme siecle lui fut encore plus contraire : car bien loin de l'enrichir , on le cultiva plus. L'étude des écrivains de la Grece , prit avec trop de faveur , trop d'applaudissement , & trop de rapidité , pour permettre de se partager entre une langue savante & une langue vulgaire. Le finatisme de l'érudition se faisoit des esprits ; & on ne connut plus d'autre mérite que d'entendre le grec & d'écrire en latin. Alors s'établit le préjugé de l'antiquité , qui n'est pas encore tout-à-fait détruit. On imita servilement les anciens. On crut prouver une opinion qu'on embrassoit , en prouvant que c'étoit

celle de quelqu'un d'eux. En un mot, on s'imagina qu'ils avoient tout fait, & qu'il ne restoit plus qu'à les entendre, & qu'à les copier.

Les savans de Constantinople, contribuèrent sans-doute à répandre un préjugé, qui leur étoit aussi favorable. Quoiqu'ils fussent médiocrement la langue latine, ils la préférèrent à une langue vulgaire, dont ils ignoroient entièrement les beautés. Ils donnerent l'exemple, & l'Italie fut féconde en écrivains latins, la plupart poètes, & mauvais; si, comme on le leur reproche, ils n'imitoient qu'en copiant les expressions & les tours des anciens. Ce goût domina pendant le quinzième & le seizième siècles.

Au seizième cependant quelques esprits qui n'étoient pas faits pour obéir au préjugé, cultivèrent la langue italienne avec succès. Tels sont Guichardin, Machiavel, l'Arioste, Guarini, le Tasse, & quelques autres moins célèbres. Mais par-tout ailleurs qu'en Italie, les savans négligèrent tout-à-fait les langues vulgaires, qu'ils traitoient de jargon barbare. Ils crurent qu'ils alloient faire renaitre celle de l'ancienne Rome, & le seizième siècle produisit plus d'écrivains latins que le siècle d'Auguste. Seulement la France produisit quelques poètes françois, fort mauvais, ou qui tout au plus, comme Marot, montroient quelquefois dans un langage encore grossier, de l'esprit, du talent & même de l'élégance.

Je crois, Monseigneur, que vous commencez à comprendre comment la mode des langues savantes a retardé les progrès du goût. Cherchons néanmoins à nous en rendre raison plus particulièrement. Cette recherche curieuse est



utile, parce qu'elle contribue à faire mieux connoître l'esprit humain.

Vous savez que le système des langues est calqué sur celui de nos connoissances ; & que par conséquent elles sont plus ou moins riches, suivant que nous avons plus ou moins d'idées. Vous en devez conclure qu'elles sont susceptibles de plus ou moins de finesse, de délicatesse & de précision, à proportion de la finesse de la délicatesse & de la précision avec laquelle nous sommes capables de concevoir les choses. Car la langue, dans laquelle nous pensons, doit prendre la forme de nos pensées ; & elle ne peut être élégante, si l'élégance n'est déjà dans notre esprit.

A l'exception de l'italien que je ne compte pas, puisque les savans dédaignoient de le parler, toutes les langues de l'Europe étoient encore fort grossières au quinzième siècle. Elles étoient par conséquent rarement capables de finesse, de délicatesse, de précision. J'en peux donc dire autant de ceux qui les parloient, puisqu'ils avoient fait ces langues d'après leur façon de voir & de sentir.

Or, la même grossièreté étant commune à ces langues & à ceux qui les parloient, le goût se seroit formé bien difficilement & bien lentement, si on les eût cultivées sans faire aucune étude des anciens : mais il devoit se former peut-être encore plus difficilement & plus lentement, lorsqu'on s'appliquoit uniquement aux langues mortes, & qu'on négligeoit de cultiver les langues vulgaires. Pour hâter les progrès du goût, il falloit donc étudier les unes, & en même

tems cultiver les autres, il falloit les comparer continuellement: c'étoit le vrai moyen de s'approprier des beautés, qu'on ne favoit pas encore sentir. Alors à mesure qu'on auroit lu les anciens avec plus de discernement, & à mesure que les langues modernes seroient devenues susceptibles de plus d'élégance, on auroit été capable de lire les modernes avec plus de discernement. En continuant donc de passer ainsi alternativement de l'une de ces études à l'autre, on auroit trouvé dans chacune des secours pour réussir également dans toutes deux. Voilà par quel moyen la lecture des anciens pouvoit rendre les progrès du goût plus rapides.

Mais pour s'être adonnés au grec & au latin uniquement, il arriva que les esprits, aussi grossiers que les langues qu'ils parloient, lurent les anciens sans être capables d'en sentir toutes les beautés. En effet pouvoient-ils y démêler une finesse, une délicatesse, une précision dont ils n'avoient pas encore d'idée? S'ils étoient bien éloignés de voir & de sentir comme les Romains ou comme les Grecs, pouvoient-ils juger de la maniere dont les Romains ou les Grecs exprimoient ce qu'ils voyoient & ce qu'ils sentoient? On admiroit donc sans discernement, & sur parole, & cette admiration aveugle étoit une nouvelle barriere contre les progrès du goût.

En étudiant le françois, vous avez eu souvent occasion de remarquer combien les beautés de style sont quelquefois fines & délicates. Or, s'il est si difficile de les bien sentir dans une langue que nous parlons tous les jours avec des gens de goût, & dans laquelle nous avons tant d'excel-

lens modeles ; les savans du quinzieme siecle avoient-ils plus de facilité de les appercevoir dans les écrivains de la Grece & de Rome ?

Cependant quoiqu'ils fussent, ou plutôt parce qu'ils lisoient avec aussi peu de goût, ils se flat-terent de s'être rapprochés du siecle d'Auguste, lorsqu'ils n'avoient fait que copier ou contrefaire les anciens. Toutes les fois qu'ils se louent mutuellement, ils croient découvrir parmi eux des Virgiles, des Cicérons, &c. C'étoit, à s'y tromper, le style de ces grands hommes. On n'avoit pas assez de discernement pour sentir que ces écrivains étoient inimitables, sur-tout au quinzieme siecle. Ils l'étoient cependant du tems d'Auguste : car chaque homme de génie a un style, qui ne ressemble point à celui d'un autre. Aussi lorsqu'aujourd'hui nous voulons louer un écrivain, nous n'imaginons pas de dire qu'il écrit comme Racine ou comme Bossuet, quand même il écrit aussi bien ou mieux ; & tout écrivain qui veut écrire comme un autre est un écrivain médiocre.

Je crains que la confiance d'écrire si bien en latin dans le seizieme siecle, n'ait nuit à langue italienne qui se cultivoit alors ; & que l'usage où étoient les latinistes d'écrire sans trop choisir les tours, n'ait accoutumé les Italiens à n'être pas assez difficiles. Quoique la beauté du style exige, pour employer toujours le terme propre, qu'on démêle jusqu'aux nuances qui distinguent deux mots ; il paroît qu'à cet égard ils ne sont pas fort scrupuleux, & que leurs meilleurs écrivains ne sont pas à l'abri de tout reproche. On peut encore remarquer que s'étant accoutu-

més dans les commencemens à imiter les tours de la langue latine, ils n'ont plus su écrire qu'en imitant cette langue ou quelque autre, & c'est le françois qu'ils imitent aujourd'hui. Aussi leur langue est elle très-propre à contrefaire toutes les autres; mais elle n'a point de caractère décidé; & n'en aura vraisemblablement jamais. Je sens bien que ce jugement peut être téméraire de ma part: mais comme vous saurez un jour cette langue mieux que moi, je vous laisse le soin de le confirmer ou de le détruire.

Notre langue s'est formée dans des circonstances plus heureuses. C'est dans le dix-septième siècle, lorsque les bons esprits commençoient à secouer le préjugé de l'antiquité, & à se guérir de la manie d'écrire en latin. Nous étudiames notre langue, comme il falloit l'étudier, en consultant les anciens, sans nous y asservir, & nous lui fîmes prendre un caractère. Si les François sont aujourd'hui de tous les peuples celui qui parle le mieux sa langue, en voilà, je crois, une des causes. Autre jugement hasardé, dont les étrangers conviendront d'autant moins, que je ne fais pas leurs langues. Revenons donc à notre sujet.

Je crois avoir démontré que c'est au goût à se perfectionner le premier; & à donner en suite, à mesure qu'il fait des progrès, le perfectionnement aux autres facultés. Il étoit donc bien difficile qu'on fût raisonner, dans ces siècles où l'étude du grec & du latin dégénéroit en manie. Aussi n'y a-t-il rien de plus misérable ou de plus absurde que les raisonnemens que faisoient quelquefois les esprits, même les meilleurs. Sans

jugement, sans critique, ils sont comme le peuple, livrés aux préjugés les plus grossiers. Ils ne savent que penser sur les choses, où ils n'ont pas un ancien pour guide; & ils croient tout, lorsqu'ils rencontrent un ancien crédule.

C'est dans le commerce du monde que le goût doit se former; & si les hommes de génie y contribuent plus que les autres, il faut encore que tout le public y concoure. Si Corneille n'eût jamais fait que des pièces médiocres, il eût toujours eu les mêmes applaudissemens, parce qu'on n'eût rien connu de mieux. Mais en donnant des beautés nouvelles, il accoutuma les spectateurs à lui en demander. Il se fit des juges qui ne se contentoient plus du médiocre; & se trouvant forcé à faire mieux, il les rendit tous les jours plus difficiles. Quand il eut donc de mauvais succès, il ne put s'en prendre qu'à son génie, qui avoit éclairé le public.

Or, croiriez-vous que Corneille eût également réussi; s'il n'eût écrit qu'en latin? Non, sans doute; puisqu'il n'auroit plus trouvé dans le public, ce juge qui l'avertissoit, lorsqu'il cessoit de bien faire. Je craindrois plutôt qu'après avoir commencé par être médiocre, il n'eût fini par être mauvais.

Tel étoit donc le sort des érudits du quinzième & du seizième siècles. Sans goût, ils se trouvoient dans l'impuissance d'en acquérir, parce qu'ils n'avoient pas le public pour juge. Ils louoient pour être loués, ils critiquoient par envie, ils ne jugeoient que par préjugé.

Lorsque dans le seizième siècle, le savoir hérité de grec & de latin, se montroit presque

toujours sans goût & sans jugement, les Italiens eurent parmi eux des hommes de génie, pour qui l'érudition ne fut pas si contagieuse, & qui cultivèrent les arts avec succès. L'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure & la poésie italienne furent portées à un si haut point de perfection, que le seizième siècle est le beau siècle de l'Italie.

Pour faire naître tous ces arts, il falloit une cour voluptueuse, magnifique, riche & prodigieuse. Telle étoit celle de Léon X, fils de Laurent de Médicis. Elevé sur la chaire de St. Pierre à l'âge de trente-six à trente-sept ans, il se partagea entre la politique & les plaisirs. Pendant les guerres qui déchiroient l'Italie, il prodiguoit ses trésors aux artistes, aux poètes, aux gens de lettres : il faisoit achever la basilique de St. Pierre, que Jules II, son prédécesseur, avoit commencée ; & il donnoit des fêtes à ses cardinaux. Ce fut alors qu'on vit pour la première fois des poèmes en musique. On donnoit souvent des comédies ; & le plaisir que le pape & la cour prenoient à la représentation de celles de l'Arioste & de Machiavel, contribua sans doute à faire cultiver de plus en plus la langue italienne.

On ne peut pas douter que l'Italie ne doive à ce pontife le progrès qu'elle a fait dans les arts & dans la poésie. Il en a été loué, & le seizième siècle a été nommé le siècle de Léon X.

Mais, Monseigneur, si vous considérez les suites de tant de dissipations, c'est-à-dire, les abus des indulgences, & les maux qui en sont nés ; vous conviendrez que la basilique de Saint

Pierre , des tableaux , des statues , des poëmes & des fetes ont coûté à l'église la moitié de l'Allemagne , les royaumes du Nord , les Provinces-Unies , l'Angleterre , des millions de François , & à l'Europe entiere tout le sang que les guerres de religion ont fait répandre. J'espere donc que vous ne vous laisserez pas éblouir aux louanges qu'on donne à Léon X ; & que la gloire dont on le couvre , ne fera pas celle dont vous ferez le plus jaloux. Avant les arts de luxe , il y a bien des choses qui méritent l'attention du prince. Il doit surtout n'être jamais prodigue : car si ses dissipations coûtent des larmes au peuple , les flatteries des gens de lettres ne les sechent pas.

Vous voyez que la naissance des arts ne doit rien à la révolution de Constantinople. Ils paroistroient plutôt s'être formés , malgré les savans du seizieme siecle : car l'Italie se trouvoit comme divisée en deux nations , dont l'une étoit possédée de la manie de l'antiquité , tandis que l'autre parloit sa langue. L'une en quelque sorte se croyoit ancienne ; & l'autre se contentoit d'être moderne. Hors l'Italie , tout le reste de l'Europe étoit alors barbare : on y trouvoit seulement des hommes qui lisoient le grec , qui parloient latin , qui se croyoient savans , & qui passoient pour tels. Erasme , dont nous parlerons bientôt , est le seul qui se soit véritablement distingué par son goût & par la justesse de son esprit.



## CHAPITRE II.

*Absurdités & fanatisme des littérateurs & des  
scholastiques du seizième siècle.*

APRÈS avoir critiqué les savans du quinzième & du seizième siècles, je ne dois pas oublier ce qui peut les justifier, d'autant plus que j'ai encore des critiques à faire. Plusieurs avoient beaucoup d'esprit, & il ne leur manquoit que d'être venus dans de meilleurs tems. Quand on pense combien ils devoient être dégoûtés de la scholastique, on n'est pas étonné que dans le desir de s'instruire, ils se soient portés avec trop de passion à l'étude des écrivains de la Grece & de Rome. Attirés par les charmes d'un style qui se faisoit entendre, ils ne pouvoient avoir d'autre ambition, que d'entendre tous les jours mieux des ouvrages, dont la célébrité sembloit promettre des connoissances en tous genres. Ils commencèrent donc par mépriser souverainement la scholastique. Peut-être ce mépris ne fut-il d'abord fondé que sur le langage barbare des écoles : mais il préparoit au moins à juger dans la suite des choses & de la méthode.

Ce mépris fuscita de vives disputes, dans lesquelles la raison eût moins de part que la passion. D'un côté attaquer la scholastique, c'étoit attaquer la théologie, par conséquent la religion,



gion , par conséquent être impie , athée , &c. Rien n'est plus dangereux, disoit-on , que de mettre les livres des payens entre les mains des jeunes gens : c'est les élever dans le paganisme ; & quiconque fait le grec , & qui se pique de parler comme Cicéron , est tout au moins hérétique.

De l'autre côté , on regardoit non seulement les anciens payens comme les inventeurs de toutes les sciences ; ce qui étoit exagérer déjà beaucoup , mais on louoit encore leurs mœurs , jusqu'à laisser en doute s'ils n'ont pas pu être sauvés ou même jusqu'à les canoniser. On étoit si attaché à leur langage , qu'on les transportoit dans la théologie chrétienne. L'excommunication s'appelloit l'interdiction du feu & de l'eau. On rendoit grâces aux dieux immortels de l'élevation d'un cardinal sur la chaire de St. Pierre : & Léon X lui-même , écrivant à François I pour l'engager à faire la guerre aux Turcs , l'y exhortoit par les dieux & par les hommes , *per deos atque homines*. Enfin il se forma une secte de Cicéroniens , qui prétendoient que Cicéron est le seul auteur qu'on doit lire & imiter. Je conjecture que cette prévention outrée des latinistes pour les auteurs payens est ce qui a donné occasion aux poètes du seizième siècle de mêler dans leurs ouvrages le sacré avec le profane. Il étoit naturel que l'exemple devint contagieux pour eux ; & personne ne songeoit à blâmer un usage , approuvé par tous les savans.

Pendant que les uns fauvoient les anciens payens , & que les autres damnoient ceux qui

les lisoient , il se trouvoit des esprits d'une meilleure trempe , qui s'éclairoient à mesure que les deux partis contraires devenoient plus absurdes. Tel est Erasme , le plus bel esprit & le plus éclairé de son siècle. Je ne dois pas passer sous silence cet écrivain qui vous a donné quelques leçons.

⋮ Rodolphe Agricola , d'un village près de Groningue , avoit commencé à répandre la littérature ancienne en Allemagne ; lorsqu'Erasme , né à Rotterdam vers l'année 1467 , [\*] faisoit ses études à Deventer , sous Hegius , disciple d'Agricola. Sans m'arrêter sur le tems de sa jeunesse , où il montra autant de talent que d'envie de s'instruire , je dirai seulement qu'il fit avec passion toutes les études qu'on faisoit alors , qu'il se dégoûta de quelques-unes avec raison , & que dans la suite il contribua par ses ouvrages plus qu'aucun autre à répandre en France & en Allemagne le goût des lettres grecques & latines. François I , dans le dessein de fonder un college pour les langues savantes , voulut l'attirer à Paris ; & il chargea Budé , ami de cet homme célèbre , de lui écrire à ce sujet. Budé étoit un savant françois que l'on comparoit alors à Erasme , mais qu'on ne lui compare plus : & ces deux hommes sont en France l'époque de la connoissance du grec , qui avant le seizieme siècle n'y étoit point connu. Erasme se refusa aux offres de François I , parce que c'étoit s'exposer à la haine des théologiens , que

---

[\*] On ne fait pas exactement l'année de sa naissance. . .

de concourir à l'établissement d'un college où l'on enseigneroit le grec & l'hébreu ; & parce que d'ailleurs il craignoit l'esclavage, attaché à la condition de ceux qui servent les princes.

Les savans, comme autrefois les Grecs, voyageoient alors pour acquérir des connoissances ; usage qui s'est insensiblement perdu, à mesure que les livres sont devenus plus communs. Erasme voyagea donc en France, en Angleterre & en Italie.

Les Italiens, prévenus pour leur faveur, méprisoient alors généralement les étrangers, & particulièrement Erasme & Budé, dont ils défendoient la lecture : ils se piquoient tous d'être Cicéroniens. Erasme arriva en Italie en 1506, lorsque Jules II assiégeoit Bologne. Il fut témoin de l'entrée triomphante de ce pontife, dans laquelle il ne reconnut pas la marche d'un successeur de St. Pierre. Les Italiens ne lui parurent pas répondre à leur réputation. Il leur trouva peu de mœurs, peu de religion, beaucoup de pédanterie. Il fut cependant fort accueilli de tous ceux qui avoient plus de mérite. On tenta même tout pour le retenir à Rome.

Il revint ensuite en Angleterre, où il avoit déjà été. Il y composa l'éloge de la folie, satire ingénieuse de tous les états. Cet ouvrage eut un grand succès, & suffit seul pour immortaliser Erasme. Mais il suscita contre lui la haine des moines & des scholastiques qu'il avoit tournés en ridicule. Plusieurs écrivains ayant pris la plume pour censurer cet ouvrage ou pour le défendre, il s'éleva de grands mouvemens dans la république des lettres. Enfin quelques années

après la mort de l'auteur, il fut mis à l'index & la Sorbonne le condamna. Cette faculté déclara qu'Erasme, en le composant, s'étoit montré fou, insensé, même impie, injurieux à Dieu, à Jesus-Christ, à la vierge, aux saints, aux ordonnances de l'église, aux cérémonies ecclésiastiques, aux théologiens, aux religieux mendiants, qu'il avoit osé insulter d'une bouche corrompue & blasphématoire.

Avec un esprit tourné à la plaisanterie, Erasme étoit très-propre à combattre plusieurs préjugés de son tems: mais aussi il lui étoit difficile de se contenir toujours dans de justes bornes. Il s'échappoit quelquefois. Il reconnoissoit lui-même qu'il y avoit des choses à reprendre dans son ouvrage, & il se reprochoit de l'avoir publié. Cependant de toutes les qualifications que la Sorbonne a données à l'éloge de la folie, il ne mérite que celle d'avoir été injurieux aux théologiens & aux moines. Il l'a en effet été d'autant plus, que les injures pouvoient passer pour des vérités.

Ce n'étoit pas la première fois qu'Erasme attaquoit les théologiens de son tems, & ce ne fut pas la dernière. Il leur reprochoit de ne connoître ni l'écriture, ni les peres, ni les conciles; de n'agiter que des questions frivoles; & d'avoir corrompu la théologie par ambition, par avarice, par flatterie, par esprit de dispute & par superstition. Ils étoient à la vérité si ignorans, qu'on entreprenoit sérieusement de leur prouver que les belles lettres leur étoient nécessaires; & ils entreprenoiennent tout aussi sérieusement de prouver eux-mêmes qu'elles leur

étoient au moins tout-à-fait inutiles. Il est vrai qu'elles leur avoient été inutiles pendant plusieurs siècles ; & comme ils s'étoient toujours trouvés bien retranchés derrière leur ignorance, ils se défendoient avec rage, se voyant menacés de perdre toute leur considération.

Si la littérature étoit tout à-fait bannie des écoles, vous avez vu qu'on s'y livroit ailleurs avec un ridicule, qui pouvoit excuser les scholastiques. Erasme, qui cherchoit naturellement le milieu entre les excès, écrivit donc contre les Cicéroniens. Aussitôt les littérateurs s'élevèrent contre lui avec la même rage que les scholastiques. Toute l'Italie cria qu'il vouloit déprimer Cicéron, pour se mettre lui-même à la place de cet orateur. Jules Scaliger le traita d'ivrogne, de bourreau, de parricide, de monstre, de nouveau Porphyre [\*], d'hérésiarque ; ajoutant qu'il avoit commencé par attaquer Jésus-Christ, Dieu même, pour passer ensuite à Cicéron, tâcher de l'anéantir, en prendre la place, & introduire une nouvelle éloquence.

Si le goût de l'antiquité se fut introduit avec lenteur, comme au tems du Dante, de Pétrarque, de Boccace, il eût été plus sage & plus réglé ; on n'eût point vu tant d'absurdités soutenues avec tant de fanatisme. Je le repete donc, les Grecs venus de Constantinople, en produisant une révolution trop prompte, ont retardé les progrès de l'esprit.

Pendant que les savans s'occupoient à des

---

[\*] Porphyre avoit écrit contre la religion chrétienne.

disputes ridicules, Luther parut, & en agita d'autres, qui devoient être bientôt sanglantes. Il attaquoit les moines & les scholastiques. Or, Erasme les avoit attaqués avant lui. Erasme étoit donc le précurseur de Luther : il étoit le véritable hérésiarque. Il savoit le grec & le latin : il ne falloit donc pas apprendre ces langues, elles étoient la vraie source des hérésies. Avec de pareils raisonnemens ses ennemis croyoient triompher.

En effet plus les raisonnemens sont mauvais, plus il est quelquefois difficile de se défendre : comme ils sont intarissables, il n'est pas possible de répondre à tous. Erasme étoit d'autant plus embarrassé, qu'en condamnant les erreurs de Luther, il ne pouvoit approuver les bûchers des Catholiques. On brûloit les hérétiques à Rome, en Allemagne, en France, en Angleterre ; & il étoit persuadé que dans les premiers siècles de l'église, l'hérésie n'étoit pas punie de mort. Cependant il eût fallu, pour écarter tout soupçon, allumer lui-même les bûchers. Mais il se contentoit de dire : *je ne juge ni ceux qui tuent, ni ceux qui sont tués ; je m'exprime seulement comme les peres qui n'employoient que les argumens & les livres contre les hérétiques.*

Cette façon de penser avoit ses partisans, malgré la barbarie du seizième siècle, & quoiqu'il y eût du danger à se déclarer, il se trouva des hommes assez hardis pour jeter du ridicule sur la conduite du pape & de l'empereur.

Pendant la tenue de la diète d'Augsbourg en 1530, dans laquelle les Protestans présentèrent à Charles-Quint leur célèbre confession de foi, un

homme masqué en docteur parut au milieu de l'assemblée. Il avoit un écriteau sur lequel on lisoit le nom de Jean Capinion, philosophe sincrériste ou éclectique, qui adoptant jusqu'aux absurdités de la cabale, brouilloit tous les systèmes. Ce masque jeta au milieu de la salle un fagot, dont une partie du bois étoit droit, & l'autre tortu. Quand il se fut retiré, il en survint un second, qui représentoit Erasme, qui tenta d'arranger ce bois & de le redresser : mais n'ayant pu réussir, il s'en retourna, après avoir donné quelques signes d'humeur. On vit ensuite arriver un moine avec le nom de Luther : celui-ci sépara le bois tortu, y mit le feu, & dès qu'il le vit enflammé, il se retira. Alors un homme habillé en empereur, vint l'épée à la main contre ce feu : il le remua ; il l'alluma davantage, il entra en fureur, & sortit. Un dernier masque accourut, c'étoit Léon X. Tout effrayé, il paroissoit occupé des moyens d'éteindre ce bois ; lorsqu'ayant vu deux urnes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre d'huile, il prit dans son trouble la dernière, la jeta sur le feu, & disparut. Charles-Quint, qui avoit d'abord cru qu'on ne vouloit que l'amuser, ayant enfin compris le sens de cette scène pantomime, ordonna d'arrêter les masques : mais on ne les trouva plus.

Nous avons vu que dans les commencemens Luther attaquoit seulement les abus. On a donc lieu de juger qu'une réforme auroit prévu les maux que cet hérésiarque a causés. Mais il fallut sacrifier dans bien des choses les intérêts des papes, des moines & des scholastiques. D'ailleurs on étoit si ignorant & si prévenu, que tout usage

qui subsistoit depuis un siècle ou deux, étoit regardé comme autorisé par tous les siècles de l'église. Les moines croyoient bonnement que la théologie des Arabes étoit la doctrine des apôtres ; comme les papes croyoient, ou vouloient paroître croire que la puissance qu'ils s'arrogéient, n'étoit que la puissance même que Jésus-Christ avoit donnée à St. Pierre.

Les disputes sans nombre, qui sont nées de cette ignorance & de ces prétentions, ont distrait de toute autre étude. & par conséquent, elles ont encore retardé les progrès des belles lettres. Cependant elles devoient enfin produire quelque bien, parce qu'elles mettoient dans la nécessité d'étudier l'histoire, & de lire avec plus de critique. Cette révolution ne pouvoit être prompte : mais Erasme a la gloire de l'avoir préparée. Cet écrivain célèbre, qui a eu l'estime de tous les hommes de mérite de son tems, s'est fait un nom qui a survécu à ses critiques. Les ennemis qui l'ont persécuté, ne méritent plus d'être nommés. Il mourut à Bâle en 1536.





## CHAPITRE III.

*Des sectes de philosophie au quinzieme & au seizieme siecles.*

**S**I nous avions à chercher l'art de la navigation, nous commencerions par échouer contre les mêmes écueils, où l'on avoit échoué avant nous. La même chose nous a dû arriver, lorsque l'art de philosopher est devenu l'objet de nos recherches. Nous pouvions consulter les anciens, & nous l'avons fait : mais c'étoit prendre sur une mer que nous ne connoissions pas, des guides qui ne la connoissoient guere mieux. Quoiqu'elle fut couverte de leurs naufrages, ils ne s'en étoient pas apperçus ; & comme ils s'étoient presque continuellement égarés, en se croyant toujours dans la bonne route, il nous ont seulement appris à nous égarer avec confiance. Cette seule considération peut vous faire prévoir ce qui doit arriver à la philosophie.

Il eût été plus sage d'étudier la nature dans la nature même : mais il fut plus aisé de l'étudier dans les Grecs, qu'on supposoit l'avoir connue. Dans l'ignorance où l'on se trouvoit, on s'applaudissoit d'avoir des guides : on se flattoit de satisfaire plus promptement sa curiosité ; & la paresse s'accommodoit de n'avoir que des lectures à faire.

Le style des anciens philosophes a contribué à

dégoûter de la scholastique; c'est un avantage; mais aussi cet avantage est cause qu'on les a lus avec trop de prévention. L'estime pour l'académie ou pour le Lycée s'est accrue, non à proportion du mérite de ces deux sectes, mais à proportion du mépris où tomboient les écoles. Delà naîtront mille préjugés. L'entêtement avec lequel on les soutiendra, mettra de nouveaux obstacles à la découverte de la vérité: & les Grecs de Constantinople, qui ont introduit la pédanterie dans les belles lettres; ne répandront aucune connoissance dans la philosophie.

Le goût se trouvant informe, le jugement n'étoit pas assez éclairé, pour démêler ce qui manquoit aux anciens écrivains de la Grece, & ce qui manquoit encore plus aux Grecs modernes. Comme on aimoit à lire ceux-là, on crut qu'ils favoient tout, & on ne jugea pas moins savans ceux qui paroissoient les entendre. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Italiens étoient fort ignorans eux-mêmes. S'ils se portoient avec passion à la lecture des anciens, c'étoit moins par sentiment des beautés de style, que par dégoût du jargon des scholastiques. Ils admiroient ce qu'ils n'entendoient pas. Ils dispuoient sur le sens d'un passage, comme si découvrir ce qu'un philosophe a cru, c'étoit toujours connoître la vérité. Ils croyoient sur la parole ce qu'ils s'imaginoient avoir trouvé dans ses écrits; & souvent, par conséquent, ce qu'il n'avoit jamais pensé.

Delà naîtra une admiration aveugle pour tout philosophe ancien. On ne verra en lui ni erreur, ni faute. Les commentateurs pourront ne pas s'accorder sur les explications qu'ils en donne-

ront; mais ils s'accorderont à dire qu'il est toujours clair, toujours élégant, & qu'il ne peut jamais se tromper. On croira donc que nous sommes venus trop tard pour raisonner, que tout à été dit, que la source des découvertes est tarie, & qu'il nous reste plus qu'à étudier l'antiquité, & qu'à la citer. S'il arrivoit alors un homme de génie, qui ayant découvert le système du monde, se contentât de le démontrer par des raisonnemens que l'expérience & les observations confirmeroit; je crois pouvoir assurer qu'il ne passeroit que pour ignorant. Au contraire, celui qui le combattoit par l'autorité des anciens, & qui accumuleroit passages, sur passages, seroit regardé comme un homme d'une science profonde. Ce siècle sera donc celui où l'érudition entreprendra de tout prouver, & où l'autorité tiendra lieu de raison. Vous voyez par-là qu'il ne faut pas juger des savans du quinzième & du seizième siècles sur la réputation qu'ils avoient alors. Quand les sciences paroissent commencer, les hommes doivent toujours être prodigues de louanges; parce que tout savoir, vrai ou prétendu, paroît alors un prodige. Dans des tems plus éclairés, on loue moins, parce qu'on loue avec plus de discernement.

Cette prévention pour l'antiquité est d'autant plus extraordinaire, qu'il n'y a point d'accord entre les philosophes grecs, & que même leurs ouvrages ont encore été commentés, c'est-à-dire, altérés de bien des manières. Cependant il faut bien s'opiniâtrer à chercher la science chez eux, dès qu'on a pour principe qu'elle ne se trouve que dans l'érudition. Seulement on se permettra

de quitter un ancien pour un ancien , & vous allez voir renaître toutes les sectes.

Dans le quinzième siècle & dans les précédens, les Grecs étoient péripatéticiens & platoniciens. La secte d'Aristote prévaloit à la cour de Constantinople, tandis que le platonisme, bien différent de la doctrine de Platon, régnoit dans les cloîtres. Trompés par le faux Denis, les moines avoient puisé dans Ammonius ou dans d'autres philosophes d'Alexandrie. Ainsi leur platonisme n'étoit autre chose que ce sincrétisme qui se proposoit de concilier Pythagore, Platon, Moïse, & qui adoptant des idées d'Hermès & de Zoroastre, se concilioit encore avec le système d'émanation, autrefois si accrédité en Asie & en Egypte. Si cette doctrine devoit plaire aux Grecs dont l'esprit, en matière de philosophie, a toujours été plus subtil que solide, elle étoit encore bien plus faite pour occuper des imaginations creuses, qui rêvoient dans la solitude.

Le platonisme, apporté en Italie avec le péripatétisme, y fit des sectateurs. De ce nombre étoient les Médicis, qui contribuèrent beaucoup à le répandre, par la protection qu'ils donnoient à ceux qui l'enseignoient. Cependant Nicolas V, quoique de la même maison, & Alphonse, roi d'Arragon & de Naples, favorisant plus particulièrement Aristote, chargerent des savans d'en revoir le texte, & d'en donner des traductions latines.

Ces deux sectes ne s'accorderent que sur la scholastique, qu'elles méprisoient à l'envi. Elles l'attaquèrent : mais elles se livrerent aussi l'une à l'autre des combats. On disputa dans toute

L'Italie pour favoir auquel des deux on devoit la préférence , d'Aristote ou de Platon , ou s'il n'en seroit pas mieux de les rejeter également. Ces disputes furent soutenues avec tout le fanatisme que l'ignorance inspiroit aux nouveaux sectateurs des deux philosophes grecs , & aux partisans aveugles des anciennes études. Cependant on ne connoissoit dans le vrai , ni Aristote ni Platon : car le premier étoit mutilé , & ils avoient été fort défigurés l'un & l'autre par les sincrétistes d'Alexandrie.

On se prevenoit pour le platonisme ; parce qu'on étoit persuadé que les premiers peres de l'église avoient été platoniciens : & que Platon , ainsi que Pythagore , avoit puisé sa doctrine dans les livres de Moïse. Aussi croyoit-on y découvrir les mystères de notre religion. Ceux au contraire qui ne s'accommodoient pas des êtres imaginaires du platonisme , comptoient s'instruire mieux avec Aristote : il leur paroissoit plus physicien. D'ailleurs , les esprits qui avoient été élevés dans les écoles , le trouvoient souvent plus conforme à leur maniere de raisonner , & aux préjugés dont ils étoient imbus.

Entre ces deux sectes il s'éleva des sincrétistes qui voulurent concilier Aristote avec Platon. Ce fut un nouveau sujet de dispute : car les Platoniciens & les Péripatéticiens zélés soutinrent également que rien n'étoit plus contraire que les principes de ces deux philosophes.

Jean Pic , prince de la Mirandole , suffira pour vous donner une idée du savoir du quinzieme siecle , dont il étoit le phénix , de l'aveu de tous les favans.

Dès l'âge de dix-huit ans, il faisoit déjà une quantité prodigieuse de langues : & son ambition n'étant pas satisfaite, s'il n'étoit en tous genres le plus savant des hommes ; il ne se proposa pas moins, que de connoître toutes les choses divines & humaines avec leurs causes. Il se flatta de trouver tout cela dans des voyages & dans des lectures. Il causa avec tous les vivans : il lut sans choix tous les morts ; il apprit le jargon de toutes les sectes passées & présentes ; & ne voyant plus rien de caché pour lui, il fit afficher des theses dans toutes les universités de l'Europe, provocant à la dispute tous ceux qui voudroient se rendre à Rome ; & offrant de leur payer le voyage. Ce défi étonna d'autant plus, que Pic n'avoit alors que vingt-quatre ans.

Ces theses, au nombre de neuf cent, étoient un ramas de propositions qu'il avoit prises dans tous les écrivains connus, platoniciens, péripatéticiens, scholastiques, arabes, cabalistes, &c. Il y avoit encore ajouté plusieurs centaines de propositions, qu'il regardoit comme autant d'opinions à lui : & il se flattoit d'avoir fait de tout ce cahos un système, qui s'accordoit parfaitement avec les dogmes de la religion.

Innocent VIII lui défendit de soutenir à Rome ces propositions, & d'un si grand nombre, il en condamna treize comme hérétiques. Ce n'étoit pas beaucoup, ou plutôt c'étoit trop peu : car toute cette érudition ne signifioit rien sans doute. Pic de la Mirandole se plaignit, il fit son apologie : cependant quelque tems après, il regrettoit les années qu'il avoit passées à lire St. Thomas, Scot, Albert le Grand, &c.

La décadence des Médicis, lors de la guerre de Charles VIII, entraîna la décadence du platonisme. Les Péripatéticiens triomphèrent, & les Platoniciens devinrent rares dans le seizième siècle.

La préférence d'Aristote sur Platon cessa donc d'être une question. Il ne restoit plus qu'à entendre le premier de ces philosophes, & on eut recours à des commentateurs. Les uns choisirent Averroès; d'autres préférèrent Alexandre d'Aphrodisée, qui vivoit au second siècle de l'Eglise; & qui passoit pour avoir le mieux entendu le chef du Lycée. De là naquirent deux sectes que Léon X condamna.

Ce fut avec raison : car les Péripatéticiens, d'après Alexandre d'Aphrodisée nioient l'immortalité de l'ame humaine, & les Péripatéticiens averroïstes ne reconnoissoient qu'une seule ame pour animer tout à la fois l'univers & chaque homme. Ces deux systèmes étoient une des causes du peu de religion qu'Erasme avoit remarqué en Italie.

Ces erreurs d'Aristote fournirent des armes aux scolastiques, qui ne savoient trop eux-mêmes ce qu'ils pensoient sur l'ame. Mais les partisans de ce philosophe le défendoient avec zèle, les uns assurant qu'on ne l'entendoit pas encore assez pour le condamner, les autres offrant de le corriger quelquefois avec un peu de platonisme.

Ces disputes divisoient tous les esprits, lorsque le Luthéranisme fit une diversion en faveur des Péripatéticiens. Comme les scolastiques n'avoient fait qu'un système monstrueux de la philosophie & de la théologie, les Luthériens, qui

prétendoient réformer l'église, jugèrent devoir porter les premiers coups sur la scholastique, qu'ils regardoient comme le boulevard de tous les abus. Ils le firent avec d'autant plus d'avantage, qu'Érasme & d'autres les avoient déjà prévenus; & que tant qu'ils se bornèrent à ne combattre que les mauvaises études, les meilleurs esprits, parmi les Catholiques mêmes, se joignirent à eux, ou du moins les approuverent secrètement. Luther eut sur-tout un grand nombre de sectateurs en Allemagne, parce que les Allemands étoient exercés dans l'art de disputer, autant que les Italiens mêmes. Au bruit que faisoient les sectes qui se combattoient en Italie, ils étoient accourus dès le quinzième siècle; & ils avoient reporté chez eux les opinions & les disputes. Il étoit difficile que la scholastique se soutint contre des hommes qui savoient combattre, & à qui le zèle de la religion ou le fanatisme fournissoit des armes. Elle avoit d'ailleurs contre elle la passion avec laquelle on se portoit à la lecture des anciens; la prévention, où l'on étoit, que pour corriger les abus, il la falloit absolument détruire; les efforts ridicules qu'elle faisoit, pour intéresser la religion à sa défense; & enfin les persécutions qu'elle employoit.

A mesure qu'elle tomboit dans le mépris, le péripatétisme s'élevoit à la plus haute considération. On eût dit que c'étoit assez d'avoir prouvé qu'elle n'apprenoit rien, pour être en droit d'en conclure qu'on apprenoit tout dans Aristote. Telle étoit la prévention pour cet écrivain, qu'on appelloit le prince des philosophes. Si quelquefois on ne pouvoit pas s'en dissimuler les erreurs, on

les



les regardoit comme de légères taches , qu'il étoit facile d'enlever.

Mélanchton, un des chefs du luthéranisme, ne connoissoit rien de mieux qu'Aristote. Il conseilla de l'étudier : il voulut qu'on l'enseignât dans les écoles après l'avoir corrigé ; & son autorité le fit prévaloir parmi les Protestans. Cependant il s'éloignoit en cela de Luther, qui rejetoit également le péripatétisme & la scholastique.

Au milieu des disputes, s'élevoit d'ordinaire des esprits conciliateurs, qui cherchent à rapprocher les deux partis. On jugea donc qu'il ne falloit ni tout blâmer dans la scholastique, ni tout approuver ; & qu'il suffiroit d'en corriger les abus. On ne faisoit pas attention qu'elle n'étoit scholastique que par les abus ; & qu'on ne pouvoit les corriger tous, sans la détruire.

Les partisans de cette méthode, se trouvant heureux de pouvoir composer, céderent sur quelques articles dans l'espérance qu'on ne les inquiéteroit plus sur les autres. Quelque prévenus qu'ils fussent, ils ne pouvoient pas toujours s'aveugler. Les difficultés les frappoient quelquefois, & sur-tout les ridicules dont on les couvroit. Ils reconnurent donc une partie des abus : mais ils justifient la scholastique, en les rejetant sur ceux qui l'enseignoient ; & faisant l'occasion d'en faire l'éloge, ils prétendirent qu'il la falloit conserver, pour défendre la religion contre les hérétiques : comme si les peres de l'église, sans être scholastiques, ne l'avoient pas bien défendue pendant plusieurs siècles.

Dès qu'une réforme devenoit nécessaire, il

*Tome XI. Hist. Mod.*

A a

étoit naturel de chercher des lumières dans la secte la plus accréditée. Les scolastiques se rapprochèrent donc des Péripatéticiens ; & il se forma une doctrine, qui n'étoit ni la scolastique pure ni le péripatétisme pur, mais un mélange de l'un & de l'autre. C'est ainsi que les universités s'ouvrirent insensiblement au chef du Lycée. Son nom retentit bientôt dans les écoles & on ne jura plus que sur la parole d'Aristote.

On croyoit du moins jurer sur la parole de ce philosophe, & on se trompoit ; car Aristote, devenu scolastique, n'étoit certainement plus lui-même. Il eût été bien étonné sans doute de penser comme St. Thomas & comme Scot. Ce qu'il y a de vrai, c'est que pour accorder ces trois écrivains, on leur faisoit souvent dire ce qu'ils n'avoient pas dit.

Le premier défaut de la scolastique péripatéticienne, comme de la scolastique pure, est de n'avoir fait qu'une science de la philosophie & de la théologie. Car si la saine philosophie est uniquement fondée sur l'expérience, & si la saine théologie ne doit puiser que dans l'écriture & dans la tradition ; il est évident que ces deux sciences, ayant une origine différente, doivent être traitées séparément. Elles ne sont pas contraires, mais elles ne sauroient se confondre. Quelle confusion ne doit donc pas produire leur mélange, lorsqu'on emploie une philosophie absurde, sans principe & sans méthode ?

Si les scolastiques se rapprochèrent des Péripatéticiens, les Péripatéticiens ne se rapprochèrent pas des scolastiques : au contraire ils continuèrent d'en être les ennemis. Cependant ils n'é-

toient pas plus raisonnables, puisqu'ils vouloient faire d'Aristote un théologien chrétien, & qu'ils entreprenoient d'expliquer la théologie chrétienne par les mauvais principes de ce philosophe. Parce que la vérité ne sauroit être contraire à la vérité, ils s'imaginoient qu'il devoit penser en chrétien : croyant que tout ce qu'il avoit dit, étoit presque aussi vrai, que tout ce qui avoit été révélé.

Vous pouvez juger d'après ces considérations qu'il sera inutile de vouloir réformer la scolastique & le péripatétisme ; qu'on ne raisonnera bien, que lorsqu'on abandonnera absolument l'un & l'autre ; & que tant qu'il en restera quelque chose, ce sera un obstacle aux progrès de l'esprit. Mais l'empire d'Aristote est établi sur l'opinion, & la raison a peu de force contre les préjugés.

Pendant qu'on plioit en général sous le joug du péripatétisme ou de la scolastique, il y avoit une secte qui s'étoit formée des débris du platonisme, & à laquelle je ne fais quel nom donner. Elle puisoit tout à la fois dans Pythagore qui n'a point écrit, dans Platon & dans les cabalistes. Son principe étoit que Moïse avoit enseigné toutes les sciences, que les cabalistes les conservoient par tradition, & que Platon les tenoit de Pythagore, qui les avoit prises dans le législateur des Juifs. Après tant de suppositions fausses, elle avoit découvert que tous les êtres émanent successivement par degrés d'un premier principe ; que par conséquent l'univers est rempli d'esprits de différens ordres ; & que nous pouvons remonter à eux, ou les faire des-

Aa ij

cendre à nous. Ce système prenoit autant de formes qu'il avoit de sectateurs. C'est un rêve qui mène à la magie, & la magie est un autre rêve elle-même. Cette secte obscure ne s'est signalée que par la haine qu'elle portoit aux Péripatéticiens.

Le péripatétisme eut d'autres ennemis. Le plus célèbre de ceux qui commencèrent à l'attaquer ouvertement, est Bernardo Télésio né à Cosenza dans le royaume de Naples en 1508, & mort en 1588, dans la même ville. Ne trouvant pas plus de solidité dans Aristote que dans les scholastiques, il s'appliqua sur-tout à faire voir que les principes de ce philosophe ne sont que des définitions arbitraires, des notions vagues, de pures abstractions qui n'expliquent rien, & qui ne mettent que des mots à la place des choses. La justesse de ses critiques lui mérita les applaudissemens des Napolitains, quoique jusqu'alors ils eussent été prévenus pour Aristote. Mais il ne fut pas aussi heureux, quand il voulut lui-même expliquer la nature. Car ayant pris Parménide pour guide, il entreprit de faire voir comment le chaud & le froid, notions vagues qu'il réalisoit, avoient tout produit en agissant sur la matière. Son système, dit-on, est mieux développé & plus ingénieux que celui du philosophe d'Elée : mais il ne s'aperçut pas, comme le lui reproche le chancelier Bacon, qu'il ne raisonneoit lui-même que sur des abstractions toutes pures. Il a la gloire d'avoir le premier réfuté solidement Aristote, & ce fut la cause de sa mort : car les querelles que lui firent

des moines péripatéticiens , lui causerent la maladie dont il mourut.

Les avantages qu'il avoit remportés sur le prince des philosophes auroient pu avoir des suites , si les erreurs dangereuses , où tomberent ceux qui entrèrent dans la même carrière , n'avoient pas décrédité les ennemis du péripatétisme. Il semble que dans ce siècle on ne devoit plus connoître aucune autorité , dès qu'on avoit tant fait que de rejeter celle d'Aristote. Les Péripatéticiens s'en prévalurent. Ils soutinrent qu'il ne pouvoit être combattu que par des hommes sans religion ; & ils parurent le prouver par l'exemple de Giordano Bruno de Nole , & par celui de Tommaso Campanella de Stilo , tous deux de l'ordre des dominicains.

Bruno avoit de la lecture , peu de jugement , une imagination déréglée , & se piquoit sur-tout de penser librement & hardiment. Il adopta pour le fond la philosophie de Démocrite & d'Épicure : il emprunta beaucoup de choses de Pythagore ; & il croyoit qu'avec la connoissance des nombres , ce philosophe & Apollonius de Tyane avoient fait des miracles : il admettoit la métempsychose : il pensoit que la nature est Dieu : il peuploit l'espace de génies de différentes espèces : il mettoit des âmes jusques dans les pierres : il croyoit que le sort de chaque homme est écrit dans sa main , &c. En un mot , il se fit un système rempli d'idées confuses , absurdes & contradictoires. On a remarqué qu'il n'est pas possible de deviner sa pensée , & vraisemblablement il ne savoit pas ce qu'il croyoit lui-même. Ses opinions sont l'ouvrage d'une imagination

A a ii j

qui prend par-tout sans se fixer sur rien ; & elles ne sont pas moins contraires à la raison qu'à la foi.

Il voyagea en Allemagne , en France & en Angleterre, enseignant sa doctrine , & combattant les Péripatéticiens. Il vint à Paris , lorsque cette secte y caufoit de grands mouvemens par la violence avec laquelle elle poursuivoit Ramus , qu'elle accusoit d'attaquer la religion , parce qu'il écrivoit contre la dialectique d'Aristote. Cependant il n'y avoit pas un demi-siècle , que l'université , encore toute scholastique , auroit accusé d'irrégion quiconque eût adopté le péripatétisme ; & on remarque que les Grecs , qui vinrent à Paris lors de la révolution de Constantinople , n'osèrent pas l'enseigner.

Quelque absurde que soit le système de Bruno , il s'y trouve néanmoins des choses , dont des philosophes se sont fait honneur. Il a regardé le doute comme une précaution préliminaire à la recherche de la vérité. Il a supposé des tourbillons pour expliquer le mouvement des corps célestes. Il a pensé qu'il ne peut pas y avoir deux individus parfaitement semblables ; que toutes les parties du monde , & que toutes les choses qu'elles renferment , concourent à la perfection de l'univers ; qu'il n'y a rien de mauvais , qui ne soit bon à quelque chose ; & que tout est bon dans la nature. Il a dit qu'il y a deux sortes d'astres , des soleils immobiles & des terres mobiles , que notre terre est une planète à laquelle les autres planètes ressemblent ; qu'elle réfléchit la lumière sur la lune ; qu'elle n'est pas parfaitement sphérique ; que les étoiles

fixes font des soleils qui éclairent d'autres mondes , &c.

Campanella appartient au seizième & au dix-septième siècles. Il adoptoit des principes de Téléfio , il en rejetoit ; & il s'en est fait un système , où il y a plus d'imagination que de jugement. Il ne faut pas s'étonner si ces philosophes , qui empruntoient toujours quelque chose du platonisme , ne réussissoient pas à se dégoûter d'Aristote : car ils ne mettoient à la place du péripatétisme , que des opinions auxquelles on ne pouvoit rien comprendre. Ce n'étoient dans le vrai que des visionnaires ; & leurs ouvrages ne servoient qu'à nourrir la crédulité du peuple sur la magie & sur l'astrologie judiciaire. Aussi n'a-t-on jamais été plus crédule que dans le seizième siècle. Erasme lui-même conte des histoires de forcellerie auxquelles il croit de la meilleure foi du monde.

Vous jugerez que l'Europe n'avoit jamais été plus troublée qu'au seizième siècle , si considérant tout à la fois les divisions de l'église , les querelles des princes , les révoltes des peuples & les disputes des écoles , vous réfléchissez encore sur le fanatisme , qui animoit tous les partis contraires. Il étoit bien difficile de trouver alors , même dans la philosophie , un port assuré & tranquille. Il semble qu'on ne devoit pas l'espérer , sur-tout dans les Pays-Bas. Cependant Juste-Lipse , né en 1547 , dans un village près de Bruxelles , se flatta que la philosophie lui ouvrirait un asyle : il ne crut pas même en devoir chercher d'autre.

Mécontent de toutes les sectes de son tems ,

A a iv

qui bien loin d'éclairer, ne donnoient que des notions vagues & absurdes; il se borna, comme Socrate, à l'étude de la morale; & il renouvela le stoïcisme. Sénèque lui en fournit les préceptes, & Tacite les exemples: deux écrivains qu'il avoit fort goûtés. Il est vrai que si jamais on a eu besoin d'être stoïcien, c'étoit dans le seizième siècle & à Bruxelles. Cependant Juste-Lipse n'a pas formé de sectateurs. Au reste c'est un écrivain estimé pour son savoir; mais dont on critique beaucoup le style.



## CHAPITRE IV.

*Des opinions philosophiques du dix-septième siècle.*

**N**ous avons déjà vu se renouveler les rêves de Platon; d'Aristote, de Pythagore, de Zoroastre, de Parménide, de Démocrite, d'Epicure, &c. Ce n'est point avec critique qu'on avoit choisi parmi tant d'opinions. Ceux qui se déclaroient pour une secte, n'avoient pas examiné les autres, ils ne l'avoient pas seulement examinée elle-même. Les uns se déterminoient sur la réputation d'un philosophe de l'antiquité. D'autres jaloux de se faire un nom, & de combattre par conséquent la doctrine qui venoit de s'établir, cherchoient parmi les anciens un chef, dont les opinions fussent moins connues. Quelques-uns prenoient par-tout, fouillant dans toutes les



sources, & croyant penser avec plus de liberté : mais il semble que tous pensoient au hasard. Il est certain que si nous observions les principales circonstances où se sont trouvés les philosophes du quinziesme & du seiziesme siecles, il seroit facile de prévoir pour quel systême chacun d'eux a dû se déclarer. Mais sans perdre du tems à de pareilles recherches, il suffit de vous avoir donné un exemple de la verité de cette observation, lorsque la philosophie s'établit à Rome.

Les philosophes du dix-septiesme siecle s'acharneront encore à chercher des conditions chez les Grecs. Tantôt sectaires, ils épouseront les opinions d'un seul chef : tantôt éclectiques, ils emprunteront quelque chose de plusieurs. D'autres fois, ils se flatteront de suppléer par leur imagination à ce qu'ils croiront manquer aux anciens systêmes, & ils les changeront sans les corriger. Cependant le hasard ou la curiosité fera faire de loin à loin des observations. Des esprits moins prévenus tenteront des expériences. On découvrira des erreurs grossieres dans les anciens. On s'en assurera par des observations bien faites. Enfin on se convaincra peu-à-peu, que pour connoître la nature, il faut l'étudier. N'est-il pas étonnant qu'avant d'en venir là, il ait fallu s'égarer pendant plusieurs siecles ?

La secte Ionique, fondée par Thalès, s'étoit éteinte, peu après qu'Anaxagore, jugé coupable d'athéisme, avoit été banni d'Athenes. Depuis, toujours suspecte aux Athéniens, ne se renouvella plus : d'autres causes contribueront encore à l'ensevelir dans l'oubli.

Socrate, sorti de cette école, dans laquelle il

avoit eu Archelaüs pour maître, lui porta des coups dont elle ne put se relever, lorsqu'il l'abandonna, comme toutes les autres, pour s'appliquer uniquement à la morale. De ce sage, le plus sage des Grecs, naquirent les Académiciens, les Péripatéticiens, les Cyniques & les Stoïciens. C'étoient autant d'ennemis redoutables pour la secte Ionique, puisqu'ils paroïssient enseigner la doctrine de celui même qui l'avoit abandonnée. Ils entretenirent la prévention où l'on étoit contre elle, en la calomniant, en lui attribuant des raisonnemens absurdes, & en la couvrant de ridicules, lors même qu'ils s'approprioient ce qu'ils y trouvoient de mieux.

Elle n'avoit plus de sectateurs dans la Grece, lorsque la philosophie fut apportée à Rome. Les Romains, qui prenoient les sciences qu'on leur offroit, & faisoient peu de recherches, se contenterent de l'Académie, du Lycée, du Portique & des jardins d'Épicure. Comme la secte Ionique avoit d'ailleurs sur la divinité des idées plus faibles que toutes les autres, il étoit difficile qu'elle se pût concilier avec l'idolâtrie. Il arriva donc que de toutes les sectes la moins déraisonnable fût aussi la plus oubliée; & les ouvrages de ses écrivains, devenant tous les jours plus rares, il étoit difficile qu'elle reparût jamais. Cependant Claude Guillermet de Bérigard la renouvella au commencement du dix-septième siècle: mais ce fut moins pour faire des partisans à un système qu'il jugeoit défectueux, que pour attaquer indirectement Aristote sans qu'on pût lui en faire un crime.

Après avoir fait ses études à Aix, il vint à

Paris, lorsque des observations nouvelles commençoient à faire voir le faux des principes physiques d'Aristote. Alors l'autorité de ce philosophe étoit si bien établie, qu'on n'osoit encore écrire contre lui; & qu'on s'ouvroit seulement dans la conversation, quand on se trouvoit avec des personnes sûres. L'université traitoit d'hérétiques ceux qui l'attaquoient, le parlement & le gouvernement même défendoient d'enseigner toute autre doctrine. Il falloit donc se taire ou s'exposer à des persécutions.

Il paroît que la guerre de trente ans a été une conjoncture favorable pour combattre le péripatétisme. Comme le public étoit occupé de choses plus importantes, il ne donnoit plus la même attention aux disputes de l'école. Les théologiens, moins écoutés, en devenoient moins à craindre: & on commençoit à penser avec plus de liberté. C'est en effet entre 1620 & 1630, que parurent les premiers ouvrages contre la physique d'Aristote. Il est vrai qu'en 1624 la faculté de théologie censura des thèses composées dans cet esprit, & que le parlement les condamna: mais cela n'empêcha pas d'écrire. Les uns le faisoient ouvertement, les autres avec plus de circonspection. Quelquefois on affectoit de louer beaucoup Aristote, lorsqu'on lui opposoit des observations qui détruisoient ses principes; & on paroissoit ne relever ses erreurs, que comme de légères fautes.

La liberté de penser faisoit des progrès à Paris, lorsqu'en 1628 Bérigard fut appelé par le grand duc de Toscane, pour professer la philosophie à Pise. Les Italiens, qui pensoient trop

librement au quinzième siècle & au seizième ; étoient alors fort contenus par l'inquisition , qui devenoit tous les jours plus sévère depuis la naissance du luthéranisme , & qui n'a pas peu contribué à faire tomber les lettres en Italie.

Dans l'obligation d'enseigner le péripatétisme , Bérigard , à qui l'inquisition ne permettoit pas de déclarer ses vrais sentimens , composa ses leçons en dialogues. L'un des interlocuteurs soutenoit les opinions d'Aristote , sans les déguiser avec les subtilités de l'école , l'autre les combattoit , & leur opposoit les principes d'Anaximandre & d'Anaxagore. Cette méthode cachoit ce que le professeur pensoit , & permettoit à chacun d'embrasser le sentiment qui paroissoit plus conforme à la vérité. Cependant Bérigard , sans se compromettre , faisoit voir combien le péripatétisme étoit contraire à la religion & à la vraie physique.

En France , on étoit plus hardi , & on n'avoit pas besoin d'autant de circonspection. Il est vrai que les Aristotéliciens conservoient encore du crédit à la cour & au parlement , & qu'ils pouvoient susciter , ou suscitoient même quelquefois des affaires à ceux qui les combattoient. Mais les ministres & les magistrats n'étoient pas des inquisiteurs ; ils ne donnoient pas la même attention à toutes ces disputes : & un homme de mérite pouvoit trouver des protecteurs auprès d'eux , ou même parmi eux. Il suffisoit donc de se conduire avec prudence.

Il y avoit alors en France un jeune homme , qui , lui seul , voyoit mieux que tout son siècle & que tous les précédens , les défauts du péripa-

tétisme. C'est Gassendi. Il étoit né à Chanterrier, diocèse de Digne; & il professoit la philosophie à Aix. Ne pouvant enseigner d'autre doctrine que celle d'Aristote, il l'exposa telle que les scholastiques l'enseignoient eux-mêmes, & il la défendit de la même manière. Mais il n'oublia aucune des difficultés qui la pouvoient détruire; seulement il les proposoit avec timidité comme des doutes, comme des paradoxes qu'il soumettoit au jugement de l'église. Il est assez singulier que pour oser dire ce qu'on pensoit sur les ouvrages de ce philosophe, on fût obligé de prendre l'infaillibilité de l'église pour guide en lisant Aristote, comme en lisant l'écriture sainte. Mais enfin il falloit s'accommoder au tems; & c'étoit assez que de pouvoir parler de façon ou d'autre.

Gassendi, joignant à une grande érudition un jugement droit & des mœurs simples & honnêtes, eut de bonne heure des amis parmi les grands qui aimoient les lettres. La considération, qu'il avoit acquise, suffisoit pour le défendre contre les traits de ses ennemis, lorsqu'il imprima des paradoxes contre les principes, qui servent de fondement à la philosophie d'Aristote. Quoiqu'il se fût proposé de détruire dans toutes les parties le péripatétisme scholastique, il ne suivit pas cette entreprise; vraisemblablement parce qu'il prévint le cri général, qui s'éleveroit dans toutes les écoles. Il fut attiré à Paris par le cardinal de Lyon, qui lui procura en 1645 une chaire de mathématiques au collège royal; & il y vécut, aimé & considéré jusqu'à sa mort, qui arriva en 1655.

Après avoir détruit les calomnies, qui flétrissoient depuis tant de siècles la réputation d'Epi-

cure, Gassendi tenta de ressusciter le système des atômes. Il en retrancha les erreurs contraires à la religion. Il l'exposa dans un nouveau jour, & avec une sagacité singulière. Cependant on a lieu de regretter le tems qu'un si bon esprit employoit à raisonner sur des principes aussi peu solides, & on desireroit qu'il n'eût pas payé ce tribut à son siècle. Il eut peu de sectateurs.

Jusqu'ici les philosophes modernes, à l'exemple des Grecs, se sont flattés d'expliquer la nature, en imaginant d'abord des causes pour descendre ensuite aux effets. Et nous n'avons vu que des révolutions, où les systèmes prenant continuellement de nouvelles formes, se reproduisent pour se détruire. Chaque philosophe, trop faible pour résister aux coups qu'on lui porte, attaque toujours avec avantage. Toutes les opinions se détruisent les unes par les autres, & aucune ne se soutient.

Il semble donc qu'il étoit tems de soupçonner, qu'on s'étoit engagé dans une route qui ne conduit pas au vrai; que trop curieux de savoir comment tout a été formé, nous nous sommes aussi trop persuadés que nous étions faits pour le deviner; & que par conséquent au lieu de commencer par les causes pour descendre aux effets, il seroit peut-être mieux de commencer par les effets pour remonter aux causes. Alors réglant notre curiosité sur nos facultés, nous irions de phénomènes en phénomènes; & ne pouvant pas connoître tout le système de l'univers, nous nous contenterions d'en découvrir quelques parties. Mais les philosophes sont comme les animaux, qui se précipitent à la suite les

uns des autres. Je vais vous parler de Descartes.

Contemporain de Gallendi, Descartes étoit un peu plus jeune, étant né en 1566. Rien n'est plus sage que les réflexions, qui lui ont ouvert les yeux sur les mauvaises études qu'il avoit faites, & sur les erreurs des philosophes, il les a exposées dans ses méditations. Mais quoiqu'il blâmât qu'on prît pour principes des notions vagues, de pures conjectures & des suppositions tout au plus probables; il ne s'en fit pas d'autres lui-même dans son système du monde, qu'il acheva en 1633.

Pour expliquer la formation de l'univers, il supposa qu'il fût encore à créer; & il ne demanda que de la matière & du mouvement.

L'essence du corps, selon lui, ne consistant que dans l'étendue, tout fut plein: & il ne vit point de différence entre l'espace & la matière.

Toute cette masse homogène, encore informe & sans mouvement, est divisée en cubes ou en d'autres petites parties angulaires, qui ne laissent point d'interstice entr'elles. Car autrement il y auroit une étendue qui ne seroit pas corps; ce qui est impossible dans ses principes, puisqu'il a défini le corps une substance étendue.

Dieu imprime le mouvement à toutes ces parties. Alors elles tournent sur elles-mêmes. Leurs angles se brisent: elles s'arrondissent: & Descartes donne le nom de second élément à tous ces petits globules.

De ces angles brisés se forment des parties très-subtiles, qui se broient encore, parce que plus elles sont petites, plus elles se meuvent avec

lution autour des planetes principales, dont le tourbillon enveloppoit les leurs; & celles-ci ont été emportées par le tourbillon folaire, qui enveloppe tous les autres.

Les différentes couches de ce grand tourbillon se meuvent avec des vitesses inégales: chaque planete nage dans une couche, qui est d'une densité égale à la sienne: & elle est entraînée par le courant, comme un bateau sur une rivière.

Ce roman, exposé d'une manière ingénieuse, paroissoit au premier coup d'œil expliquer les phénomènes. Il faisoit au moins imaginer une sorte de mécanisme, qu'on faisoit confusément; tandis qu'on ne pouvoit rien comprendre aux autres systèmes. Il étoit à la portée de tout le monde. Il ne falloit que quelques momens de lecture, pour se rendre raison de tous les mouvemens de l'univers. Il eut donc le plus grand succès.

Quand un système est une fois établi, il est difficile de le détruire. Car une illusion qui satisfait notre curiosité, nous devient tous les jours plus chère; & lorsque nous croyons avoir appris quelque chose, il nous en coûte d'avouer que nous ne savons rien. On nous arrachera sur-tout difficilement cet aveu, s'il faut pour nous instruire, non-seulement recommencer, mais encore entreprendre des études, qui effrayent par les difficultés. Le système des tourbillons s'est donc défendu long-tems. Manié & remanié par des imaginations fécondes, qui l'ont continuellement changé pour le corriger, il s'est soutenu en France jusqu'à notre âge; il a même encore quelques

*Tome XI. Hist. Mod.*

B b



partisans. Les graces avec lesquelles Mr. de Fontenelle l'a exposé dans sa pluralité des mondes, ont fait des Cartésiennes de toutes les femmes qui en savent assez pour lire des romans; & les tourbillons ont eu des sectateurs séduisans, bien capables de faire durer les illusions qu'elles avoient prises d'un jeune philosophe, & dans lesquelles il s'entretenoit lui-même en leur donnant des leçons. Aussi les a-t-il conservées jusqu'à la fin de sa vie.

Les écoles se souleverent contre Descartes, elles l'accuserent d'impiété & d'athéisme, & en effet son impiété & son athéisme étoient d'avoir porté une main sacrilege sur Aristote, & d'enseigner une doctrine, qui n'étoit pas celle des Péripatéticiens. Il a eu la gloire d'étouffer enfin le péripatétisme, cette hydre, dont les têtes ne tomboient que pour se reproduire. Mais avec quelle force qu'il l'ait combattu, il ne fût pas sorti vainqueur, si son système n'eût pas mieux réussi que celui de Gassendi. Pour persuader aux scholastiques d'abandonner leurs erreurs, il falloit leur en donner d'autres; & je conjecture que si les tourbillons avoient eu moins de succès, on nous enseigneroit encore le péripatétisme.

On peut encore remarquer que les erreurs de Descartes étoient un pas vers la vérité. Après tant de systèmes obscurs & ténébreux, c'étoit quelque chose qu'un roman que l'imagination du moins paroissoit saisir. En donnant la préférence à ce roman, parce qu'on le jugeoit plus clair, on s'accoutumoit à chercher la lumière. On commençoit donc à se demander raison des phénomènes, & on se préparoit à voir un jour l'in-

suffisance des tourbillons. Descartes mourut en 1650 à Stockholm, où la reine Christine l'avoit appelé. Nous aurons occasion d'en parler encore.

Depuis que la philosophie a reparu en Europe, nous avons vu des sectaires, des éclectiques, des novateurs & des sincrétistes, qui, plus absurdes que tous les autres, ont cru concilier les opinions les plus contraires. De tous les systèmes qu'ont fait les Grecs, il n'y en a pas un, que quelque moderne n'ait essayé d'accorder avec la théologie chrétienne.

Après des efforts si souvent répétés, la vérité étoit encore à découvrir. L'érudition, le raisonnement, le génie avoient échoué; ou s'il s'étoit fait quelques découvertes, le préjugé, qui les combattoit encore, ne permettoit pas de les reconnoître pour des vérités. Plus on considéroit donc le peu de succès des hommes mêmes, qui avoient été les lumières de leurs siècles, plus on désespéroit de faire mieux, & on se plaignoit de l'aveuglement de la raison humaine. C'étoit passer d'une extrémité à l'autre; comme si au réveil nous devions désespérer de bien voir, parce que dans le sommeil nous avons été trompés à nos songes.

Au défaut de la raison, dont on croyoit l'impuissance bien constatée, on eut recours à la révélation; & on cherche dans l'écriture sainte l'origine de l'univers, sa formation, & l'explication de tous les phénomènes.

Vous concevez combien il est absurde de chercher un système de physique, dans un livre que Dieu n'a dicté que pour nous apprendre les choses.

B b ij

les nécessaires au salut, & dans lequel, en parlant de la création, il nous dit seulement qu'il a tout fait par sa parole. Il faudra donc aider à la lettre, faire des hypothèses sur un passage, sur un mot, recourir à des allégories, à des interprétations violentes; non pour découvrir dans l'écriture le système du monde qui n'y est pas, mais pour y trouver les opinions dont on est déjà prévenu. C'est tout ce qu'on a fait, & cependant cette philosophie se faisoit respecter par les noms qu'on lui donnoit de mosaïque & de chrétienne.

Il seroit bien long & bien inutile d'entrer dans le détail des systèmes de ces philosophes, prétendus mosaïques: car il n'y a jamais eu de sectes, dont les partisans aient eu des sentimens plus contraires. Il suffira de vous faire connoître les excès où ils sont tombés.

Perfuadés que la raison ne peut rien découvrir par elle-même, ils en concluent qu'avec les seules lumières naturelles, nous ne saurions jamais nous assurer du vrai sens des écritures. Il faut donc que la vérité nous soit révélée immédiatement. Or, elle ne peut l'être qu'autant qu'une portion de l'esprit divin, une étincelle, échappée de l'Océan immense de lumière, descend en nous, & s'unit à notre ame. Ils ne doutent pas que la divinité ne réside de la sorte en eux-mêmes. Dès-lors chacun d'eux croit trouver le vrai sens des écritures dans les allégories qui se présentent à son esprit: ou même sans avoir besoin de consulter les livres saints; ils prennent pour autant de vérités tous les fantômes de leur imagination. Ils sont magiciens, astrologues, ils com-

mandent aux esprits, & ils pénètrent seuls dans tous les secrets de la nature : ce ne sont que des enthousiastes.

Comme les Protestans, après s'être séparés de l'église, n'avoient plus de regles pour fixer leur croyance, il s'est formé parmi eux des sectes, qui ont cru être éclairées par une portion de cet esprit divin. Tels étoient ces fanatiques, que vous avez vus en Ecosse, dans le tems de la malheureuse reine Marie.

On ne sauroit dire toutes les formes que cette théologie mystique est capable de prendre. Mais je ne dois pas oublier le quiétisme qu'elle a produit, & qui a fait beaucoup de bruit à la fin du siècle dernier. Les Quiétistes s'imaginent, qu'ils pourront s'unir à Dieu en s'anéantissant; que jouissant alors d'un repos parfait dans le sein de la divinité, leur ame ne se mettra pas en peine de ce qui arrive au corps, & que par conséquent ils ne pourront plus pécher, quoiqu'ils fassent. Vous voyez où conduit une doctrine aussi monstrueuse.

Toute cette mysticité extravagante est une suite du platonisme, qui a pour principe les émanations de Zoroastre. Lorsque je vous ai parlé pour la première fois des opinions de ce philosophe, vous n'auriez pas prévu qu'elles influeroient sur les erreurs & sur votre siècle. Les absurdités sont bien vieilles, & il semble qu'elles rajeunissent, sans pouvoir tomber en caducité.

Plus les esprits s'égaroient, plus on paroissoit fondé à déprimer la raison. Il ne faut donc pas s'étonner, si le scepticisme s'est fort répandu dans le cours du dix-septième siècle. Les uns l'embras-

B b ij

soient par paresse, trouvant doux qu'on ne pût rien assurer, afin de n'avoir rien à apprendre; & ils étoient flattés de se trouver sans étude, au niveau de ceux qui avoient le plus étudié. D'autres, parce qu'ils étoient plus instruits, se faisoient un jeu de prouver qu'on ne fait rien, ils s'applaudissoient d'avoir une erreur de moins; & leur vanité se trouvoit bien d'avoir plus de sagacité pour détruire, que les génies de tous les siècles n'en avoient eu pour établir. Plusieurs enfin croyoient servir la religion, en exagérant la foiblesse de l'esprit humain; parce qu'ils jugeoient, que lorsque nous ne pourrions plus compter sur les lumières naturelles, nous en sentirions mieux la nécessité de nous soumettre à la foi. Quelquefois ce motif étoit sincère; d'autres fois ce n'étoit qu'un prétexte afin d'oser douter de tout impunément. De tous ces sceptiques je ne vous parlerai que du plus célèbre.

Pierre Bayle, le plus savant & le plus ingénieux sophiste qui ait jamais été, naquit en 1647 à Carlat, petite ville du comté de Foix, & mourut à Rotterdam en 1706. Dès son bas âge il montra pour l'étude une passion, qu'une maladie, causée par trop d'application, ne diminua point. Comme il avoit une grande mémoire, il s'occupa naturellement beaucoup plus à lire qu'à réfléchir, & il acquit de bonne heure une vaste érudition en tous genres; peut-être se borna-t-il d'abord à cette étude, parce que c'étoit alors ce qu'on estimoit davantage, & un moyen sûr de se faire un nom plus promptement. Il est certain que s'il eût moins lu, & réfléchi davantage, il se feroit fait un jugement plus solide: mais il avoit

vingt-un an , lorsqu'il imagina de s'appliquer à l'art de raisonner. C'étoit trop tard , comme il en convenoit lui-même.

Alors ayant la tête remplie d'opinions qu'il favoit prouver & combattre , il se voyoit dans une incertitude , d'où il ne pouvoit sortir ; & ce fut peut-être pour trouver une issue qu'il voulut faire une étude de l'art de raisonner. Mais l'habitude de douter étoit prise ; & elle s'entretenoit par le goût qu'il prenoit à la lecture de Montagne , écrivain plein d'esprit , & pyrrhonien par paresse. Il continua de s'adonner à l'érudition , raisonnant toujours avec assez de sagacité pour détruire les raisonnemens des autres , & même les siens. Il se confirma donc de plus en plus dans son doute : il combattit toutes les opinions , & il prouva le pour & le contre , parce qu'il ne voulut jamais rien prouver.

Il est certain que lorsque nous considérons cette multitude d'opinions , qui se combattent toutes avec avantage , nous sommes portés à douter , sur-tout , si nous supposons qu'il n'y a pas de meilleure méthode , que celles que les philosophes se sont faites. Voilà ce que Bayle a cru , parce qu'il l'a supposé , sans l'avoir examiné. En conséquence il soutient que la philosophie détruit tout , & qu'elle ne peut rien établir. Mais ce scepticisme tombe de lui-même , si on indique une bonne méthode pour conduire l'esprit , & si on fait voir des découvertes démontrées. Or , ce qui vous paroîtra étonnant , c'est que le siècle où Bayle enseignoit le Pyrrhonisme , est précisément le siècle des plus grandes décou-

B b iv

vertes. Comme je vous crois bien garanti contre ce doute, je n'en parlerai pas davantage, & je viens enfin aux vrais philosophes, c'est-à-dire, aux hommes de génie, faits pour découvrir la vérité, & pour la montrer aux autres.



## CHAPITRE V.

*Commencement de la vraie philosophie. De l'astronomie sous Copernic, Tichobrahé, Képler & Galilée.*

PENDANT que l'imagination égardoit les philosophes les plus célèbres, quelques-uns plus sages & plus heureux, observoient & acquéroient de vraies connoissances. Je n'en ai point encore parlé, parce que j'ai cru qu'en mettant d'un côté la suite des erreurs, & de l'autre une suite des découvertes, je vous ferois mieux sentir les avantages d'une bonne méthode. Il faut d'ailleurs remarquer que les découvertes qui ont été faites depuis la renaissance des lettres, n'ont fait un corps qu'à la fin du dix-septième siècle. C'est alors que les progrès rapides de la philosophie ont fait voir ce que peuvent les hommes de génie, quand ils sont une fois dans la vraie route.

Il étoit tems de sentir le besoin d'observer, & de reconnoître qu'on ne peut pénétrer dans la nature, qu'autant qu'on est conduit par les

phénomènes. Mais cette méthode est longue, & la curiosité toujours impatiente. Il falloit se frayer une nouvelle route, y marcher sans guide, avoir le courage de la suivre malgré les obstacles. Tout cela étoit fort difficile, & capable de dégoûter. Heureusement on fera de tems en tems soutenu par des succès. Les premières découvertes en feront espérer d'autres : elles indiqueront même le moyen d'en faire. Il est vrai qu'on aura bien de la peine à ne pas imaginer des hypothèses & des principes vagues : ce ne fera qu'avec une sorte de répugnance qu'on y renoncera tout-à-fait ; & plusieurs observateurs, à qui nous aurons les plus grandes obligations, ne pouvant se refuser à l'impatience de faire des systèmes, se flatteront quelquefois trop tôt d'expliquer les découvertes qu'ils auront faites. Heureux celui qui viendra dans un tems qui lui fournira assez d'observations pour n'avoir pas besoin d'imaginer !

Mon dessein n'est pas de vous faire l'histoire de toutes les découvertes ; encore moins de vous expliquer toujours comment elles ont été faites & comment on s'en assure. Il ne faut pas oublier que ces leçons ne sont qu'une introduction à l'étude de l'histoire. Sans vous parler de toutes les erreurs, je vous en ai fait connoître assez pour vous faire voir comment on se trompe : sans vous parler de toutes les vérités, il s'agit actuellement de vous faire voir comment on doit se conduire pour être assuré d'en trouver.

Le croiriez vous, Monseigneur ? c'est une des premières choses qu'on ait sues. Oui, on connois-



soit la vraie méthode de découvrir des vérités ; avant qu'il y eût des Thalès, des Pythagore, des Zoroastre, en un mot, avant les tems de tous les philosophes, dont les noms sont venus jusqu'à nous. Ce qui vous étonnera, peut-être davantage, c'est que je ne vous dis rien que vous ne sachiez.

Rappelez-vous le tems où vous avez vu les sociétés commencer ; & où les hommes, encore sans expérience, voyoient la terre comme une surface plane, & les cieux comme une voûte à laquelle tous les astres étoient attachés. Ce sont ces hommes ignorans qui ont su se mettre tout-à-coup dans le chemin de la vérité : car vous les avez vus commencer par observer la terre & les cieux.

En voyageant dans la direction de la méridienne, ils remarquèrent que les étoiles s'élevoient vers un pôle ; & qu'il en paroissoit de nouvelles ; tandis qu'à l'autre pôle il en dispa-roissoit, & que toutes s'abaissoient. Il virent de même que le moment, où les astres se montrent à l'horison, & celui où ils s'élèvent à-peu-près au méridien, arrivent plutôt pour ceux qui avancent vers l'Orient & plus tard pour ceux qui marchent vers le côté opposé. De ces observations ils conclurent la rondeur de la terre.

Les éclipses solaires leur firent connoître que la lune est plus près de la terre que le soleil ; comme un nuage en est plus près que la lune, puisqu'il la cache. Alors ils commencèrent à soupçonner que les autres astres pourroient bien n'être pas attachés à cette voûte apparente ; & ils se confirmèrent dans cette conjecture, lorsqu'ils

qu'ils eurent observé le passage de venus sur le disque du soleil. Ils furent sans doute assez long-tems, avant de faire la même observation sur mercure. Mais ils continuèrent d'observer, & après avoir remarqué que les astres étoient plus près ou plus loin, ils essayèrent d'en déterminer les différentes distances.

Quand des deux extrémités d'une base on regarde un objet, on le rapporte à deux points différens; & les deux rayons visuels forment un angle plus obtus ou plus aigu, à proportion que l'objet est plus près ou plus loin. Cette géométrie grossière étoit à la portée des plus ignorans. Il ne s'agissoit que de la perfectionner, & de s'en servir pour mesurer les distances des corps élevés sur l'horison. Il faut bien que dans les siècles antérieurs à ceux dont nous connoissons l'histoire, ces recherches aient été faites avec beaucoup de succès, puisqu'aussi haut que nous puissions remonter, nous voyons qu'on déterminoit déjà, à peu de chose près, les révolutions de la lune & celles du soleil. Une preuve encore plus grande, c'est qu'alors il y avoit des astronomes, qui pensoient que la terre tourne sur son axe & autour du soleil; que les comètes sont des planetes; & que les étoiles sont autant de soleils, qui éclairent d'autres mondes. On ne peut pas présumer qu'un système, qui choque si fort les sens, ait été uniquement l'ouvrage de l'imagination de ces astronomes. Je crois bien qu'ils n'étoient pas comme nous, en état de le démontrer, & qu'ils en auront conjecturé une partie par analogie: mais ces conjectures supposent bien des observations.

Les dernières vérités tiennent si fort aux premières, que lorsqu'on les connoit, on est toujours étonné qu'elles n'aient pas été découvertes plutôt. En effet, de la rondeur de la terre, on devoit naturellement conclure la gravitation de toutes les parties vers un centre commun; & en considérant les corps dont la pesanteur est sensible à peu de distance de la surface, il étoit naturel de conclure encore qu'ils peseroient à une plus grande distance. La lune pèse donc sur la terre. Semblable à une pierre, qui étant jetée horizontalement, est forcée, par sa gravité, à décrire une courbe, elle est un projectile que la gravité retient dans son orbite. Avec une moindre force de projection, elle tomberoit sur la terre; & si elle ne gravitoit pas, elle s'échapperoit par la tangente.

En partant de cette conjecture, l'analogie conduisoit rapidement à la gravitation universelle. Alors on auroit tenu le vrai système du monde: on n'auroit plus cherché qu'à s'en assurer; &, comme des observations déjà faites l'avoient indiqué, on auroit vu que l'unique moyen de le démontrer, étoit de faire de nouvelles observations. On se seroit trouvé dans la vraie route; & en quelque sorte, forcé à la suivre, on auroit tenté de découvrir les loix de la gravité, de mesurer exactement la distance des planètes au soleil, & de déterminer le tems de leurs révolutions périodiques. En un mot, on auroit continué d'observer jusqu'à ce qu'on eût vu que les phénomènes concouroient tous à confirmer la gravitation universelle, que quelques-uns avoient d'abord fait soupçonner.

Vous voyez qu'il y a long-tems qu'on étoit à portée de former au moins des conjectures sur le véritable système du monde, s'il est vrai, comme je le suppose, que la sphere, telle que Copernic l'a décrite, étoit connue avant le siècle de Thalès & de Pythagore. Or, cela n'est pas douteux, puisque nous la trouvons dans les Pythagoriciens; & que l'école ionique avoit à ce sujet, des connoissances assez exactes pour prédire des éclipses & tracer des cadrans solaires. Or, si ces philosophes avoient imaginé la sphere d'après leurs observations, ils ne nous l'auroient pas laissé ignorer; & il est vraisemblable qu'ils auroient continué d'observer, s'ils en avoient connu la nécessité & l'avantage par leur propre expérience. Mais Pythagore & Thalès, ayant pris cette doctrine chez les barbares qui ne s'expliquoient jamais qu'à demi, l'adoptèrent sans réfléchir assez sur les phénomènes qui en étoient le fondement, & sans chercher à la confirmer par de nouvelles observations. Il paroît au moins qu'ils n'ont pas beaucoup contribué aux progrès de l'astronomie. Je dois cependant remarquer qu'Anaxagore disoit, que les astres sont des corps pesans; & que lorsqu'on lui demandoit pourquoi ils ne tomboient pas sur la terre, il répondoit, que leur mouvement circulaire les en empêchoit. Il avoit donc une idée des deux forces, qui retiennent les planetes dans leurs orbites.

Vous comprendrez pourquoi, dès la naissance des sociétés, les hommes ont été obligés de commencer par observer, si vous considérez qu'ayant à déterminer les saisons, il ne suffisoit pas pour eux d'imaginer le cours des astres, & qu'il fal-

loit le découvrir. D'ailleurs, tant qu'ils n'avoient encore rien remarqué, ils ne pouvoient encore rien imaginer ; & leurs hypotheses, s'ils en avoient fait, auroient été bientôt démenties par l'expérience, & les auroient forcés à revenir aux observations. Mais lorsque les sociétés ont cru avoir à peu-près toutes les connoissances, qui leur étoient nécessaires, elles ont livré le monde aux philosophes, qui ne sentant plus le même besoin d'observer, & trouvant même cette voie trop longue, se sont flattés de tout découvrir en imaginant. Voilà pourquoi la physique à fait si peu de progrès pendant plus de deux mille ans.

La chymie & l'astronomie sont les seules parties de la physique, qui aient toujours été cultivées plus ou moins, même dans les siècles d'ignorance. C'est que ceux qui vouloient passer pour magiciens & pour astrologues, avoient besoin d'en faire quelque étude, afin de pouvoir abuser de la crédulité des peuples. Comme l'objet qu'ils se propoisoient, ne demandoit pas des connoissances bien profondes, on peut juger que ces sciences leur doivent peu de chose. Quoi qu'il en soit, il importe peu de savoir, si des imposteurs ou des visionnaires ont fait par hasard quelques découvertes ; il est bien plus utile de chercher le progrès des sciences dans les travaux des bons esprits.

L'astronomie moderne est née en Allemagne, dans le quinzième siècle. Elle dut ses premiers progrès à Peurbach & à son disciple Regiomontanus, qui sentirent l'un & l'autre la nécessité d'observer pour s'assurer d'une hypothèse. Quelques-

autres astronomes furent aussi assez sages, pour se borner à l'observation : mais Copernic, qui leur succéda, les a presque fait oublier. Il naquit à Thorn en Prusse en 1473.

Frappé de la confusion qu'il remarquoit dans l'hypothèse de Ptolomée, il chercha s'il n'en trouveroit pas une plus simple dans les écrits des anciens philosophes; & ayant trouvé dans Cicéron & dans Plutarque, des traces de celle des Pythagoriciens, ce fut un trait de lumière pour lui. Tous les mouvemens célestes lui parurent réglés avec ordre, lorsqu'il put imaginer la terre tournant sur elle-même, & décrivant un orbite autour du centre du monde, où il plaçoit le soleil. Bientôt chaque planète eut son orbite. Considérant néanmoins qu'une hypothèse, qui satisfait aux phénomènes généraux, peut être démentie par des phénomènes particuliers, il voulut, avant de la publier, faire des observations; & il en fit pendant près de trente-six ans. Encore eût-il désiré de ne communiquer ses vues qu'à ses amis, parce qu'il prévoyoit les cris de l'ignorance & de la superstition; cependant, pressé par leurs instances redoublées, il les donna au public en 1553. Il ne fut pas témoin du grand scandale qu'il a causé: car il mourut, lorsque son ouvrage venoit d'être imprimé.

Attaqué par les péripatéticiens & par les théologiens, & défendu par les bons astronomes, le système de Copernic excitoit de grandes disputes, lorsqu'en 1615 l'inquisition condamna comme formellement hérétique, fausse & absurde en philosophie, l'opinion qui met le soleil immobile au centre du monde; & comme erronée dans

la foi, celle qui donne un mouvement à la terre. Alors précisément ce système venoit d'être confirmé par de nouvelles observations, dont l'histoire va vous apprendre d'autres découvertes.

Au treizieme siecle, quelqu'un s'étant avisé de regarder au travers des revers convexes & concaves, découvrit en partie l'usage qu'on en pouvoit faire; & on inventa des lunettes à verres simples. Ce ne fût qu'environ trois cens ans après, vers l'an 1590, qu'un autre hasard fit découvrir le telescope. On regarda à travers deux verres, dont l'un étoit concave & l'autre convexe, ils se trouverent heureusement à une distance convenable, & on les mit aux deux bouts d'un tuyau : tels furent les premiers telescopes à réfraction : ils paroissent avoir été plutôt trouvés qu'inventés.

Cette découverte se répandit assez lentement : car ce ne fut qu'en 1609, que Galilée étant à Venise, en entendit parler pour la premiere fois. Observateur & mathématicien, il ne regarda pas cet instrument comme un simple objet de curiosité. Il en chercha la construction dans la théorie des réfractions de la lumiere, & il en fit un qui augmentoit les objets trois fois en diametre. Ce premier essai lui ayant réussi, il parvint, après d'autres tentatives, à construire un telescope, qui augmentoit environ trente-trois fois.

Il le tourna vers la lune, qui sortant alors de la conjonction, commençoit à se rendre visible. Il remarqua que les confins de la lumiere & de l'ombre étoient terminés fort irrégulièrement, & il apperçut même dans les ombres, des points de lumiere séparés des autres parties éclairées. Il en  
conclut

conclut avec raison , qu'il y a des inégalités sur la surface de la lune , comme sur celle de la terre. Ayant même voulu mesurer la hauteur d'une de ces éminences , il démontra par un procédé géométrique , qu'elle est beaucoup plus élevée qu'aucune des montagnes de notre globe.

Observant ensuite la voie lactée , il donna beaucoup de vraisemblance à l'opinion de ceux qui la jugent formée d'une multitude d'étoiles : car il en apperçut plus de cinq cent dans l'orion seul , & un grand nombre encore dans d'autres constellations.

Peu après , le 8 janvier 1610 , il vit trois étoiles auprès de jupiter. Il les prit d'abord pour des fixes , qui échappoient à l'œil nu. Le lendemain ayant encore observé cette planete , il reconnut qu'elles avoient changé de position. Continuant d'observer , il en apperçut une quatrième. Il découvrit donc que jupiter est accompagné de quatre lunes , & au commencement de 1613 , il osa prédire leurs configurations pour deux mois consécutifs. Il leur donna le nom d'astres de Médicis , mais celui de satellites leur est resté.

Copernic avoit dit que vénus doit avoir des phases comme la lune. Impatient de confirmer une chose qui paroissoit tout à fait probable , Galilée observa cette planete ; & il la vit en croissant dans les environs de sa conjonction inférieure , demi-pleine vers les plus grandes élongations du soleil , enfin pleine ou presque pleine dans le voisinage de sa conjonction supérieure. Mais saturne l'étonna fort : car il lui parut accompagné de deux globes , qui ne changeoient



point de position. Il ne put pas encore distinguer les deux anses que formoit l'anneau. Enfin il découvrit dans le soleil des taches, qui lui firent appercevoir que cet astre tourne sur son axe.

Ces taches & les illégalités de la lune établissoient la ressemblance des corps célestes avec la terre : les satellites & jupiter faisoient comprendre comment la lune accompagnoit notre globe : les phases des vénus démontroient la révolution périodique de cette planète : & l'analogie forçoit à juger que la terre n'est pas immobile au centre du monde.

Ce fut alors que pour arrêter les progrès de l'hérésie copernicienne, des théologiens péripatéticiens citèrent Galilée au tribunal de l'inquisition. Cet astronome jugeant qu'il n'est pas nécessaire de souffrir le martyre pour des faits dont tout le monde peut s'assurer, & que quand il s'obstineroit à rester en prison, il n'ouvreroit pas les yeux à des hommes, qui n'observoient pas le ciel matériel, convint de tout ce qu'on exigea de lui, & recouvra sa liberté au commencement de 1616.

Plusieurs années après, en 1632, il acheva des dialogues dans lesquels il feignoit de vouloir prouver que les docteurs, qui condamnoient le système copernicien, n'étoient pas aussi ignorans qu'on le prétendoit ; & en faveur de ce motif, on lui permit l'impression de son livre. Mais parce que l'interlocuteur qui soutenoit l'immobilité de la terre, n'avoit pas raison, quoiqu'il montrât tout le savoir d'un inquisiteur, on s'en prit à l'auteur de l'ouvrage. Galilée, cité de nouveau, fut encore contraint à se rétracter.

On le condamna à une prison perpétuelle en punition de sa rechûte; & au bout d'un an, par grace singulière, on lui donna le territoire de Florence pour prison. Cet homme célèbre perdit la vue en 1636, & mourut en 1642. Il étoit né à Pise en 1564.

Une des objections qu'on faisoit contre le système de Copernic, étoit fondée sur l'autorité d'Aristote, qui supposant que tous les corps graves tendent au centre du monde, & voyant qu'ils tendent au centre de la terre, concluoit que ces deux centres sont dans un même point.

Copernic avoit prévenu cette difficulté, en disant que la pesanteur est l'effet de la même cause, qui force toutes les parties de la terre à se réunir de manière à former un globe; & il jugeoit que le même phénomène avoit lieu dans toutes les planetes. Vous voyez qu'il commence à se faire une idée de la gravitation universelle.

Une autre objection est que, si la terre tourne sur son axe, toutes ses parties se dissiperoient; comme on voit les gouttes d'eau, dont la circonférence d'une roue est chargée, s'écarter dès que la roue tourne avec quelque vitesse.

Il semble que les Coperniciens, qui avoient si bien répondu à la première, devoient répondre à la seconde, que les parties de la terre ne se dissipent pas, parce qu'elles tendent au centre avec une force supérieure à celle qui paroît les devoir écarter. En effet, on démontre aujourd'hui que la force centripète est environ dix-sept fois plus grande que la force centrifuge. Il falloit donc seulement conclure que la terre est plus élevée sous l'équateur, & que si l'expérience

C c ij

venoit à confirmer cette conjecture, on auroit une nouvelle preuve de sa rotation. Mais les Coperniciens qui conservoient encore malgré eux quelque reste de péripatétisme, répondirent en prenant pour principe la vieille division du mouvement en rectiligne & circulaire. Le mouvement circulaire, dirent-ils, ne dissipe pas les parties de la terre, parce qu'il leur est naturel ; au lieu qu'il ne l'est pas aux gouttes d'eau qui sont attachées à la circonférence d'une roue.

On objectoit encore qu'une pierre qu'on laisseroit tomber du haut d'une tour ne tomberoit pas au pied, si la terre tournoit d'occident en orient. A quoi on répondoit que dans un vaisseau qui seroit à la voile, une pierre tombant du haut du mât, frapperoit au pied le tillac. Cette expérience familière aux matelots, n'étoit pas connue de tous les philosophes ; & Gassendi fut enfin obligé de la faire.

Cette expérience, auparavant mal faite, avoit trompé Tycho-Brahé, qui prenant à la lettre quelques passages de l'écriture, mit la terre au centre du monde, & la priva de tout mouvement : pour prendre un milieu entre l'ancien système & le nouveau, il supposa que toutes les planetes tournent autour du soleil & qu'en même tems elles accompagnent cet astre dans la révolution diurne & annuelle, qu'il lui fait faire autour de notre globe. C'étoit conserver ce qu'il y a de plus choquant dans le système de Ptolomée. Descartes voyant les persécutions qu'on faisoit à Galilée, paroît avoir cherché à se concilier avec ceux qui s'obstinoient à croire l'immortalité de la terre ; car il définit le mou-

vement, le transport d'un corps de la proximité de ceux auxquels il touchoit, & qu'on regarde comme en repos par rapport à lui. En conséquence, il pouvoit dire que la terre est immobile, puisqu'elle ne s'éloigne point du fluide qui l'environne. Mais c'est définir le mouvement relatif ou apparent, au lieu du mouvement absolu ou réel.

Tycho-Brahé étoit danois. Il a précédé Galilée, étant né en 1546 & mort en 1601. Fort exact & plein de sagacité, il a rendu de grands services à l'astronomie par la justesse de la plupart de ses observations. Il découvrit la réfraction des rayons de lumière dans l'atmosphère, ou du moins il la vit beaucoup mieux que ceux qui l'avoient apperçue avant lui, & il la soumit au calcul. Il fit sur les inégalités de la lune plusieurs découvertes, qui ont fort perfectionné la théorie de cette planète. Il détermina le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes. Il démontra que les comètes sont beaucoup plus élevées que la lune, parce qu'elles n'ont qu'une très-petite parallaxe. Enfin il a laissé un grand élève : je veux parler de Képler.

La passion de Képler étoit de découvrir la raison des choses. A peine commençoit-il à étudier l'astronomie, qu'il voulut savoir pourquoi il y avoit six planètes : pourquoi les dimensions de leurs orbites étoient telles que Copernic les avoit observées ; & quelle étoit la loi de leurs révolutions. Rempli des analogies mystérieuses des Pythagoriciens, il crut avoir déterminé le nombre des planètes & leur distance au soleil, en considérant seulement les propriétés des nom-

bres & des figures ; & il publia ses prétendues découvertes en 1593. Il étoit jeune encore , puisqu'il n'avoit alors que vingt-deux ans , étant né en 1571 , dans le duché de Wirtemberg.

Tycho-Brahé , à qui il envoya un exemplaire de son livre , démêla du génie parmi les revers du jeune astronome. Il lui conseilla de ne pas se presser de chercher les causes , & de commencer par s'assurer des phénomènes. Képler qui a publié lui-même le conseil que cet homme sage lui avoit donné , eut la sagesse d'en profiter. Il se rendit à Prague auprès de lui : il n'eut plus d'autre objet que de partager les travaux de ce grand astronome ; & lorsqu'il le perdit , en 1601 , il se trouva dans une route , qui le devoit conduire à de nouvelles découvertes.

Jusqu'alors on croyoit que les planetes étoient emportées d'un mouvement uniforme dans les orbites circulaires. Képler , en observant mars , découvrit le faux de cette hypothèse. Il soupçonna d'abord que cette planète décrivait une ovale : il en détermina fort bien l'excentricité , & il se flatta d'en avoir tracé le cours. Mais lorsqu'il en revint aux observations , il ne les trouva d'accord avec ses calculs , que lorsque cette planète étoit aphélie & périhélie. Hors delà , les distances calculées se trouvoient plus grandes que les distances observées , sur-tout à mesure que mars approchoit des lieux moyens. Il reconnut donc que l'ovale qu'il avoit supposée , avoit le défaut d'être trop renflée. Il voulut la corriger ; & il en imagina une autre trop aplatie , de sorte que mars qu'il croyoit déjà tenir , lui échap-

pa une seconde fois. Alors cherchant un milieu entre l'ovale & le cercle; il imagina une ellipse à laquelle la planète voulut bien s'affujettir.

Dès qu'il eut déterminé cette ellipse, il n'eut pas de peine à s'assurer, que mars, plus lent vers son aphélie, étoit plus vite vers son périhélie; & que son mouvement réellement inégal, varioit de maniere qu'un rayon, tiré de cette planète au soleil, balayoit des aires égales en tems égaux. Telle est la premiere loi que Képler découvrit, & qu'il retrouva encore dans les révolutions des quatre satellites de jupiter. C'est pourquoi il la regarda comme une loi, qui regle le mouvement de toutes les planetes.

Ayant ensuite considéré que les planetes, placées à des distances différentes du soleil, font aussi leurs révolutions dans des tems différens, il conçut qu'il seroit possible de découvrir quelque analogie entre les distances & les tems périodiques. Il vit d'abord que saturne devoit achever sa révolution dans neuf ans & demi, s'il avoit une vitesse égale à celle de la terre, puisqu'étant neuf fois & demi plus loin du soleil, il décrit aussi une orbite neuf fois & demi plus grande. Or, la révolution de cette planète est d'environ vingt-neuf ans. Les tems périodiques augmentent donc dans une plus grande proportion que les distances. Cependant ils n'augmentent pas non plus en raison du quarré de ces mêmes distances, puisqu'alors la révolution de saturne seroit de quatre vingt-dix ans. La vraie proportion des tems périodiques doit donc se trouver entre celle des distances & celle des quarrés des distances. Képler dit qu'après être

tombé à ce sujet dans plusieurs méprises, il découvrit enfin le 15 mai 1618, que les quarrés des tems périodiques des planetes sont toujours dans la même proportion que les cubes de leur distance moyenne au soleil. Les satellites de jupiter confirmerent encore cette découverte; depuis cet astronome, toutes les observations & tous les calculs en ont donné de nouvelles preuves. Vous savez quel jour ces deux analogies, auxquelles on a conservé le nom de Képler, répandent sur le système du monde.

Képler a pensé sur la gravité comme Copernic. Il a même été plus loin: car il a dit que les actions combinées de la terre & du soleil sont la cause des irrégularités de la lune; que la lune & la terre se réuniroient, si elles n'étoient pas retenues; que le flux & le reflux sont l'effet de l'attraction de la lune; & que toutes les planetes gravitent vers le soleil. Cependant il falloit qu'il conçût encore bien imparfaitement cette gravitation, puisque dans la suite, il l'abandonna tout-à-fait pour d'autres principes fort extraordinaires. Car il imagina comme répandue dans l'espace, une certaine image immatérielle, qui, sortant du soleil, enveloppoit les planetes, & les forçoit à tourner avec elle autour de cet astre. On lui reproche encore beaucoup d'autres idées de cette espece. Telle est, par exemple, l'analogie qu'il a cru trouver entre les mouvemens des corps célestes & les sept tons de la gamme. Mais il ne faut pas le juger d'après des opinions qui sont un reste de l'esprit ténébreux de tant de siècles, & qui doivent seulement nous étonner davantage, quand nous considérons la lumière que cet astronome a répandue.

## CHAPITRE VI.

*Naissance de plusieurs sciences. L'algebre, l'analyse, principes de mécanique, loix du mouvement, l'horloge à pendule.*

**K**ÉPLER & Galilée sont l'époque où la philosophie commence. Les succès de ces deux observateurs trouvent enfin une route, dans laquelle plusieurs hommes de génie vont entrer. On va continuer d'observer, on cherchera les causes en remontant de phénomènes en phénomènes; & on renoncera peu à peu aux hypothèses & aux principes vagues.

Dès que nous ne cherchons plus la nature dans notre imagination, l'étude que nous nous proposons n'a plus de bornes : elle embrasse l'univers. La philosophie n'est plus la science d'un homme, qui médite les yeux fermés : c'est l'histoire de la nature : elle tient à tous les arts. Combien donc ne faudra-t-il pas acquérir de connoissances pour y faire des progrès ? & dans combien de genres ?

Aussi les sciences déjà connues vont s'étendre, & de nouvelles vont naître. Une découverte mettra dans la nécessité d'en faire d'autres. Les objets d'étude se multiplieront : on ne pourra pas se borner à un seul : la vue se portera toujours au delà : on embrassera tous les jours davantage : on étudiera une multitude d'arts & de sciences à la fois.



Le télescope , encore imparfait , paroît n'avoir été trouvé que pour nous montrer une science , dont nous connoissons à peine quelques élémens. Si nous le voulons perfectionner , il faudra observer les rayons depuis le corps lumineux jusqu'aux surfaces qu'ils éclairent ; découvrir comment ils se réfléchissent , comment ils se brisent en passant d'un milieu dans un autre , suivre par-tout le chemin qu'ils tracent , expliquer le phénomène de la vision ; & nous formant de nouveaux yeux , voir les objets qui jusqu'ici nous ont échappé par leur éloignement ou par leur petitesse. Ainsi de l'optique mieux connue naîtront la catoptrique & la dioptrique.

A mesure que nous connoîtrons mieux l'astronomie , nous perfectionnerons la géographie & la navigation. Mais pour étudier ces sciences avec succès , il sera encore nécessaire d'étudier les loix du mouvement. Il faudra développer , les principes de la mécanique ; & c'est alors que les objets d'étude se multiplieront sans fin.

Cependant il ne suffira pas d'amasser des expériences & des observations. Il faut encore rendre raison des phénomènes , faire servir la nature à nos usages , connoître par conséquent ses forces , les loix qu'elle suit , la régler en quelque sorte nous-mêmes. Or , c'est à quoi nous ne réussirons , qu'autant que nous suivrons la génération des effets , non-seulement en observant , mais encore en mesurant & en calculant. La géométrie nous deviendra donc absolument nécessaire.

Les objets de nos recherches venant à s'étendre & à se multiplier , les rapports en seront

plus compliqués ; & les problèmes plus difficiles à résoudre. Mille obstacles nous arrêteront par conséquent à chaque pas , si la géométrie ne se perfectionne pas encore. En un mot la géométrie doit être appliquée à la mécanique & ces deux sciences doivent l'être ensemble à toutes les parties de la philosophie , & se perfectionner avec elles.

Voilà , Monseigneur , les sciences , qui vont occuper plusieurs grands esprits pendant le cours du dix-septième siècle. Voyons les dans leurs commencemens : ce seroit un trop grand ouvrage que de les développer en entier ; & puis , si nous voulons dire la vérité , nous n'en savons pas assez , ni vous ni moi , pour les suivre jusqu'au bout.

Les sciences doivent leurs progrès aux méthodes rendues plus simples ; & si elles en ont fait de si lents pendant plusieurs siècles , c'est que rien n'est si difficile que de simplifier.

Avant l'usage des chiffres arabes , l'art de calculer , si nécessaire pour suivre les procédés de la nature , ne pouvoit être que très-borné. Les problèmes ne se pouvoient résoudre qu'à force de tête , & ils devenoient impossibles pour peu qu'ils fussent compliqués. Ce fut vers l'an 960 ou 970 que les chiffres arabes commencerent à s'introduire dans l'église d'Occident : on en eut l'obligation à Gerbert , depuis pape , sous le nom de Silvestre II. Mais il se passa plusieurs siècles encore , avant qu'ils fussent généralement connus.

L'algebre est aux chiffres arabes ce que ceux-ci sont aux chiffres romains : ce n'est qu'un mé-

thode plus simplifiée. Nous la devons encore aux Arabes: ce fut Léonard de Pise qui l'apporta en Italie au commencement du quinzième siècle. Elle y fit d'abord des progrès assez rapides.

Essayez de diviser deux cent quatre mille neuf cent quatre-vingt-quatre, par six cent cinquante-sept, sans exprimer ces nombres autrement que je fais; vos efforts seront inutiles, ou vous n'en viendrez à bout qu'avec une grande contention d'esprit. Au contraire si vous vous servez des chiffres arabes, la division ne sera plus qu'une opération purement mécanique; & vous trouverez d'un coup de plume ce que vous cherchez. L'expression algébrique est encore plus abrégée. Elle renferme dans un petit nombre de signes, ce qui demanderait un grand nombre de chiffres arabes. Elle dégage les calculs dont les rapports trop multipliés fatiguoient l'esprit; & par son moyen on résout des problèmes qu'il seroit difficile de résoudre autrement, on que même on ne résoudroit pas. Vous savez tout cela, Monseigneur, [\*] & je ne vous le rappelle, que pour vous faire comprendre que comme on n'a d'abord perfectionné l'art de calculer, qu'autant qu'on a imaginé des méthodes plus simples; on ne continuera de le perfectionner encore, que parce qu'on imaginera de nouveaux moyens, qui simplifieront davantage.

L'algèbre n'étoit pas au quinzième siècle telle que vous la connoissez. Les méthodes dont on

---

[\*] Mr. de Keralio avoit enseigné les mathématiques au prince.

faisoit usage, se bornoient à un certain nombre de cas, & ne fournissoient que des solutions particulieres. Les expressions algébriques n'étoient pas même encore assez simples. Ce fut au seizieme siecle, que Jean Borel, françois, plus connu sous le nom de Buteo, se servit le premier des lettres de l'alphabet; encore ne les employa-t-il que pour désigner les quantités inconnues. Après lui, François Viète, autre françois, imagina d'exprimer encore les quantités connues par ces lettres, & ce seul changement rendit le calcul plus facile & plus lumineux.

Vous concevez qu'un art est plus parfait, à proportion qu'on le réduit à un plus petit nombre de regles, à quoi on ne peut parvenir, qu'en trouvant des regles plus générales. Or, Viète, s'occupant de cette recherche, découvrit des solutions générales pour des cas, qui auparavant demandoient chacun des solutions particulieres. Toutes ses méthodes étoient simples & ingénieuses; & l'algèbre fit de si grands progrès par ses travaux, qu'on regarde ses découvertes comme le germe de celles qui ont été faites après lui.

Viète est encore le premier qui ait appliqué l'algèbre à la géométrie. A cet égard Descartes a néanmoins la gloire de l'invention, par la sagacité avec laquelle il a réussi. A la vérité, il paroît bien facile d'exprimer avec des signes algébriques des lignes & des rapports de lignes: mais le sort des méthodes, lorsqu'elles sont connues, est toujours d'étonner d'autant moins qu'elles sont plus simples; & cependant leur simplicité même est souvent ce qui avoit empêché de les découvrir. Il ne suffisoit pas de voir qu'on peut

se servir en géométrie des lettres de l'alphabet; il falloit encore savoir juger des avantages que l'analyse algébrique procureroit à cette science, & trouver des méthodes générales pour en faire l'application avec succès. C'est dans cette partie sur-tout, qu'au jugement des meilleurs mathématiciens, Descartes montre un génie supérieur. Il développa la théorie des courbes avec une sagacité singulière: il l'étendit à quantité de problèmes difficiles, que la simplicité de ses méthodes rendoit cependant faciles à résoudre: & la géométrie prenant un nouvel essor, fut propre à répandre un nouveau jour sur toutes les parties de la physique, auxquelles on l'applique. Dans le même tems la France avoit un autre géometre, qui faisoit voir presque autant d'invention que Descartes, & qui ayant imaginé des méthodes quelquefois plus simples, a mis sur la voie pour en trouver de plus générales encore. C'est Fermat, conseiller au parlement de Toulouse.

La géométrie des anciens étoit bornée par l'imperfection de ses méthodes. Comme elle étoit assujettie à procéder par une suite de raisonnemens développés, les rapports s'embarrassoient, lorsqu'ils se compliquoient à un certain point, & ils échappoient enfin à l'esprit. En effet, s'il est certain que l'évidence consiste dans l'identité, il ne l'est pas moins que l'identité ne sera sensible qu'à proportion que nous rapprocherons davantage les termes identiques, en substituant une expression abrégée à de longs raisonnemens; c'est alors qu'on verra sans peine, ou même sans effort, ce qu'on ne pouvoit pas appercevoir aupa-

savant. Tel est l'avantage de l'analyse de Descartes.

La géométrie étoit alors cultivée avec émulation. Vous comprenez que les nouvelles vues de Descartes n'ont pas peu contribué à entretenir ou même à augmenter le goût de cette étude : pour peu qu'on l'aimât, il étoit naturel de l'aimer davantage. On se trouvoit transporté dans un nouveau pays, où tout excitoit la curiosité, & où chacun se flattoit de faire des découvertes. On cherchoit donc : on imaginoit des problèmes difficiles : on se faisoit des défis : c'étoit à qui auroit l'avantage de l'invention. Le pere Merfenne, en relation avec tous les savans, & savant lui-même, avoit sur-tout le talent d'élever des questions curieuses, & d'entretenir dans les esprits cette fermentation, qui hâte les progrès des sciences.

Il est des tems où il semble que le génie devienne contagieux. Cette contagion, qui ne gagne pas dans tous les siècles, gagna de plus en plus depuis Descartes jusqu'à la fin du dix-septième, & au-delà. On inventa de nouvelles méthodes, on les généralisa, on les simplifia, on se fit encore des défis. Wallis, Grégori & Barrow se distinguèrent sur-tout dans cette carrière. Le dernier, en simplifiant une des méthodes de Fermat, fut au moment de trouver le calcul différentiel ; il ne lui restoit qu'à généraliser un peu plus. Mais cette découverte étoit réservée à Newton. C'est ainsi que l'analyse fut successivement portée à un point de perfection, où je ne crois pas que vous vouliez la suivre. Comme vous connoissez de réputation les autres grands

géomètres, je ne vous les nommerai pas, & je passe à autre chose.

Il n'y a point de repos absolu dans l'univers : tout corps se meut réellement. Ce que nous nommons repos, n'est que l'état d'un corps qui ne change pas de situation par rapport à d'autres. Le repos n'est qu'apparent.

Par-tout où nous croyons appercevoir du repos, il y a une tendance à un mouvement relatif, & tout corps qui nous paroît immobile, se mouvroit à nos yeux, si ses efforts pour se mouvoir n'étoient pas combattus par des efforts contraires. Tout ce qui se repose sur la terre, tend au centre ; & ce qui est au centre, tend à la circonférence. En un mot, toutes les parties de la matière ont une infinité de tendances en tous sens, puisqu'agissant mutuellement les unes sur les autres, chacune est attirée par toutes, & toutes sont attirées par chacune. Vous voyez par là combien dans le principe de la gravitation universelle les causes & les effets se compliquent.

Cette complication de causes & d'effets est ce que la mécanique se propose de démêler & de développer. Cette étude vaste se borne cependant à découvrir les loix du mouvement de l'équilibre ; & vous concevez que ces loix étant une fois connues, ou aura les principes de la mécanique.

Pour réussir dans ces recherches, il ne suffit pas d'observer : il est évident qu'il faut encore mesurer, calculer ; & l'analyse la plus délicate devient absolument nécessaire.

La mécanique n'a donc pu faire des progrès, qu'autant que la géométrie en a fait elle-même. Cependant

Cependant elles se suivent de si près, qu'elles marchent; pour ainsi dire, de front. Aussi les grands hommes dont j'ai déjà parlé, ont-ils cultivé l'une & l'autre en même-tems. Tachons de nous faire une idée générale de leurs travaux. Je suivrai l'ordre de leurs découvertes; & pour abrégér: je parlerai peu de leurs méprifes.

Le célèbre Galilée s'est encore distingué dans les mécaniques. Les Péripatéticiens enseignoient, comme un axiome, que la vitesse des corps graves dans leur chute est en même raison que leur pesanteur. Galilée combattit d'abord ce préjugé par une expérience. En présence d'un grand nombre de personnes que la curiosité avoit attirées, il laissa tomber du haut d'un dôme des corps de pesanteur fort inégale, & tout le monde, jusqu'aux Péripatéticiens mêmes, vit qu'il n'y avoit presque pas de différence dans le tems de leur chute.

Il y auroit eu lieu de s'étonnier, si cette expérience n'eût pas réussi: car la pesanteur d'un corps n'est que la somme des pesanteurs des parties de matiere qui le composent, & plus de pesanteur suppose seulement un plus grand nombre de parties. Or, soit qu'on prenne ces parties ensemble, soit qu'on les prenne séparément, en égale quantité, ou en quantité inégale, on ne peut pas présumer qu'elles tomberont avec plus de vitesse les unes que les autres. Dix pieces d'or, chacune d'une once, doivent certainement tomber en même-tems. Qu'on en réunisse neuf, elles n'en seront pas plus précipitées dans leur chute pour avoir été réunies. Elles n'auront donc pas plus de vitesse qu'une piece d'une once.

*Tome XI. Hist. Mod.*

Dd



Lorsque les corps n'ont pas la même densité ; la résistance de l'air met une différence sensible dans le tems de leur chute : mais vous savez que dans la machine pneumatique, la plume tombe avec la même vitesse que l'or.

Cette expérience de Galilée souleva contre lui tous les vieux professeurs ; de sorte qu'il fut contraint de quitter Pise & de se retirer à Padoue, où on lui donna une chaire.

Alors moins contrarié, il s'occupa de recherches plus difficiles, & il découvrit les loix du mouvement accéléré dans la chute des corps. Il démontra que dans les tems 1, 2, 3, 4, les espaces parcourus successivement sont 1, 3, 5, 7 ; & que tous pris ensemble, depuis le commencement de la chute, ils sont comme le carré des tems.

Il prit une longue piece de bois dans laquelle il fit creuser un canal ; & l'ayant inclinée de maniere que la lenteur du mobile lui permit de comparer le tems avec l'espace parcouru, il trouva toujours que dans un tems double l'espace étoit quadruple ; dans un tems triple, neuf fois aussi grand, &c. Cette expérience confirmoit ses raisonnemens ; & faisoit voir que le long d'un plan incliné l'accélération suit les mêmes loix que dans la direction perpendiculaire.

Pour se faire une idée plus précise du mouvement accéléré dans l'un & l'autre cas, il représenta des plans inclinés par des lignes tirées des extrémités du diamètre d'un cercle, & il représenta la direction perpendiculaire par le diamètre même. Quoique toutes ces lignes fussent inégales, il démontra que le mobile les parcourait chacune

dans le même tems, qu'il auroit employé à parcourir le diamètre.

Cette théorie le conduisit à découvrir les loix que le pendule suit dans ses vibrations. Il en vit naître, comme une conséquence, la vérité d'une observation qu'il avoit déjà faite. C'est que les vibrations d'un même pendule sont isochrones, c'est-à-dire, que les petites se font dans le même-tems que les grandes: il faut néanmoins qu'elles soient toutes assez petites.

Comparant ensuite des pendules inégaux, il découvrit que dans un même-tems le nombre des vibrations est réciproquement comme la racine quarrée de la longueur, ou autrement que le quarré de ce nombre est réciproquement comme la longueur même. Alors pour mesurer la hauteur des voûtes des églises, il n'avoit plus qu'à comparer le nombre des vibrations des lampes qui y sont suspendues avec le nombre de celles que faisoit dans le même tems un pendule d'une grandeur connue. Il en fit plusieurs fois l'expérience.

Le pendule lui servit encore à démontrer, que dans la chute des corps la vitesse n'est pas comme la pesanteur. Car deux pendules égaux, dont l'un est chargé d'un poids dix fois plus pesant, font leurs vibrations dans le même tems à peu de chose près.

Jusqu'alors on n'auroit pas imaginé qu'il fût possible de tracer la courbe que décrit un corps projeté obliquement. La chose devint facile à Galilée. Il n'eut qu'à considérer le mouvement de projection modifié par le mouvement que produit la pesanteur, dont il connoissoit les loix;

D d ij

& il trouva que cette courbe est une parabole. Cette dernière découverte lui fit sur-tout beaucoup d'honneur : mais toutes doivent lui en faire : car nous y trouvons un germe, qui en se développant peu-à-peu, développera le système du monde.

Castelli & Torricelli, disciples de Galilée, s'appliquèrent particulièrement à l'hydraulique, partie des mécaniques ; dont la connoissance est sur-tout nécessaire en Italie. Le second écrivit aussi sur les mêmes sujets que son maître, & il ajouta de nouvelles vues à la théorie des mouvemens accélérés. Mais ne voulant parler que des principales découvertes, je passe sur ces détails, pour venir à la pesanteur de l'air.

Plusieurs expériences démontroient la pesanteur de l'air. On en voyoit les effets dans les siphons, les pompes aspirantes, &c. & on leur cherchoit une autre cause dans une certaine horreur, qu'on prétendoit que la nature a du vuide. Lorsque Galilée remarqua que les pompes aspirantes n'élevent l'eau qu'à la hauteur de trente-deux pieds, il en conclut seulement que la force de la nature pour éviter le vuide est limitée, & que la colonne d'eau en est la mesure. En conséquence il faisoit du vuide avec les poids qui détachent un piston du fond d'un tube.

Galilée n'ignoroit pas la pesanteur de l'air : il montre même comment on la peut prouver. Pourquoi donc faut-il que, tenant encore au préjugé de l'horreur du vuide, il n'imagine pas que la colonne d'eau peut être soutenue par le contre poids d'une colonne d'air ? On croiroit qu'il auroit dû faire cette découverte, puisqu'il

y touchoit. C'est ainsi que Viète de proche en proche eût pu découvrir jusqu'au calcul différentiel : mais il semble qu'il y ait un terme, où les plus grands esprits s'arrêtent d'eux-mêmes, sans avoir trouvé d'obstacles.

Torricelli franchit ce terme. Pour faire l'expérience du vuide en petit, il remplit de mercure un tube de verre scellé par l'un des bouts. Il jugeoit que quelle que fût la force qui soutenoit une colonne d'eau de trente-deux pieds, elle soutiendrait également tout autre fluide ; & que le mercure pesant environ quatorze fois autant que l'eau, il se soutiendrait à la hauteur d'environ vingt-huit pouces, s'il plongeait l'orifice du tube dans un vase plein de mercure. Cette expérience ayant parfaitement réussi, Torricelli chercha la cause de ce phénomène, & soupçonna enfin que la masse d'air qui portoit sur le mercure extérieur, étoit le contre-poids qui soutenoit le fluide au dessus de son niveau. Il eût sans doute fait de nouvelles expériences pour s'assurer de cette découverte ; mais il mourut à la fleur de son âge, lorsqu'il pouvoit rendre encore de grands services à la philosophie.

L'expérience de Torricelli fit beaucoup de bruit. Le pere Mersenne, qui en fut informé le premier, en répandit la nouvelle dans Paris, où elle fut répétée ; & Paschal, alors âgé de vingt-trois ans, fit à ce sujet un traité, dans lequel il employoit le principe de l'horreur du vuide, & qui dès ce moment lui fit un nom. Ayant ensuite appris le soupçon que Torricelli avoit eu, il le vérifia en faisant l'expérience dans le vuide : car le mercure ne se soutint plus dans le tube.

D d iij

Il sentoît cependant qu'il falloit plus d'une preuve, pour combattre un vieux préjugé dont il ne s'étoit pas garanti. Il fit donc faire l'expérience de Torricelli sur le Puy-de-dome, haute montagne d'Auvergne. Or, la hauteur du mercure à mi-côte, ayant été moindre de quelques pouces qu'au pied, & moindre encore au sommet, on ne put plus douter que ce fluide ne fût soutenu dans le tube par le poids de l'atmosphère. Pascal s'en assura lui-même à Paris : car étant monté sur une tour élevée d'environ vingt-cinq toises, il trouva dans la hauteur du mercure une différence de plus de deux lignes.

Descartes au reste est le premier qui ait rejeté le principe de l'horreur du vuide. Avant que Torricelli eût formé ou communiqué ses soupçons sur la suspension du mercure, il l'avoit lui-même expliquée par le poids de l'air. Il prédit le succès de l'expérience qu'on se proposoit de faire sur le Puy-de-dome, & il pourroit bien en avoir donné l'idée à Pascal : il la revendique au moins dans une de ses lettres. Quand on pense à la sagacité de ce philosophe, on regrette qu'il ait préféré le plaisir d'imaginer à celui d'observer.

Après la découverte de la pesanteur de l'air, les loix du mouvement devinrent le principal objet des recherches des physiciens géometres. Descartes s'en étoit déjà occupé, & avoit établi pour loix générales, que le mouvement subsiste dans un corps avec la même vitesse & la même direction, tant qu'aucun obstacle ne le détruit pas, ou n'en change pas la vitesse & la direction ; que tout mouvement ne se fait de sa nature qu'en

ligne courbe, que parce que sa direction est continuellement changée par quelque obstacle; en sorte que si l'obstacle cessoit, le corps s'échapperoit par la tangente, au point où l'obstacle auroit cessé.

Ces loix sont suffisamment démontrées par l'expérience. Mais Descartes n'ayant pas réuili à découvrir les loix particulieres que la nature suit dans le choc des corps, la société royale de Londres en proposa la recherche à ceux de ses membres qui s'appliquoient à perfectionner les mécaniques. Wallis, Wren & Huyghens y travaillèrent séparément, se rencontrèrent dans les principes, & satisfirent avec le même succès à ce qu'on leur avoit demandé.

Il faut d'abord distinguer deux sortes de corps : les corps élastiques, dont la figure se rétablit après le choc dans son premier état, & les corps durs, absolument privés de ressort.

On établit ensuite pour principe général, qu'une force appliquée à mettre un corps en mouvement, lui donne une vitesse d'autant moindre, qu'il est plus grand; & qu'un corps choqué détruit dans le corps choquant, autant de mouvement que le corps choquant lui en communique.

Supposons donc qu'un corps dur, poussé avec une certaine vitesse, choque un autre corps dur en repos; la force qui étoit employée à le mouvoir seul, les meut tous deux après le choc. La quantité de masse en mouvement est donc plus grande: la vitesse commune aux deux corps est donc moindre. Elle fera, par exemple, les deux

tiers de ce qu'elle étoit avant le choc, si le corps choquant est double de l'autre.

Si un corps en choque un autre qu'il fuit & qu'il atteint, il ne le frappera qu'avec l'excès de vitesse qu'il a sur lui. Or, cet excès se partagera entre les deux, de la même manière que dans le cas où l'un des deux corps étoit en repos, c'est-à-dire, en raison des masses. Il ne reste donc qu'à répartir cet excès dans cette proportion, pour déterminer de combien la vitesse du corps choqué, sera accélérée, & de combien celle du corps choquant sera retardée : alors on aura la vitesse commune.

Enfin si ayant une inégale quantité de mouvement, ils se choquent avec des directions contraires, celui qui a le plus de mouvement détruira tout-à-fait le mouvement de celui qui en a moins, & en perdra lui-même autant qu'il en aura détruit. Car deux mouvemens égaux & directement opposés, doivent se détruire mutuellement. Le corps choquant agira donc avec le surplus qui lui reste comme sur un corps en repos; & ce surplus s'étant réparti en raison des deux masses, ils iront ensemble dans la direction du corps qui avoit le plus de mouvement.

Pour déterminer ensuite les loix, qui ont lieu dans le choc des corps parfaitement élastiques, il suffit de considérer l'effet que le ressort doit produire.

Lorsqu'un corps de cette espèce en choque un autre en repos, il le presse & en est pressé, & cette pression réciproque augmente, jusqu'à ce que de part & d'autre, les ressorts soient aussi bandés, qu'ils peuvent l'être. Or, s'ils restèrent

dans cet état de pression, sans faire d'effort pour se rétablir ; il est évident que les deux corps seroient mus dans la même direction , & que la force seroit répartie en raison des masses. Il arriveroit seulement que dans la pression réciproque, il y auroit une partie du mouvement détruite par la réaction du corps choqué : car dans ce cas, le corps choquant est comprimé par une force, qui le repousse en arriere, & qui par conséquent ralentit son mouvement. Mais cela n'arrive pas : au contraire, le ressort des deux corps se débande avec la même force, avec laquelle il a été bandé ; & comme il appuie également sur les deux, il les repousse en sens contraire, en leur distribuant la force avec laquelle il réagit.

Si les deux corps sont égaux, le corps choquant sera repoussé par la réaction du ressort, avec une force égale à celle avec laquelle il a frappé. Il s'arrêtera donc, & le corps, qui étoit en repos, sera repoussé en avant par la réaction du même ressort, & prendra la vitesse qu'avoit le corps choquant.

Dans la supposition où étant égaux, ils seroient mus l'un contre l'autre avec des vitesses égales, ils réfléchiront avec la même vitesse qu'ils avoient chacun avant le choc ; car à l'instant où le ressort se débande, il réagit sur tous deux avec la même force avec laquelle il a été bandé. Ils ne feront donc que changer de direction.

Chacun des deux ne retourne en arriere, que parce qu'il est poussé par l'autre ; & vous voyez, par conséquent, qu'il se fait entr'eux un échange de vitesse. L'un reçoit celle de l'autre, & lui



rend la sienne. Sur ce principe, vous pouvez prévoir ce qui arriveroit, s'ils se choquoient avec des vitesses inégales. On pourroit faire bien d'autres suppositions, suivant la différence des masses & des vitesses.

Si d'après ces loix on vouloit trouver ce qui arriveroit dans le choc, lorsque l'élasticité n'est pas parfaite, on chercheroit d'abord la vitesse que chaque corps acquerroit, où perdrait par le choc, en supposant que les corps qui se choquent sont absolument privés de ressort. Il faudroit ensuite doubler cette vitesse, si les corps étoient parfaitement élastiques, parce que le ressort parfait produit ou détruit autant de vitesse, que le choc même en produit ou en détruit dans les corps sans ressort. Si la force du ressort n'est pas entière, par exemple, si elle n'est que la moitié de la force parfaite, elle ne produira que la moitié de la vitesse que les corps sans ressort acquerroient ou perdroyent par le choc, & dans ce cas, on augmentera de la moitié la vitesse acquise ou perdue par le choc sans ressort. Mais c'en est assez: de plus grands détails nous meneroient trop loin; il nous suffit d'appercevoir les principes. Nous allons considérer de la même manière les recherches d'Huyghens sur les forces centrifuges.

Vous concevez qu'avec la même vitesse les forces centrales seront plus grandes, à proportion que le mobile décrira un plus petit cercle. Car puisque la courbe s'écarte alors davantage de la ligne droite, le mobile fait plus d'efforts pour s'échapper; & par conséquent, il en faut plus aussi pour le retenir. Dans ce cas, les for-

ces centrifuges & centripètes sont donc nécessairement plus grandes. Vous remarquerez de même qu'elles le sont encore plus, lorsque, dans un même cercle, un corps se meut avec une plus grande vitesse. Tout cela est facile. Mais quel est le rapport des forces centrifuges dans ces différentes suppositions? C'est ce qu'il falloit déterminer exactement, & ce que Huyghens a tenté le premier.

Dans le cas où des cercles égaux sont décrits par des corps de même masse avec des vitesses inégales, il démontra que les forces centrifuges sont comme les quarrés des vitesses, c'est-à-dire, neuf fois aussi grandes, si les vitesses sont triples. Si, au contraire, avec la même vitesse, les circonférences étoient inégales, les forces centrifuges seroient réciproquement comme les rayons; doubles, si le rayon n'est que la moitié, triples, s'il n'est que le tiers.

Huyghens ne se contenta pas d'avoir démontré ces rapports: il découvrit encore la quantité absolue de force centrifuge dans un mobile qui se meut avec une vitesse déterminée. Mais cette théorie seroit trop forte pour nous: il nous sera plus facile de nous faire quelque idée d'une autre invention de ce grand mécanicien.

Galilée, qui avoit le premier observé l'égalité de durée entre les oscillations du pendule, avoit eu dessein de s'en servir pour mesurer le tems, & en avoit fait naître l'idée à quelques astronomes. Cette recherche demandoit qu'on trouvât le moyen de perpétuer les vibrations, & de les compter, sans être obligé de les suivre continuellement des yeux. Huyghens occupé de cette

découverte, imagina de construire une horloge avec un pendule, qui en modere le rouage & qui l'assujettit à un mouvement uniforme. Il est adopté de manière que par sa partie supérieure il communique un mouvement alternatif à un aissieu, garni de deux petites palettes; & ces palettes, qui s'engrenent dans une roue, ne laissent passer qu'une dent à chaque vibration. Cette roue se meut donc aussi uniformément que le pendule, & elle règle le mouvement du rouage entier, dont toutes les parties s'engrenent les unes dans les autres. Enfin le mouvement se perpétue dans le pendule, parce que le rouage, à chaque vibration, lui en rend à peu-près la même quantité, qu'il en perd par le frottement & par la résistance de l'air. Il se meut par ce moyen jusqu'à ce que le ressort ou le poids de l'horloge cesse d'agir. Cette machine ingénieuse, devenue aujourd'hui si commune, fut découverte en 1656.

Mais si on ne connoit pas la longueur d'un pendule, on ne pourra pas juger de la durée de ses vibrations, ni s'assurer, par conséquent, d'en avoir un qui les fasse exactement dans une seconde, par exemple. Or cette longueur, comme vous le savez, n'est pas facile à déterminer. C'est que tout pendule est dans le vrai composé d'une suite de poids qui vont toujours en s'éloignant du centre de suspension. Chacun de ces poids feroit séparément ses vibrations dans des tems différens : mais forcés à se mouvoir ensemble, le plus vite hâte le plus lent, & en est retardé. S'il étoit possible de les réunir tous dans un point à l'extrémité d'une ligne mathématique,

la longueur du pendule seroit celle de cette ligne. Or, quoiqu'ils soient répandus dans toute la longueur du pendule, ils font cependant leurs vibrations, comme s'ils étoient tous concentrés en un seul point, de la même manière qu'un corps pèse comme si toutes ces parties se ramassoient dans son centre de gravité. Ce point est le centre d'oscillation qu'il falloit trouver pour déterminer la longueur du pendule : problème difficile, dont Huyghens donna la solution.



## C H A P I T R E V I I .

*De l'optique & de ses premiers progrès.*

**L**ES grands progrès de l'optique à la fin du dix-septième siècle, & la part qu'elle a eue à plusieurs découvertes astronomiques, demandent que nous nous représentions les états par où elle a passé jusqu'à Newton.

Les anciens n'avoient en ce genre que des connoissances très-bornées. Ils ont découvert la propagation de la lumière en ligne droite, & l'égalité de l'angle de réflexion avec l'angle d'incidence. Ptolomée a même connu la réfraction de la lumière, lorsque les astres sont vues à l'horizon; découverte qui étoit du ressort d'un astronome. Il en a conclu qu'on se trompe alors sur le lieu des astres, & cependant il n'a point imaginé qu'il fallût corriger les hauteurs prises. Il

dit que si les objets paroissent plus grands à l'inspection, c'est un effet du jugement de l'ame, qui les jugeant plus éloignées se les représente sous un plus grand diametre. Nous ne savons pas d'ailleurs jusqu'où il a porté ses recherches : parce que son ouvrage ne nous est connu que par quelques citations. Telles sont les connoissances des anciens sur l'optique. Ils n'avoient pas assez d'observations pour expliquer les phénomènes : aussi n'en donnent-ils que des raisons peu satisfaisantes ou même ridicules.

Il faut venir jusqu'au seizieme siecle, avant de trouver des découvertes en ce genre : encore se feront-elles bien lentement. Jean-Baptiste Porta, gentilhomme napolitain, qui mourut en 1515, ayant remarqué que les rayons qu'on laisse entrer dans une chambre obscure, par une ouverture pratiquée dans la fenêtre, peignent au-dedans les objets extérieurs, ajoute qu'il va révéler un secret dont il a toujours fait mystere : c'est qu'en mettant une lentille convexe à l'ouverture, les images sont si distinctes qu'on reconnoît parfaitement les personnes qui sont dehors. Il dit ensuite que la cavité de l'œil est une chambre obscure. Il devoit donc dire encore que le cristallin est la lentille convexe. Mais il ne fait pas cette comparaison, & quoiqu'étant médecin, il dût connoître l'organe de la vue, il s'imagine que les images se tracent sur le cristallin.

Plusieurs années après, Maurolicus de Messine, un des meilleurs géometres du seizieme siecle, connut mieux l'usage du cristallin : car il le juge fait pour rassembler les rayons sur la

réfine. Il explique même sur ce principe pourquoi les presbytes ont la vue longue & voient mal de près ; & pourquoi les myopes ont la vue courte , & voient mal de loin : & il fait voir comment le défaut des premiers se corrige avec un verre convexe , & celui des seconds avec un verre concave. Il explique encore l'image que forme un miroir concave , en représentant comment les rayons se réunissent dans les points d'un plan opposé au miroir. Cependant il n'entre dans aucun détail sur la manière dont l'image se fait dans l'œil. On soupçonne qu'il a pu être arrêté par la difficulté de concilier le renversement de l'image avec la position droite dans laquelle nous voyons les objets.

Pourquoi, demandoit Aristote, un rayon du soleil, ayant passé par une ouverture triangulaire, forme-t-il un cercle au-delà ? & pourquoi, si le soleil se trouve en partie éclipsé, ce rayon trace-t-il une figure semblable à la portion du disque qui n'est pas encore cachée ? Ce philosophe répondoit : c'est parce que la lumière, faite pour représenter le corps lumineux, en reprend la ressemblance, aussitôt qu'elle a franchi l'obstacle qui la gênoit. Il supposoit que la forme des rayons dépend de l'ouverture par où ils passent ; & par conséquent , il étoit bien loin de comprendre, comment nous voyons les objets sous toute sorte de figures.

Maurolicus a la premier expliqué ce phénomène , en considérant que chaque point de l'ouverture est le sommet de deux cônes opposés, dont l'un a sa base sur le soleil, & l'autre sur le plan qui le reçoit ; il jugeoit avec raison qu'il

doit se peindre sur le plan autant de cercles égaux qu'il y a de points dans l'ouverture, & que plus ces cercles seront grands, plus la figure qui en résultera approchera d'un cercle unique. En effet tracez l'ouverture sur le plan, & de chacun de ses points ou seulement de ceux du contour décrivez des cercles égaux; vous verrez qu'en se confondant les uns dans les autres, ils formeront tous ensemble une figure circulaire. L'explication est la même, si le soleil ne montre qu'une partie de son disque.

Le commencement du dix-septième siècle est remarquable par une découverte très-fine, faite par un homme qu'on assure avoir été fort mauvais physicien. Je veux parler de l'explication de l'arc-en-ciel.

Il y avoit long-tems qu'on avoit observé que ce phénomène est produit, lorsque des gouttes de pluie renvoient les rayons du soleil dans un certain ordre; & on en avoit inutilement cherché la raison dans la seule réflexion de la lumière.

Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, imagina de faire entrer le rayon par le haut de la goutte, de le faire réfléchir contre la partie postérieure, & de le faire sortir par le bas, d'où il arrivoit dans l'œil du spectateur. Il y avoit donc une réflexion, précédée & suivie d'une réfraction; & cela suffisoit pour expliquer l'arc inférieur, en ne le supposant que lumineux, mais il falloit encore rendre raison de l'arc extérieur & des couleurs dont ils se peignent l'un & l'autre dans un ordre renversé. Il le tenta sans succès.

Descartes

Descartes ayant soupçonné que l'arc extérieur est produit par deux réflexions dans l'intérieur de la goutte, s'en assura par l'expérience. Il vit que le rayon entre par la partie inférieure de la goutte, qu'il s'y réfléchit deux fois, & qu'il en sort par la partie supérieure. Voilà donc le second arc lumineux.

Le même philosophe expliqua encore pourquoi l'un de ces arcs est d'environ quarantedeux degrés, & l'autre de cinquante-quatre. Mais lorsqu'il voulut rendre raison des couleurs, il n'y eut autre chose que de comparer les gouttes d'eau à de petits prismes. On ne savoit pas alors que les rayons sont susceptibles de différentes réfractions, & que s'ils étoient tous également réfrangibles, comme on le supposoit, le prisme même ne paroîtroit pas coloré.

Képler, achevant de développer les idées qu'avoient eues Porta & Maurolicus, explique le premier l'usage de toutes les parties de l'œil. Il compara cet organe à une chambre obscure, dans laquelle les rayons entrent à travers un verre convexe, & la rétine devint un tableau : seulement l'œil est une chambre obscure plus composée.

Les rayons réfléchis de chaque point visible d'un objet, font dans chacun de ces points le sommet d'un cône, qui se forme & s'allonge à mesure que les rayons deviennent divergens, & qui vient appuyer sa base sur l'ouverture de la prunelle. Ils se brisent dans l'humeur aqueuse, dans le cristallin, dans l'humeur vitrée; & devenant toujours plus convergens, ils forment

*Tome XI. Hist. Mod.*

E e



un nouveau cône, dont le sommet frappe un point de la rétine.

Imaginez donc que la prunelle est la base d'autant de cônes opposés, qu'il y a de points sur l'objet; que les sommets des cônes intérieurs sont entr'eux dans le même ordre sur la rétine, que les sommets des cônes extérieurs; & que seulement cet ordre est renversé.

Lorsque tous les sommets intérieurs frappent précisément sur la rétine, la vue est distincte; parce que chacun fait exactement sur chaque fibre l'impression qu'il doit faire, & que toutes ces impressions se font ensemble dans le même ordre que les points de l'objet visible ont entr'eux. Il n'est pas nécessaire de supposer des images: car, dans le vrai, il n'y a d'images nulle part.

Si au contraire les rayons se réunissent à leur sommet en deçà ou au delà de la rétine, la vue sera confuse; parce que ceux qui viennent d'un objet, se confondront avec ceux qui viennent d'un autre point. Vous comprenez comment avec des verres concaves & convexes on corrige l'un & l'autre défaut.

Cela suffit pour expliquer les sensations distinctes & confuses de la vue. Mais si on eût demandé à Képler comment nous voyons les objets dans une position droite, comment nous appercevons des grandeurs, des distances, &c, il n'en eût pas su rendre raison. On voit même que l'image renversée, qu'il observoit au fond de l'œil, l'embarrassoit beaucoup; & qu'il eût bien voulu la pouvoir redresser.

Le télescope de Galilée étoit composé d'un

objectif convexe & d'un oculaire concave. Képler jugea que deux verres convexes produiroient plus d'effet; qu'à la vérité les objets paroitraient renversés; mais qu'on les verroit plus éclairés & plus grands, & que d'ailleurs on pourroit les redresser avec un troisieme verre convexe. Il s'en tint cependant à la théorie, & ce n'est que quelques années après sa mort, qu'on a construit des télescopes à deux & à trois verres convexes.

Le télescope à trois verres a deux oculaires. Il a l'avantage de redresser les objets: mais il les représente un peu courbes vers les bords, & il est fort sujet aux couleurs de l'iris. Pour corriger ces défauts, on chercha une autre combinaison de verres; & on fit des télescopes à trois oculaires convexes. Ces derniers sont les meilleurs.

Ce microscope simple a été trouvé par hasard dans le même tems que le télescope. C'est une lentille d'un foyer très-court, ou une sphere d'un petit diametre. Le composé a une lentille pour objectif, & un verre convexe pour oculaire. Il a été connu plus tard.

Les effets de la lumière dans les télescopes & dans les microscopes, méritoient d'exciter la curiosité des mathématiciens. Ce fut une source de découvertes pour Képler, qui ne contribua pas moins aux progrès de la dioptrique qu'à ceux de l'astronomie.

Il fait voir que les verres plans convexes réunissent les rayons parallèles à leur axe, à la distance du diametre de la sphere, dont leur convexité est une portion, & que ceux qui sont

Ee ij

également convexes des deux côtés, les réunissent à la distance du demi-diamètre. Ce point, où les rayons parallèles se réunissent; est ce qu'on nomme le foyer d'un verre lenticulaire.

Puisque les rayons parallèles se réunissent au foyer, ceux qui partent du foyer, doivent devenir parallèles. S'ils viennent d'un point entre le foyer & le verre, ils resteront divergens, mais moins que s'ils n'eussent pas éprouvé une réfraction. Enfin s'ils arrivent d'un point placé au delà du foyer, ils deviendront convergens au sortir du verre; & ils se réuniront dans un point plus rapproché, lorsque l'objet lumineux sera plus loin; & au contraire dans un point plus éloigné, lorsque l'objet sera plus près.

Prenez l'objectif de votre lorgnette, & placez-le entre votre bougie & une feuille de papier; vous verrez la flamme se peindre renversée. Vous pouvez expliquer ce phénomène avec Képler.

Les rayons, qui partent d'un des points de l'axe du verre de votre lorgnette, se répandent sur la surface du verre, ils se rompent en le traversant, & devenus convergens ils se réunissent dans un autre point de ce même axe. Or, si de chaque point de l'objet, vous imaginez des lignes qui coupent l'axe dans le centre du verre, elles vous représenteront l'axe même des cônes, formés par les faisceaux de rayons, & opposés à la base; & vous comprendrez comment les sommets s'arrangent sur le papier dans un ordre renversé, & peignent la pointe de la flamme en bas. Vous remarquerez encore qu'à mesure que vous éloignez la bougie, vous êtes

obligé d'approcher le verre du papier, & que la distance de l'image au verre diminue, comme la grandeur de l'image. Ainsi, lorsque les objets à une médiocre distance s'éloignent ou s'approchent, le point de réunion est plus près ou plus loin; mais lorsqu'ils sont très-éloignés, le point de réunion est toujours au foyer des rayons parallèles, parce que la divergence des rayons s'évanouit.

Pour concevoir ensuite les effets des télescopes & des microscopes, il faut remarquer, avec Képler, que nous ne saurions voir distinctement les objets, lorsque les rayons qui viennent à notre œil, sont convergens; car ils se réuniroient en deçà de la rétine; & comme ils n'y arriveroient qu'après s'être dispersés, ils n'y formeroient que de petits cercles ronds qui se confondroient les uns avec les autres. Il est donc nécessaire que les rayons soient au moins parallèles à l'axe de l'œil, ou même un peu divergens.

Si vous présentez un verre convexe à un objet fort éloigné, l'image de cet objet se peindra au foyer des rayons parallèles, parce qu'alors la divergence est nulle. En pareil cas, votre œil placé entre le foyer & le verre, ne recevrait que des rayons convergens & n'auroit qu'une vue confuse. Mais si, sans éloigner l'œil, vous faites passer les rayons par un autre verre qui soit concave, vous changerez leur première direction. Alors devenus un peu divergens, au lieu de se réunir au foyer de l'objectif, ils iront se réunir sur votre rétine. L'objet, vu sous un plus grand angle, vous paroîtra plus grand. Vous le verrez même plus distinct & plus éclairé

E c ii j

parce qu'il enverra une plus grande quantité de rayons dans votre œil. Voilà précisément l'effet que produit le télescope de Galilée.

Dans les télescopes à deux verres convexes, l'oculaire est placé de manière qu'il a son foyer au foyer de l'objectif ; & par conséquent au lieu où l'objectif peint une image renversée de l'objet [\*]. Cette image devient donc l'objet de l'oculaire même : c'est elle que vous regardez par ce second verre ; or , puisqu'elle est au foyer , les rayons qui partent de chacun de ces points , deviennent en se rompant dans l'oculaire , parallèles ou médiocrement divergens ; & ils vont peindre sur la rétine une autre image , qui étant dans la même situation que l'objet , le doit faire paroître renversé.

Votre bougie vous paroîtra renversée , si vous la regardez à travers un verre convexe , tenu à une certaine distance de l'œil. C'est qu'en effet vous ne regardez pas la bougie , mais son image renversée qui est entre votre œil & le verre. Or , la même chose arrive , quand on regarde par l'oculaire convexe d'un télescope. Vous comprenez que d'autres verres convexes peuvent redresser cette image , & vous faire appercevoir les objets dans leur vraie position.

Quant à l'apparence de grandeur , sous laquelle les verres convexes représentent les objets , le microscope la rend surtout sensible. Mettez une mouche un peu au-delà du foyer

---

[\*] Quoiqu'il n'y ait point proprement d'image , on est forcé , pour abrégé , de parler comme s'il y en avait.

d'une lentille , à treize lignes , par exemple , si le foyer est à un pouce ; il se formera à treize pouces de l'autre côté , ou environ , une image douze fois aussi grande que la mouche. Or , c'est cette image que vous regardez par l'oculaire convexe , & cet oculaire la grossit encore.

Pour expliquer parfaitement tous ces phénomènes , il falloit découvrir la loi que suivent les réfractions de la lumière : mais Képler ne l'a connue qu'à peu près. Il remarqua qu'en passant d'un milieu plus dense dans un plus rare , le rayon s'écarte de la perpendiculaire ; & qu'il s'en approche , en passant d'un plus rare dans un plus dense. Il observa même , que lorsqu'il tombe avec une certaine obliquité sur une surface plane de verre , il se brise de manière qu'en sortant il se trouve parallèle à la surface ; & que si l'obliquité augmente encore , il réfléchit au lieu de pénétrer dans le verre. Enfin , il remarqua , que lorsque l'angle d'incidence ne passe pas trente degrés , l'angle de réfraction , qui se fait dans le verre , en est le tiers à peu de chose près , & cette dernière observation est le fondement de toute sa théorie.

Cette approximation ne suffisoit pas. Il falloit déterminer avec précision le rapport des deux angles , & découvrir une loi générale pour tous les cas. Celle de Képler étoit particulière aux rayons qui passent de l'air dans des surfaces sphériques , semblables aux verres des télescopes , & ce n'étoit qu'un à peu près.

C'est Descartes qui trouva longtems après le rapport des deux angles , & qui en donna la démonstration. Il est vrai cependant que Snellius ,

E e iv

inathématicien hollandois, avoit fait cette découverte avant lui : mais il pouvoit n'en avoir pas connoissance. Quant à la cause des réfractions de la lumière, Descartes & d'autres tenterent inutilement de la découvrir, parce qu'ils ne raisonnaient que d'après des hypothèses.

Depuis le milieu du dix-septième siècle, la dioptrique & la catoptrique continuerent à être fort cultivées. On s'appliqua sur-tout à perfectionner les télescopes, les microscopes, les miroirs ardents, & la théorie de la lumière. Cependant si on connoissoit les loix qu'elle suit en se brisant, & se réfléchissant; on n'avoit pas encore imaginé ce qui lui arrive, lorsqu'elle ne fait qu'effleurer certains corps. Ce fut en 1666, que le pere Grimaldi découvrit dans les rayons une nouvelle propriété, qui étonna d'autant plus, qu'elle mettoit en défaut tous les principes connus. Ayant présenté dans une chambre obscure un cheveu à un rayon de lumière, il fut d'abord frappé de la longueur de l'ombre; & il s'assura bientôt que le rayon, s'étant partagé, avoit un peu fléchi de côté & d'autre, au lieu de continuer en ligne droite. Newton a depuis confirmé cette inflexion de la lumière, & en a beaucoup varié les expériences.

Pourquoi voit-on les objets derrière un miroir ? pourquoi paroissent-ils plus près & plus petits, si le miroir est convexe ; plus grands & plus éloignés, s'il est concave ? En un mot, d'après quel principe peut-on déterminer en général le lieu apparent des objets, vus par réflexion, ou par réfractions ? Voilà des questions qui furent agitées.

Il me semble qu'on peut répondre, que nous jugeons des lieux apparens d'après les habitudes, que nous avons prises en jugeant des lieux réels. Lorsque je vous vois, par exemple, derrière le miroir, c'est que j'ai appris à vous voir dans la direction & dans la distance où vous me paraissez, & que les rayons réfléchis agissent sur ma rétine de la même manière, que si vous étiez en effet dans cette direction & dans cette distance. Un verre lenticulaire rapproche, éloigne, grossit, diminue. Suffit-il de mesurer des angles pour en trouver la raison ? C'est à quoi les mathématiciens se bornent. Cependant ils ne donneront point de réponses satisfaisantes, tant qu'ils négligeront de considérer les habitudes de voir que nous avons contractées dès l'enfance. Il n'est pas douteux qu'il ne faille avoir égard à ces habitudes, comme à l'action des rayons. Mais on n'avoit pas encore assez réfléchi sur la part que les jugemens de l'ame ont aux phénomènes de la vue.

---

## C H A P I T R E V I I I .

### *Grandes découvertes.*

LES découvertes dont j'ai parlé dans les derniers chapitres, ne sont que des recherches préliminaires à de plus grandes découvertes, auxquelles on ne pouvoit arriver, qu'autant que l'astronomie, la géométrie, la mécanique &



l'optique, de plus en plus perfectionnés, continueroient à se donner des secours mutuels, toujours plus grands. Il nous reste à jeter un coup d'œil général sur les derniers progrès de ces sciences, & à les suivre jusqu'où Newton les a laissées.

Les deux principaux élémens de la théorie d'une planète, sont la position de ses nœuds, & l'inclination de son orbite à l'écliptique. Sans ces observations, il seroit impossible d'en déterminer le cours. Or, pour avoir ces élémens, lorsqu'il s'agit d'une planète inférieure, il suffit de l'observer sur le disque du soleil, & de tracer sa route, en remarquant sur-tout l'instant & le lieu de son entrée & de sa sortie. Car cette portion de l'orbite fera trouver l'angle qu'elle fait avec l'écliptique; & le lieu où elle la coupe.

Mais le passage de mercure sur le disque du soleil arrive rarement dans un siècle, & celui de vénus est encore plus rare. Il étoit même difficile, avant la découverte des télescopes, d'observer la première de ces planètes, & de ne pas la confondre avec quelques taches du soleil. Képler, lui-même y avoit été trompé en 1607, & avoit cru voir mercure, lorsqu'il n'avoit vu qu'une tache. Il reconnut son erreur, & après avoir fait de nouvelles observations, il prédit en 1620 le passage de mercure sur le soleil pour le 7 novembre 1631. Il mourut précisément l'avant-veille, avec le regret, sans-doute, de n'avoir pu vérifier son calcul.

Il ne s'étoit pas trompé. Tous les astronomes attendoient avec impatience le moment de faire cette observation: mais Gassendi paroît être ce-

lui à qui elle réussit le mieux. Cependant les nuages ne lui permirent de voir mercure, que lorsqu'il étoit assez avancé sur le disque. Il le prit même d'abord à la petitesse pour une tache ; car il s'attendoit à le trouver d'une ou de deux minutes de diamettre apparent. Cependant il le reconnut bientôt à la rapidité de son cours ; il en détermina la route sur le disque ; il corrigea de quelques minutes les observations de Képler ; & ayant mesuré le diamettre apparent , il l'estima de vingt secondes. Il conjectura dès-lors que celui de vénus n'excéderoit pas de beaucoup une minute , ce qui fut vérifié quelques années après.

Képler avoit aussi annoncé pour la même année le passage de cette planete sur le soleil. Il n'eut pas lieu, ou s'il arriva, ce fut pendant la nuit , & il ne fut pas visible en Europe. Sur la parole de Képler, on ne l'attendoit plus de tout le siècle. Mais cet astronome n'y avoit pas fait assez attention : car d'après ses tables mêmes, il devoit arriver le 4 décembre 1639. Cette méprise fut aperçue par Horoxes, jeune astronome anglois, qui prédit le passage de vénus, & qui l'observa jusqu'au coucher du soleil. Quoique son observation eût été courte, il détermina mieux qu'on n'avoit encore fait, la position des nœuds d'autres élémens du mouvement de cette planete. Depuis 1639 on n'a pu observer ce phénomène qu'en 1761.

Jusqu'alors on n'avoit eu d'autre objet dans les observations, que de perfectionner la théorie des planetes inférieures. Depuis, c'est-à-dire, en 1691, Halley, grand astronome anglois, a démontré qu'on en peut faire usage pour détermi-

ner la parallaxe du soleil , & favoir à un cinq-cen-tieme près, la distance où nous sommes de cet astre. Il suffit pour cela d'observer de deux endroits , tels qu'il les désigne , la durée du passage de vénus sur le disque. Mercure ne seroit pas si propre à cette observation , parce qu'ayant un mouvement plus rapide , deux observateurs , placés dans deux lieux différens , ne trouveroient pas assez d'inégalité dans la durée de son passage.

En 1655 on fit de nouvelles découvertes dans le ciel. Huyghens , qui avoit fort perfectionné les verres des télescopes , apperçut que ces deux globes , que Galilée avoit cru voir des deux côtés de saturne , sont un anneau , & il s'en assura en suivant ce phénomène dans tous ses aspects.

Cette découverte lui en fit faire , la même année , une autre , celle d'un des satellites de saturne , le quatrième. Ce fut pour ce grand homme , un des plus savans en géométrie , & des plus ingénieux en mécanique , une occasion de faire un système , qui prouve combien les meilleurs esprits ont de la peine à se tenir en garde contre les mauvaises manieres de raisonner , quand elles sont autorisées depuis plusieurs siècles. Parce qu'il n'y a que six planetes principales , que ce nombre est appelé parfait par les mathématiciens , & que son satellite de saturne , joint avec notre lune aux quatre de jupiter , complettoit le nombre de six ; il s'imagina que le nombre des planetes du second ordre étoit complet , & qu'il n'en falloit pas chercher davantage. Mais Cassini découvrit les quatres autres quelques années après.

Cassini est encore célèbre pour avoir découvert

la rotation de jupiter & de mars sur leur axe , & sur-tout pour avoir donné la théorie des satellites de jupiter : entreprise dans laquelle on avoit échoué jusqu'alors , & dont les meilleurs astronomes commençoient à désespérer. Louis XIV. l'attira en France.

Je ne parle pas de plusieurs inventions qui ont rendu les observations plus exactes & plus précises : telles que l'application qu'a fait depuis , Picard , du télescope au quart de cercle , & le micrometre imaginé pour mesurer le diametre apparent des astres , & perfectionné depuis. Je remarque seulement que plus on a perfectionné la théorie de jupiter & de saturne , plus on a été convaincu que le système de Copernic est le véritable , & que les deux analogies de Képler sont les loix de la nature. Car chacune de ces planetes avec ses satellites est une image du grand système solaire.

En observant ; on trouve souvent ce qu'on ne cherchoit pas , & ce qu'on ne se seroit jamais flatté de trouver. Comment imaginer , par exemple , qu'on déterminera le tems , que la lumiere emploie pour venir du soleil jusqu'à nous ? C'est cependant une découverte qui a été faite , lorsqu'on ne songeoit qu'à perfectionner la théorie des satellites de jupiter.

Quand la terre , passant entre le soleil & jupiter , est au point où l'éclat des rayons n'empêche pas de voir la planete , on observe que les émersions du premier satellite hors de l'ombre arrivent plus tard , à mesure que la terre avance vers le point où le soleil & jupiter sont en conjonction , & ce retardement est enfin de quinze à

seize minutes. Quand, au contraire, la terre retourne de la conjonction à l'opposition, les émersions se font toujours plus tôt, & les dernières qu'on peut observer, anticipent de quinze à seize minutes. On s'assure d'autant plus de cette observation, que les éclipses de ce satellite sont très-fréquentes, puisqu'il achève sa révolution en moins de quarante-deux heures & demie.

De ce fait, reconnu par tous les astronomes, Cassini conclut d'abord que la lumière emploie plus de seize minutes à traverser le diamètre de l'orbite : je dis plus de seize, parce que la corde qui aboutit aux deux points, où l'on commence, & où l'on finit d'observer, est plus courte que le diamètre. En effet, cette différence qui croît à mesure que la terre s'éloigne, & qui décroît régulièrement à mesure qu'elle se rapproche, ne prouve-t-elle pas que le mouvement de la lumière est progressif ?

Cassini cependant rejeta bientôt cette conséquence, considérant que si elle étoit vraie, la même inégalité auroit lieu dans les éclipses des autres satellites. Or, il ne la trouvoit pas la même, & encore remarquoit-il à cet égard beaucoup de variété d'un satellite à l'autre. Leurs éclipses ne lui paroissoient sujettes ni aux mêmes accélérations, ni aux mêmes retardemens. Mais ces observations sont si délicates, qu'il faut des années, avant d'être assuré de les avoir faites avec assez de précision.

Maraldi donnoit encore de la vraisemblance au raisonnement de Cassini, son oncle. Si cette inégalité, disoit-il, provenoit du mouvement progressif de la lumière, les éclipses des satellites se-

roient tour-à-tour accélérées, suivant que jupiter iroit tour-à-tour de son aphélie à son périhélie. Or, ajoutoit-il, on ne remarque pas qu'en pareil cas le plus grand & le moindre éloignement de jupiter retarde & accélère le moment des éclipses. Ce même astronome paroissoit encore prouver son sentiment par des observations, d'après lesquelles l'inégalité paroît moindre pour le premier satellite que pour les autres.

D'après l'accélération & le retardement des éclipses, Roëmer avoit aussi jugé que le mouvement de la lumière est progressif; & c'est contre lui que Cassini combattoit un sentiment qu'il avoit abandonné. Halley se joignit à Roëmer. Il avoit perfectionné la théorie des satellites de jupiter. Il rapporta des observations, qui prouvent que l'inégalité est la même pour le second & pour le troisième que pour le premier.

Il faut considérer que de tous les satellites, le premier est celui qui se meut le plus régulièrement, & dans lequel on peut par conséquent démêler cette inégalité avec plus de précision. Le mouvement des autres est moins régulier & leur entrée dans l'ombre est si lente, que le vrai moment de leur immersion n'est pas facile à déterminer. Il ne faut donc pas s'étonner, si les plus habiles astronomes ont eu d'abord de la peine à s'accorder, & si le mouvement progressif de la lumière étoit encore un problème à résoudre au commencement de ce siècle.

Pound, observateur exact, a enfin levé tous les doutes à ce sujet. Il s'assura par des observations continuées pendant plusieurs années, que l'inégalité est non-seulement la même pour tous

les satellites ; mais encore qu'elle a lieu, lorsque jupiter va à son périhélie, & revient à son aphélie. Les difficultés de Cassini & de Maraldi ne subsistent donc plus.

La découverte du mouvement progressif de la lumière a depuis été confirmée par une autre découverte, plus fine encore, & à laquelle elle a conduit. Quoique celle-ci soit bien postérieure, puisqu'elle n'a été faite que vers 1725, je crois devoir la rapprocher de la première. Il s'agit de la cause de l'aberration des fixes, la plus grande preuve de sagacité qu'aucun astronome ait jamais donnée. Bornons-nous à nous en faire une idée, & contentons-nous des résultats.

Lorsque Copernic eut tiré la terre du repos, où elle étoit depuis Ptolomée, les astronomes en prouverent le mouvement d'après l'analogie, & d'après l'explication simple des phénomènes. Comme il eût été à désirer d'en avoir une preuve plus directe, ils la cherchèrent dans la parallaxe des fixes. Cette parallaxe est l'angle sous lequel, d'une étoile on verroit le demi-diamètre de l'orbite de la terre [\*]. Si elle est sensible & que la terre se meuve en effet, autour du soleil, il faut nécessairement que les fixes paroissent changer de situation par rapport au zénith & par rapport au pôle.

Pour le comprendre, imaginons que les fixes sont à une distance qu'il est facile de mesurer, & dans

---

[\*] Cette parallaxe est celle qu'on nomme annuelle. La parallaxe diurne est celle qui a pour base le demi-diamètre de la terre.

dans cette supposition élevons une ligne perpendiculaire sur le centre du plan de l'écliptique. Pendant la révolution périodique de la terre, nous tournons autour de cette ligne ; & puisque nous ne nous appercevons pas de ce mouvement ; ce sont les fixes ; que je suppose peu éloignées ; qui doivent nous paroître tourner dans le ciel.

Si de votre œil vous tirez une ligne par une de ces étoiles placée dans la perpendiculaire au plan de l'écliptique, cette ligne formera par son mouvement deux cônes opposés au sommet dont l'un aura sa base sur le plan de l'écliptique ; & l'autre la sienne sur le petit cercle décrit dans le ciel. Sur quoi vous remarquerez qu'en regardant cette étoile le long de cette ligne ; le point du cercle où vous la verrez sera toujours directement opposé au point où vous serez dans l'orbite de la terre. Si vous voulez observer de la même manière un autre endroit du ciel, vous n'avez qu'à incliner la perpendiculaire & avec elle les deux cônes ; vous continuerez de remarquer le même phénomène ; avec cette seule différence que l'étoile décrira une ellipse : mais elle vous paroitra toujours dans un point opposé à celui où vous êtes.

D'après le mouvement apparent de cette étoile ; vous pourrez juger du mouvement réel de la terre ; comme je jugerois des tours que vous avez faits dans votre cabinet ; si je savois seulement les différentes situations que les objets immobiles ont eues successivement avec votre zénith, qui se promenoit le long du plancher.

Un pareil phénomène dans le ciel seroit donc

*Tome XI. Hist. Mod.*

F f



une démonstration du mouvement de la terre ; & on le découvreroit, si les fixes avoient une parallaxe sensible ; parce qu'alors elles feroient par rapport au pôle ou au zénith dans des situations qui varieroient sensiblement.

Mais si, vu la distance où elles sont de nous, l'orbite de la terre n'est qu'un point, elles n'ont plus de parallaxe. Les deux lignes, qui avec le diamètre de l'orbite auroient dû former un triangle, se confondent alors avec la ligne élevée sur le centre du plan de l'écliptique, & les trois n'en font qu'une. Dans ce cas, le seul mouvement réel de la terre ne peut plus produire de mouvement apparent dans les fixes ; & nous devons les voir dans le même repos, que si nous étions sur le soleil.

Il y a dans les fixes des mouvemens apparens, qu'on nomme aberrations, parce que jusqu'à Bradley on n'en a pas connu la cause. Si ces aberrations faisoient toujours voir l'étoile à l'extrémité de la ligne, où la révolution de la terre la devoit faire appercevoir, on en reconnoitroit la cause dans le mouvement de la terre. Mais cela n'est pas. L'étoile au contraire, est toujours dans les points, où elle ne devoit pas être ; cependant il est à craindre que la ressemblance de ces aberrations avec les ellipses que nous venons de décrire, n'occasionne des méprises.

Depuis qu'on observe les cieux avec de meilleurs instrumens, on y a découvert tant de petites irrégularités, qu'il est bien difficile de décomposer tous ces mouvemens apparens, & d'en séparer ceux qui peuvent être produits par la révolution périodique de notre globe. La chose

est d'autant plus difficile, que la parallaxe des fixes, si elles en ont, est peu sensible; & que par conséquent les changemens de situation sont bien petits pour être observés, & suivis avec toute la précision nécessaire.

Galilée a le premier imaginé des moyens pour trouver cette parallaxe, & après lui plusieurs astronomes l'ont cherchée: mais leurs résultats ne sont point tels qu'ils devroient être, & même ils ne s'accordent pas; de sorte qu'on n'en peut rien conclure.

En 1725 Bradley, professeur d'astronomie à Oxford, tenta cette entreprise. Il fit ses observations avec un soin & une sagacité singulière. Mais il ne découvrit que des variations toutes différentes de celles que la parallaxe devoit produire. Cependant ce ne sont pas des aberrations, comme on l'avoit cru jusqu'à lui. Ce sont des mouvemens réguliers: l'étoile paroît décrire une petite ellipse; & ce phénomène peut avoir trompé des astronomes, qui auront cru y trouver une preuve de la parallaxe des fixes.

C'étoit déjà une chose assez fine que de découvrir ces petites ellipses, de démêler qu'elles sont différentes de celles que la révolution seule de la terre pourroit faire paroître, & de remarquer que l'étoile paroît toujours dans un autre point que celui où l'on auroit dû la voir, si son apparence étoit seulement l'effet de la révolution périodique. Mais il étoit bien ingénieux d'imaginer d'en trouver la cause dans le mouvement annuel de la terre, combiné avec le mouvement progressif de la lumière: & vous concevez que, pour développer cette idée, Bradley a dû

Ff ij

employer une théorie subtile, dans laquelle nous ne le pouvons pas suivre.

Si la terre étoit en repos, ou si la lumière arrivoit dans l'instant, le spectateur verroit toujours l'étoile immobile au même point; parce que la lumière viendrait toujours à lui directement de ce point, & que sa sensation retourneroit par la même ligne à l'étoile. Mais dès que la lumière a un mouvement progressif, & que la terre se meut avec une vitesse qui a un rapport sensible à celle de la lumière; ces deux mouvemens combinés doivent faire paroître l'étoile suivant une autre direction dans un autre point du ciel.

Pour rendre d'abord la chose sensible, tenez un plomb suspendu au dessus d'une feuille de papier: si pendant que vous le laissez tomber perpendiculairement; vous donnez à la feuille un mouvement horizontal, vous verrez que par rapport à cette feuille, le plomb paroitra se mouvoir obliquement, décrire la diagonale d'un parallélograme. L'apparence sera donc la même que si la feuille eût été immobile, & que le plomb eût obéi tout à la fois à deux forces qui l'auroient poussé en même-tems, l'une suivant la direction perpendiculaire, & l'autre suivant la direction horizontale. Or, si vous vous représentez le rayon par le plomb qui tombe, & si vous supposez que votre œil est le point de la feuille, qui, mu horizontalement, va rencontrer le plomb; vous sentirez que vous devez voir l'étoile suivant une direction oblique, & par conséquent dans un autre lieu que celui où elle est.

Pour donner à cette preuve sensible un tour plus géométrique, supposons que votre œil soit placé au point A, de l'orbite C de la terre, que l'étoile que vous observez soit au point C, & qu'ayant tiré la ligne AB, tangente de l'orbite de la terre au point A, votre vitesse suivant la direction AB, soit à celle de la lumière comme la tangente AB, est à la distance de l'étoile CA.



Dans cette supposition, si la particule de lumière, qui part de l'étoile C, étoit portée dans votre œil, suivant les deux directions & les deux vitesses CA & BA, elle parcourroit une diagonale semblable à DA; car c'est la loi qui suit tout corps, lorsqu'il est mu par deux forces, dont les directions forment un angle. Dans ce cas, vous verriez donc l'étoile en D, suivant la direction AD.

Mais que la particule de lumière soit portée suivant les deux directions & les deux vitesses CA & BA, ou que n'ayant que la direction & vitesse CA, votre œil aille la rencontrer suivant la direction & la vitesse AB, le résultat des directions & des vitesses combinées sera toujours le même. Dans le second cas, comme dans le premier, vous verrez donc l'étoile suivant la direction de la diagonale du parallélogramme CABD.

Dès que le rayon vient à vous obliquement, vous le rapporter obliquement, il ne peut plus retourner de votre œil à l'étoile, il se dirige un peu à côté. Votre rayon visuel fait donc un

F f ij

angle avec une ligne, qui seroit tirée directement à votre œil ; & tournant autour de cette ligne à mesure que vous êtes transporté dans l'orbite de la terre, il décrit une petite ellipse, que l'étoile paroît elle-même décrire.

Cette ellipse est la base d'un cône, dont le sommet est dans votre œil. Mais puisque attendu la distance, l'orbite de la terre n'est qu'un point, cette même orbite est, ainsi que votre œil, le sommet du cône ; & votre rayon visuel a décrit ce cône de la même manière, que si partant du centre du plan de l'écliptique, il avoit eu le même mouvement autour de la ligne dirigée à l'étoile.

Vous pouvez donc remarquer actuellement la différence qui se trouve entre ces dernières ellipses, & celles que nous avons tracées plus haut, lorsque nous supposions que les fixes ont une parallaxe sensible. Les unes se forment avec un seul cône, les autres se forment avec deux ; & par conséquent, pendant que la terre se meut dans son orbite, il faut qu'à chaque instant où vous observez l'étoile, le point auquel vous la rapportez dans les unes, soit tout différent de celui où vous la rapportez dans les autres.

Cette théorie ingénieuse & subtile, qui explique parfaitement toutes les apparences de l'aberration des étoiles, a été reçue avec applaudissement de tous les astronomes, & s'est toujours trouvée conforme aux observations. Vous voyez qu'après avoir cherché dans la parallaxe des fixes, une preuve directe du mouvement de la terre, on l'a trouvée dans les aberrations, ou on ne la cherchoit pas. Cette théorie démon-

tre également le mouvement progressif de la lumière. Les calculs de Bradley, s'accordent même avec ceux qu'on avoit déjà faits : car, selon lui, elle emploie environ huit à neuf minutes à venir du soleil à nous.

Tels ont été les progrès de l'astronomie. Il nous reste à considérer comment ils ont contribué à ceux de la géographie.

Les Grecs avoient laissé la géographie dans un état bien imparfait. Vous pouvez juger ce que c'étoit que leurs cartes, puisqu'Hypparque, qui florissoit entre 168 & 229 avant Jésus-Christ, est le premier qui ait imaginé de déterminer la position des lieux par la longitude & par la latitude.

Vous savez qu'on a les longitudes par l'intervalle qui s'écoule entre les tems, où de deux lieux, placés sous différens méridiens, on observe un même phénomène dans le ciel. C'est que l'angle que forment les plans des deux méridiens donne la distance qu'on cherche, lorsque sa valeur est connue par le tems que le soleil met à passer d'un méridien à l'autre. Hypparque, qui vraisemblablement a le premier connu ce moyen de juger des longitudes, se servoit des éclipses de lune : mais comme il n'avoit pas de mesures exactes du tems, & que ces éclipses sont fort rares, il n'a pas pu ne pas tomber dans bien des méprises.

Environ deux cent cinquante ans après, Ptolomée travailla sur les principes d'Hypparque. Ses cartes sont même les premières où la longitude & la latitude ont été marquées. Cependant, comme les observations lui manquoient

presque toujours, il a été obligé de juger de la position des lieux, d'après des moyens très-sujets à erreur. Les astronomes étoient alors fort rares, & on ne connoissoit encore qu'une très-petite partie de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe. Ce qu'on doit sur-tout à Ptolomée, c'est d'avoir le premier donné les principes géométriques de la construction des cartes de géographie, & des diverses projections propres à représenter la terre en tout ou en partie.

Depuis les progrès de l'astronomie dans le dix-septième siècle, la géographie en pouvoit faire également; & elle en fit en effet de rapides, principalement par les travaux de l'académie des sciences. Il y avoit alors d'habiles astronomes dans toute l'Europe. L'horloge d'Huyghens étoit une mesure exacte du tems; & les satellites de jupiter, dont la révolution est si courte que chaque jour quelqu'un d'eux s'éclipse, offroient, par leurs immersions & leurs émersions, des phénomènes instantanés, qui sont bien plus propres à déterminer les longitudes que les éclipses de la lune & du soleil. Les tables du mouvement de ces satellites, que Cassini avoit construites, dispensoient même d'un second observateur: car il suffisoit d'observer le moment de l'immersion ou de l'émergence, vue dans le lieu dont on vouloit avoir la longitude, avec le moment marqué par Cassini pour le lieu d'où il avoit observé.

Ces moyens sont suffisans sur terre: mais pour les progrès de la navigation, il faudroit pouvoir prendre les longitudes sur mer.

On a sur mer assez exactement l'heure du lieu

où l'on est. Il ne resteroit qu'à la pouvoit comparer avec celle du lieu d'où l'on est parti ; puisque la différence entre l'une & l'autre donneroit la différence en longitude. Si le mouvement de l'horloge n'étoit pas altéré par celui du vaisseau , il suffiroit de s'être embarqué avec une horloge, qu'on auroit réglée sur le midi avant son départ. Mais le pendule même, qui doit régler le rouage, le déränge ; parce qu'il ne peut plus faire ses oscillations dans des tems égaux. Huyghens, jaloux de remédier à cet inconvénient, en chercha long-tems le moyen, & crut enfin l'avoir trouvé. Il publia dans les journaux de Leipfick de 1693, qu'il pouvoit faire décrire au pendule une courbe, avec laquelle il lui conserveroit, même sur mer, le mouvement le plus égal. Malheureusement il mourut peu de tems après avec son secret.

S'il étoit possible d'observer d'un vaisseau les satellites de jupiter, on n'auroit pas lieu de regretter la découverte que Huyghens peut avoir faite. C'est ce que la longueur des télescopes & leur peu de champ ne permettent pas à un observateur toujours troublé par l'agitation de la mer. Vous avez vu comment Maupertuis, après avoir remarqué ces défauts des horloges & des télescopes, propose de prendre en mer les longitudes, en observant le moment où la lune fait un triangle avec deux étoiles fixes. En effet, ce seroit un phénomène, qu'on pourroit voir à l'œil nu, ou du moins avec une lunette courte & d'un grand champ. Mais, comme il le reconnoit, cette méthode ne sera praticable, que lorsque la théorie de la lune aura été perfection-



née. On a depuis peu imaginé une horloge, avec laquelle on peut prendre ces longitudes sur mer.

La connoissance de la grandeur de notre globe est sans doute nécessaire à la géographie ; & vous savez qu'elle ne l'est pas moins, pour s'assurer du vrai système du monde. On crut qu'il suffisoit de mesurer un degré du méridien, parce qu'on supposoit alors la terre parfaitement sphérique. Picard en fut chargé par l'académie, & il y travailla pendant le cours des années 1669 & 1670. Ce résultat fut pour un degré 57060 toises.

Au commencement du dix-septieme siecle, Snellius, ce mathématicien dont nous avons parlé à l'occasion des loix de la réfraction, avoit déjà mesuré un degré du méridien par une suite de triangles liés. Il est même l'auteur de cette méthode simple & exacte. Picard la suivit, & vous en avez vu l'explication dans Maupertuis.

Le degré du méridien, suivant l'ouvrage imprimé de Snellius, est de 55021 toises. Mais il reconnut lui-même avoir fait des erreurs, qu'il corrigea. Cependant il n'eut pas le tems de faire réimprimer son livre ; & on n'a su que long-tems après sa mort que ses corrections donnoient au degré 57033 toises, ce qui differe peu de la mesure de Picard. Je ne parle pas de celle du pere Riccioli, qui, par une méthode peu exacte, a trouvé le degré de 62650 toises. On a depuis fait quelques corrections à la mesure de Picard. Mais je vous ai donné ailleurs l'histoire de toutes les tentatives, qu'on a faites pour déterminer la figure de la terre.

En 1671 & 1672 les académiciens travaillèrent à une carte de la France. Les anciennes étoient si grossièrement faites qu'elles avançoient la Bretagne de plus de trente lieues dans la mer. Ces terres, que de mauvais géographes avoient ajoutées à la France, ressembloient assez aux conquêtes, qui, à la paix, laissent un royaume dans ses premières limites.

Pendant que ces opérations se faisoient en France, Richer avoit été envoyé à l'île de Caïenne, pour déterminer divers élémens de la théorie du soleil. Il s'agissoit de son entrée dans l'équateur, de sa parallaxe, de la déclinaison de l'écliptique, & de plusieurs autres phénomènes, qu'on observe à notre latitude avec moins de précision, parce que nous voyons le soleil trop obliquement. Ce fut alors qu'il fit l'observation du retardement du pendule; phénomène dont on fut étonné, & qui parut d'abord fort douteux; quoiqu'on eût dû le prévoir, puisqu'il est l'effet de la rotation de la terre. Mais si dans les tems des hypothèses, on hasardoit volontiers des conjectures; il étoit naturel qu'on devint plus circonspect depuis qu'on étudioit d'après l'expérience.

Galilée avoit découvert les loix de la chute des corps, & montré la courbe qu'ils décrivent, lorsqu'ils sont projetés obliquement à l'horison; Képler avoit observé les deux loix, que les planètes suivent dans leur cours; Huyghens avoit donné la théorie des forces centrales dans les mouvemens circulaires; & Picard venoit de donner une mesure plus exacte de notre globe. Ces premières découvertes sont les élémens de

tout le système de notre monde : mais pour découvrir ce système dans ces élémens, il falloit sans doute le génie de Newton. Essayons de saisir par quelles suite d'idées ce philosophe a été conduit de découvertes en découvertes. C'est ce que je me propose dans le chapitre suivant, mais je ne vous donnerai qu'une ébauche imparfaite, & je n'irai pas même bien avant. C'eût été à Newton à nous donner l'histoire de ses pensées ; & on doit regretter que les grands hommes tels que lui, se bornant à montrer le terme où ils sont arrivés, négligent de faire connoître le chemin qu'ils ont tenu.



## CHAPITRE IX.

*De la gravitation universelle découverte par  
Newton.*

LA gravité fait décrire une courbe aux projectiles, qui sont jetés obliquement à l'horison, près de la surface de la terre. Cette force aura-t-elle lieu à une plus grande distance ? cessera-t-elle tout-à-coup ? ou diminuera-t-elle seulement dans une certaine proportion ?

La lune pourroit donc n'être qu'un projectile, lancé à une certaine distance. Si elle ne pesoit pas vers la terre, elle continueroit à se mouvoir dans une ligne droite. Il se peut donc que la courbe, dans laquelle elle se meut, soit l'effet

de la gravité combinée avec la force de projection. Dans ce cas, elle tomberoit sur la terre, si son mouvement de projectile étoit détruit, & elle observeroit dans sa chute les loix des corps pesans.

Tout corps qui décrit une parabole à la surface de la terre, tombe à chaque instant, parce qu'il s'éloigne de la tangente, suivant laquelle il continueroit à se mouvoir s'il ne pesoit pas.

Or, puisque la lune s'abaisse continuellement au dessous de sa tangente, elle tombe donc continuellement vers la terre. Il ne reste plus qu'à savoir, si les espaces parcourus suivent la loi de la chute des corps.

L'orbite de la lune est à peu de chose près un cercle, dont le rayon est soixante fois & demi le diamètre de la terre : sa circonférence est donc environ soixante fois la circonférence d'un cercle de notre globe.

Or, d'après les mesures prises d'un degré du méridien, ce cercle a de circonférence 123249600 pieds de Paris. En multipliant ce nombre par 60, on aura la circonférence de l'orbite de la lune ; & puisqu'elle achève sa révolution dans 27 jours 7 heures 43 minutes, il sera facile de trouver l'arc qu'elle parcourt dans une minute.

Dès qu'on a cet arc, on a la quantité de l'abaissement au dessous de la tangente. Il ne s'agit plus que de calculer. Or, on trouve que dans une minute la lune est tombée de  $15 \frac{1}{12}$  pieds de Paris.

Supposons que la gravité augmente à proportion que le quarré de la distance diminue. Dans

cette supposition , la lune tombant près de la surface de la terre , parcourroit dans une minute 60 fois  $60 \frac{1}{12}$  pieds. Elle parcourroit donc dans une seconde une espace moindre de 60 fois 60 , c'est-à-dire,  $15 \frac{1}{12}$  pieds. Or , cette gravité est précisément la même que celle des corps terrestres. On peut donc présumer qu'un boulet de canon , à la distance de la lune , peseroit en raison inverse du quarré de sa distance ; & que sa gravité seroit moindre de 60 fois 60 ; puisque la lune , à la surface de la terre , graviteroit comme le boulet , & que sa gravité seroit plus grande de 60 fois 60. Cela seul rend déjà assez probable que la gravité augmente & diminue dans la proportion supposée ; & c'est une preuve que la lune obéit dans son mouvement aux loix de la gravité , ainsi que les corps qui tombent perpendiculairement sur la terre , ou qui tombent en décrivant une ligne courbe. En effet , elle descend à chaque instant , & il est aussi démontré qu'elle grave , que si elle tomboit librement jusques sur la terre.

Mais si cela est ; toutes les planetes gravitent , puisqu'elles se meuvent toutes dans des lignes courbes ; & par conséquent la gravitation suivra dans chacune les mêmes loix : c'est ce dont il faut s'assurer.

Supposons qu'à une certaine distance du soleil , mercure soit lancé dans une direction , perpendiculaire à celle de la gravité , qui l'attire vers le centre de cet astre ; & que la force centrifuge , qui résulte du mouvement de projection , soit égale à la force centripete , qui n'est autre chose que la gravité même. Dans ce cas , il est évident que mercure décrira un cercle. Car s'il est à

chaque instant poussé par une force, qui tend à le faire échapper par la tangente; il est encore à chaque instant attiré vers le soleil par une force égale qui le fait descendre au dessous de la tangente. Il faudra donc qu'il se meuve circulairement, sans pouvoir jamais s'approcher ni s'éloigner du centre de son mouvement.

La force de projection étant la même, la gravité, qui le retiendra dans un orbite circulaire, fera plus ou moins grande suivant la distance à laquelle il aura été projeté. Elle sera plus grande si la distance l'est moins, parce qu'alors l'arc, décrit en tems égal, sera d'autant plus courbe que ce cercle sera plus petit; & par conséquent mercure descendra davantage au dessous de la tangente. Par la raison contraire, la gravité sera moindre, si la distance est plus grande.

Mais si la distance demeurant la même, la vitesse de projection étoit augmentée, il seroit nécessaire d'augmenter aussi la gravité, pour retenir mercure dans le même cercle. Supposons que la projection soit double en vitesse; l'arc parcouru sera double. Or, dans ce cas, comme on le démontre en géométrie, le corps projeté descend quatre fois autant au dessous de la tangente; il est donc quatre fois autant attiré vers le centre. Donc mercure, projeté avec une force double, ne peut être retenu dans le même cercle qu'autant qu'il est attiré vers le soleil avec une gravité quadruple.

La gravité peut prévaloir sur la force centrifuge qui naît de la force de projection, ou la force centrifuge sur la gravité; & dans l'un & l'autre cas, mercure décrira une ellipse.

Dans le premier, il doit tomber au dedans du cercle, s'approcher du soleil à proportion que sa gravité prévaut & descendre avec un mouvement accéléré. La gravité pourroit prévaloir au point que mercure tomberoit dans le soleil.

Dans le second cas, cette planète doit être emportée hors du cercle, & s'éloigner du soleil à proportion que sa force centrifuge est plus grande que sa gravité. Cette force pourroit être si supérieure, que mercure s'éloigneroit toujours.

Supposons que les deux forces soient combinées dans une telle proportion, que la planète ne puisse ni tomber dans le soleil ni s'en éloigner continuellement; alors la gravité qui la fait descendre de l'apside supérieure, ne peut que la rapprocher, & en accélérer le mouvement. Or, lorsque le mouvement en ligne courbe s'accélère, la force centrifuge augmente. Elle ira donc toujours en augmentant; jusqu'à ce que mercure soit arrivé au point où il est le plus près du soleil; c'est-à-dire, à son apside inférieure. Parvenue alors à son dernier accroissement, elle prévaut: mercure s'éloignera donc du soleil: il remontera donc avec un mouvement retardé à son apside supérieure; d'où sa gravité le fera redescendre; parce qu'elle vaincra sa force centrifuge. C'est ainsi que ces deux forces prévalant tour-à-tour, une planète peut décrire une ellipse.

: Quoique de l'apside supérieure à l'apside inférieure, la force centrifuge aille toujours en augmentant, la planète se rapproche continuellement du soleil, parce que dans toute cette partie de son cours, la gravité continue de prévaloir sur la force centrifuge. Mais le moment où la  
planète

planète arrive à son apside inférieure, est celui où la force centrifuge va prévaloir à son tour ; & quoiqu'elle aille ensuite en diminuant, elle éloigne la planète & la fait remonter à l'apside supérieure, parce que dans toute cette partie de l'orbite elle continue de prévaloir sur la gravité, qui l'a vaincue dans l'autre partie & qui va la vaincre encore. Telle est la manière dont ces deux forces se combinent, & sont alternativement supérieures l'une à l'autre.

Il s'agissoit de déterminer dans quelle proportion les forces doivent être combinées, pour ramener continuellement une planète d'une apside à l'autre. C'est où Newton entra dans de grandes recherches, & résout les problèmes les plus difficiles. Il nous suffira d'observer, comme un résultat de ses démonstrations, que lorsque la gravité diminue dans la même raison que le carré des distances augmente, une planète avec quelque force finie qu'elle ait été projetée, est forcée à se mouvoir dans une section conique ; qu'il faut une force de projection déterminée pour l'obliger à se mouvoir dans une ellipse ; & que cette force est différente dans les différentes sections coniques.

Il n'en seroit pas de même, si la gravité diminueoit, dans la même raison que le cube des distances augmente. Dans cette supposition il est démontré qu'un corps projeté avec une certaine force perpendiculairement à l'horison, s'éloignera toujours avec un mouvement retardé, & ne retombera jamais. Les mêmes principes démontrent que s'il étoit projeté obliquement,



il décrirait une spirale; en s'éloignant toujours du centre de gravitation.

Puisque des planètes font leurs révolutions dans les ellipses, il est évident que la gravité n'agit pas en raison inverse du cube des distances. Mais agit-elle en raison inverse du carré, ou dans une moindre proportion? c'est ce qu'il reste à chercher.

Képler a observé qu'un rayon, tiré d'une planète au centre de son mouvement, décrit des aires égales en tems égaux. Or, cette observation est non-seulement une preuve de la gravitation des planètes, elle conduit encore à découvrir la loi que suit la gravité.

Vous savez que des triangles sont égaux, lorsqu'ils ont des bases & ces hauteurs égales. Or, supposons un corps qui se meut d'un mouvement égal, dans une ligne droite, il parcourra des espaces égaux, & si nous imaginons un rayon tiré de ce corps à un point fixe, hors de la ligne de projection, ce rayon décrira des aires égales en tems égaux: car tous les triangles ont des bases égales sur la ligne de projection; & ayant tous aussi leur sommet au même point, ils ont encore des hauteurs égales.

Si nous supposons ensuite que ce corps, sans perdre sa première force de projection, reçoive une nouvelle force qui agisse dans la direction du rayon au point fixe; alors il obéira aux deux, & parcourra une diagonale. Mais les aires seront encore égales en tems égaux: car les triangles auront une base commune sur la première distance du corps au point donné & ils auront une même

hauteur puisqu'ils sont entre les mêmes lignes parallèles.

Que cette seconde force continue d'agir, qu'elle croisse, ou qu'elle décroisse, elle accélérera ou retardera le mouvement du corps : mais elle ne changera rien à la grandeur des aires, qui regagneront d'un côté ce qu'elles perdront de l'autre ; parce que les triangles formés dans des tems égaux, auront successivement l'un avec l'autre une base commune, & une même hauteur. Les aires seront donc nécessairement toujours égales ; & la seconde force ne peut que changer la première direction du corps & le faire mouvoir dans une courbe.

Puisqu'il est démontré que les aires sont égales en tems égaux, lorsqu'un corps est toujours dirigé vers un même point ; nous ne pouvons pas douter que l'inverse de cette proposition ne soit également vraie. Il est donc évident, qu'un corps, qui se meut dans une courbe, est toujours dirigé vers un même point ; toutes les fois que nous pouvons remarquer cette égalité entre les aires & les tems. En effet, si dans des tems égaux il étoit tour-à-tour dirigé à des points différens, les aires seroient nécessairement inégales.

Or, la lune décrit des aires égales en tems égaux autour du centre de la terre : il en est de même des satellites, soit autour de jupiter, soit autour de saturne, & des planetes autour du soleil. La lune est donc dirigée vers le centre de la terre, les satellites de jupiter, vers le centre de jupiter, ceux de saturne vers le centre de saturne, & toutes les planetes vers le centre du soleil. Mais cette direction est une loi que suit la gra-

Gg ij

vité dans les corps pesans , puisque nous voyons qu'ils tendent vers le centre de notre globe. La lune , les satellites & les planetes pesent donc vers le centre de leur révolution. Quelques inégalités qu'on remarque dans leur mouvement & sur tout dans celui de la lune , confirment cette conséquence , bien loin de la combattre. Car si la lune ne décrit pas des aires exactement égales en tems égaux , c'est qu'elle est tout à la fois dirigée vers deux points différens , vers le centre de la terre & vers le centre du soleil. Ces inégalités prouvent même que la gravitation est universelle , c'est-à-dire , que les corps célestes gravitent réciproquement les uns vers les autres ; & tous ensemble vers un centre commun , dont le centre du soleil s'approche , ou s'éloigne suivant leur position.

De ce que la puissance , qui retient les planetes dans leurs orbites , a la même direction que la gravité , j'ai conclu qu'elle est la gravité même. Peut-être cette conséquence est-elle trop précipitée. En effet , il faut encore s'assurer que cette puissance agit avec la même quantité de force ; & si nous le démontrons , elle sera semblable en tout à la gravité que nous remarquons dans les corps terrestres.

Nous mesurons la force par l'espace parcouru dans un tems donné , & nous observons que les espaces sont comme les quarrés des tems. C'est la seconde & la dernière loi que suit la gravité. Or , en supposant que la puissance qui retient les planetes dans leurs orbites , suit encore cette loi , nous rendons raison de leurs révolutions , jusqu'à découvrir dans quelle proportion la gra-

vité augmente ou diminue suivant les distances.

L'orbite de la lune ne différant pas beaucoup d'un cercle, on en peut considérer les différentes proportions, comme autant d'arcs, de même courbure à peu de chose près.

Il est encore certain qu'à proportion que la lune s'approche de la terre, elle se meut avec plus de vitesse. Elle parcourt donc dans des tems égaux un plus grand arc à sa moindre distance qu'à sa plus grande. Elle descend donc davantage au-dessous de la tangente. Elle est donc dirigée vers la terre par une puissance qui agit avec plus de force.

Or, pour prendre le cas le plus simple, supposons que sa moindre distance soit la moitié de sa plus grande. Dans cette supposition, elle parcourroit à son périégée un arc double de celui qu'elle parcourroit dans un tems égal à son apogée: elle tomberoit par conséquent autant au-dessous de la tangente en une minute, dans la partie inférieure de son orbite, qu'en deux dans la partie supérieure. La première loi de Képler le démontre: car si les arcs parcourus n'étoient pas dans cette proportion, les aires ne seroient pas égales en tems égaux.

Supposons ensuite que la lune étant à sa moindre distance, son mouvement de projection fût détruit; elle tomberoit alors autant vers la terre en une minute, qu'elle seroit tombée en deux, si son même mouvement de projection eût été détruit à sa plus grande distance: & dans l'un & l'autre cas elle descendroit avec un mouvement accéléré comme celui des autres corps; parce que la puissance qui la feroit descendre, agit sans

celle, & peut être considérée comme une multitude d'impressions successives.

Si les espaces que parcourroit la lune en tombant perpendiculairement de son apogée sont les mêmes que ceux que parcourt tout corps dans sa descente, elle devroit tomber en deux minutes quatre fois autant qu'en une, puisque les espaces sont comme les quarrés des tems. Par conséquent à son périgée, où nous supposons qu'elle est la moitié moins éloignée de terre, elle devroit, dans des tems égaux, tomber quatre fois autant qu'à son apogée.

Or, si comme tous les corps qui sont à la surface de la terre, la lune est en effet assujettie à cette loi, elle doit la suivre également, soit qu'elle décrive une orbite, soit qu'elle tombe perpendiculairement. Car la force de projection ne peut pas empêcher l'effet de la puissance qui dirige la lune vers le centre de notre globe : elle peut seulement changer la direction perpendiculaire en une ligne-courbe.

Mais nous venons de voir que dans la supposition, où la moindre distance de cette planète feroit la moitié de sa plus grande, elle parcourroit à son périgée des arcs doubles de ceux qu'elle parcourroit dans des tems égaux à son apogée. Elle tomberoit donc quatre fois autant au-dessous de la tangente, puisque tous les arcs qu'elle décrit sont de même courbure : elle parcourroit donc en descendant, quatre fois autant d'espace : la puissance, qui la dirigeroit vers la terre, seroit donc quadruple : elle augmenteroit donc comme le quarré des distances diminueroit ; c'est-

à-dire qu'elle feroit comme 4 à 1, lorsque les distances seroient comme 1 à 2.

Nous n'avons choisi cette supposition que pour simplifier davantage; & il est évident que les mêmes principes ont lieu dans toute autre. Quel que soit donc le rapport qu'il y ait entre la plus petite & la plus grande distance de la lune, il est démontré qu'elle obéit dans sa descente à toutes les loix des corps pesans. Elle gravite donc vers le centre de la terre; & nous voyons que sa gravité agit en raison inverse du quarré des distances.

La même puissance qui fait tomber les corps avec un mouvement accéléré, & qui contenant toutes les parties de la terre autour du centre; les empêche de se dissiper, retient donc encore la lune dans son orbite & l'attire vers la terre; avec une force qui augmente & diminue: comme le quarré des distances diminue & augmente.

Or, les observations démontrent que les satellites de jupiter sont assujettis dans leurs révolutions aux mêmes loix que la lune. Leur gravité est dirigée au centre de leur planète principale; puisqu'un rayon tiré de chacun d'eux à ce centre, décrit des aires égales en tems égaux. A chaque instant ils tombent au-dessous des tangentes de leur orbite, à proportion que le quarré de leur distance diminue.

Jupiter est donc par rapport à ses satellites ce qu'est la terre par rapport à la lune. Les mêmes raisonnemens ont lieu dans l'un & l'autre cas; & puisque les principes sont les mêmes, les conséquences ne sauroient être différentes. Toutes les parties de jupiter gravitent donc vers un centre

Gg iv

commun. C'est cette gravité, qui fait toute la force de leur union ; & qui agissant en raison inverse du quarré des distances , retient chaque satellite dans l'orbite qu'il parcourt. Les observations autorisent à dire la même chose de saturne & de ses satellites.

L'analogie suffiroit pour faire juger des planètes principales, dans le grand système solaire, par les planètes secondaires dans le système de la terre, de jupiter & de saturne. Mais l'observation démontre encore que la même loi règle les mouvemens de tous les corps célestes. Car soit que l'on compare les mouvemens d'une planète avec ceux d'une autre, ou les mouvemens de chacune dans les différentes parties de son orbite elliptique, on découvre qu'elles sont toutes dirigées vers le soleil par une puissance, qui croît comme le quarré des distances diminue. Les comètes, qui se meuvent dans des ellipses si excentriques, ne sont pas une exception à cette loi, puisqu'elles descendent avec un mouvement accéléré, & remontent avec un mouvement retardé, décrivant toujours des aires égales en tems égaux ; & la différence qu'on remarque entre les ellipses des corps célestes, vient uniquement des différens degrés de force avec lesquels ils ont été projetés à certaines distances du soleil. En un mot, c'est le même principe qui les règle tous dans leurs mouvemens, c'est la gravité combinée avec la force de projection ; & les sections coniques dans lesquelles ils se meuvent, ne sont différentes, que parce que les forces avec lesquelles ils ont été projetés, sont différentes elles-mêmes.

La gravitation des corps vient de la gravita-

tion des parties dont ils sont composés & par conséquent la force de la gravité est à distances égales , comme la quantité de matière. La gravitation est donc mutuelle entre tous les corps célestes ; & elle agit en raison directe , si on n'a égard qu'aux masses , comme elle agit en raison inverse , si on a égard aux distances. C'est une action & une réaction par lesquelles tous les corps se balancent mutuellement. La terre gravite vers la lune de la même manière que la lune gravite vers la terre : il en est de même de jupiter par rapport à ses satellites , de saturne par rapport aux siens , des planètes les unes par rapport aux autres , & du soleil par rapport à toutes les planètes. Ces conséquences sont démontrées par les irrégularités qu'on observe dans le mouvement de jupiter & de saturne , lorsqu'ils sont en conjonction , & par celles qu'on remarque encore dans le mouvement des lunes de jupiter , de saturne & de la terre. Ainsi la gravitation est un principe universel , qui réglant tous les corps célestes dans leurs cours , concilie jusqu'aux mouvemens les plus irréguliers , ou plutôt varie les mouvemens sans produire d'irrégularités réelles , & entretient l'harmonie dans toutes les parties du système.

Quand on a prouvé que la gravité suit la raison inverse des quarrés des distances ; il ne faut plus que des calculs pour découvrir en quelles raisons sont entr'elles les vitesses des planètes , qui font leurs révolutions à différentes distances d'un centre commun : & c'est de la sorte que Newton a tiré de son principe la démonstration de la seconde analogie de Képler ; que les quarrés des



tems périodiques font comme les cubes de distant : ces moyennes.

Je m'arrête, Monseigneur ; de plus grands détails demanderoient de trop grands calculs. S'il vous reste quelque curiosité, vous trouverez des écrivains qui la fatisferont mieux que moi : mais comme votre précepteur, je crois à avoir assez fait, si je vous ai donné une première idée des découvertes d'un grand homme ; & vous comme prince, vous aurez bien d'autres calculs à faire que ceux de Newton, si jamais vous avez un peuple à gouverner. Je n'ai traité dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, des matières qui sont éloignées de votre genre, que parce que je suis persuadé qu'un prince doit savoir de tout, mais je ne pense pas qu'il doive tout savoir. Bornez-vous donc, Monseigneur, dans ces sortes de recherches ; & n'oubliez jamais que votre premier devoir est d'apprendre votre métier. Je ne vous parle pas des découvertes de Newton sur la lumière, parce qu'on en fera quelque jour les expériences devant vous.



## CHAPITRE X.

*Considérations sur le progrès des sciences &  
sur celui des lettres.*

QUAND on considère le progrès des connoissances depuis Copernic, il semble qu'on voie l'univers se former peu-à-peu.

Remarquez sur-tout, Monseigneur, qu'aussitôt qu'on a su observer, on a été conduit de découvertes en découvertes. Le chemin de la vérité s'ouvroit enfin : il se frayoit à mesure qu'on avançoit davantage : les vérités à découvrir touchoient les unes aux autres ; & elles paroissoient tellement liées, que si nous admirons à juste titre les génies auxquels nous en devons la connoissance, nous sommes étonnés de les voir quelquefois s'arrêter tout-à-coup, & laisser échapper une découverte à laquelle ils touchent.

Newton est certainement de tous les philosophes celui qui a le mieux connu cette route, que trace une suite de vérités liées les unes aux autres. Aussi s'est-il élevé aux plus sublimes connoissances. J'en conclus que celui qui a fait une première découverte, est capable d'en faire d'autres, toutes les fois qu'il est doué d'assez de sagacité, pour appercevoir cette liaison dont je parle. Voilà ce qui caractérise l'homme de génie. Il doit ce qu'il est à cette liaison qu'il apperçoit ; & c'est par elle qu'il va rapidement de connoissances en connois-

sances. Quelques découvertes dues au hasard , comme les télescopes & les microscopes , auroient pu se faire par la seule liaison des idées ; si ceux qui portoient des lunettes , avoient su réfléchir sur l'usage dont elles leurs étoient. Mais pendant des siècles les savans ont été avides de connoissances , sans savoir en acquérir. Ils ne ressemblent que trop souvent à ces chiens de chasse , qui , avec beaucoup d'ardeur & peu d'odorat , sautent par-dessus le gibier sans l'appercevoir. Il faut qu'en faveur de la justice , ils me passent cette comparaison.

Je vous ai fait voir ailleurs que tout l'art d'écrire porte sur le principe de la plus grande liaison des idées ; parce qu'en effet l'art de penser n'a pas d'autre principe lui-même. A proportion que nous sommes capables de suivre cette liaison , notre esprit s'étend davantage : il voit chaque chose à sa place : il embrasse à la fois une multitude d'objets : & les appercevant avec netteté , il les expose avec précision.

Plus vous réfléchirez sur l'histoire de l'esprit humain , plus vous vous convaincrez de l'universalité de ce principe. Locke a remarqué que les fausses liaisons d'idées font la folie , & il s'est arrêté là. Il étoit cependant facile de conclure que la vraie liaison des idées fait la raison : & en réfléchissant un peu sur cette conséquence , ce philosophe eût vu que ce principe est l'unique cause de toutes les qualités de l'esprit.

Ce chemin étoit certainement le plus court pour découvrir l'universalité de ce principe ; & vous croirez , peut-être , que c'est celui que j'ai pris. Point du tout : je ne fais presque que de

m'en appercevoir ; & actuellement que je suis arrivé , je vois que j'ai fait de grands détours.

Il y a des hommes de génie , qui ne paroissant pas suivre la trace que laisse la liaison des idées , semblent penser de grandes choses comme par inspiration. Mais lorsqu'on rapproche leurs vues , on voit facilement comment ce qu'ils ont de mieux tient à ce qu'ils ont dit de bien ; & comment ils ont été conduits , à leur insu , par le seul principe qui fait bien penser. Je crois que s'ils avoient connu ce principe , ils n'auroient presque dit que de bonnes choses ; & qu'on ne trouveroit pas dans leurs écrits des vues hasardées , des idées mal déterminées , des notions trop généralisées & des pensées fausses.

C'est ce principe qui a guidé tous les bons esprits au renouvellement des lettres ; & qui les a ramenés au vrai , lorsque les Grecs de Constantinople les avoient égarés dans une érudition pédantesque. Alors toutes les sciences & tous les arts firent à la fois des progrès rapides. On en est étonné ; & cependant il seroit bien plus étonnant que le génie , qui avoit appris à se conduire dans quelques genres , n'eût pas su se conduire également bien dans tous. Puisque toutes nos études tiennent les unes aux autres , elles doivent s'éclairer & contribuer mutuellement à leurs progrès. La marche de l'esprit est la même dans chacune ; l'objet change seulement , & quiconque sait apprendre une chose , & sait comment il l'a apprise , est capable d'en apprendre beaucoup d'autres.

La langue italienne s'est perfectionnée la première. Aussi c'est en Italie que les beaux-arts ont commencé avec le goût ; & Galilée eût donné à

sa patrie la gloire d'être le berceau de la vraie philosophie, si l'Allemagne n'avoit pas produit Copernic, Tycho-Brahé & Képler.

La France, encore grossiere & barbare, n'avoit proprement ni langue, ni arts, ni sciences, lorsqu'au seizieme siecle l'érudition grecque & latine s'y répandit. Cette révolution devoit accroître, & accrut la barbarie; parce qu'on n'étoit pas capable de chercher dans les anciens une élégance qu'on ne sentoît pas. C'étoit assez de faire connoître qu'on les avoit lus, & avec quelque peu de choix qu'on puisât dans leurs écrits, on étoit sûr de se faire une grande réputation.

La langue étoit pauvre; & maniée par des esprits qui ne savoient pas penser; elle le paroissoit encore plus qu'elle ne l'étoit. Si les mots manquoient quelquefois, si les constructions étoient dures & embarrassées, si les expressions figurées étoient exagérées & sans goût; en un mot, si le style n'avoit ni netteté, ni précision; c'étoit plus la faute des écrivains que de la langue même. En effet, le françois de ce siecle a des graces dans Marot & dans Amiot, qu'il ne faut pas confondre avec leurs contemporains: mais le pedantisme grec & latin permit rarement de les imiter.

On est étonné que François I, que les savans appellent le pere des lettres parce qu'il les protégea, n'en ait pas encore été le restaurateur. Il les eût sans-doute fait fleurir davantage, s'il les eût protégées avec plus de discernement: mais il encouragea la fausse érudition plus que le goût, & ses successeurs suivirent son exemple. Lorsque les princes n'ont pas des lumieres au-dessus de

leur siècle, ils estiment sur parole, & ils se laissent égarer par le public qui se trompe.

Ronsard . . . . .

Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa mode.

Et toutefois long-tems eut un heureux destin :

Mais sa muse en françois parlant grec & latin,

Vit dans l'âge suivant par un retour grotesque,

Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce Ronsard, né sous François I en 1525, a vécu sous les regnes de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III. Comblé des bienfaits, & même de l'amitié de ces princes, surtout, de celle de Charles IX, il fut regardé lui-même comme le prince des poètes. Les savans applaudirent à ses vers, parce qu'ils y trouvoient du grec & du latin, & lorsqu'il mourut en 1585, toutes les muses le célébrèrent à l'envi. Vous pouvez juger, à cette réputation éclatante, du goût qui dominoit dans le seizième siècle.

On pourroit croire que les guerres civiles, & sur-tout les disputes de religion auroient nui aux progrès des lettres. Il est vrai que tout ce qui sortoit des écoles, étoit très-capable de corrompre le goût, s'il y en avoit eu ; & que les questions qu'on agitoit avec enthousiasme, & pour lesquelles on s'égorgeoit, ont dû entraîner beaucoup d'esprits qui auroient pu s'appliquer à d'autres études avec plus de succès. Mais la principale cause du peu de progrès des lettres, c'est le mauvais goût, surchargé d'une érudition pédantesque. Il étoit répandu partout, il régnoit à la cour parmi les vices, & il ressembloit tout-à-fait aux mœurs.

Les guerres & les disputes de religion n'ont point empêché de cultiver la poésie. Le seizième siècle a produit un grand nombre de poètes. Recherchés par les grands, protégés par les souverains, chéris même par Charles IX, qui se piquoit de faire des vers, il ne leur manquoit que du goût pour perfectionner leur art. Ils n'en auroient eu que trop d'occasion dans ces tems malheureux, où parmi les horreurs & le crime, on s'occupoit continuellement de galanterie, de fêtes, & de plaisirs : mais le fanatisme qui étouffoit tout sentiment d'humanité, permettoit-il de sentir avec cette délicatesse qui caractérise le vrai goût ?

Enfin Malherbe vint. Il connut le premier le caractère de notre langue ; il l'assujettit aux règles du bon sens ; & tout à coup il se fit dans les lettres une révolution semblable à celle qu'éprouvoit alors la philosophie. Ronfard & ses semblables tombèrent dans le mépris, non par un retour grotesque, comme dit Despreaux, mais par un changement très-judicieux. Les bons esprits se hâtèrent d'entrer dans la route qui leur étoit ouverte : le dix-septième siècle produisit de grands poètes & de grands orateurs, comme de grands philosophes : en un mot, tous les arts, toutes les sciences, cultivés à la fois & avec le même discernement, se perfectionnèrent ensemble. Je ne vous dirai rien de ces écrivains célèbres qui ont fixé notre langue : assez d'autres ont disserté sur leurs ouvrages. Il vaut mieux les lire, & vous en avez déjà lu plusieurs.

Lorsque nous eumes de meilleurs écrivains, nous fîmes une étude particulière de notre langue,

gue : étude qui devint à la mode plus qu'aucune autre , parce qu'elle paroissoit à la portée du plus grand nombre. Il parut des volumes d'observations sur le langage , & ces questions , souvent frivoles , faisoient les délices des conversations. Cette manie donna naissance à ce qu'on nomma les *Puristes*.

Avant le dix-septieme siecle on écrivoit sans regles , & les poëtes se permettoient tout , sous prétexte de licence. Depuis on tomba dans l'excès opposé , & on voulut , avec des regles arbitraires , mettre des entraves au génie. C'est que les grammairiens qui entreprirent de se rendre les législateurs du langage , n'avoient pas le goût des hommes de talens , qui se contentoient de bien écrire , sans donner leurs observations sur la langue. Ils calquerent la grammaire latine , ils prirent pour regle , que ce qui n'a pas été dit , ne peut pas être dit , sur le principe que l'usage est le seul maître des langues ; & en conséquence tout nouveau tour leur parut vicieux : ou du moins hasardé. Ils ne s'appercevoient pas qu'une langue ne peut se perfectionner , qu'autant que l'usage change lui-même. Ils ne s'appercevoient pas même qu'ils étoient à la fin contraints d'approuver des expressions qu'ils avoient d'abord condamnées ; & ils continuoient de dire qu'il ne faut employer que celles dont on s'est déjà servi.

L'analogie est l'unique regle. Quand on la connoit , on peut se permettre tous les tours qui ne s'en écartent pas. C'est ce qu'ont fait les grands écrivains , qui ont enrichi notre langue. Peut-être même l'auroient-ils enrichie davantage , si la pédanterie des grammairiens ne les avoit pas

*Tome XI. Hist. Mod.*

H h



quelquefois rendus timides. Racine est un de ceux à qui elle a le plus d'obligation.

Pendant que le langage & la philosophie se perfectionnoient, l'érudition, toujours pédante, tendoit à perpétuer le mauvais goût. Il est vrai qu'on étudioit l'histoire avec un peu de critique : les disputes de religion en avoient fait une nécessité. Mais la prévention aveugle pour l'antiquité subsistoit dans toute sa force : on continuoit de prodiguer l'érudition : on ne raisonnoit que par autorité : on ne pensoit que d'après les anciens, & on jugeoit uniquement sur leur parole.

Alors les partisans des anciens & les partisans des modernes formèrent deux sectes, qui se traitèrent réciproquement avec mépris. Elles élevèrent une dispute qui a duré jusqu'à nos jours. Il s'agissoit de savoir à qui la préférence est due des anciens ou des modernes : question qui n'a jamais été bien traitée ; parce que les partisans des anciens n'avoient lu que les anciens ; que les partisans des modernes étoient de beaux esprits, qui ne connoissoient pas les progrès que la philosophie avoit faits de leur tems. Les vrais philosophes ne se mêlèrent jamais dans cette dispute, ils étoient sans doute trop sûrs d'avoir l'avantage, pour ne pas dédaigner d'entrer en lice.

Les érudits accoutumés à raisonner sur des hypothèses, à l'exemple des sectes anciennes, étudièrent l'histoire avec cet esprit, & expliquèrent jusqu'aux tems fabuleux avec des suppositions. Étoient-ils embarrassés sur un fait, sur une époque, sur une généalogie, ils faisoient une hypothèse, & ils la donnoient pour l'histoire même. Ils n'avoient pas encore appris que, pour

être historien, il faut des monumens ; comme il faut des observations, pour être philosophe. Nous avons déjà eu occasion de remarquer, que lorsque les philosophes étoient mauvais, les critiques ne l'étoient pas moins. Aujourd'hui que la vraie philosophie est plus répandue, la critique en est devenue meilleure ; & l'on commence à reconnoître qu'on ignore l'histoire d'un tems, quand les événemens n'ont pas laissé de traces. Mais ceux qui les premiers ont élevé des doutes contre la crédule érudition ont causé de grands scandales.

La critique étant plus saine, on pourroit étudier aujourd'hui l'antiquité avec plus de fruit. Mais il est à craindre qu'on ne tombe dans un autre excès ; & qu'après avoir porté l'érudition jusqu'au pédantisme, on ne la néglige tout-à-fait.

D'après cet exposé de l'histoire des sciences & des lettres, vous voyez que le goût a commencé avec l'étude des langues vulgaires ; qu'il s'est perfectionné, lorsqu'il avoit déjà fait assez de progrès pour puiser avec discernement dans les anciens ; que la vraie philosophie se montrant presque aussitôt, nous avons eu de bons philosophes après avoir eu de bons poètes ; & que la saine critique a été la dernière à se former.



## CHAPITRE XI.

*Des progrès de la politique.*

IL est une science qui étoit fort imparfaite avant le dix-septième siècle, qui l'est encore à bien des égards, & qui se perfectionne tous les jours, au moins quant à la théorie : c'est la politique.

En étudiant les différens gouvernemens, & en observant la conduite des bons & des mauvais princes, vous avez déjà pu vous faire quelque idée de cette science. Cependant vous ne sauriez dire tous les objets qu'elle embrasse. L'idée que vous en avez est donc incomplète, & il s'agit aujourd'hui de vous en faire une plus étendue.

La politique peut-être considérée par rapport aux nations étrangères, & par rapport aux peuples qu'on a à gouverner.

L'objet de la politique, par rapport aux nations étrangères, est d'en connoître le droit public, le gouvernement, les forces, les intérêts, les préjugés, les mœurs, les vues, les moyens & le caractère de ceux qui ont part à l'administration.

Par rapport aux peuples à gouverner, la politique embrasse encore un plus grand nombre d'objets. Tels sont les mœurs, les préjugés, l'industrie & le nombre des citoyens; l'étendue des terres, leur valeur & les moyens de les améliorer; les loix, les abus qui se sont intro-

duits, les changemens à faire, les obstacles auxquels on doit s'attendre, & la conduite à tenir pour les vaincre; l'agriculture, la milice, les finances, le commerce, les arts; en un mot, toutes les parties économiques.

Puisque le souverain doit également sa protection à tous les citoyens, il est de sa politique de protéger toujours également l'industrie qui les fait vivre. Tous les arts qui contribuent au bien commun, ont plus ou moins de droits à la faveur, à proportion qu'ils sont plus ou moins utiles à la société entière. C'est l'utilité générale que l'homme d'état doit toujours se proposer : il ne seroit ni juste, ni prudent de la sacrifier à l'utilité de quelques membres, & d'oublier les arts généralement utiles ou nécessaires, pour ne s'occuper que des arts moins utiles ou frivoles. Vous voyez que l'économie publique demande un génie vaste, qui connoisse tout, qui pèse tout, & qui dirigeant tous les ressorts du gouvernement, les entretienne dans une harmonie parfaite.

Il seroit difficile, ou plutôt impossible de trouver un pareil génie. Les hommes d'état, les mieux intentionnés & les plus habiles, ont fait des fautes par ignorance ou par précipitation, tant il est difficile de tout voir & de tout combiner, sans tomber quelquefois dans l'erreur. Tel excelle dans des parties, qui est médiocre dans d'autres; & il se trouve naturellement porté à sacrifier les choses qu'il fait moins conduire, aux progrès de celles qu'il conduit mieux. Mais les hommes d'état ne nuisent jamais plus, que lorsqu'ils veulent se mêler de tout. Il seroit

Hh iij

plus sage de se borner à prévenir les abus ; & d'ailleurs de laisser faire. Sans doute qu'ils tiendroient tous cette conduite, s'ils vouloient toujours le bien, & s'ils connoissoient mieux les ressorts de l'économie publique.

Voilà, Monseigneur, l'étude à laquelle vous devez principalement vous appliquer. Comme un duc de Parme a peu d'intérêts à démêler avec les nations, vous pouvez vous borner à une connoissance imparfaite de la politique, que regle la conduite de souverain à souverain : mais vous ne devez jamais négliger de connoître les choses qui peuvent contribuer à la meilleure administration, si vous voulez être un jour en état de faire le bonheur d'un peuple, que vous êtes destiné à gouverner.

Je viens de vous donner une idée générale des différentes parties de la politique. Voyons maintenant quels ont été les progrès de cette science.

Il ne s'agit pas de rechercher ce que les anciens philosophes ont écrit sur cette matière. Bornés à la morale & à la législation, ils ne se sont pas appliqués, aux autres parties de l'économie politique, & ils ont d'ordinaire fondé leurs systèmes sur des principes qu'ils n'avoient pas pris dans la nature de l'homme. Vous ayant suffisamment entretenu de leurs opinions, nous jugerons aujourd'hui de l'état de la politique en considérant la conduite des peuples.

Les nations de l'Asie, accoutumées de tout tems au despotisme, n'ont pu se faire que des idées fausses du droit naturel & du droit des gens. Les révolutions, auxquelles elles étoient expo-

lées , nuisoient d'autant plus aux progrès du gouvernement , qu'elles les assujettissoient à des barbares , qui ne connoissoient d'autres vertus que le courage. La paix , qui succédoit à ces révolutions , amollissoit les conquérans , & en même-tems étouffoit dans le vaincu des lumieres , dont le vainqueur , faisoit peu de cas. On se conduisoit uniquement d'après les coutumes que l'usage paroissoit consacrer , & dont on s'étoit fait une habitude , sans les avoir examinées. Enfin le joug de la superstition , qui entretenoit l'ignorance , ne laissoit pas la liberté de penser ; & le monarque adoré sur son trône ne connoissoit d'autre loi que sa volonté. Or , est-il possible qu'un peuple , qui ne sent que la nécessité de céder à la force , se fasse des idées du droit naturel ; & qu'un despote , qui , se voyant maître d'un vaste empire , croit n'avoir à redouter aucune puissance , soupçonne qu'il a des ménagemens au moins à garder avec les nations voisines ? Il ne faut donc pas s'attendre à trouver les commencemens de la politique parmi les peuples de l'Asie.

Les Grecs se trouverent dans des circonstances plus heureuses , lorsque , las des désordres , ils demanderent des loix aux esprits les plus éclairés. Une expérience qui tâtonne , introduit les abus , comme les réglemens les plus sages : elle les autorise , elles les multiplie , elle permet rarement de les corriger. Les républiques de la Grece , formées par des législateurs , se gouvernerent par des loix plutôt que par des coutumes. Leur législation , ouvrage du génie , ne fut pas uniquement l'effet lent des circonstances. Elles s'éclair-

H h iv

rerent mutuellement, & elles eurent de bonne heure pour citoyens des hommes d'état. Voilà pourquoi les Grecs sont de tous les peuples de l'antiquité payenne, ceux qui ont eu les idées les plus saines sur le droit naturel.

Cependant au siècle même de Solon, la morale n'étoit encore qu'à sa naissance. Elle se bornoit à quelques maximes, exprimées avec précision ; & il ne paroît pas qu'on l'eût assez approfondie pour en développer tout le système. La célébrité, que les sept sages acquirent par apophthegmes, prouve assez que la morale étoit une science toute nouvelle pour les Grecs. Il faut même convenir que la plupart de ces sentences n'étoient pas ignorées des barbares : mais il semble que la connoissance qu'en avoient les Egyptiens, les Chaldéens & d'autres, bornée à la spéculation, fut réservée aux savans. Les Grecs, au contraire, enseignoient la pratique de ces maximes, parce qu'ils les pratiquoient. Ils ont prouvé par l'applaudissement, avec lequel ils les ont reçues, qu'ils étoient capables de connoître & d'aimer la vertu, & ils ont été vertueux.

Le droit des gens ne leur étoit pas inconnu. Comme chaque république étoit foible par elle-même, & que celles qui acquéroient le plus de puissance, avoient des tems de foiblesse ; elles eurent toutes souvent occasion d'éprouver qu'au lieu de se nuire, elles devoient se donner mutuellement des secours, & s'opposer de concert à toute entreprise injuste. Les foibles sont faits pour réclamer la justice, & pour s'en faire des idées plus exactes.

Une chose a pu contribuer encore à donner

aux Grecs une idée aussi saine du droit des gens ; c'est qu'ils se regardoient en quelque sorte comme un seul peuple, sorti d'une même famille. Mais ils n'étendoient pas ce droit des gens aux barbares. Ils les traitoient au contraire comme des ennemis naturels, contre lesquels ils se croyoient tout permis. Cette erreur pouvoit avoir pour cause le mépris qu'ils concevoient pour les autres nations, & les injustices qu'ils en avoient reçues.

Les républiques de la Grece, en considérant leur position & leurs intérêts, apprirent encore l'art de négocier, & de contracter des alliances pour maintenir une sorte d'équilibre entr'elles. Cet art passa chez les Perses, lorsqu'ils eurent éprouvé les forces des Grecs. Le grand roi employa les négociations, & s'occupa des moyens de visiter les peuples qu'il craignoit de voir réunis contre lui. Philippe de Macédoine usa dans la suite du même artifice pour les subjuguier.

Les progrès du commerce & des arts sont une preuve que les gouvernemens de la Grece n'ont pas négligé l'économie politique. Je doute cependant qu'aucune république eût un plan qui en développât toutes les parties, & il me paroît qu'à cet égard les Grecs n'avoient pas de science fondée en principes, mais seulement des connoissances pratiquées, dues à l'expérience.

Un gouvernement, conquérant par sa constitution, ne permet pas de remonter aux vrais principes du droit naturel & du droit des gens. Aussi les Romains ne les ont-ils point connus ; presque toujours supérieurs en forces, s'ils ont voulu par prudence paroître justes, ils ont rarement senti



le besoin de l'être en effet. Conduits par les circonstances, ils se sont trouvés dans le chemin de l'ambition, & ils l'ont suivi. L'art militaire a été l'unique étude, à laquelle ils aient été portés par la nature du gouvernement, en sorte qu'ils n'en pouvoient pas faire d'autres, sans s'écarter de l'esprit qui dominoit dans la république. Bons soldats, ils pouvoient vaincre avec de mauvais généraux par l'effet de la discipline seule, & ils en ont souvent eu de bons. Enhardis par leurs succès, ils se persuaderent bientôt que les dieux les destinoient à l'empire du monde. Dès lors toutes leurs entreprises parurent justes à leurs yeux.

Ils ont peu connu l'art de négocier, parce qu'une puissance dominante commande & négocie peu, ou du moins ne négocie qu'autant qu'elle a intérêt de paroître respecter les droits des nations. D'ailleurs les peuples foibles venoient d'eux-mêmes au devant du joug ; & se croyant protégés contre leurs ennemis, ils aidoient à les subjuguier, pour être bientôt subjugués eux-mêmes.

Les cités voisines osèrent d'abord résister, mais n'ayant pas su réunir leurs forces, elles firent des efforts inutiles. Quelques-unes commencèrent à rechercher l'alliance du vainqueur, soit par l'impuissance de conserver autrement quelque espèce de liberté, soit dans l'espérance de partager avec lui les dépouilles des vaincus. Cet esprit gagna peu à peu toute l'Italie. Il devoit se répandre à mesure que les armes des Romains feroient de plus grands progrès. Les cités les plus belliqueuses suivirent donc les unes après

les autres l'exemple de celles qui s'étoient fournies les premières. Elles oublièrent insensiblement qu'elles avoient une patrie, & elles n'eurent plus d'autre ambition que d'être romaines. Ce fut dans ces circonstances que la république s'aperçut qu'elle avoit des peines & des récompenses pour se les attacher ; & la conduite habile qu'elle tint, fut moins son ouvrage, que celui de tous les peuples d'Italie.

Pauvres d'abord, parce qu'ils ne connoissoient pas les richesses, & assez riches parce que cette ignorance les rendoit sobres, les Romains commencèrent à piller des peuples aussi pauvres qu'eux ; & cet amour du pillage croissant avec les conquêtes ils s'enrichirent enfin des dépouilles des nations. La guerre suppléa au commerce qu'ils ne connoissoient pas ; & ils ne transporterent les arts à Rome, que parce que les arts étoient une partie des dépouilles des peuples subjugués. Si vous parcourez donc leur histoire, vous reconnoîtrez qu'ils n'ont jamais été dans le cas d'approfondir toutes les parties de l'économie politique ; & par conséquent, bien loin de songer à en former un corps de science, ils ne se sont conduits à cet égard qu'après des coutumes.

La barbarie, qui avoit commencé avec la décadence de l'empire romain, couvrit enfin toute l'Europe. Vous ne vous attendez pas à trouver des notions du droit de la nature & des gens, ni les vrais principes d'une sage administration parmi des nations féroces, qui ne connoissent d'autres loix que la force. Si quelquefois elles ont été conduites par de grands hommes, tels

qu'un Théodoric le Grand & un Charlemagne, elle ont été heureuses, fans être capables de remonter aux principes de leur bonheur ; & l'art de gouverner paroissoit un secret réservé à quelques génies, bien supérieurs à leur siècle.

Le désordre s'accrut avec le gouvernement féodal, & fut porté au comble lorsque la puissance ecclésiastique foula aux pieds les loix qu'elle devoit faire respecter par son exemple. On n'eut plus aucune idée du droit de la nature & des gens ; il ne resta aucune trace du droit public, on viola sans remords la foi des traités ; souvent même on s'y crut autorisé par le souverain pontife ; les nations ne connurent plus de lien ; les sujets oublièrent la fidélité qu'ils devoient à leur prince ; l'assassinat des rois fut regardé comme une action pieuse ; & les maximes les plus monstrueuses, enseignées par des prêtres, prirent la place d'une religion, qui n'aime que la justice & la paix. Ces abus continuèrent & se multiplièrent jusqu'au dix-septième siècle, & finirent par des guerres de religion, où le fanatisme & l'ambition armerent les peuples & les citoyens, & répandirent des flots de sang dans toute l'Europe.

Il y avoit deux siècles que les nations s'observoient mutuellement. Elles négocioient, elles traitoient, elles s'allioient. Mais ces alliances n'étoient que des ligues formées sans objet, & conduites sans dessein. Les passions, toujours aveugles régloient les démarches des souverains, qui ne connoissoient ni leurs intérêts, ni leurs forces, ni leurs droits ; & cependant l'Europe étoit baignée de sang.

Il étoit tems de remédier à des défordres, qui, ruinant le vainqueur comme le vaincu, faisoient le malheur général de l'Europe. Il s'agissoit de montrer aux peuples ce qu'ils se doivent les uns aux autres, & de combattre par conséquent l'ignorance, les préjugés & la superstition qui les armoient.

Pour remplir cet objet, il falloit créer une science qu'il étoit bien difficile d'enseigner aux nations. Grotius osa le premier le tenter, dans son *droit de la guerre & de la paix*; ouvrage auquel il travailla les premières années de la guerre de trente ans, & qu'il publia en 1625.

L'Allemagne, qui cherchoit alors des secours pour défendre sa liberté contre les entreprises de Ferdinand II, trouva bientôt après dans Gustave Adolphe un héros & un conquérant. De ce moment ses provinces furent continuellement ravagées, autant par ses propres troupes, que par les armées étrangères, qui erroient les unes & les autres, comme des hordes dans un pays où tout seroit au premier occupant. Il n'y avoit donc point alors de nation, qui sentit mieux le besoin d'un droit des gens, établi sur de bons principes, & généralement reconnu. Aussi l'ouvrage de Grotius eut-il en Allemagne le plus grand succès; il y fut enseigné dans les écoles, & il eut de bonne heure le sort des livres anciens, c'est-à-dire, qu'il fut fort commenté & fort obscurci.

Quoique Grotius eût pour objet d'établir les principes du droit naturel, du droit des gens & du droit public, & de résoudre d'après ces principes les questions qui intéressent le bonheur

des peuples, il intitula son ouvrage *le droit de la guerre & de la paix*. Il parut par là se renfermer dans un plan moins étendu que celui qu'il se proposoit : mais il usa de cet artifice, parce qu'il écrivoit dans un tems où ce titre devoit, plus que tout autre, attirer l'attention des puissances de l'Europe. Il eut la gloire d'avoir pour lecteur le grand Gustave, qui desirant de s'attacher un écrivain dont il estimoit les talens, étoit au moment de l'appeller à son service, lorsqu'il fut tué en 1632 à la bataille de Lutzen. Peu de tems après, le chancelier Oxenstiern, qui ne l'estimoit pas moins, se fit un devoir de se conformer aux intentions du roi son maître, & nomma Grotius ambassadeur de Suede à la cour de France.

L'estime de Gustave & celle d'Oxenstiern suffisent pour déterminer la vôtre. Grotius est en effet un homme de génie, qui commence à répandre la lumière. Malgré les progrès que faisoit l'esprit humain, les puissances de l'Europe, dans la plus grande ignorance des matieres qu'il traite, ne songeoient pas même à s'en instruire; & il semble leur enseigner l'art de défricher des terres, que la barbarie avoit jusqu'alors laissées sans culture. Cependant ses principes ne sont pas toujours exacts; il ne les développe pas assez; il manque de méthode. Il raisonne avec profondeur : mais il est difficile de le suivre, parce qu'il n'a pas su saisir cet ordre simple, qui ne se trouve que dans la plus grande liaison des idées; & qui rejette tout ce qui est superflu. Enfin il embarrasse ses raisonnemens, en produisant l'érudition pour les éclaircir, & il

juge d'après l'autorité, quoiqu'il fut capable de mieux juger par lui-même. Malgré ces défauts, qui sont ceux de son siècle, son ouvrage mérite d'être étudié. Il a créé une science qui seroit la plus utile si elle étoit connue ; & il a éclairé ceux qui, après lui, s'y sont appliqués avec plus de succès.

Ses vues étoient saines : on n'en peut pas dire autant de Thomas Hobbes. Génie pénétrant, celui-ci eût été fait pour développer les principes du droit de la nature & des gens, s'il eût été capable de raisonner sans prévention. Il avoit de l'ordre, de la méthode, de la netteté, de la sagacité : mais bien loin d'être en garde contre les préjugés, que l'éducation lui avoit donnés, & que les circonstances où il vivoit, nourrissoient en lui, il ne fit un système que pour les établir. Naturellement porté aux paradoxes, il secoua tout-à-fait le joug de l'autorité : il crut juger par lui-même, lorsqu'il posa des principes, qui choquoient les idées les plus reçues, & il les prit pour des vérités, parce qu'ils le confirmoient dans des opinions, qu'il avoit adoptées sans examen.

Né en Angleterre en 1588, & ayant vécu jusqu'en 1679, Hobbes vit naître les dissensions sous les Stuarts, & fut témoin des guerres qui déchirerent sa patrie. Les maximes des Evêques, dans lesquels il avoit été élevé ; lui inspiroient de la haine contre les Presbytériens ; & l'animant d'un zèle outré pour la monarchie, elles lui faisoient voir dans le monarque une puissance de droit arbitraire, sans bornes, & dont la volonté seule a force de loi. Les ma-

heurs de l'Angleterre, qu'il attribuoit à la démocratie, le confirmerent dans cette pensée. Il crut que l'autorité illimitée du prince étoit absolument nécessaire pour maintenir la tranquillité dans l'état, jugeant que la paix dépend du commandement, le commandement des armes, & que les armes ne peuvent assurer l'obéissance, si elles ne sont entre les mains d'un seul.

Afin d'établir le despotisme, il cherche les principes du droit dans un état de nature, qu'il imagine contre un état de guerre de tous contre tous; & il se représente le droit que chacun a de se conserver, comme un droit qui s'étend sur tout, même sur les personnes. Dans cette hypothèse, il est évident que tout est au plus fort, que la force seule fait le droit, & que par conséquent l'autorité la plus injuste devient légitime, si elle est soutenue par la force.

Hobbes auroit dû voir que ses principes pouvoient être aussi favorables à Cromwel qu'à Charles I. Si d'ailleurs il eût remarqué que la puissance arbitraire, que s'arrogèrent les Stuarts, avoit été le prétexte de la révolte des Presbytériens, il auroit jugé que ces rebelles n'étoient pas faits pour croire au despotisme, & que le moyen de les ramener à l'obéissance n'étoit certainement pas de leur offrir sans déguisement un despote dans le souverain. Les ouvrages dans lesquels cet écrivain établit sa doctrine, sont le traité du Citoyen & son Léviathan. Le premier parut en 1642, & l'autre quelques années après.

*Le droit de la nature & des gens*, que Pufendorff publia en 1672, est plus méthodique & mieux raisonné, que tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors

Jusqu'alors en ce genre. Cet écrivain judicieux, avec moins de génie que Grotius & que Hobbes, a mieux réussi, parce qu'il a su profiter des erreurs de l'un & de l'autre, comme de leurs lumières. Cependant il n'avoit point encore assez de philosophie pour développer & rassembler toutes les parties de cette science dans l'ordre le plus exact, & d'après les principes les plus simples.

On a beaucoup écrit depuis sur le droit de la nature & des gens ; & les questions les plus importantes me paroissent suffisamment éclaircies, si les puissances de l'Europe veulent être équitables. Mais après vous avoir montré cette science dans ses commencemens, il seroit inutile de vous parler de tous les écrivains qui en ont cultivé quelques parties : car il vous importe bien plus d'étudier leurs ouvrages, que de savoir ce que j'en pense. Je vous les indiquerai, quand il en sera tems ; & je vous préparerai à les lire avec fruit, autant du moins que j'en serai capable. C'est dans le dix-huitième siècle qu'on s'est sur-tout appliqué à ce genre d'étude, & qu'on a plus travaillé pour votre instruction. Aucun des objets de la politique n'a été oublié. On a écrit sur les gouvernemens, sur les loix, sur le droit public, sur l'art de négocier, sur les finances, sur le commerce, sur les manufactures, sur l'agriculture, sur l'art de la guerre, en un mot sur toutes les parties de l'économie publique. Je ne vous citerai que *l'esprit des loix* de Mr. de Montesquieu ; ouvrage où il y a des grandes vues & beaucoup de génie.



## CHAPITRE XII.

*Des progrès de l'art de raisonner.*

IL vous paroîtra peut-être étonnant, que j'aie oublié de faire l'histoire de la métaphysique : mais c'est que je ne fais pas ce qu'on entend par ce mot. Aristote, croyant créer une science, s'avisa de ramasser toutes les idées abstraites & générales, telles que l'être, la substance, les principes, les causes, les relations, & d'autres semblables. Il considéra toutes ces idées dans un traité préliminaire : qu'il appella *sagesse première, philosophie première, théologie, &c.* Après lui Théophraste, ou quelque autre péripatéticien, donna le nom de métaphysique à ce ramas d'idées abstraites. Voilà donc la métaphysique : c'est une science où l'on se propose de traiter de tout en général, avant d'avoir rien observé en particulier, c'est-à-dire, de parler de tout, avant d'avoir rien appris : science vaine, qui ne porte sur rien, & qui ne va à rien. Puisque nous nous élevons des idées particulières aux notions générales, celles-ci ne sauroient être l'objet de la première des sciences.

Comme il est nécessaire d'analyser les objets pour nous élever à de vraies connoissances ; il faut absolument mettre de l'ordre dans nos idées, en les distribuant dans des classes différentes, & en donnant à chacune des noms, auxquels nous les puissions reconnoître. C'est-là

tout l'artifice des notions plus ou moins générales. Si les analyses ont été bien faites, elles nous conduisent de découvertes en découvertes; parce qu'en nous montrant comme nous avons réussi, elles nous apprennent comment nous pouvons réussir encore. Le caractère de l'analyse est de nous conduire par les moyens les plus simples & les plus courts.

Cette analyse n'est pas une science séparée des autres. Elle appartient à toutes: elle en est la vraie méthode, elle en est l'ame. Je la nommerai métaphysique, pourvu que vous ne la confondiez pas avec la science première d'Aristote.

Cette métaphysique n'est pas même la première science. Car sera-t-il possible d'analyser bien toutes nos idées, si nous ne savons pas ce qu'elles sont & comment elles se forment? Il faut donc avant tout en connaître l'origine & la génération. Mais la science qui s'occupe de cet objet n'a pas encore de nom, tant elle est peu ancienne. Je la nommerois psychologie, si je connoissois quelque bon ouvrage sous ce titre.

Comme on n'a fait de bonnes grammaires & de bonnes poétiques, qu'après avoir eu de bons écrivains en prose & en vers; il est arrivé qu'on n'a connu l'art de raisonner, qu'à proportion qu'on a eu de bons esprits, qui ont bien raisonné dans différens genres. Vous pouvez juger par-là que cet art a fait ses plus grands progrès dans le dix-septième & dans le dix-huitième siècles.

En effet la vraie méthode est due à ces deux

siècles. On l'a d'abord connue dans les sciences, où les idées se forment naturellement, & se déterminent presque sans difficulté. Les mathématiques en sont la preuve. On n'a pas été aussi heureux dans les sciences, dont l'objet ne tombe pas sous les sens; parce qu'il n'étoit pas aussi facile de déterminer le nombre & la qualité des idées, qui entrent dans la composition de chaque notion complexe. Telle est la politique. Aussi est-il arrivé à Grotius & à Pufendorf de déterminer souvent mal leurs idées & d'être par conséquent dans l'impuissance d'analyser bien les sujets qu'ils traitent.

Je n'ai pas le courage de vous parler de ceux qui avant le renouvellement des sciences, ont tenté d'enseigner l'art de raisonner. Si des Tartares vouloient faire une poétique, vous pensez bien qu'elle seroit mauvaise, parce qu'ils n'ont pas de bons poètes. Il en est de même des logiques, qui ont été faites avant le dix-septième siècle.

Il n'y avoit alors qu'un moyen pour apprendre à raisonner; c'étoit de considérer les sciences dans leur origine & dans leurs progrès. Il falloit d'après les découvertes déjà faites, trouver les moyens d'en faire de nouvelles; & apprendre, en observant les égaremens de l'esprit humain, à ne pas s'engager dans les routes qui conduisent à l'erreur. Une pareille entreprise demandoit un génie sage, juste, étendu. Tel fut Bacon, chancelier d'Angleterre.

Né en 1561, il a été contemporain de Képler & de Galilée, il a vécu sous les regnes d'E-

Elisabeth & de Jacques I, & il est mort en 1626, la seconde année du regne de Charles I.

Son grand ouvrage a pour titre *du rétablissement des sciences*. Fait pour les embrasser d'un coup d'œil & pour y répandre la lumière, il guide l'esprit humain, que les Grecs avoient égaré, & à qui la barbarie & la superstition paroissoient avoir fermé pour toujours le chemin de la vérité. Dans le plan qu'il trace des sciences, il montre les progrès qu'elles ont faits & les causes qui les ont retardées; il enseigne les moyens de contribuer à leur avancement, & d'en écarter l'erreur; il indique les recherches qui ont été négligées jusqu'à lui; il crée de nouveaux objets d'étude; en un mot, il semble mettre sous les yeux, comme dans un tableau, toutes les découvertes qui ont été faites, & toutes celles qui restent à faire. Tel est l'objet de la première partie de son ouvrage, qu'il intitule *de l'accroissement des sciences*. C'est en observant les sciences dans ce point de vue, qu'il découvre l'unique méthode à suivre, il l'expose dans son *novum organum*; la seconde & la principale partie de son ouvrage.

On lui reproche de changer la signification des mots, d'en créer de nouveaux, & d'affecter un langage qui n'est qu'à lui. Il pouvoit user de cette liberté, puisqu'il avoit des vues toutes neuves: mais il est vrai qu'il en abuse quelquefois. C'est encore avec fondement qu'on se plaint des subdivisions qu'il multiplie trop. Je ne fais même, si, en divisant les sciences & les arts par rapport aux trois facultés de l'entendement, la mémoire, l'imagination & la raison, il a

suivi l'ordre le plus simple & le plus naturel. Cette division est au moins tout-à-fait arbitraire, & il me semble qu'il eût été mieux de considérer les sciences en elles-mêmes : car on les confond, quand on les distingue par rapport à trois facultés, qui ne s'occupent pas d'objets tout-à-fait différens, & dont au contraire le concours est nécessaire dans toutes nos études. Je pourrois ajouter que le nombre de trois, auquel on réduit les facultés de l'entendement, n'est pas lui-même une division exacte. Ce n'est que le résultat d'une analyse, grossièrement faite : résultat qu'on reçoit par conventions, & qu'on rejetteroit, si on analysoit mieux.

Lorsque je me propose de vous faire connoître la méthode de Bacon, mon dessein n'est pas de traduire son *novum organum*, ni même de vous en donner une analyse complète. J'en extrairai seulement les choses, qui vous montreront la marche de l'esprit de ce philosophe, & qui vous apprendront à guider le vôtre. Afin d'exciter votre attention, supposez que c'est lui qui va vous parler.

» Les hommes ne connoissent bien ni leurs  
 » richesses, ni leurs forces ; jugeant celles-là  
 » plus grandes qu'elles ne sont, & celles-ci plus  
 » petites. Tantôt persuadés que tout a été dit,  
 » & que nous sommes venus trop tard pour  
 » prétendre à des découvertes ; ils croient savoir  
 » tout ce qu'il est possible de connoître, &  
 » ils estiment sottement jusqu'à des sciences qu'ils  
 » n'entendent pas. D'autres fois se méfiant trop  
 » d'eux-mêmes, ils désespèrent de pénétrer dans  
 » la nature, qui leur paroît incompréhensible,

20 & ils se consument dans des occupations frivo-  
21 les. On diroit que les Grecs & après eux les  
22 barbares, ont élevé des colonnes au dernier  
23 terme où ils sont arrivés; & nous avons la  
24 simplicité de croire que nous ne pouvons pas  
25 aller plus loin.

26 Les arts se perfectionnent, les progrès en-  
27 sont même rapides tandis que les sciences n'a-  
28 vancent pas, ou que même elles dégèrent.  
29 Elles ont été long-tems comme des eaux jail-  
30 lisantes, qui ne peuvent s'élever au-dessus du  
31 niveau d'où elles sont tombées. C'est ainsi  
32 qu'elles ont jailli chez les Romains: mais chez  
33 les barbares elles ont peu jailli, encore ont-  
34 elles été fort bourbeuses. Il n'en a pas été tout-  
35 à-fait de même des arts, parce que les artistes,  
36 forcés à prendre l'expérience pour guide, peu-  
37 vent toujours trouver de nouvelles ressources  
38 dans la nature: ressources dont les philoso-  
39 phes sont privés, parce qu'ils ne consultent  
40 que leurs préjugés & leur imagination.

41 Il faut donc se soumettre à la nature, pour s'en-  
42 rendre maître. On ne la connoit qu'autant  
43 qu'on observe: & puisque nous ne pouvons  
44 pas la forcer à être telle que nous l'imaginons,  
45 c'est à nous à la voir telle qu'elle est. Peut-être ne  
46 se cache-t-elle pas autant qu'on le pense; ou  
47 du moins elle ne se cache souvent que pour  
48 se faire découvrir. Elle joue en quelque sorte  
49 avec nous, & se moquant de ceux qui la cher-  
50 chent où elle n'est pas, elle se laisse volontiers  
51 saisir par ceux qui l'épient.

52 Après avoir jeté un coup d'œil sur quelques  
53 effets, les philosophes se sont hâtés de faire

„ des principes généraux : & comme si la vérité  
„ devoit leur être révélée par une inspiration  
„ intérieure ; ils ont interrogé leur imagination ,  
„ & accommodant la nature à leurs principes ,  
„ ils ont rendu des oracles.

„ Mais il ne faut pas croire que par cette voie ,  
„ l'esprit humain puisse s'élever à de vraies con-  
„ noissances. Si dans les mécaniques les hom-  
„ mes n'avoient employé que leurs mains , com-  
„ me dans les sciences ils n'ont employé que leur  
„ esprit , les arts seroient encore à créer. En  
„ effet , pourroit-on , par exemple , sans le se-  
„ cours de machines dresser un obélisque , quand  
„ même on multiplieroit les bras , quand on choi-  
„ siroit les plus forts ? Comment donc les gé-  
„ nies , quoique choisis , quoique en grand nom-  
„ bre , avanceront-ils dans les sciences , si , dé-  
„ nués de tout secours , ils sont abandonnés à  
„ eux-mêmes.

„ Il semble qu'on ait senti la nécessité d'une  
„ bonne méthode ; mais on y a pensé trop tard ,  
„ & lorsque l'esprit imbu des préjugés , avoit  
„ déjà contracté toutes sortes de mauvaises ha-  
„ bitudes. La dialectique n'a jamais été propre à  
„ le corriger : elle l'entretient plutôt & le con-  
„ firme dans ses erreurs ; parce que c'est qu'un  
„ jargon , qui apprend à disputer sur tout , &  
„ qui n'apprend point à se faire des idées. Il faut  
„ d'autres machines que les regles des syllogis-  
„ mes pour aider l'esprit.

„ Il seroit ridicule de prétendre faire mieux  
„ qu'on a fait , si nous n'avions pas d'autres  
„ moyens que ceux qui ont été employés jusqu'à  
„ présent. Mais si connoissant la foiblesse de no-

„tre esprit , nous l'aidons des secours dont il a  
 „besoin ; il fera raisonnable de se promettre plus  
 „de succès. Celui qui élève de grands poids  
 „avec un levier , ne se pique pas d'être plus fort  
 „que celui qui se sert seulement de ses bras.  
 „Nous n'avons donc pas la vanité de nous croi-  
 „re supérieurs en génie : mais le hasard nous a  
 „fait trouver un levier , & nous nous propo-  
 „sons de nous en servir.

„ Il s'agit d'abord d'écarter les préjugés , es-  
 „peces d'idoles , dont l'ignorance & la supersti-  
 „tion font l'objet de notre culte. Non-seulement  
 „les préjugés nous ferment le chemin de la vé-  
 „rité , mais encore , lorsque nous y sommes en-  
 „gagés , ils s'offrent continuellement à nous ,  
 „semblables à ces fausses lueurs , qui se montrent  
 „dans les ténèbres , & qui nous égarent.

„ Les premiers préjugés sont ceux que je nom-  
 „me *idola tribus*. Il y a des défauts de famille  
 „dans les raisons des princes : il est difficile de  
 „s'en défaire ; on ne le veut pas même , parce  
 „qu'on croiroit dégénérer. La famille d'Adam  
 „est dans le même cas : elle a des préjugés qui  
 „nous sont communs à tous. Il faudroit être  
 „quelque chose de plus qu'homme , pour n'y  
 „point participer ; comme il faudroit être quel-  
 „que chose de plus que prince , pour n'en avoir  
 „pas quelques défauts.

„ Les préjugés de famille sont en grand nom-  
 „bre , parce qu'ils sont fondés sur la nature de  
 „l'entendement , qui d'ordinaire accommode  
 „tout à lui , au lieu de s'accommoder aux cho-  
 „ses. Trop paresseux pour analyser la nature ,



„ nous nous hâtons d'abstraire , & de nous faire  
„ des principes généraux : nous supposons des  
„ ressemblances faites , lorsqu'au premier coup  
„ d'œil nous ne voyons pas des différences ; nous  
„ imaginons un certain ordre , que nous nom-  
„ mons régulier , parce que nous le concevons  
„ plus facilement : nous aimons à juger d'après  
„ les premières impressions que nous avons re-  
„ çues dans l'enfance , trouvant plus commode  
„ de les prendre pour regles , que de la rappel-  
„ ler à l'examen : nous nous arrêtons sur les  
„ choses qui nous frappent immédiatement les  
„ sens , pour n'avoir pas la peine de porter la  
„ vue au delà ; enfin toujours jouets de nos pas-  
„ sions , si elles changent , nous ne tenons plus  
„ à nos opinions ; si elles ne changent pas nous  
„ y tenons avec opiniâtreté. C'est que notre esprit  
„ qui se repose dans ces principes généraux ,  
„ dans ces ressemblances , dans cet ordre préten-  
„ du régulier , dans les impressions de l'enfance ,  
„ & en général dans tout ce qui lui plaît , croit  
„ n'avoir plus rien à chercher. Telles sont les  
„ principales causes des *préjugés de famille*.

„ Une autre espece de préjugés , que je nom-  
„ merai *idola specus* , ont leurs sources dans le  
„ tempérament de chaque individu , dans son  
„ éducation , dans ses habitudes , & dans les  
„ circonstances particulieres , ou même fortuites  
„ où il s'est trouvé. Par ce concours de causes ,  
„ qui produit une infinité de préjugés diffé-  
„ rens , notre entendement devient comme un  
„ antre obscur , où la lumiere ne pénètre jamais ,  
„ & où nous prenons des ombres pour des cho-  
„ ses réelles.

„ Dans le commerce que les hommes ont entre eux, ils se communiquent mutuellement des préjugés, que chacun se fait à soi-même, & que je nomme *idola fori*. Ces préjugés viennent du vice des langues, qui est tel, que nous faisons prendre à ceux qui croient juger comme nous, des opinions que nous n'avons pas. Car les mots que l'usage fait, sont si mal déterminés, qu'on a souvent bien de la peine à saisir notre pensée, & que nous nous en avons tout autant à l'expliquer. On croit corriger ce défaut avec des définitions. Mais les définitions sont composées de mots; en sorte qu'il arrive que les mots ne produisant que des mots, nous nous embarrassons de plus en plus. Combien de questions, d'opinions & de disputes sont nées du seul abus du langage ?

„ Enfin il y a des préjugés qui nous viennent des chefs de sectes, & que j'appelle *idola theatri*; parce que les systèmes philosophiques ne sont que des fables, ainsi que les pièces qu'un poëte met sur le théâtre. Seulement les philosophes observent un peu moins les règles de la vraisemblance.

„ Il seroit impossible de faire l'énumération de tous nos préjugés, & même inutile de le tenter; car il suffit de les considérer dans leurs causes, pour apprendre à s'en garantir. On voit alors qu'il faut commencer par douter, & que notre doute doit se répandre sur toutes nos idées sans exceptions. Elle doivent toutes nous paroître suspectes; parce que si nous en conservions quelques-unes, sans les avoir examinées, elles pourroient nous jeter dans

„ de nouvelles erreurs, & donner naissance à  
„ de nouveaux préjugés. Il faut donc considérer  
„ l'entendement humain comme une table rase ;  
„ où nous avons tout effacé, & où il s'agit de  
„ graver d'après de bons deffins.

„ Nous terminerons nos idées dans de justes  
„ proportions, si commençant aux perceptions ;  
„ qui viennent immédiatement des sens, nous  
„ nous élevons par degrés d'abstractions en  
„ abstractions, sans jamais perdre de vue les  
„ choses que nous entreprenons d'analyser. Il  
„ faut que l'esprit s'appuie toujours sur les  
„ faits : l'expérience & l'observation sont com-  
„ me des poids, qui doivent sans cesse le ra-  
„ mener à la nature & l'empêcher de prendre  
„ trop d'effor.

„ Je dis l'expérience & l'observation : car il  
„ ne suffit pas d'observer la nature dans le cours  
„ qu'elle suit d'elle-même & librement ; il faut  
„ encore la violenter par des expériences, la  
„ tourmenter, la vexer.

„ Les faits que nous aurons recueillis, nous  
„ conduiront d'abord à des axiomes peu géné-  
„ raux. Ces axiomes nous indiqueront des ex-  
„ périences & des observations, qui ayant été  
„ faites, nous découvriront de nouveaux faits ;  
„ & ces faits, suivant l'analogie qu'ils auront  
„ avec les premiers, étendront ou limiteront les  
„ axiomes, & les détermineront avec précision.

„ Si nous allons de la sorte des faits aux axio-  
„ mes, & des axiomes aux faits, pour remon-  
„ ter encore aux axiomes, & ainsi continuelle-  
„ ment ; nous généraliserons avec ordre, & nos  
„ principes, puisés dans la nature, offriront des

„ idées exactes que l'expérience ou l'observation  
„ aura déterminées. Il faut sur-tout monter &  
„ descendre par degrés, sans jamais se laisser dans  
„ cette route pénible, sans jamais franchir d'in-  
„ tervalle. Car le chemin de la vérité étant rem-  
„ pli de haut & de bas, il est plus sage de des-  
„ cendre pour remonter, & de ramper en quel-  
„ que sorte sur les faits, que de s'élancer de hau-  
„ teur. Ceux qui veulent s'élever tout-à-coup au  
„ plus haut, n'y arrivent jamais.

Voilà, Monseigneur, la manière dont Bacon étudioit la nature. Il s'est sur-tout appliqué à la philosophie expérimentale. Il en a été le restaurateur, ou plutôt le créateur : car si avant lui on avoit des morceaux d'histoire naturelle, ce n'étoient que des matériaux pour la philosophie naturelle, qu'on ne connoissoit pas encore. Depuis ce philosophe, cette science n'a fait des progrès, qu'autant qu'on s'est tenu dans la route qu'il avoit ouverte.

Je viens de vous donner une idée bien abrégée de sa méthode, & quoique j'aie tâché d'en conserver l'esprit, j'avoue que je vous l'ai exposée à ma manière, qui n'est pas la meilleure en elle-même, mais qui doit être plus à votre portée, parce que vous y êtes plus accoutumé. Il semble que j'aurois dû joindre des exemples aux préceptes : mais il sera bien mieux que vous en trouviez vous-mêmes ; & vous en trouverez, si vous cherchez dans votre mémoire avec quelque attention.

Descartes a perfectionné l'art de raisonner en géométrie. Les autres sciences ne lui ont pas la même obligation. Il a reconnu, comme Bacon,

qu'il faut commencer par douter de tout; mais il s'est trouvé fort embarrassé dans son doute, parce que croyant que les idées sont innées, il n'imaginoit pas les devoir refaire. Il s'est donc vu dans la nécessité de continuer de douter, ou de raisonner d'après ces préjugés, & il a pris ce dernier parti.

La principale regle qu'il s'est faite, & que ses sectateurs font valoir comme un grand principe, est qu'il faut s'assurer de l'évidence, & ne rien affirmer que sur des idées claires & distinctes. Cependant ni lui, ni aucun Cartésien n'a su nous apprendre à quel signe on peut reconnoître l'évidence, ni comment nos idées sont claires & distinctes. Cela n'est pas étonnant puisqu'ils ne savent pas même dire ce que c'est qu'une idée. Ils n'en parlent au moins que d'une manière fort vague. Ils se sont, sur-tout, égarés en physique, parce qu'ayant négligé l'observation & l'expérience, ils se sont hâtés de voler aux principes, & ils ont bâti des systèmes. Ils auroient dû étudier Bacon.

Ce dernier philosophe regrettoit que personne n'eût encore entrepris d'effacer toutes nos idées, & d'en graver de plus exactes sur l'entendement humain, comme sur une table rase. Locke ne laisse plus lieu à de pareils regrets. Persuadé qu'on ne peut connoître l'esprit qu'en observant, s'il s'est ouvert & frayé une route qui n'avoit point été battue avant lui. Il a pu former ce dessein, & tenter de l'exécuter, en considérant les progrès que les sciences devoient de son tems à l'expérience & l'observation: mais il a la gloire que ses découvertes n'ont été préparées par aucun de

ceux qui avoient écrit avant lui sur l'entendement humain.

Après avoir démontré qu'il n'y a point d'idées innées, il en explique la génération, il analyse l'entendement, il montre l'abus des mots, il fait voir l'usage qu'on en doit faire, il indique les moyens d'étendre nos connoissances, il écarte les obstacles qui s'y opposent, il mesure les degrés de certitude, & il marque les bornes de l'entendement.

Si je me suis fait, pour vous instruire, une méthode simple & claire, si j'ai réussi à vous donner des connoissances, ou du moins à vous préparer à en acquérir; c'est à ce philosophe, Monseigneur, que j'en ai sur-tout l'obligation, puisque c'est lui qui a le plus contribué à me faire connoître l'esprit humain. Je ne puis pas dire, comme il l'auroit pu lui-même, que personne ne m'a ouvert la route dans laquelle je suis entré; car il me l'a ouverte & même applanie dans bien des endroits. Je ne suis que plus embarrassé à vous parler de ce grand esprit; parce que si je le critique, on m'accusera de le vouloir déprimer; & si je le loue, on formera contre moi d'autres soupçons. Il faut bien cependant que je vous dise ce que j'en pense. Je le ferai en peu de mots, & je ne m'appesantirai ni sur les critiques, ni sur les louanges.

Ses ouvrages font son éloge. *L'essai sur l'entendement humain* est celui qui a le plus de rapport au sujet de ce chapitre. Il est neuf pour le fond & en général pour les détails; & Locke y montre une sagacité singulière, soit qu'il observe, soit qu'il raisonne d'après ses observations. Mais il

manque d'ordre : en négligeant de mettre les choses en leur place, il tombe dans des répétitions ; il ne rapproche pas les observations , qui peuvent s'éclairer mutuellement ; il n'en recueille pas toutes les conséquences ; il laisse échapper des vérités , qu'il sembloit devoir saisir ; & il devient quelquefois obscur & même peu exact. L'analyse qu'il donne de l'entendement humain est imparfaite. Il n'a pas imaginé de chercher la génération des opérations de l'ame : il n'a pas vu qu'elles viennent de la sensation, ainsi que nos idées , & qu'elles ne sont que la sensation transformée : il n'a pas observé que l'évidence consiste uniquement dans l'identité , & il n'a pas connu que la plus grande liaison des idées est le vrai principe de l'art de penser. Il touchoit presque à toutes ces découvertes ; & il eût pu les faire , s'il eût traité son sujet avec plus de méthode.

Ce philosophe a reconnu une partie des défauts que je reproche à son ouvrage : mais , comme il le dit lui-même, il n'avoit pas le courage de le recommencer. Cependant ce qu'il avoit fait étoit peut-être plus difficile que ce qu'il laissoit à faire , & d'ailleurs avec un génie fait pour vaincre les obstacles, il n'auroit pas dû se décourager. Il naquit en Angleterre en 1632 , & mourut en 1704.



## CHAPITRE

## C H A P I T R E X I I I .

*De l'utilité des sciences.*

Q U O I Q U ' O N ait beaucoup écrit pour & contre les sciences , ce chapitre fera court : car il y aura peu de choses à dire , si nous établissons bien l'état de la question.

La lumière est le caractère de la vraie science : Il ne faut donc pas regarder comme sciences ce que les sophistes enseignoient avant Socrate , & ce que les sectes grecques ont enseigné depuis ce philosophe.

Ces fausses sciences ont passé chez les Romains , où elles ont continué d'être fausses ; & chez les barbares où elles sont devenues tout-à-fait monstrueuses. Elles n'avoient éclairé ni les Grecs ni les Romains , elles aveuglerent tout-à-fait les barbares ; & nous voyons croître les défordres , à mesure que ce qu'on appelloit science , se défigure davantage. Alors les choses en viennent au point , que les hommes ne conservent aucune idée de leurs devoirs. Entraînés par leur avidité , enhardis par le sentiment de leurs forces ; tout-à-tour intimidés & assurés par la superstition , ils ne paroissent avoir de réflexion , qu'autant qu'il en faut pour se rendre criminels. Il faut donc regarder toutes ces sciences ténébreuses , comme autant de fléaux de la société.

Mais demander si les vraies sciences sont uti-

*Tome XI. Hist. Mod.*

K k



les, c'est demander s'il est avantageux d'être éclairé : question qui mérite à peine une réponse.

La science du gouvernement est celle que les Grecs ont le mieux connue, parce que c'est celle sur laquelle ils ont eu le plus de lumières. Cependant cette science est la seule à laquelle on n'ait pas donné le nom de science. Formées par des législateurs éclairés, les républiques de la Grèce ont été heureuses & florissantes. Les lumières leur ont donc été utiles.

Les Romains, conduits uniquement par les circonstances, ont été moins éclairés. Cependant la forme du gouvernement qui dirigeoit leurs études, leur a fait apprendre tout ce qu'il leur importoit de savoir, comme citoyens d'une république conquérante. Les lumières leur ont donc encore été utiles. Mais ils ont eu le malheur de créer la jurisprudence ; fausse science que les Grecs ne connoissoient pas.

Le regne de Constantin est le tems où le jour est sur sa fin, & où la nuit va commencer. Les ténèbres s'épaississent de siècle en siècle. Les étincelles que jettent quelques hommes de génie, ne peuvent pas les dissiper ; & les peuples, sont toujours plus malheureux.

Enfin la lumière reparoit au seizième siècle. Elle croit d'abord lentement : mais elle ne cesse pas de croître, & elle éclaire enfin toutes les nations. Alors les disputes cessent insensiblement ; les sectes disparaissent ou se tolèrent ; le fanatisme s'éteint ; les guerres de religion n'enfangent plus la terre : il paroît même qu'il ne doive plus naître d'hérésies, ou que s'il en naît, elles troubleront peu le monde, parce qu'elles n'au-

ront pas de grands succès. Les lumières ou les vraies sciences nous ont donc aussi été utiles.

Quel seroit le siècle le plus heureux ? Celui où les princes seroient assez éclairés, pour mettre eux-mêmes des bornes à leur puissance, & pour reconnoître que les guerres ruinent à la longue les vainqueurs & les vaincus : vérité que l'Europe devoit avoir apprise.

On dira peut-être que les lumières ne tendent pas toutes à l'avantage de la société; & je conviens qu'elles n'y tendent pas toutes immédiatement. Mais celles qui paroissent y contribuer le moins y contribuent d'une manière indirecte. C'est que toutes les sciences, quand elles sont vraies, s'éclairent mutuellement. Les découvertes en apparence les plus inutiles, si nous les devons à l'observation, nous apprennent au moins à observer & à raisonner; & le politique s'instruit à l'école du philosophe, qui ne croit pas lui donner des leçons sur le gouvernement. Vous pouvez remarquer que si on étudie aujourd'hui avec succès l'économie politique, cette étude a été préparée par les lumières de la philosophie, qui l'ont précédée.

Je ne parlerai point du bien ni du mal que font les arts. La discussion seroit trop longue, & d'ailleurs l'histoire vous en instruira mieux que moi. Elle vous en a montré les avantages & les inconvéniens. Ils sont utiles en général : mais il faut beaucoup de discernement dans le prince qui les protège; parce qu'ils ne sont pas tous de la même utilité, & que ceux qui sont utiles dans certaines circonstances, peuvent être nuisibles dans d'autres. Au reste quoique les arts de goût puissent être plus ou moins protégés suivant le

Kk ij

besoin, ils ne doivent jamais être tout-à-fait bannis; si, comme je l'ai fait voir, l'esprit ne s'éclaire qu'après que le goût s'est formé.

---

## CHAPITRE XIV.

*Des obstacles qui s'opposent encore aux bonnes études.*

LA maniere d'enseigner se ressent encore des siècles où l'ignorance en forma le plan: car il s'en faut bien que les universités aient suivi les progrès des académies. Si la nouvelle philosophie commence à s'y introduire, elle a bien de la peine à s'y établir; & encore on ne l'y laisse entrer qu'à condition qu'elle se revêtira de quelques haillons de la scholastique.

On a fait pour l'avancement des sciences des établissemens auxquels on ne peut qu'applaudir. Mais on ne les auroit pas faits sans doute, si les universités avoient été propres à remplir cet objet. On paroît donc avoir connu les vices des études; cependant on n'y a point apporté de remèdes. Il ne suffit pas de faire de bons établissemens: il faut encore détruire les mauvais, ou les réformer sur le plan des bons, & même sur un meilleur, s'il est possible.

Je ne prétends pas que la maniere d'enseigner soit aussi vicieuse qu'au treizieme siècle. Les scholastiques en ont retranché quelques défauts, mais insensiblement, & comme malgré eux. Li-

vrés à leur routine, ils tiennent à ce qu'ils conservent encore ; & c'est avec la même passion qu'ils ont tenu à ce qu'ils ont abandonné. Ils ont livré des combats pour ne rien perdre : ils en livreroient pour défendre ce qu'ils n'ont pas perdu. Ils ne s'apperçoivent pas du terrain qu'ils ont été forcés d'abandonner : ils ne prévoient pas qu'ils seront forcés d'en abandonner encore ; & tel qui défend opiniâtrément le reste des abus qui subsistent dans les écoles, eût défendu avec la même opiniâtreté des choses qu'il condamne aujourd'hui, s'il fût venu deux siècles plutôt.

Les universités sont vieilles, & elles ont les défauts de l'âge : je veux dire qu'elles sont peu faites pour se corriger. Peut-on présumer que les professeurs renonceront à ce qu'ils croient savoir, pour apprendre ce qu'ils ignorent ? Avoueront-ils que leurs leçons n'apprennent rien, ou n'apprennent que des choses inutiles ? Non : mais, comme les écoliers, ils continueront d'aller à l'école pour remplir une tâche. Si elle leur donne de quoi vivre, c'est assez pour eux ; comme c'est assez pour les disciples, si elle consume le tems de leur enfance & de leur jeunesse.

La considération dont les académies jouissent, est un aiguillon pour elles. D'ailleurs les membres, libres & indépendans, ne sont pas astreints à suivre aveuglément les maximes & les préjugés de leur corps. Si les vieillards tiennent à de vieilles opinions, les jeunes ont l'ambition de penser mieux ; & ce sont toujours eux qui font dans les académies les révolutions les plus avantageuses aux progrès des sciences.

Les universités ont perdu beaucoup de leur

considération, & avec la perte de la considération, l'émulation se perd tous les jours. Un professeur qui a du mérite, se dégoûte, lorsqu'il se voit confondu avec des pédans que le public méprise, & lorsque voyant ce qu'il faudroit faire pour se distinguer, il juge qu'il seroit imprudent à lui de le tenter. Il n'oseroit changer entièrement tout le plan d'étude, & s'il veut hasarder seulement quelques changemens légers, il est obligé de prendre les plus grandes précautions.

Si les universités ont ces défauts, que sera-ce des écoles confiées à des ordres religieux, c'est-à-dire, à des corps qui ont une façon de penser à laquelle tous les membres sont obligés de s'assujettir ? Si par hasard ces écoles sont mauvaises, peut-on raisonnablement supposer qu'elles deviendront bonnes un jour ?

Quand nous sortons des écoles, nous avons à oublier beaucoup de choses frivoles, qu'on nous a apprises; à rapprendre des choses utiles, qu'on croit nous avoir enseignées; & à étudier les plus nécessaires, sur lesquelles on n'a pas songé à nous donner des leçons.

De tant d'hommes qui se sont distingués depuis le renouvellement des lettres, y en a-t-il un seul qui n'ait pas été dans la nécessité de recommencer ses études sur un nouveau plan ? Ceux qui ont cru avoir appris quelque chose dans nos écoles, ont-ils eu plus de connoissances ou plus de préjugés ? & ceux qui ont cru n'y avoir rien appris, & qui s'en sont dégoûtés de bonne heure, n'ont-ils pas toujours été les meilleurs esprits ? Si ces derniers nous avoient dit comment ils se sont instruits, nous ne serions plus dans

le cas de chercher de bonnes méthodes. Il est bien étonnant que vivant avec des hommes qui ont acquis des connoissances en tous genres, nous ne sachions pas comment on en peut acquérir.

Si c'est hors des écoles que nous commençons à nous instruire, à quoi fervent-elles donc ?

Elles n'ont produit aucun bon livre élémentaire. Ce sont elles cependant qui devraient nous apprendre les élémens des sciences.

Il y a des sciences sur lesquelles nous avons de bons livres pour nous instruire. Telles sont, par exemple, celles que nous comprenons sous le nom de mathématiques. Or, on ne les enseigne pas dans nos collèges ; ou du moins si quelques professeurs en donnent des leçons, il n'y a pas bien long-tems ; ils s'écartent en cela du plan généralement reçu : ils n'oseroient s'étendre sur un sujet, qui n'est pas entré dans la première institution des universités ; ils n'en ont pas même le loisir : car il ne leur est pas permis de ne pas enseigner ce que les autres enseignent ; & on ne tolère leurs leçons sur des objets utiles, qu'à condition qu'ils n'oublieront pas les choses frivoles qu'on ne veut pas perdre. Il faut savoir gré à ces professeurs d'avoir profité des livres, que leurs confrères n'ont pas faits. C'est à eux que les écoles ont l'obligation d'être moins mauvaises qu'elles ne l'ont été : & elles feroient encore meilleures aujourd'hui, si ces bons esprits avoient été les maîtres de faire leurs leçons sur des sujets à leur choix, & avec la méthode qu'ils auroient voulu.

Si les meilleurs professeurs sont forcés à n'enseigner que superficiellement les sciences sur

lesquelles nous avons de bons livres élémentaires, on peut bien juger qu'ils n'ont pas imaginé d'enseigner celles sur lesquelles nous n'en avons pas. Il arrive delà qu'on oublie précisément les plus nécessaires aux citoyens, qui doivent un jour conduire les autres.

Les écoles ayant commencé dans des cloîtres, il étoit naturel que l'instruction des ordres religieux en fût le principal objet, & qu'on s'occupât peu des choses qu'il auroit fallu enseigner aux autres citoyens. Voilà pourquoi nous passons notre enfance à nous fatiguer pour ne rien apprendre, ou pour n'apprendre que des choses qui nous sont inutiles; & nous sommes condamnés à attendre l'âge viril pour nous instruire réellement.

Tels sont les préjugés qui sont un obstacle aux bonnes études. Il semble qu'après en avoir parlé, je devrois peut-être essayer de tracer un nouveau plan. Mais si j'en avois connu un meilleur que celui que j'ai suivi avec vous, je l'aurois préféré. Il ne me reste donc rien à vous dire sur ce sujet, sinon que je regrette de n'avoir pas été capable de faire mieux.

C'est à vous, Monseigneur, à vous instruire désormais tout seul. Je vous y ai déjà préparé & même accoutumé. Voici le tems qui va décider de ce que vous devez être un jour: car la meilleure éducation n'est pas celle que nous devons à nos précepteurs; c'est celle que nous nous donnons nous-mêmes. Vous vous imaginez peut-être avoir fini; mais c'est moi, Monseigneur, qui ai fini; & vous, vous avez à recommencer.

*Fin du Tome XI.*

2549371 A  
V V V V V V V







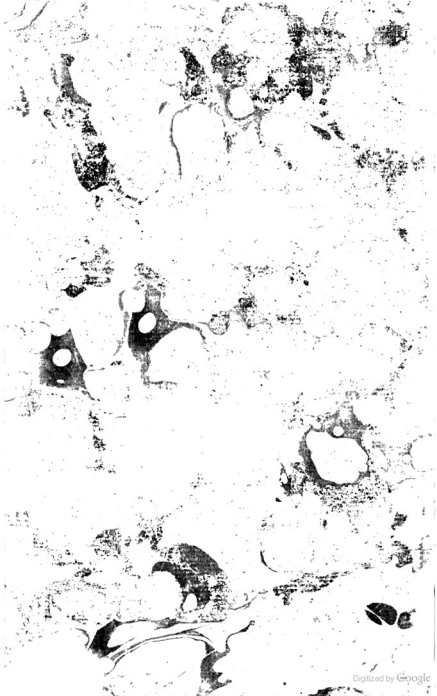
Par des Péterienues à Rome

Janiseries à Constantinople

Strahitz à Vienne

Polignac Menager, pauvre Pierre  
changé de pacification avec la formule XIV

Caractère des Nations par Erasme 355



/BIFTA  
G. Vangelisti  
13. 11. 11

B.23.1



11. C<sup>te</sup> Palatin } N. 130.  
 15 ligne anscatigou }  
 16 Maison d'antichu }  
 200 discours sur l'Enfer.

n 371 A

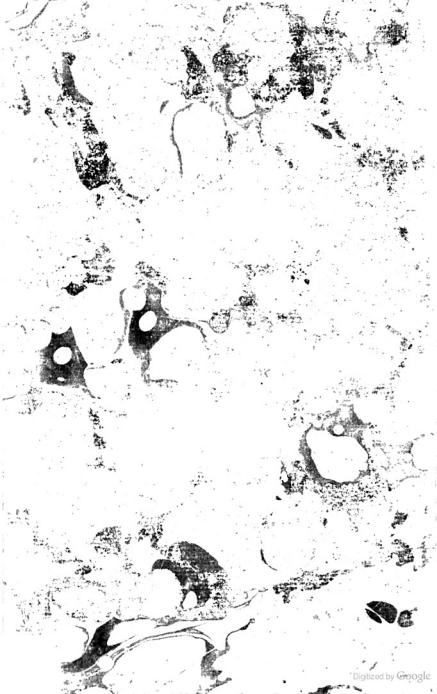
Par des Péroriennes à Rome

Janiseries à Constantinople

Stratitz à Moscou

1 Polignac Menager, paillard & Prêtre  
chargé de pacification avec la femme XIV

Caractère des Nations par Erasme 335



/BIFTA  
G. Vangelisti  
11. 1991

B.23.1.216



BNC-FRENZE

Digitized by Google



